This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Harvard College Library

FROM THE FUND

FOR A

PROFESSORSHIP OF
LATIN-AMERICAN HISTORY AND
ECONOMICS

ESTABLISHED 1913

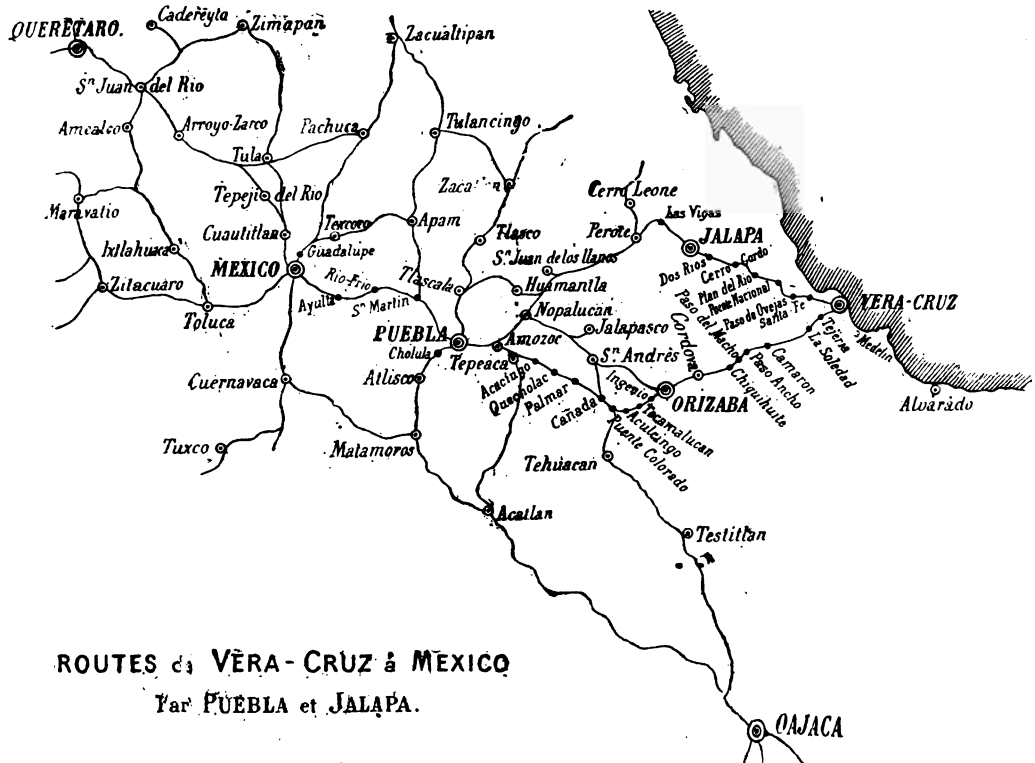
F. KOCH JR.
ROTTERDAM

LETTRES

SUR

L'EXPÉDITION DU MEXIQUE

1862-1867



ROUTES de VERA-CRUZ à MEXICO

Par PUEBLA et JALAPA.

L^T-COLONEL LOIZILLON

LETTRES

SUR

L'EXPÉDITION DU MEXIQUE

PUBLIÉES PAR SA SŒUR

1862-1867

PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN ET Cie

Imprimeurs-Éditeurs

30 — Rue et Passage Dauphine — 30

1890

Tous droits réservés

SA 3447.85

HARVARD COLLEGE LIBRARY

OCT 25 1920
LATIN-AMERICAN
PROFESSORSHIP FUND.

HENRI LOIZILLON

Ce livre est à la fois l'histoire d'une campagne et celle d'un soldat.

Qu'on nous permette de placer le soldat au premier plan et, en présentant ces lettres au public, de lui faire connaître l'homme qui les écrivait.

Messin d'origine, Henri Loizillon fut admis à Saint-Cyr en 1845, et fit la campagne de Crimée, de 1854 à 1856; il reçut sous les murs de Sébastopol deux blessures qui lui valurent la croix de chevalier.

Il prit part à la campagne d'Italie, en 1859.

De 1862 à 1867, nous le retrouvons au Mexique où son énergie et son sang-froid le mettent au premier rang parmi tant d'autres braves. Cité à l'ordre du corps expéditionnaire le 25 avril 1863, pour sa conduite à l'attaque du cadre de Santa Inès (siège de Puebla), il est décoré peu après de la croix d'officier; le libellé des motifs porte : « Toujours prêt à marcher au-devant du danger. » Cité de nouveau à

l'ordre pour son *entrain* à l'affaire de Téocatliche, en 1864, puis une troisième fois, en 1865, pour sa *prudente énergie* au combat de Los Reyès, il est nommé chef d'escadrons le 12 juin 1865, et remplit, dans ce grade, les fonctions de sous-chef d'état-major de l'armée, celles même de chef d'état-major intérimaire. Il est appelé enfin au commandement supérieur de la Vera-Cruz lors de l'évacuation; il devait quitter cette ville le dernier, après avoir rendu pour le départ des troupes des services constatés par une quatrième et flatteuse citation.

Ainsi, peu avant la guerre d'Allemagne, sa vie s'annonçait belle et bien remplie. Il avait sa part de toutes les gloires du régime impérial, sinon de toutes les faveurs; son esprit indépendant et un vieux levain de libéralisme n'étaient point pour en faire un courtisan.

Mais si son avancement s'annonçait ordinaire (chef d'escadrons à trente-neuf ans), il était riche en titres d'honneur : deux blessures, quatre citations, un renom de bravoure bien établi suffisaient à son ambition.

A cette époque (février 1870), il ajoutait aux satisfactions du métier les joies plus douces de la famille, en épousant une de ses cousines. Ce fut le dernier épisode heureux de sa vie; ses infortunes allaient commencer avec les désastres du pays, comme si la vie intime du patriote ne pouvait demeurer calme au milieu des orages qui éclataient sur toute la France.

Fait prisonnier à Sedan, il est interné à Trèves. Là, après la capitulation de Metz, en proie aux

vexations d'un vainqueur impitoyable, aux angoisses du citoyen et du soldat, il apprend, par surcroît, que sa famille avait pris les germes du typhus dans une ambulance fondée pour nos soldats. Son beau-père était mort, tous étaient atteints; sa femme gravement malade.

Vainement il sollicite d'aller à Metz sur parole; il doit se résoudre à faire amener Madame Loizillon à Trèves par son médecin; et quatre jours après son arrivée il la voit expirer entre ses bras. Il veut tout au moins ramener à Metz ce corps qu'aucun autre parent ne peut accompagner; cette suprême consolation lui est refusée et le malheureux officier est contraint de livrer au chemin de fer, comme un colis, le cercueil contenant ces restes aimés.

Dès lors sa résolution est prise : il manquera, au risque d'être fusillé, à un contrat que les rigueurs inhumaines des Prussiens ont implicitement annulé.

Quelques jours après, il s'enfuit et va offrir ses services au gouvernement de Bordeaux. Que ceux-là lui jettent la pierre, dont la conscience n'a point vacillé au milieu de cet effroyable cataclysme. Que ceux-là le blâment auxquels les appels de la patrie expirante n'ont pu faire oublier un instant le code de l'honneur militaire. Que ceux-là enfin le jugent qui voudront, avec impartialité, ne point perdre de vue une pareille accumulation de malheurs privés et publics.

En se rendant à l'armée de la Loire, Loizillon n'allait chercher que la vengeance pour lui-même et pour son pays; il était au-dessus de toute visée ambitieuse, et personne n'en a jamais pu douter.

Chef d'escadrons de 1865, proposé pour lieutenant-colonel en 1868 et 1869, proposé de nouveau à Sedan pour fait de guerre, il accepte ce grade avec les fonctions de chef d'état-major du 16e corps, — rien au delà. — Et cependant dès cette époque, le colonel s'était acquis l'estime de Gambetta, estime transformée plus tard en véritables relations d'amitié.

Ce désintéressement ne devait pas désarmer l'envie et les passions politiques.

Après la Commune, l'armée traversa une période difficile où il sembla qu'elle allait se désagréger. L'ancienne armée et les armées de la Défense étaient en présence et se regardaient d'un œil défiant; ceux des officiers des troupes impériales qui avaient pris du service à Bordeaux étaient presque des transfuges pour leurs camarades. On ne se rendait pas bien compte de ces sentiments hostiles, où peut-être le regret de n'avoir pu, comme d'autres, servir jusqu'au bout le pays, avait place à côté d'instincts moins élevés.

C'est une gloire pour notre armée, d'être sortie de cette période, plus homogène et plus unie que jamais. Malheureusement, quelques victimes expiatoires scellèrent cette union, et Loizillon fut du nombre.

Traduit pour son évasion devant un Conseil d'enquête, il fut, le 16 octobre 1873, admis d'*office* à faire valoir ses droits à la retraite.

Vainement, en 1874, une décision présidentielle vint offrir au colonel une tardive réparation; vainement elle annula cet arrêt impitoyable en réintégrant le colonel avec son grade dans le corps d'état-major.

Loizillon jugea son honneur compromis et renonça, le cœur brisé, à ce métier des armes qu'il avait tant aimé.

Sa vie militaire était close; sa vie privée était désormais sans foyer, sans objet. Son énergique activité se consuma en efforts inutiles pour se reprendre à l'existence. Le dernier coup qui l'avait frappé était mortel.

Cette courte biographie n'est pas seulement un hommage à la mémoire du colonel Loizillon; elle établira entre le lecteur et lui cette sorte d'intimité préalable, sans laquelle on ne peut lire avec fruit une correspondance intime. Connaissant désormais toutes les douleurs que lui réservait l'Année terrible, on lira avec plus d'émotion ces pages vibrantes de patriotisme, où il dénonce, dès 1866, les ambitions de l'Allemagne et marque tant d'impatience de quitter le Mexique pour voler à la défense de sa chère Lorraine. Sachant comment il a vécu et de quoi il est mort, on lui accordera cette curiosité sympathique qui fait rechercher et démêler, sous la poussière d'un paquet de lettres, les traits d'une personne disparue. L'objet principal de cette publication sera atteint, si la noble figure que nous avons connue s'en dégage bien nette, et telle que nous aimons à l'évoquer.

Henri Loizillon nous apparaît comme un type de soldat. Il avait toutes les qualités physiques et morales de l'homme appelé à commander.

Son tempérament robuste s'exaltait encore aux heures de combat; pour lui il n'était point de fatigues

pendant l'action. Dur à lui-même, il mettait au service d'une volonté de fer un corps bien trempé et exempt de besoins. « Soyez tranquilles, écrit-il à ses parents après avoir passé des mois à la poursuite d'Uraga ; votre fils ne s'est jamais si bien porté. »

Il était brave à l'excès ; ses blessures, ses nombreuses citations en sont la preuve. Rappelons cet épisode glorieux et si modestement conté dans ses lettres, le combat de Los Reyès où à la tête de 120 zouaves il dirigea contre les bandes de Salazar et de Régulès, une attaque jugée téméraire par ses chefs. En de semblables expéditions il apportait comme garants du succès, non seulement son élan entraînant, mais encore un remarquable sang-froid.

Sa bravoure était à la fois violente et réfléchie, communicative et froide. Elle n'excluait pas chez lui les patients efforts du travailleur. Intelligence mathématique ; esprit logique et tenace par un singulier contraste avec sa fougue dans l'action ; susceptible d'un labeur assidu, il fut, pendant la courte période de sa vie qu'il passa loin des camps (1868-1869), l'un de ceux qui s'occupèrent, sous la direction du colonel Lewal, des études relatives à la défense de la frontière nord-est.

Ce mélange d'audace et de prudence, d'entrain et de volonté persévérante, d'élan et d'application soutenue, en aurait fait un explorateur s'il n'avait été un soldat. C'est l'explorateur qui écrit ces lettres si pittoresques sur les Barrancas, l'exploitation des filons argentifères, le site de Colima, etc.

Voilà pour les qualités de l'homme public ; celles de l'homme privé n'avaient pas un moindre relief.

D'une grande dignité de caractère, il ne subit jamais aucune compromission ; la rigidité de ses principes, son impatience de toute tyrannie étaient proverbiales parmi les siens. Très ferme dans ses opinions, il n'en faisait point étalage, mais il ne les dissimulait point quand son intérêt le lui eût conseillé. Il avait le commerce sûr, mais il ne visait point à le rendre aimable. « Je ne sais me taire, dit-il à Madame Cornu, quand le bien du pays me commande de parler. »

Sa fermeté, l'âpreté même de ses vertus, ses allures réservées et parfois puritaines commandaient l'estime. L'affection suivait, avec l'intimité. Derrière cette organisation puissante et parfois rude, se cachait en effet un cœur aimant et sensible que ses proches, ses amis, ses serviteurs ont maintes fois apprécié. Il est mort de chagrin ; cela dit assez de quelle intensité de sentiment il était capable. Rien de touchant comme cette lettre à ses parents le jour anniversaire de sa naissance, et cette autre lors de la mort de son camarade Meunier (1). Et qu'on ne s'y trompe pas, si après avoir pleuré l'ami, il trouve des accents presque joyeux pour célébrer la restauration d'une superbe pipe d'écume, il faut voir là un trait bien humain, cette sorte de fatalisme qui pénètre le vrai soldat dans un milieu de carnage et d'incessantes émotions.

Tel fut Henri Loizillon. Malgré la modestie de toute son existence et son éloignement de la mise en

(1) Capitaine du génie.

scène, nous avons tenu à faire œuvre de justice et de pieux souvenir en l'amenant en pleine lumière.

Ce serait cependant une grave erreur de croire que l'homme est tout dans ce livre, que le psychologue ou l'ami y trouveront seuls quelque intérêt. L'historien y découvrira, lui aussi, une mine féconde de renseignements inédits.

Certes les ouvages à consulter ne manquent pas sur la campagne du Mexique. Mais les uns, comme ceux de Quinet, Lefèvre, Charnay, Marx, Bazancourt, se confinent dans les spéculations financières ou politiques ; d'autres, ceux de Bibesco, Laurent, Laffon, ou des capitaines belges Loyseau, Wallon, Timmerhans, n'embrassent qu'un chapitre isolé de l'intervention ; d'autres encore, tels que les livres de l'abbé Domenech et de Kératry, sont des armes de guerre, des plaidoyers passionnés pour ou contre l'Empire ; la belle histoire de Niox elle-même n'échappe pas à ce reproche d'avoir été écrite après coup et sur des documents officiels, toujours sujets à caution.

Les lettres de H. Loizillon sont de l'histoire vécue, authentique, au jour le jour. Sa haute valeur morale est une garantie de sincérité, voire d'impartialité ; les positions exceptionnelles qu'il occupe pendant cinq ans le mêlent à tout ; son vigoureux esprit voit presque toujours juste.

Les jugements qu'il porte ne ressemblent en rien à la thèse *à posteriori* d'un écrivain qui étudie le passé et a son siège fait. Ces jugements se complètent et se dessinent peu à peu ; leurs modifications même sont une preuve que l'amour profond de la vérité,

disons plus, de la patrie, anime exclusivement le jeune officier.

Débarquant au Mexique sans parti pris, le capitaine Loizillon est assez disposé au début à bien augurer de l'expédition. Il croit à la régénération du pays, souhaite une entente avec les libéraux, pénètre et ne désapprouve point les projets de l'Empereur sur l'isthme de Panama. Observons à ce propos que Loizillon est avant tout un soldat. Très libéral d'instincts et d'éducation, il ne deviendra nettement républicain qu'après les hontes de 1870. Sa nuance politique, si tant est qu'il en ait une, est assez bien accusée par ses relations avec Madame Cornu (1). Ses critiques n'ont donc rien d'antidynastique, son blâme n'est point d'un frondeur, mais d'un Français que les erreurs et, tôt après, les humiliations de son pays ne sauraient laisser indifférent.

Les désillusions ne tardent pas d'ailleurs à se produire ; elles portent d'abord sur la direction des opérations militaires. Le jeune chef d'état-major de la colonne de Bertier signale avec une rare perspicacité les lenteurs de Forey, les fautes grossières commises avant et pendant le siège de Puebla.

Bazaine reçoit le commandement, et Loizillon qui devra plus tard le juger sévèrement, subit avec le reste de l'armée l'ascendant de cet énigmatique personnage. Il connaît son énergie, son expérience militaire, il applaudit aux premières et vigoureuses

(1) Madame Hortense Cornu, filleule de Napoléon III, bien connue sous l'Empire par la fermeté et l'élévation de ses principes et l'indépendance de son caractère, était très liée d'amitié avec la sœur de Loizillon, et plus tard avec lui-même.

opérations auxquelles il prend part. L'année 1863 se passe ainsi à guerroyer et les récits sans apprêt que le sous-chef d'état-major de la division Douay adresse à sa famille, ajouteront quelques épisodes inconnus à tant de pages glorieuses écrites avec le sang de nos soldats. Que de dévouements obscurs à cette époque, que de grandes choses accomplies avec de petits moyens ! Quels soldats exceptionnels étaient ceux qui fournissaient une série d'étapes de soixante kilomètres pour forcer Uraga ou Arteaga ; qui, sans se compter,— ils étaient 100 fantassins et 60 cavaliers, — attaquaient et mettaient en déroute 3,000 libéraux devant Guadalajara !

Cependant les hauts faits n'avançaient pas sensiblement nos affaires, et déjà Loizillon les trouvait médiocrement conduites au point de vue politique.

Il faudrait reproduire ici tout entières, ces lettres à Madame Cornu, où il dénonce avec tant de sagacité les bévues où nous entraînent nos amis les réactionnaires, les gaspillages qui se commettent dans l'armée auxiliaire, l'impasse où l'on s'engage avec des demi-mesures, en ne sachant ni prendre franchement en main les destinées du Mexique, ni les confier à la partie saine de la nation. « Il est bien à craindre, conclut-il, que cette malheureuse guerre soit aussi funeste à la France que le fut celle d'Espagne. »

Toutes ses appréciations sur les hommes tels que Saligny, Marquez, etc., et sur les choses; tous ses aperçus sur la meilleure conduite à suivre sont frappés au coin du bon sens et ont été confirmés par l'histoire. Leur valeur n'échappa pas à Madame

Cornu, et cette amie sincère de Louis Napoléon osa mettre sous les yeux de l'Empereur quelques-unes de ces lettres empreintes d'une si rude franchise.

On les retrouve, avec d'autres documents, parmi les papiers de Bazaine récemment publiés par M. P. Gaulot (1). L'Empereur les communiquait au général sans en désigner l'auteur, et en insistant sur les points principaux qui y étaient développés. Telle fut peut-être la source de cette action occulte, de ces avertissements mystérieux que la cour attribuait exclusivement à la correspondance du général Douay. On peut, à tout le moins, affirmer que ces deux forces irrésistibles, d'amour de son pays, le culte de la vérité, firent d'un modeste officier, le collaborateur ignoré et inconscient, de l'ancien familier du souverain.

L'acceptation de Maximilien vint cependant rendre quelque confiance au capitaine Loizillon. Il veut espérer. La pacification générale du Mexique semble un instant possible. Mais déjà l'orage se forme de l'autre côté du Rio del Norte et l'œil perçant, l'instinct patriotique de notre ami ne tardent pas à en discerner les menaces. « Bien qu'on dise en France, écrit-il le 10 avril 1865, que notre tâche au Mexique

(1) Consulter le livre que M. Gaulot a intitulé : *Rêve d'Empire* et qu'il a écrit sur les documents inédits de M. Louet, payeur en chef de l'armée du Mexique, aux pages 172 et 174. On y lira une lettre d'envoi de l'Empereur et la reproduction de la lettre de Loizillon qui figure dans notre recueil à la date du 27 juillet 1863.

M. Gaulot attribue cette lettre au général Douay.

est finie et qu'on va faire rentrer les troupes, nous sommes ici pour fort longtemps encore. C'est une occupation à terme indéfini, beaucoup plus onéreuse et plus difficile que celle de Rome; elle peut nous amener des complications bien graves. Que le Nord des Etats-Unis soumette le Sud; nous allons être inondés de bandes que le Nord enverra ici pour s'en débarrasser et nous faire pièce. »

Peu avant (mars 1865), Loizillon avait été appelé à Mexico, à l'état-major général; dès ce moment, sa correspondance permet de suivre pas à pas toutes les péripéties de la lutte sourde qui s'établit entre Bazaine et le malheureux Maximilien. Promu chef d'escadrons et remplissant par intérim les fonctions de sous-chef, puis même de chef d'état-major du corps expéditionnaire, il voit jouer les plus secrets ressorts et n'a pas peine à reconnaître que la machine se détraque chaque jour davantage. Il s'en prend avec quelque dureté à l'Empereur; d'autant plus sévère qu'il a compté sur Maximilien et que la tragédie de Queretaro n'a pas encore effacé d'indéniables fautes.

Nommé chef d'état-major de la division mixte (belge et autrichienne), le commandant Loizillon nous trace un tableau peu flatteur de l'organisation de ce corps, espoir suprême de la dynastie nouvelle. Les négociations sont curieuses, qu'il entame pour faire accepter à ces auxiliaires un commandant de notre main. Ils mettaient moins de façons à en recevoir leur solde.

Son rôle difficile d'intermédiaire entre l'état-major général et le général de Thun, n'absorbait pas le

vaillant officier d'état-major au point de détourner son attention des événements d'Europe. A ce moment s'ouvrait ce drame dont la politique impériale croyait tenir les fils et qui devait aboutir si brusquement au coup de théâtre de Sadowa. Dès le lever de rideau, Loizillon ne s'y trompe point ; il juge que nous devons agir et voit déjà nos armées sur le Rhin. « Mon désir de vous embrasser, écrit-il à ses parents, est décuplé par l'attente de cette guerre qui va éclater en Allemagne. C'est à cette guerre surtout que je voudrais prendre part ; car de toutes nos luttes récentes, c'est celle où le sentiment national est le plus en jeu. »

Et bientôt après, à la nouvelle du traité de Prague : « La paix est loin d'offrir les garanties de sécurité nécessaires. Elle n'est qu'une halte et la guerre me paraît plus imminente que jamais. J'espère néanmoins qu'on nous attendra pour se mesurer avec les Prussiens qui veulent annexer l'Alsace et la Lorraine. » Vision prophétique d'un danger que notre presse libérale, c'est-à-dire les coreligionnaires politiques de Loizillon, était loin de prévoir en ce moment ! Ainsi, en toutes circonstances, le Français, chez lui, prime l'homme de parti, et c'est ce qui explique la singulière sûreté de ses jugements.

Ses espérances sont déçues ; la France se renferme dans une attitude passive et Napoléon veut jouer au plus fin avec Bismarck : « Que l'Empereur y prenne garde, il a trompé tout le monde, il ne trompera plus personne ; c'est lui qui à son tour pourrait bien être trompé... » Et le patriote attristé conclut : « Je crains fort que la déveine ne commence pour l'Empire. »

Les jours sombres se levaient en effet ; la partie était bien perdue au Mexique. La correspondance du commandant, de retour à l'état-major général, nous permet d'en suivre les derniers coups : cette gageure désespérée de Maximilien, le jeu compliqué et déloyal de Bazaine, l'intervention de plus en plus active et brutale des Etats-Unis. Ceux qui paieront les frais immédiats, sont nos malheureux compatriotes ruinés ou livrés à la vengeance du parti libéral ; les Mexicains ralliés à l'Empereur ; Maximilien lui-même, en attendant que la France expie à Metz l'infamie de Queretaro. Et Loizillon nous conduit, le rouge au front, le cœur bourrelé, de Mexico à cette étape finale de Paso del Macho où il embarque notre dernier soldat. Nous sommes au 8 mars 1867 ; demain s'ouvre l'Exposition avec ses fêtes où le pays cherche à s'étourdir ; après-demain viendra Sedan.

Triste retour sur le passé, qui nous conduit à reviser le seul jugement où le sens droit du commandant Loizillon nous semble en défaut. Nous voulons parler de son appréciation sur les Mexicains. Il n'a fréquenté que le parti réactionnaire, qui n'avait point ses sympathies et ne les méritait guère. Du parti libéral il ne voit que les bandes pillardes de Salazar ou de Rojas. A peine lui accorde-t-il le bénéfice de sa vaillante résistance à Puebla. Les exactions de ce parti, la cruauté et la couardise de ses irréguliers, font trop souvent oublier au commandant Loizillon qu'une nation est toujours respectable, qui défend ses foyers. Il devait, hélas ! en avoir bientôt conscience et, s'il avait donné suite à son projet d'écrire une

histoire du Mexique, nous ne doutons point qu'il eût atténué ou revisé complètement quelques passages que nos respectueux scrupules ont laissé subsister dans ses lettres.

Telles qu'elles sont, dans leur incorrection, dans leur excessive franchise, ces lettres nous paraissent constituer un document humain et un document historique de réelle valeur. A l'historien, elles apportent un contingent de données inédites; au soldat, un écho lointain de ses prouesses passées ; au psychologue, au penseur, la dépouille d'un grand cœur et d'un esprit ferme ; au simple curieux enfin une notion exacte et plus équitable de ce qu'était un officier de cette armée impériale, qui appartient déjà à un autre âge.

G. Gilbert,
Ancien officier d'artillerie.

AVANT-PROPOS

L'expédition Lorencez, pourvue de moyens insuffisants, venait de se terminer par un échec.

On formait un nouveau corps expéditionnaire à Orizaba. Le capitaine Loizillon sollicita et obtint l'honneur d'en faire partie. Il prit la mer à Cherbourg le 28 août sur le *Tourville*, et débarqua à la Vera-Cruz le 14 octobre 1862.

Pendant la traversée on essuya une violente tempête où Loizillon eut quelque occasion d'utiliser son énergie physique et morale, en dirigeant le sauvetage des chevaux mal arrimés sur le bâtiment.

Cet incident le fit remarquer par le général de Bertier qui se trouvait au nombre des passagers et qui, à l'arrivée, demanda Loizillon pour chef d'État-Major.

La brigade de Bertier, partant de la Vera-Cruz devait suivre un itinéraire distinct, par Jalapa et Perote, pendant que le gros de l'armée du général Forey marchait directement d'Orizaba sur Puebla.

Nous livrons au public la correspondance de Henri Loizillon, à dater du lendemain de son débarquement.

LETTRES

DU

COMMANDANT LOIZILLON

I

Vera-Cruz, 15 octobre 1862.

MES CHERS PARENTS,

Depuis hier au soir je suis à Vera-Cruz; j'ai déjà eu le temps d'être dévoré par les moustiques, mais ce soir mon moustiquaire sera installé, et j'espère être à l'abri.

A la Vera-Cruz il n'y a plus de fièvre jaune. Je trouve la chaleur très supportable, quoique forte. La vie matérielle est suffisante et pas aussi chère que nous le craignions. Dans les restaurants on déjeûne et on dîne à raison de 5 francs par repas, et même on peut se mettre en pension moyennant 150 francs par mois, en donnant ses vivres de campagne. C'est ce que nous ferons si nous sommes ici pour quelque temps.

Vera-Cruz est une ville aux rues larges et coupées à angles droits. Si tout était bien entretenu ce serait une assez jolie ville.

Je ne vous parle pas de tous les bruits qui courent, parce que je ne sais encore quelle créance on doit y donner, et dans ce cas il vaut mieux se taire. Une chose à peu près certaine, c'est que nous manquons de moyens de transport. Les mulets et les chevaux qui ont tous triste mine sont hors de prix, à cause de leur rareté. Mon cheval arabe, que je suis maintenant encore bien plus heureux d'avoir sauvé pendant le coup de vent, serait vendu, m'assure-t-on, 15 à 16,000 francs à Mexico, et il en a coûté 550 en Afrique.

D'après cette différence vous pouvez juger quels tristes chevaux sont ceux du pays.

Le général Forey a fait une proclamation qui, selon les uns, a produit bon effet, selon d'autres a été accueillie avec froideur.

Quant à M. Dubois de Saligny, il n'y a qu'une seule voix : Français, étrangers, Mexicains s'en plaignent beaucoup.

Il paraît que Juarez ne veut plus se défendre et qu'il nous attend à Mexico, parce qu'il est sûr d'être renommé. Tout le monde en effet s'accorde à dire que si on laisse les Mexicains libres, c'est lui que l'on prendra parce qu'il est probe, et qu'il est du parti libéral et du progrès. En attendant, les guérilleros pillent partout, et cherchent à couper continuellement nos communications. Mais tout cela va cesser, aussitôt que nous allons nous mettre en mouvement. Notre plus grand malheur est de ne

pas avoir de moyens de transport pour notre mise en train ; mais une fois que nous serons en avant, je suis sûr que tout ce qui sera derrière nous, et ne sera plus sous l'empire de la crainte des brigands, se tiendra à notre disposition, car on paie bien.

Je n'ai que le temps de vous embrasser, parce que j'ai beaucoup à courir.

Je puis vous garantir que je ne suis pas malade.

HENRI LOIZILLON.

II

Santa-Fé, le 25 octobre 1862.

Je suis sous ma tente où il fait un vent tel que j'ai peine à vous écrire, car ma bougie s'éteint à chaque instant. Cet abri si chétif qu'il soit contre vent et pluie est cependant fort apprécié par votre fils, car depuis deux jours je couche à la belle étoile. Pour que vous compreniez cela, il faut vous dire ce que vous ne savez pas, et ce qui me rend si heureux au milieu de cette vie qui ferait le désespoir de tant d'autres. Cette raison, c'est que je suis quelque chose, je suis *chef d'état-major*.

Vous vous rappelez que j'ai fait la traversée avec le général de Bertier, qui commande une brigade de ma colonne. Il a été pendant cette traversée charmant pour moi et m'a su beaucoup de gré de la manière dont je m'étais occupé de tous les chevaux

embarqués sur notre navire. Lorsque nous avons débarqué à la Vera-Cruz, il a été question d'envoyer un petit corps constitué sur la route de Jalapa pour repousser les guerilleros, et occuper une région où nous pourrons trouver des ressources. Le choix du général en chef est tombé sur le général de Bertier auquel on a composé une petite colonne de toutes armes forte de 6,000 hommes. Lorsqu'il a su cela, il m'a fait appeler pour me dire qu'il allait demander au général Bazaine de me désigner pour aller avec lui. J'ai accepté avec empressement, bien entendu. Cependant comme l'aide de camp du général de Bertier, qui nous est arrivé sous-lieutenant dans notre division en Crimée, est le frère de sa femme, je m'attendais à ne jouer que le second rôle malgré mon ancienneté. Il n'en a pas été ainsi : le général m'a installé son chef d'état-major avec toutes les attributions y relatives. Cette manière d'être, si rare de la part du général et de son aide de camp, a encore augmenté mon désir de tout faire pour le mieux. Aussi je ne me ménage pas, et à cela je n'ai pas grand mérite, car la fatigue ne m'atteint pas; je vois à mes côtés des officiers qui sont sur les dents pour peu de chose, tandis que moi qui depuis deux jours cours jour et nuit je ne ressens rien.

Nous sommes partis hier de Vera-Cruz pour Santa-Fé. Distance totale 12 kil.; pour la franchir il nous a fallu deux jours, vu les chemins sablonneux et accidentés dans lesquels nos voitures s'enfonçaient. Demain je pars à six heures du matin pour faire la reconnaissance de la deuxième étape qui est San Juan, car nos troupes sont tellement fatiguées

que nous sommes obligés de faire séjour à la première étape.

Nous allons jusqu'à Jalapa où nous n'arriverons pas avant quatorze ou quinze jours. D'ici là toute communication est rompue pour nous. Ne vous étonnez donc pas si vous ne recevez pas de mes nouvelles, et surtout ne croyez pas à tous les bruits que l'on fera peut-être coûrir; nous sommes 6,000, et je vous promets que nous passerons sur le corps de tous les Mexicains qui voudraient nous disputer les passages.

Je n'aurai plus guère le temps d'écrire des lettres détaillées, ni à vous, ni à personne, car outre mes fonctions de chef d'état-major, je suis chargé par ordre supérieur, c'est-à-dire du général en chef, de dresser au fur et à mesure de notre marche un itinéraire détaillé comme plan et rapport. Je ne sais comment je pourrai y parvenir, mais ce que je sais, c'est que j'y parviendrai. Si dans le principe vous n'avez pas de relations détaillées de notre campagne, vous en aurez plus tard, car je vous enverrai une copie du journal des marches que je rédigerai pour notre colonne.

H. L.

III

Puente-Nacional, le 31 octobre 1862.

Nous sommes à moitié chemin de Jalapa, à Puente-Nacional, que les Mexicains ont eu le bon esprit d'abandonner, car nous y aurions perdu du monde

et surtout du temps. Vous ne sauriez vous faire l'idée des difficultés que nous avons à nous faire suivre de nos voitures par suite du mauvais état des routes. Elles mettent deux jours pour faire quatre lieues : cependant nous avançons et nous serons le 7 ou le 8 novembre à Jalapa. Le pays est entièrement abandonné : tous les habitants se sont retirés dans les bois. Nous espérons qu'à mesure que nous avancerons, ils ne seront plus sous la terreur des soldats, et viendront nous vendre leurs produits; ce dont nous avons besoin, car nous mangeons à peu de chose près la ration de la troupe, et dans deux jours nous n'aurons plus de vin.

Je me porte de mieux en mieux. Je crois rendre des services à la colonne. Je n'ai que quelques moments à vous donner parce que je viens de mettre mon itinéraire au net, et le courrier part pour le porter au général en chef.

H. L.

IV

Jalapa, le 10 novembre 1862.

Nous sommes à Jalapa depuis vendredi.

Depuis Puente-Nacional nous avons fait une route excessivement fatigante et difficile. Le jour de notre départ de Puente, notre avant-garde de cavalerie a rencontré à trois lieues de là, au moment où nous nous y attendions le moins, une troupe régulière de

150 cavaliers ; notre escadron du 12e chasseurs les a chargés, leur a tué ou blessé 30 à 35 hommes, pris autant de chevaux et les a poursuivis pendant trois lieues. Nous avons 3 hommes tués, quelques blessés et 5 chevaux tués.

Le lendemain nous arrivons à Cerro-Gordo, position formidable qui a été le théâtre du combat le plus important de la guerre de 1846, entre les Américains et les Mexicains. On nous avait avertis que cette position serait défendue par 4 ou 5,000 hommes de milice. Ces troupes ne nous effrayant pas du tout, nous n'avons pas voulu tourner la position en marchant à travers les broussailles et les bois, et nous avons suivi la route en marchant avec précaution. Le général m'a chargé de conduire l'avant-garde qui se tenait à 7 ou 800 mètres de la colonne. Arrivé à un détour, mon attention a été éveillée par une grande perche entourée de plusieurs autres moindres ; je vis là-dedans une ébauche de fortification passagère, et c'était un immense cactus dont plusieurs congénères bordaient ainsi la route sans que j'y eusse pris garde.

Cette erreur me rendit un signalé service, car, mis en défiance, je fis arrêter la colonne et j'inspectai l'horizon avec ma lunette. J'aperçus alors des chapeaux blancs qui cherchaient à se dissimuler derrière les broussailles. Pour tirer les choses au clair, je fis adresser à ces chapeaux cinq ou six coups de fusil ; une décharge générale partie de toutes les crêtes nous répondit en même temps qu'un coup de mitraille, et nous jeta à terre un homme tué, avec quatre blessés.

Mon avant-garde s'embusqua et continua le feu ; le gros de la colonne s'était arrêté dans un endroit abrité et j'allai rendre compte au général qui fit monter une compagnie sur les hauteurs à droite et à gauche du point occupé par l'ennemi.

Le feu des Mexicains a continué pendant huit ou dix minutes, leur obusier a tiré en tout trois coups, et tout s'est évanoui. Ils se sont retirés avec tant de hâte qu'ils ont abandonné leur obusier, leurs munitions, leurs mulets, etc., etc. Le commandant en chef, un nommé Alba, gouverneur de Jalapa, a été, à ce qu'il paraît, blessé au bras. On a pris son cheval avec sa correspondance, qui est bien insignifiante. Tout ce monde fait pitié. Ce sont tous des voleurs de grands chemins qui vous assassinent dans un coin, mais qui fuient comme des lâches qu'ils sont au moindre coup de fusil. Il n'y a guère de gloire à acquérir en combattant de pareilles troupes. Nous sommes arrivés à Jalapa, toujours entourés par les guérilleros qui nous ont enlevé quelques traînards. Dans cette ville de 10,000 âmes, tout le monde s'est tenu à l'écart de nous. Ceux du parti libéral étaient partis ; les autres qui savent qu'ils sont toujours espionnés sont restés sourds à l'appel que leur a fait le général dans sa proclamation. Par sa trop grande bonté, le général nous a fait perdre trois jours ; enfin, pressé par tous ses officiers, il a menacé les notables s'ils ne venaient pas à lui. Ceux-ci, voyant qu'on ne plaisantait plus, sont arrivés, et en ce moment ils sont en train de composer une municipalité qui va prendre des mesures pour nous loger. Il est regrettable que le général ait autant

tardé, parce que le froid est très intense la nuit. A notre dernière étape, nous couchions encore sans rien mettre sur nous la nuit; trois lieues plus loin, à Dos-Rios, quatre lieues avant Jalapa, le thermomètre descendait la nuit à 4 degrés au-dessus de zéro, et à Jalapa à 1 degré avec de très fortes gelées blanches, tandis que le jour nous avions 34 et 35 degrés. Aussi ces deux nuits sous la tente nous coûtent 200 malades.

Tout le monde prévoyait cela. Le général plus que tout autre plaint le pauvre soldat, mais il ne sait prendre les mesures de rigueur qu'exigent les circonstances.

Initiative et mépris des responsabilités sont des qualités plus rares qu'on ne pense.

Je vous embrasse et vous renouvelle l'assurance que je me porte à merveille; les grandes fatigues que je viens d'avoir ont augmenté mes forces.

. . . . . .

. . . . . .

H. L.

V

Jalapa, le 19 novembre 1862.

Notre position à Jalapa est toujours à peu près la même. La population continue à se tenir à l'écart, et ne veut pas se compromettre. Avec nos mesures

de douceur nous ne lui inspirons pas de confiance. Nous sommes entourés par un cercle de guérilleros que nous ne cherchons pas à détruire. Nous aurions pu, lors de notre arrivée ici, non seulement nous nourrir sur le pays, mais encore former un grand centre d'approvisionnement, en rayonnant tout autour de Jalapa, et surtout en occupant Perote, centre de la production du blé.

Au lieu de cela, nous ne bougeons que pour aller à Puente-Nacional chercher des vivres, insignifiants comme quantité, venant de France. Ce service est excessivement fatigant et augmente le nombre de nos malades. Lorsqu'on se décidera à étendre notre rayon d'action, et à occuper Perote, il sera trop tard, car toutes les ressources auront été enlevées ou détruites par les guérilleros. Je ne pouvais me faire l'idée des difficultés et des indécisions que l'on rencontre dans une guerre mal emmanchée. Tout tient au point de départ. Le général Forey croyait trouver ici des transports, et il n'y en avait pas. De là les incertitudes, le gâchis dans lequel nous pataugeons depuis le commencement. Il faut espérer qu'une fois nos moyens d'action réunis, nous rattraperons le temps perdu, mais je crois que nous aurons de la peine à effacer la première impression d'impuissance que nous avons produite.

Le général Forey vient de faire une seconde proclamation que vous lirez dans les journaux. Cette proclamation est très bien, mais quel effet aura-t-elle? Elle ne s'adresse qu'aux honnêtes gens, et ils sont en si faible minorité, dans ce pays d'intrigue,

de vol et de rapine... C'est ici surtout que l'on apprécie ce que vaut la France.

Pour le moment, tout le monde s'ennuie à mourir : pas un chat qui vous fasse l'honneur de vous parler, sauf toutefois les intrigants qui veulent des places, les espions et les marchands qui vendent tout au décuple de sa valeur. Heureusement je suis fort occupé, je cours beaucoup dans la ville, je fais presque tous les deux jours des reconnaissances avec quelques troupes légères, de sorte que je n'ai même pas assez de temps à moi pour écrire mes notes; car le soir, étant fatigué, je me couche aussitôt après le dîner, à sept heures ou sept heures et demie.

J'ai même oublié l'espagnol que j'avais appris pendant la traversée.

Ne sachant quand je pourrai vous écrire, je charge cette lettre, qui vous arrivera vers les derniers jours de décembre, de vous porter tous mes vœux de bonne année. Quoique je reste convaincu que nous sommes ici pour longtemps, j'espère cependant ne pas vous écrire le 1er janvier 1864, mais vous embrasser réellement.

Quand vous recevrez cette lettre, buvez un verre de vin à ma santé. Ce sera une compensation, car depuis huit jours nous sommes à l'eau pure. Heureusement elle n'est pas trop mauvaise, et surtout pas malsaine.

Tout à vous.

H. L.

VI

Jalapa, le 6 décembre 1862.

Je suis toujours sans nouvelles de vous. Il nous est encore arrivé un courrier qui ne m'a rien apporté. Il est probable que vous avez oublié les indications que je vous avais données sur les départs des courriers. Quel que soit le motif, je commence à vous en vouloir beaucoup, à cause des vives inquiétudes que j'éprouve.

Je ne vous parle pas de mes regrets quand je vois tous mes camarades recevoir des lettres de leurs familles, et moi rien qui me rappelle la France.

Vous voyez par la date de cette lettre que nous sommes toujours à Jalapa dans l'immobilité. C'est à manger son sang quand on constate le peu d'efforts que l'on fait pour sortir du bourbier dans lequel nous pataugeons depuis notre arrivée au Mexique. On nous fait occuper Jalapa, on se demande pourquoi. C'est un pays qui tire ses ressources en blé et en viande de Perote et au-dessus ; il ne produit que du tabac, du café et du sucre, denrées très faciles à transporter, puisque la ration d'un homme est peu lourde. D'un autre côté Jalapa, sur le revers des montagnes, dominé de tous côtés, n'a aucune valeur aussi bien au point de vue tactique qu'au point de vue stratégique.

Perote, au contraire, sautait aux yeux : située à la naissance du grand plateau central d'où elle

domine tout le versant des montagnes, c'est une véritable clef de pays ; aussi les Mexicains y ont-ils une citadelle importante.

En occupant Perote, nous aurions donc eu l'avantage de tenir plus facilement la région et de ne pas être, comme nous le sommes, entourés d'un cercle de guérilleros qui coupent toutes nos communications.

Nous aurions eu surtout l'immense avantage de nous trouver dans le pays qui produit le plus de blé, et non seulement nous pouvions nous nourrir, mais établir un centre d'approvisionnement suffisant pour toute l'armée lorsqu'elle sera devant Puebla.

Et notez bien que nous pouvions arriver à ce beau résultat sans nous compromettre nullement, et sans rien donner au hasard.

Après l'affaire de Cerro-Gordo, les Mexicains ont eu une telle panique qu'ils ont renoncé à défendre Perote et ont essayé de faire sauter la citadelle, ce à quoi ils n'ont même pas pu parvenir.

Nous n'aurions rencontré que quelques guérilleros qui auraient pris la fuite devant une compagnie de tirailleurs. Maintenant cependant on se décide à aller à Perote; nous allons partir dans huit jours; mais quelle différence ! Nous avons laissé aux guérilleros le temps de se rassurer, de revenir, et surtout de tout emporter ou de tout détruire; de sorte qu'il y a un mois nous n'aurions eu qu'à puiser dans des monceaux de ressources en vivres, tandis que maintenant il va falloir en rechercher les débris avec beaucoup de peine et surtout beaucoup d'argent. Aussi nous faisons une petite guerre qui sera lourde au budget,

Nous sommes dans un gâchis d'ordres et de contre-ordres causé par la difficulté de correspondre, qui nous mène au désordre.

Notre général n'ose rien prendre sur lui, et s'il avait voulu, il avait le plus beau rôle du Mexique, puisqu'il y a un mois il pouvait écrire au général en chef qu'il était à Perote et qu'il y avait réuni des vivres pour toute l'armée.

Le général en chef, loin de faire un reproche à notre général d'avoir dépassé ses instructions, l'en aurait remercié avec effusion, puisque la cause de notre immobilité est le manque de vivres, faute de moyens de transport. Il est vrai qu'à propos de ces moyens de transport, il se passe des choses qui seraient très amusantes, si elles n'étaient si tristes.

On nous a donné des voitures du pays qui sont d'une horrible lourdeur et d'une difficulté inouïe à traîner sur cette mauvaise route de montagne que nous avons à suivre pour arriver au plateau. A partir de Perote, au contraire, la route est bonne et toujours à plat : c'est là que les voitures peuvent être utilisées avec grand profit, puisque une seule peut porter la charge de quarante mulets.

Eh bien! on nous retire maintenant nos voitures pour nous donner des mulets. De plus, comme je vous l'ai déjà dit, les moyens de transport sont très insuffisants, et voici comment on les emploie.

De Cherbourg on a embarqué du biscuit que l'on savait avarié ; de Vera-Cruz ce même biscuit que l'on savait avarié nous a été envoyé par 75 mulets escortés par 500 hommes, qui ont beaucoup fatigué, et qui ont eu beaucoup de malades; et cela pour

arriver au résultat de voir jeter à l'eau ce biscuit qui n'est pas mangeable.

Il y a des moments où je crois que le séjour dans les terres chaudes a renversé la tête à tout le monde, et fait tourner toutes les intelligences.

Je ne vous en dis pas davantage, car je ne veux pas m'arrêter là-dessus pour ne pas m'aigrir le caractère.

Vous mériteriez bien que je ne vous parle pas de ma santé pour vous punir de votre silence; mais je n'en ai pas le courage. Je vous dirai donc que je me porte toujours parfaitement bien, malgré le mauvais sang que je me fais.

H. L.

VII

Jalapa, 9 décembre 1862.

Je viens enfin de recevoir une lettre de vous, celle qui est datée du 15 octobre. Je ne puis vous dire combien elle m'a rendu heureux; elle est arrivée à point, car avec le temps si triste que nous avons depuis huit jours, cette oisiveté sans distractions, cette lenteur de la guerre qui nous paraît ne pas avoir d'issue, l'imagination travaille.

On se crée un tas de chimères, on se figure qu'il est arrivé quelque chose à ceux que l'on aime, et la

moindre complication politique prend des proportions énormes.

D'après les journaux que nous avons reçus, et qui vont jusqu'au 1er novembre, les affaires n'ont pas l'air de marcher trop bien en Europe, et surtout en France. Je crains bien que l'ouverture des Chambres ne soit fort orageuse quand on saura la triste besogne que nous faisons.

Demain, le général Bazaine arrive ici avec le 3e zouaves. Tout porte à croire qu'il va nous envoyer occuper Perote après-demain; nous tâcherons d'y recueillir les cendres de toutes les ressources que les guérilleros ont détruites par notre faute. Nous resterons là au moins quinze jours avant de partir pour Puebla que les Mexicains évacuent, dit-on, en continuant leur système de faire le vide devant nous.

Il est à redouter que notre route de Puebla à Mexico ne soit aussi laborieuse que celle que nous avons déjà faite, attendu qu'on sera obligé de toujours tout emporter avec soi. Nous n'aurons pas même à Mexico la distraction de tirer quelques coups de fusil, car je parierais qu'ils abandonneront la capitale comme le reste, et que Juarez, avec son gouvernement, se retirera dans le nord ou dans l'ouest. Alors que ferons-nous?

Il nous est arrivé hier l'armée de Marquez que nous menons avec nous à Perote. On appelle cela l'armée régulière! En la voyant on se demande ce que signifie le mot irrégulier. Tout ce ramassis de canailles en guenilles est de plus à notre solde; nous sommes peu fiers d'avoir de pareils alliés. Cependant ils ont un certain chic : ils sont arrivés à

dix heures, et à midi ils étaient tous logés, officiers et soldats.

Nous, il nous arrive aujourd'hui trois compagnies qui ont escorté un convoi, et elles vont coucher sous la tente.

Le général Bazaine vient demain avec tout son état-major, et il est impossible de lui trouver une maison. J'en suis enchanté, car j'espère que ce fait personnel, mis en regard du résultat obtenu par Marquez, lui fera comprendre que les moyens de douceur ont du bon, mais que pas trop n'en faut; un peu d'énergie montrera aux bons Mexicains que notre patience a un terme et que, trop bons jusqu'à ce jour, nous reconnaissons enfin qu'ils ne méritaient pas ces égards.

Quoi qu'il en soit, nous allons partir dans quelques jours; malheureusement, il n'y a que douze lieues d'ici à Puebla, de sorte que cette marche ne sera pas une distraction de longue durée.

Peut-être n'aurons-nous plus de courriers jusqu'à notre arrivée à Puebla : ne vous inquiétez donc pas si vous restez longtemps sans recevoir de mes nouvelles.

Je suis bien sensible à tous les témoignages que je reçois de mes amis et de mes anciens généraux; je vais tâcher de répondre à quelques lettres, quoique je sois obligé de courir à chaque instant pour chercher les moyens d'installation des troupes qui nous arrivent demain.

Je vous embrasse.

H. L.

VIII

A MADEMOISELLLE PAULINE CUENDET

Jalapa, le 9 décembre 1862.

J'ai reçu hier une lettre de mes parents. C'est la première depuis que je suis au Mexique, et il était grand temps qu'elle m'arrivât, car l'inquiétude commençait à me gagner.

On m'apprend dans cette lettre que vous m'avez aussi écrit; votre lettre est sans doute à Orizaba avec toutes celles que mes amis n'ont pas, j'espère, manqué de m'écrire. Je ne les aurai pas avant un mois, car à la manière de tortue dont nous marchons, il nous faudra du temps pour arriver devant Puebla où nous devons nous réunir au gros de l'armée qui est détenteur de nos correspondances.

C'est on ne peut plus aimable de votre part d'avoir songé au pauvre exilé. Une lettre de vous est toujours un bonheur; mais ici, dans ce pays qui se dit civilisé et qui n'a de la civilisation que les mauvais côtés, c'est une grande bonne fortune de pouvoir au moyen d'une lettre se reporter par la pensée dans son pays. C'est comme une étincelle électrique qui vous rend pour quelques instants à la vie intelligente.

Tout ce que nous avons vu du Mexique jusqu'à présent est bien triste. Sous le rapport matériel,

une misère profonde; et cependant nous avons traversé un pays non encore dévasté par la guerre. Sous le rapport moral, c'est le vol, l'assassinat organisés.

Il suffit de cinq ou six individus pour faire trembler une population de 2 ou 3,000 âmes. Les lois sont impuissantes à réprimer de pareilles monstruosités. L'homme peureux, et c'est l'immense majorité de cette race déchue et décrépite, tient à se ménager tous les partis, qui lui volent également ses récoltes et ses bestiaux.

C'est une habitude prise dans le pays de regarder comme naturel d'être volé. L'incident suivant vous en fera juger : nous avons en tête un ramassis de guérilleros qui tiennent la campagne, non pour défendre le pays, car aussitôt qu'ils voient deux Français armés, ils se sauvent, fussent-ils vingt, mais bien pour voler et dévaliser les passants. Une douzaine de ces guérilleros, après avoir, paraît-il, assassiné leur chef, sont venus se rendre à nous, et ont été incorporés dans les contre-guérilleros, nos alliés. Il faut voir ce que c'est que nos alliés!.... Où sont ces pauvres Anglais que je détestais tant, et avec lesquels je vous rendais si malheureuse à mon retour de Crimée!

Quoi qu'il en soit, ces déserteurs avaient volé trois chevaux dans une hacienda; le propriétaire étant venu un jour à Jalapa les reconnaît, le dit à un officier qui me le fait savoir. D'après l'ordre du général, je me mets à la recherche de ce propriétaire pour qu'il désigne ses trois chevaux, afin qu'on les lui fasse rendre. Mais l'affaire était déjà terminée; il

avait racheté ses trois chevaux à ceux qui les lui avaient pris, et lorsque je lui ai parlé de lui faire restituer son argent, il s'est sauvé, en donnant les signes de la plus grande crainte.

Voilà le pays que nous sommes chargés d'organiser. Jugez s'il nous faut du temps ! Je ne vous parle pas de la guerre qui marche avec une lenteur désespérante. Nous ne sommes maîtres que du pays que nous occupons ; aussitôt que nous l'avons quitté, les guérilleros y reviennent commettre leurs déprédations, et couper nos communications.

Lorsque nous arriverons à Mexico, sans probablement tirer un coup de fusil, il est à craindre que Juarez et son gouvernement ne se retirent dans le nord ou dans l'ouest. Alors nous serons obligés d'en organiser un nous-mêmes, et par suite de le garder, car aussitôt notre départ il serait renversé. L'occupation du Mexique est une impasse comme l'occupation de Rome.

Je m'aperçois que je vous parle politique, et d'une politique qui n'est pas gaie encore ! C'est peut-être parce que depuis quelque temps nous nous ennuyons à périr dans ce Jalapa que les habitants nomment la fleur de Perote. Triste fleur à bien mauvaise odeur ! Cette disposition à voir les choses en noir va s'atténuer beaucoup quand nous allons nous remettre en route, dans trois ou quatre jours, mais malheureusement cette distraction ne sera pas de longue durée, car il n'y a que douze lieues, et nous n'aurons pas la satisfaction d'avoir la moindre petite affaire.

A Perote, nous allons faire une nouvelle pause dont la durée nous est inconnue ; elle est subordonnée

aux moyens de transport que le général en chef cherche à réunir; lorsqu'il les aura, nous irons à Puebla, et de là à Mexico, sans nous arrêter.

Ce sera tout au plus l'affaire de vingt jours de marche. Il est donc probable qu'à la fin de janvier nous serons à Mexico.

Adieu, ma chère Pauline; votre pipe fait mes délices.

H. Loizillon.

IX

Jalapa, le 13 décembre 1862.

Mes chers parents,

..... Le général Bazaine est arrivé hier; nous partons après-demain pour Perote. Enfin! On ne sait pas encore si toute la brigade y restera ou si nous n'y laisserons qu'un détachement. Ce qui paraît certain, c'est qu'il nous faut encore un mois avant d'avoir réuni complètement nos moyens de transport. En attendant, nous nous étendons de façon à occuper le plus de terrain possible. Ces jours derniers il y a eu une petite affaire du côté des Cumbrès. Il paraît qu'on a tué une vingtaine de Mexicains et fait autant de prisonniers. Si malheureusement nous ne pouvons pas rattraper le temps perdu, il est à peu près sûr que quand nous nous

mettrons en marche nous irons jusqu'à Mexico sans nous arrêter.

Je suis proposé pour chef d'escadrons ; pour une foule de motifs qu'il serait trop long de vous expliquer, je n'ai pas la moindre confiance dans cette proposition.

Voilà le peu que j'ai à vous annoncer, et je termine parce que j'ai beaucoup à faire aujourd'hui. J'ai à m'occuper du départ d'un convoi pour Vera-Cruz, et de la mise en marche de notre colonne sur Perote.

Je vous embrasse.

H. L.

X

Perote, le 23 décembre 1862.

Comme je vous en avais prévenus dans ma dernière lettre, nous sommes partis de Jalapa le 16, pour grimper les derniers échelons de la Cordillère et arriver sur le plateau de Perote. Notre première étape s'est faite sans encombre. A moitié chemin de la dernière, dans une gorge formée par des montagnes de lave, nous nous sommes trouvés en présence de 7 à 800 Mexicains qui nous ont lâché une décharge et ont pris la fuite. On les a poursuivis, et on en a tué et pris quelques-uns.

Dans cette décharge qu'ils nous ont faite, nous avons été très heureux, car le général Bazaine, qui

maintenant a pris le commandement de notre colonne, pouvait être tué avec tout son état-major. Nous en avons été quittes pour cinq hommes blessés.

Malheureusement parmi ces blessés se trouve un capitaine d'état-major qui a reçu une balle dans la tête. Il se nomme Fourgues. Je ne le connaissais que depuis cinq ou six jours, et dans ce court intervalle, nous nous étions beaucoup liés par sympathie de caractère.

Aussi je ne puis vous dire combien j'ai été affecté de le voir blessé aussi grièvement, d'autant plus que les médecins le condamnent : la matière cérébrale est à nu et en suppuration. Cependant, quoi qu'ils en disent, le pauvre Fourgues vit encore après avoir été trimballé pendant trois jours dans une mauvaise charrette; et comme je sais, pour l'avoir vu souvent en Crimée, que tant qu'on n'est pas mort d'une blessure à la tête il y a toujours de l'espoir, j'espère, et j'espère d'autant plus, que nous sommes le 23, et que c'est le 17 que Fourgues a été blessé.

Après cette petite affaire qui nous a beaucoup impressionnés, le temps s'est mis à la pluie, et nous avons encore marché pendant trois heures à travers des chemins impossibles pour arriver à l'étape de Los Vegos où il a fallu camper au milieu de la boue; toute la nuit nous avons été transis de froid. Le lendemain nous nous sommes remis en marche, toujours par une pluie battante. Deux jours avant notre départ de Jalapa, j'avais attrapé un rhume je ne sais où; notre marche n'était pas faite pour me guérir; aussi, en quittant Los Vegos, j'étais aussi mal

loti que possible ; je grelottais la fièvre, et il me tardait d'arriver à l'étape. Tout en marchant toujours dans des chemins où on enfonçait jusqu'au-dessus de la cheville, nous atteignons Cruz-Blanca, sur la crête des Cordillères ; nous y faisons la grande halte. Nous déjeunions autour d'un feu que nous avions allumé, et au moment où nous prenions le café, on m'apporte, devinez quoi? Quinze lettres, c'est-à-dire tout mon courrier d'Orizaba, joint au dernier courrier de France, qui venait de nous être remis par les cavaliers irréguliers à notre solde. Toutes ces chères lettres qui me rappelaient la France et tous ceux que j'aime m'ont vite fait oublier et rhume et fièvre ; mais alors je me suis trouvé embarrassé de mes richesses. Comment lire quinze lettres par une pluie battante, et à cheval surtout, car en ce moment on venait de sonner à cheval? Et puis je suis aussi de l'avis de ceux qui pensent qu'il ne faut pas jouir à demi, et qu'il vaut mieux reculer l'heure de la jouissance pour l'augmenter encore en l'entourant des meilleures conditions possibles. D'après cela, j'ai fait deux parts de mes lettres : les plus chères que je voulais lire le soir à tête reposée, dans mon lit, sous ma tente ; et, je ne dirai pas les indifférentes, car dans un pays comme celui-ci, un souvenir de France est toujours précieux, mais les lettres qui m'étaient moins chères, et que je décachetai tout de suite.

Au moment où j'ouvrais ce dernier lot, la fusillade s'engage entre notre avant-garde et des troupes ennemies que l'on ne voyait pas, à cause d'un brouillard qui ne nous laissait pas distinguer les

oreilles de notre cheval. Comme nous ne savions à qui ni de quel côté nous avions affaire, nous nous sommes formés en échelons, et nous nous sommes ainsi portés en avant, sur un immense plateau dont le côté droit touchait à des montagnes couvertes de bois. Au milieu de ce plateau, le brouillard a disparu pour un instant, et nous a permis de voir les ennemis, qui ont alors voulu prendre la fuite; mais malheureusement pour eux il était trop tard, car notre infanterie en a jeté bon nombre par terre, et notre cavalerie les a chassés jusque dans le bois où ils se sont dispersés. Ils ont eu à peu près une vingtaine d'hommes tués, et de notre côté, nous en avons eu cinq blessés légèrement.

Il était nuit lorsque nous nous sommes établis à notre bivouac de Cerro-Leone. C'est alors que j'ai achevé la lettre de M. S... Je suis vraiment touché et très reconnaissant de tous ses affectueux témoignages, et je lui écrirais pour l'en remercier si je ne craignais de l'obliger à me répondre. Marie se chargera d'être auprès de lui l'interprète de tous mes sentiments.

Puis est venu le tour de Pauline; sa lettre est comme elle, pleine de cœur. Sous un air enjoué, elle vous dit les choses les plus pénétrantes qui tout en faisant rire, font venir les larmes aux yeux. Ainsi le récit de son séjour à Metz auprès de vous m'a vivement ému, et m'a fait repasser ma vie tout entière, depuis mes souvenirs les plus lointains, jusqu'au jour où je vous ai dit adieu.

Après Pauline, j'ai attaqué vos quatre lettres, en commençant bien entendu par la plus ancienne,

celle du 15 septembre. J'étais tellement fatigué par la pluie, le froid et mon rhume, que j'ai été obligé de laisser les autres pour le lendemain.

Nous n'étions plus qu'à deux lieues et demie de Perote, et nous devions partir à six heures du matin, afin d'avoir toute la journée devant nous, si nous rencontrions encore l'ennemi. Mais il pleuvait tellement que le départ a été contremandé et remis à neuf heures.

C'est alors que j'ai lu toutes vos chères lettres qui me montrent que vous ne m'avez pas oublié un instant, et que la faute est tout entière à la poste; aussi je vous demande bien pardon des reproches que je vous ai faits; ils n'étaient qu'une forme de mon inquiétude.

Lorsque nous nous sommes remis en marche pour Perote, la pluie a cessé. A une lieue de la ville, une députation de notables est venue nous annoncer que les guérilleros étaient partis, et que la ville était à notre disposition.

Perote est un gros village de 4,000 âmes au pied du dernier contrefort du Coffre de Perote. Tout le terrain qui est à l'ouest et au nord de la ville, est un immense plateau cultivé en orge. A sept ou huit cents mètres au nord de Perote, est un fort magnifique : c'est un carré bastionné d'après le système Cormontaigne. Il a été bâti en 1772 par les Espagnols, au moyen de corvées imposées aux Indiens; il a coûté treize millions. C'était pour les Espagnols la grande étape entre Mexico et la Vera-Cruz. Ces vandales de Mexicains, au lieu de défendre ce fort, avec lequel ils auraient pu nous arrêter

longtemps, ou, ce qui est plus probable, nous forcer à changer de direction, car il n'eût pas été prudent pour nous de nous décider à un siège, ont travaillé plus d'un mois à le détruire. Ils ont brûlé les toits et les planchers de tous les bâtiments, ont fait sauter les voûtes des magasins établis sous les bastions et sous les courtines, ont essayé de renverser les escarpes, mais en vain.

Ces murs, qui ont quatre et cinq mètres d'épaisseur, construits en béton et en granit, ont résisté à toutes leurs mines; ils ne sont parvenus qu'à lézarder l'angle saillant du bastion d'attaque.

En détruisant ce fort qui est probablement le plus bel ouvrage de leur pays, ils ont cru nous jouer un très mauvais tour. Mais des toitures sont bientôt rétablies ; elles le sont déjà, et l'installation du bataillon qui doit rester à Perote est prête, ainsi que tous les magasins destinés à nos approvisionnements, lorsque nous nous porterons en avant.

Perote est un village aussi triste que possible ; il y fait un froid intense la nuit. Le jour, lorsque le temps n'est pas couvert, ce qui est assez rare, le soleil est bon, mais il règne toujours un vent du nord glacial, qui soulève des masses de sable.

Nous avons tous le nez et les lèvres en compote, et les mains couvertes de crevasses par suite de ce déplorable vent, et ce qu'il y a de peu consolant, c'est qu'il en est partout ainsi sur ce paradis perdu appelé le plateau de l'Anahuac.

Avant-hier, j'ai assisté à un *velario*, autrement dit une veillée de mort. J'en avais lu une description, et je voulais m'en faire l'idée *de visu*.

J'ai été déçu parce que la morte était pauvre. Voici ce qui s'est passé :

La morte était femme d'un sous-officier de l'armée de Marquez.

Lorsque nous sommes partis de Jalapa, elle venait d'accoucher ; les mauvais temps et le froid que nous avons endurés pendant la route l'ont rendue très malade, et le lendemain de son arrivée à Perote, elle mourait.

Un de nos médecins de l'ambulance qui l'avait soignée a été invité par les parents, qui sont de Perote, à assister au *velario*. Nous y avons été au nombre de sept ou huit. En entrant dans la cour, nous nous sommes trouvés devant un petit appentis adossé à la case. Dans cet appentis, la morte, la figure découverte, était étendue sur une table ; à chaque coin une chandelle brûlait, et à côté des pieds étaient placés les souliers qu'ils avaient portés. Le mari était à l'entrée ; il avait une contenance digne et l'air très affecté.

A notre venue une femme sort de la maison, et nous force à entrer sous l'appentis où on nous fait asseoir : après nous avoir laissés seuls pendant quelque temps, cette femme, que nous avons su depuis être la sœur de la morte, revient avec des cigarettes. Comme nous en avions assez de ce spectacle, nous refusons les cigarettes, et nous voulons partir ; alors elle se met à pleurer en disant que nous lui faisions injure. Pour la calmer, nous nous rasseyons et nous fumons. Un instant après, elle tire de dessous les épaules de la défunte une bouteille de cette eau-de-vie du pays propre à brûler le

gosier du plus vieux de tous les grognards, et en verse dans un verre qui circule à la ronde ; après quoi elle va chercher l'enfant qui a coûté la vie à la mère, et nous le présente à tous successivement.

Après cette cérémonie, voyant que nous allions partir, elle nous dit qu'il faut rester, que tout le monde va venir pour le velario, que l'on va chanter, boire de l'eau-de-vie et du chocolat. Comme il était déjà tard, et que personne ne venait, que nous avions très froid, nous sommes restés insensibles à cette invitation, et nous sommes partis laissant l'hôtesse dans les larmes causées par notre départ. Mais nous sommes bientôt rejoints par le docteur qui était resté en arrière pour la consoler, et qui nous apprend qu'elle ne pleure si fort que parce que nous sommes partis avant qu'on ait fait la quête, pour acheter la *caja*, c'est-à-dire la boîte, le cercueil. Nous avons alors demandé le prix de la caja : « Trois piastres », nous répondit-on ; nous en donnâmes quatre et les larmes cessèrent. Nous en avons été pour notre argent, puisque nous n'avons pas vu les détails les plus curieux ; mais malheureusement, nous ne sommes pas sortis du Mexique, et il se présentera de nouvelles occasions.

Vous savez que le général Bazaine nous a rejoints. Depuis que le pauvre Fourgues est blessé, on m'a enlevé au général de Bertier pour me mettre à la division. Cet état-major ne vit pas en très bonne intelligence par suite d'une foule de questions personnelles ; aussi je reste à l'écart.

Le général Bazaine m'a déjà chargé de deux reconnaissances depuis que je suis ici ; il a été content de

la manière dont je les ai conduites et des rapports et croquis que je lui ai faits. Ce matin, il m'a demandé de lui tracer un itinéraire par renseignements sur San Agustino del Palmar, où est le général Douay, détaché d'Orizaba, avec lequel nous devons nous donner la main. Je lui ai fait cet itinéraire, et en même temps celui de Perote à Nopaluca qui est sur la route de Puebla, et à douze lieues seulement de cette ville.

J'ai fait cet itinéraire qui ne m'avait pas été demandé, parce que Nopaluca, que vous devez trouver sur votre carte, est au milieu du pays du blé, que l'on pourrait y établir de grands magasins avec les ressources du pays, et que si nous sommes arrêtés devant Puebla, comme cela est probable, nous pourrons tirer notre subsistance très facilement de Nopaluca qui n'est qu'à douze lieues, tandis que nous pourrions avoir des difficultés sérieuses s'il fallait tirer des vivres de Perote qui est à trente lieues.

Le général qui, je crois, avait déjà eu cette idée, a été content de m'entendre la lui exprimer. Il est retenu par la considération qu'il n'a pas assez de monde, mais j'espère qu'il s'y décidera parce que c'est ce qu'il y a de mieux à faire, si ce mouvement est combiné avec celui du général Douay qui porterait ses troupes à Acacingo.

Quoi qu'il en soit, il est probable que nous n'attaquerons pas Puebla avant la fin de janvier. Les uns disent que ce sera dur ; les autres pensent au contraire que les Mexicains lâcheront pied au premier coup de canon. Je suis de l'avis de ces derniers.

Le général Bazaine est un homme auprès duquel il faut des recommandations ; cependant il m'em-

ploie de préférence à tout autre. Demain il m'adjoint au colonel du 51e qui part avec tout son régiment pour aller rejeter au delà de la montagne un millier de guérilleros qui empêchent les villages d'approvisionner Perote.

Ces guérilleros sont à Tésioutlan, ville de 8,000 âmes à dix lieues au nord de Perote. Nous resterons trois ou quatre jours dehors.

Aujourd'hui, d'après les ordres du général, j'ai pris des renseignements sur le terrain que nous allons explorer. Pour corroborer ces renseignements par plusieurs dires, je me suis adressé en dernier lieu à un épicier qui était sur le seuil de sa porte. Baragouinant tant bien que mal l'espagnol dans lequel je ne fais pas de progrès, n'ayant pas le temps de m'en occuper, et lui parlant le français d'une façon à peine intelligible, j'ai cependant fini par connaître ce que je voulais savoir.

Je lui ai alors demandé qui lui avait appris notre langue : il m'a répondu que c'était son beau-père qui était Français. Vous ne devineriez pas qui était ce Français. François Arago, le frère du fameux astronome, qui après avoir été capitaine dans l'armée française est venu au Mexique en 1835, où il est entré dans l'armée mexicaine et y est devenu colonel. Nommé gouverneur du fort de Perote, il s'est marié dans cette ville avec une Mexicaine dont il a eu quatre enfants. L'aînée est la femme de mon épicier. Madame Arago est morte depuis longtemps. Le colonel Arago est mort il y a deux ans à Tepeaca à la suite d'un grand dîner où il avait mangé plus que de coutume, ce qui a occasionné une congestion

cérébrale qui l'a enlevé. Il était très lié avec le général Roblès que Saragoza a fait fusiller au moment où le général de Lorencez était devant Puebla.

Le général Roblès faisait une rente mensuelle de 50 piastres ou 250 francs aux enfants du colonel Arago ; depuis sa mort, ces orphelins qui vivent avec leur sœur et leur beau-frère sont, paraît-il, assez gênés. J'ai dit à celui-ci que je connaissais son oncle, M. Emmanuel Arago avec qui j'ai dîné à Paris, chez Madame Cornu. Il a été très content de cette rencontre, et m'a beaucoup engagé à aller le voir. J'irai à mon retour, car aujourd'hui il faut que je fasse mes préparatifs de départ pour demain, et que je vous écrive cette lettre que je désire bien vous voir parvenir, parce qu'elle vous intéressera, je crois, et surtout vous rassurera si vous apprenez qu'un capitaine d'état-major a été blessé dans la division Bazaine. Je confie cette lettre à notre fournisseur de viande qui va jusqu'à Jalapa. Pourvu qu'il ne soit pas pris en route et qu'il trouve pour Vera-Cruz une occasion qui y arrive avant le départ du courrier anglais, c'est ce que je souhaite ardemment.

H. L.

XI

Perote, le 5 janvier 1863.

Nous sommes toujours à Perote sans savoir au juste quand nous en partirons pour nous porter en avant. Nous évacuons la ligne de Jalapa, de sorte

que de ce côté nous n'avons plus de relation avec la Vera-Cruz. Non seulement nous n'avons plus l'espoir de recevoir par cette voie des courriers de France, mais même d'y envoyer des lettres. Cependant je prépare celle-ci à l'avance, à tout hasard, afin de profiter d'une occasion si elle se présente. C'est très hypothétique, et il est plus que probable que nos courriers ne seront rétablis que quand nous allons nous étendre sur notre gauche pour donner la main au général en chef. Tout me porte donc à croire que cette lettre ne pourra partir par le courrier du 17.

A Perote notre vie est toujours bien monotone, et il nous tarde d'en partir. En ce moment surtout les avis sont très partagés sur Puebla. Les uns disent que les Mexicains s'y défendront; les autres au contraire affirment qu'ils commencent à désarmer la ville. Nous verrons bien.

Le pauvre Fourgues, dont je vous parlais dans ma dernière lettre que vous n'avez peut-être pas reçue, est mort le 30 sans avoir pu recouvrer la parole.

On a fait avant-hier la vente de ses effets; j'aurais eu besoin de beaucoup de choses qui ont été vendues à très bas prix, mais je n'ai pas voulu les acheter; elles m'auraient rappelé sans cesse la mort de ce pauvre garçon que j'aimais beaucoup, bien que je le connusse depuis si peu de temps.

Dans la crainte que sa tombe ne soit profanée après notre départ, on ne l'a pas enterré au cimetière: on a déposé son corps dans le fossé du fort qui fait face au soleil levant et à la France. On lui a fait un petit mausolée dont j'ai été voir les commencements

hier, en allant au fort pour assister au jugement d'un espion que nous avons pris.

Cet espion, nommé Floriano, est Suisse; il s'est déjà battu contre nous à Rome, et ici il commande une petite bande de guérilleros.

Le consul américain allant de Mexico à Vera-Cruz, voyageait avec une escorte mexicaine; arrivé à Tepeyahualco, à sept lieues d'ici, il a écrit une lettre au général Bazaine pour lui demander une escorte qui le conduirait, du point le plus avancé occupé par nos troupes, à Perote. Le général Bazaine lui a désigné ce point qui est une ferme à dix kilomètres d'ici, et où nous avons deux compagnies. Mais Floriano au lieu de conduire le consul à ce point, l'a amené à Perote. Là, ce Floriano a été reconnu par des gens de la ville qu'il avait volés et pillés avant notre venue : il a été arrêté, et hier il a passé devant le conseil de guerre qui l'a condamné à mort à l'unanimité. Cet homme, qui a une figure plus qu'énergique, à l'expression féroce, est à ce qu'il paraît un bandit des plus redoutés et couvert de crimes. Sa mort est un grand débarras pour la contrée.

Il nous faudrait faire beaucoup d'exemples de ce genre pour effrayer les voleurs de grande route dont l'audace ne fait qu'augmenter. Nos deux derniers convois venant de Vera-Cruz à Jalapa ont été attaqués en deux endroits; à Rio del Plan et au Cerro Gordo. Les guérilleros nous ont tué une dizaine d'hommes, et en ont blessé autant. Mais on les a poursuivis et on en a tué une cinquantaine.

Nous n'attendons que l'arrivée de ces convois, qui

viendront probablement vers le 10, pour nous réunir au général en chef. Il est probable cependant que tous les moyens de transport ne serons pas prêts avant la fin de ce mois, et qu'alors seulement nous marcherons sur Puebla dont nous ne serons du reste éloignés que de quinze lieues. En supposant que Puebla se défende, je crois que nous en aurons fini dans sept ou huit jours. De là à Mexico nous ne rencontrerons pas grande résistance, et il est à présumer que nous serons dans cette capitale vers la première quinzaine de mars. C'est ce que nous pensons et ce que pensent aussi les Mexicains, entre autres la femme d'un général mexicain qui, venant des Etats-Unis, est arrivée ici depuis quelques jours. Elle est descendue à notre hôtel et nous avons fait sa connaissance. Nous l'avons invitée hier à dîner ; elle nous a dit que son mari, qui est d'origine française, était consul aux Etats-Unis, mais que lors de la nomination de Comonfort aux fonctions de général en chef, ce dernier l'avait fait venir pour lui confier le commandement du génie de Mexico. Elle n'a pas voulu se compromettre, mais je crois qu'à la prise de Puebla, Comonfort renversera Juarez et traitera avec nous.

Cette femme qui est charmante est partie ce matin avec une escorte. Nous lui avons fait nos adieux, et elle nous a promis de nous revoir à Mexico et de nous y présenter dans le monde où, dit-elle, nous serons parfaitement reçus.

Cet après-midi, le général Bazaine m'a fait appeler pour me demander les renseignements qu'il m'avait chargé de recueillir sur la route de San Andrès où

sont les forces avancées du général Forey. Le général Bazaine se décide à faire partir après-demain matin, pour cette ville, une colonne légère portant nos lettres.

Comme je suis attaché à cette petite colonne, je ne ferme pas ma lettre afin de vous dire un dernier mot à San Andrès, et vous donner quelques détails sur notre marche qui doit durer trois ou quatre jours.

9 janvier 1863. — Nous sommes arrivés à San Andrès sans incidents. Nous sommes très fatigués ; quoi qu'il en soit je me porte bien, et n'ai plus que le temps de vous embrasser parce qu'on fait partir immédiatement le courrier pour Orizaba, et de là pour Vera-Cruz.

H. L.

XII

Quecholac, le 21 janvier 1863.

Je commence tout de suite, dans la crainte de l'oublier, par vous dire que je me porte on ne peut mieux. Vous savez que j'étais enrhumé à Perote; je ne sais si c'est parce que mon rhume était à sa fin ou parce que j'ai quitté ce plateau à vent perpétuel et froid, toujours est-il qu'après notre première marche ce rhume avait complètement disparu.

En outre, à Perote, vu l'élévation du plateau, l'air se trouve très raréfié, et il y avait des moments où

nous respirions avec difficulté, la quantité d'air absorbée étant insuffisante.

Ici nous n'éprouvons pas du tout le même effet, et nous respirons comme si nous étions chez nous.

Par ma dernière lettre, je vous apprenais que nous quittions Perote pour nous diriger vers le sud, et donner la main aux troupes que le général en chef avait poussées en avant. Au bout de trois jours d'une marche assez pénible, nous sommes arrivés à Jalapasco, ferme dans laquelle le général de Bertier avait établi son quartier général.

Comme notre colonne ne se composait que de deux bataillons, que le général Bazaine allait arriver par derrière avec tout son état-major, je n'étais plus guère utile. D'un autre côté, mon état-major, celui de la deuxième division, étant à trois jours de marche de Jalapasco, et le bruit courant que les troupes avec lesquelles il se trouvait allaient se porter en avant, j'ai demandé au général de Bertier à rejoindre mon poste pour profiter des éventualités qui pourraient se présenter, et donner ma mesure.

Je me suis donc mis en marche avec tous mes bibelots, et escorté par douze chasseurs. Je n'ai pas eu la chance de rencontrer le plus petit guérillero, et je suis arrivé après trois jours de marche à Quecholac sans le moindre incident.

J'ai été fort bien accueilli par le général Douay qui commande la division en remplacement du général de Lorencez, et par tout son état-major qui est composé de la façon la plus charmante qu'on puisse imaginer.

Il me fallait cela pour ne pas me laisser sous le coup des regrets que j'éprouvais de quitter ma petite

colonne dans laquelle j'étais si bien, et où je m'étais fait de véritables amis. Heureusement ils font partie de ma division, et nous nous retrouverons devant Puebla.

Quecholac, où je suis maintenant, est un gros village qui est loin d'être d'une gaîté folle : c'est triste au possible, et en outre on ne peut guère aller se promener, car les guérilleros sont dans la plaine. Notre seule distraction est de boire et de manger, aussi nous nous en acquittons en conscience. Je n'ai jamais vu une popote aussi luxueuse que la nôtre ; nous faisons continuellement des festins de Balthazar, et nous avons du vin. Seulement, à la fin du mois, je crois que le quart d'heure de Rabelais doit être dur.

A l'heure présente, vous ne vous doutez pas, en France, que nous sommes aussi peu avancés.

L'Empereur doit bien regretter notre lenteur, surtout à cause de l'ouverture des Chambres qu'il a reculée jusqu'au 15 février, sans doute dans l'espoir de la nouvelle de la prise de Puebla au moins.

On dit que nous sommes encore ici pour un mois, qu'à cette époque seulement nous aurons tous nos moyens de transport. Il est à présumer que Puebla ne tiendra pas plus de quinze jours, mais après la prise nous perdrons probablement un grand mois à organiser une nouvelle base d'opérations avant de marcher sur Mexico. Il peut bien se faire qu'alors nos courriers soient interrompus pour un temps plus ou moins long ; si donc vous ne receviez pas de mes nouvelles, ne vous en inquiétez pas.

Souvenirs à tous nos amis.

Je vous embrasse tous trois comme je vous aime.

H. L.

XIII

Quecholac, 4 février 1863.

Nous vivons assez facilement ici; volailles et légumes ne nous font pas défaut; mais depuis que nous sommes sur les hauts plateaux la poussière nous cause de véritables souffrances. Cette poussière continuellement soulevée par le vent est accablante; elle pénètre à travers nos vêtements, nos chaussures, et malgré tous les soins de propreté que nous prenons, nous nous faisons honte à nous-mêmes.

Nous avons en outre la peau cassante et d'une sécheresse inouïe; cela tient à l'altitude élevée où nous nous trouvons placés. L'air étant très raréfié, puisque la pression atmosphérique n'est plus que de 0,51, il en résulte que la transpiration se fait pour ainsi dire des pores à ciel ouvert, sans être accompagnée de l'humidité qui est pour les tissus cutanés ce qu'est la rosée pour les plantes.

En outre, lorsque souffle le vent du sud, l'air est encore moins dense, et nos poumons habitués à beaucoup d'oxygène n'ont plus une nourriture suffisante. Aussi sommes-nous hors d'haleine pour rien, en marchant seulement au pas sur le sable, et il n'y a pas moyen de marcher sur autre chose.

Nous sommes toujours à Quecholac, harassés de notre inaction. Le général en chef est d'une prudence qui à mes yeux devient de l'imprudence; il fait à

cette triste armée mexicaine l'honneur de la traiter comme une armée russe, ou une armée autrichienne. Aussi lorsqu'il y a le plus petit combat dans les environs, où nous avons seulement un homme blessé, fait-il des ordres pompeux et prolixes, bien que les Mexicains prennent toujours la fuite quand ils nous aperçoivent.

Il est à regretter que le général en chef ne se soit jamais trouvé à un de ces combats; il aurait pu ainsi juger la valeur de l'ennemi à qui il a affaire, et aurait probablement beaucoup rabattu de son luxe de précautions.

D'après les mouvements de troupes qui ont lieu en ce moment, il paraîtrait que le général en chef est décidé à nous faire avancer jusqu'à Huamantla, et de là à Tlascala, ville importante dans laquelle il y a douze ou quinze moulins et par conséquent de la farine.

Mais, comme toujours depuis le commencement de cette campagne, nous faisons les mouvements trop tard, parce que nous avons donné à l'ennemi le temps d'épuiser, d'enlever ou de détruire toutes les ressources.

Tout le monde dans l'armée est convaincu, et tous les combats que nous avons eus l'ont bien prouvé, que trois bataillons, deux escadrons de cavalerie, et une batterie d'artillerie peuvent parcourir tout le Mexique sans que l'armée mexicaine tout entière ose les attaquer. D'après ce principe, il était naturel d'occuper le plus de terrain possible pour en acquérir les ressources, et on pouvait le faire avec d'autant plus de sûreté que l'on sait que les

généraux mexicains tiennent leurs troupes enfermées à Puebla, dans la crainte qu'elles ne désertent ou se débandent.

Il paraît qu'on a dit et redit tout cela au général en chef, sur tous les tons, mais il n'a rien voulu entendre, et se borne à répondre que lorsqu'il se mettra en route, il ne s'arrêtera plus. Cela est probable. Mais que de temps perdu !

D'après nos appréciations, et le peu que nous savons du grand quartier général, nous ne nous mettrons pas en marche pour Puebla avant les premiers jours de mars. Les renseignements que nous avons recueillis soit par des déserteurs, soit par des habitants, concordent tous à dire que cette ville est de tous côtés entourée d'ouvrages de fortification.

Je crains fort qu'avec l'esprit qui jusqu'à présent a présidé à la conduite de cette guerre, nous ne nous amusions à vouloir faire un siège régulier qui nous assurera, il est vrai, la possession pied à pied de Puebla, mais qui nous coûtera beaucoup de temps, et surtout nous forcera à manger nos vivres de réserve, et à dépenser beaucoup de munitions. Il nous faudrait alors passer un mois au moins à Puebla pour nous ravitailler, et en faire une nouvelle base d'opérations; nous arriverions ainsi à la saison des pluies qui pourraient arrêter net notre marche sur Mexico.

C'est précisément sur cette saison des pluies que je compte pour presser le général en chef, et le forcer à quitter Orizaba, où il reste beaucoup trop longtemps. Depuis un mois il devrait être sur le plateau pour voir et juger par lui-même.

Pour le moment notre plus grand désir est de nous porter en avant, de prendre Puebla, d'arriver à Mexico, et de retourner en France le plus vite possible.

Malheureusement nous n'apercevons ce moment si désiré que dans un horizon couvert de brouillards qui ne nous permettent pas de juger des distances, non pour ce qui est de faits de guerre, mais pour ce qui a trait à la politique.

Une fois que nous serons à Mexico, quel traité allons-nous faire, et avec qui? Voilà la question.

Nous sommes tellement écrasés de besogne insignifiante que je n'ai le temps d'écrire à personne. Excusez-moi auprès de nos amis. Je vous embrasse.

H. L.

XIV

Acacingo, 20 février 1863.

Je n'ai que quelques minutes à vous donner pour vous rassurer sur ma santé et pour que ce courrier, qui va partir, vous apporte comme tous les autres une lettre de moi.

Nous avons quitté Quecholac il y a trois jours, pour venir à Acacingo, qui en est à quatorze kilomètres. — Les troupes mexicaines qui l'occupaient se sont retirées à notre approche. Hier nous avons été faire une reconnaissance sur Tepeaca, qui est un peu sur la gauche de la route de Puebla.

L'ennemi nous attendait là. Il y a eu un petit combat qui s'est terminé comme d'habitude par la retraite très précipitée des Mexicains. Malheureusement nous avons perdu 3 sous-officiers et 2 chasseurs d'Afrique qui ont été tués; 3 chevaux de ces tués ont été pris par l'ennemi.

Aujourd'hui j'ai été faire une reconnaissance dans une hacienda avec un peloton de cavalerie pour y chercher du blé et de l'orge, et à mon retour on m'apprend que le courrier part à cinq heures. Je suis chargé de l'accompagner jusqu'à Quecholac où je suis très content d'aller pour y revoir d'anciens amis de ma première colonne.

Il est sûr que le général en chef va monter sur le plateau dans cinq ou six jours, et presque certain que le 15 du mois de mars nous serons à Puebla.

Je n'ai pas reçu vos lettres parce qu'elles sont allées à mon ancienne colonne : je sais seulement que j'en ai un grand nombre.

Je vous embrasse.

H. L.

XV

Acacingo, 28 février 1863.

Je vous remercie de votre exactitude à m'écrire. Vous ne pouvez vous imaginer quel bonheur c'est pour nous de recevoir des lettres. Le dernier courrier a été très généreux, il m'en a apporté douze.

Marie a pris toutes les précautions possibles pour

que je reçoive de vos nouvelles dans le cas où mes lettres continueraient à vagabonder dans le Mexique, et elle a été bien inspirée en mettant un mot dans la lettre de Madame Cornu. Mais vous êtes rassurés depuis longtemps, et vous savez aujourd'hui que mes courriers m'arrivent régulièrement.

Nous allons sortir de la voie passive pour entrer dans celle de l'action.

Le général en chef est enfin arrivé hier à Quecholac où on a réuni un million de rations, ce qui nous fait cinquante jours de vivres assurés pour toute l'armée.

Aujourd'hui le général en chef préside un conseil de guerre dans lequel on va arrêter les dernières dispositions.

Il est décidé que l'on investira Puebla de façon à faire la garnison prisonnière, ou au moins à la désorganiser de telle sorte qu'elle ne puisse se reformer sous Mexico.

Dans deux ou trois jours, nous allons marcher sur Amozoc qui ne sera que faiblement défendu. Là il nous faut un temps matériel encore assez long pour l'installation de nos magasins, de notre parc d'artillerie et d'un hôpital, car Amozoc sera notre dernier point d'appui pour le siège. Il me semble que ce retard aurait pu être évité, si le général en chef avait voulu nous laisser occuper Amozoc comme le lui demande depuis longtemps le général Douay.

Les renseignements que nous avons sur Puebla s'accordent tous : la ville est entourée de fortifications, et il s'y trouve trois cents canons. Cet appareil de défense ne nous effraie pas beaucoup, et

nous sommes persuadés qu'une fois maîtres d'un ouvrage quelconque de l'enceinte, la ville tombera.

Si l'on brusque l'attaque, ce sera l'affaire de cinq ou six jours ; mais pour cela il ne faut pas suivre les conseils du génie qui demande une attaque en règle, avec des parallèles.

J'espère que le général en chef ne tombera pas dans le panneau; nous le croyons d'autant plus qu'on dit qu'il voudrait entrer dans Puebla le 16 mars, anniversaire de la naissance du Prince Impérial; il est déjà bien tard pour cela, et je ne le crois pas possible. Mais il y a une autre raison qui doit engager le général en chef à se presser. C'est l'arrivée de la saison des pluies qui commence habituellement dans les premiers jours de mai, et qui cette année sera probablement avancée : les orages inusités que nous avons en ce moment nous le prouvent.

En faisant un siège régulier qui nous demanderait beaucoup de temps, nous mangerions nos vivres, et nous serions exposés à user beaucoup de munitions, et nous en avons peu. Nos pièces ne sont approvisionnées qu'à trois cents coups. Il nous faudrait alors faire à Puebla une nouvelle base d'opérations, ce qui nous demanderait au moins un mois, et nous gagnerions ainsi le mois de mai. Alors notre marche sur Mexico deviendrait excessivement difficile et peut-être impossible.

Le spectacle que présente le Mexique sur tous les points que nous avons parcourus est toujours de la même tristesse; partout des ruines, des voleurs, un peuple lâche et sans vigueur qui se laisse dominer par une poignée de coquins. Il suffit de cinq ou six

guérilleros pour venir rançonner, piller, incendier, et faire trembler une ville de douze à quinze cents âmes. Aussi il en résulte que partout où nous passons, les habitants se tiennent à l'écart dans la crainte de donner prétexte de pillage aux guérilleros après notre départ.

Ces précautions du reste sont inutiles, car messieurs les guérilleros ne sont pas gens à s'arrêter pour si peu.

En beaucoup d'endroits nous avons essayé de former des gardes nationales; à peine étions-nous partis, qu'au lieu de se servir des armes que nous lui avions données, cette garde nationale les livrait à douze ou quinze bandits sous la terreur desquels elle a l'habitude de trembler.

Depuis si longtemps que nous sommes au Mexique, nous ne sommes maîtres que du point que nous occupons. Avons-nous quitté un lieu quelconque, les guérilleros y entrent une heure après notre départ, et il en sera ainsi jusqu'à Mexico.

Là que ferons-nous? Irons-nous nous lancer dans les gouvernements de Guanajuato, de Guadalajara, où Juarez se retirera, dit-on?

D'un autre côté, si nous voulons établir un gouvernement sortant du vote universel, quelle influence pourrons-nous exercer puisque les populations seront toutes sous la crainte des guérilleros?

On dit que nous sommes attendus avec une grande impatience à Mexico, et par les étrangers et par la classe riche qui sont surchargés d'impôts arbitraires. Il paraît qu'on vient de les imposer de 20 °/₀ sur le capital.

Les retards qu'éprouve notre marche sont d'autant

plus regrettables que les bonnes dispositions que cette partie de la population pouvait avoir pour nous s'émoussent, et s'usent en voyant que nous sommes impuissants à la secourir en temps opportun.

Peut-être n'arriverons-nous à Mexico que pour assister à sa ruine, et alors nous ne devons pas compter sur un grand enthousiasme.

Evidemment nous avons rencontré de grandes difficultés, mais on aurait pu aller plus vite que nous ne l'avons fait. Le général en chef a été d'une prudence outrée, et il n'a rien voulu donner au hasard. C'est un tort de sa part d'avoir pris tant de précautions, bonnes devant une armée européenne, mais d'une grande superfluité devant des Mexicains en rase campagne.

De plus, au lieu de s'éterniser à Orizaba, il devrait être depuis plus d'un mois sur le plateau. Là il aurait été à même de juger par ses propres yeux, et de stimuler le zèle de tous les services; il lui aurait été bien plus facile de tirer à lui étant sur le plateau, que de pousser étant à Orizaba.

Ces retards qui n'ont pas de gravité au point de vue de la guerre, car au contraire ils assurent notre succès d'une manière encore plus certaine, en acquièrent une grande au point de vue politique, en ce sens qu'ils ont refroidi le faible parti qui pouvait être pour nous. Aussi je me figure que les difficultés diplomatiques seront encore plus sérieuses que celles de la guerre, d'autant plus qu'il paraît certain que la concorde ne brille pas au grand quartier général. N'y ayant jamais été, je ne vous parlerai pas des bruits qui circulent; mais il est avéré que M. Dubois

de Saligny est brouillé avec le commandant Billiard, chef de bureau politique, auquel, en plein bal, il aurait refusé de donner la main parce que ce dernier aurait dit que M. Dubois de Saligny et Almonte trahissaient par leurs manœuvres le général en chef.

Le général en chef qui sait depuis longtemps ce que vaut l'aune du Saligny aurait naturellement pris parti pour le commandant Billiard : de là un froid très prononcé entre lui et Saligny.

Quelle faute on a commise de laisser ici cet homme objet de l'animadversion générale !

Quant à Almonte, il n'est plus là que pour la forme. Le général en chef ne le voit plus, ce qui, comme bien vous pensez, le fait rager et intriguer de plus belle.

Si la première expédition du Mexique avait été indépendante, et n'avait pas eu lieu à la remorque d'Almonte et surtout de Dubois de Saligny, il est presque certain qu'elle aurait réussi.

En résumé, plus nous allons, et plus nous voyons les difficultés qui vont surgir de la politique.

Par contre, nous ne nous doutons pas des moyens de sortir d'ici d'une manière convenable.

Peut-être verrons-nous plus clair après la prise de Puebla qu'il nous tarde de commencer.

Je suis en parfaite santé et tout à fait en état de supporter les fatigues s'il nous en est réservé; mais je ne crois pas qu'elles soient grandes. Quant à ma position, à mon état-major, elle est toujours bonne ; je suis très bien avec tout le monde, mais je ne fais partie d'aucune coterie, et mes actions n'ont pas, je crois, monté....,

H. L.

XVI

Sous Puebla, le 31 mars 1863.

En descendant de garde de tranchée, je viens d'apprendre que, par je ne sais quelle combinaison de convois, on fait partir un courrier ce soir à six heures. Je n'ai que quelques instants à vous donner, mais le principal pour vous est de savoir que je me porte bien, et que les boulets et les balles, selon leur louable habitude, m'ont respecté.

Nous sommes devant Puebla depuis le 18.

Nous avons fait un mouvement tournant superbe pour venir nous établir à l'ouest de Puebla, et nous mettre à cheval sur la route de Mexico. Ce mouvement parfaitement exécuté, avec beaucoup de peine, à cause du manque de routes, traversant de nombreux ravins, a beaucoup surpris les Mexicains. Ils n'ont pas eu l'audace de sortir dans les moments critiques où nous franchissions avec nos bagages ces immenses ravins, appelés *barrancas*.

Pour traverser ces ravins, nous étions obligés de quadrupler les attelages d'artillerie, et encore tous les hommes poussaient aux roues. Enfin, nous avons pris sans coup férir possession de Cerro de San-Juan, position très importante, longeant la route de Mexico, et dominant les premiers ouvrages de l'ennemi qui n'en sont distants que de 2,000 mètres.

Ce premier succès si facile avait mis l'eau à la bouche de tout le monde, et on aurait voulu se jeter tout de suite dans le premier ouvrage nommé le Pénitencier ou San Xavier, car le Pénitencier et le couvent de San Xavier qui se touchent ne forment qu'un seul ouvrage, entouré d'un retranchement en terre.

Il est positif que lorsque nous sommes arrivés, les Mexicains ne nous attendaient pas de ce côté, et que San Xavier n'avait pas d'artillerie; mais on pouvait d'un moment à l'autre le bourrer de monde.

Dans la crainte de cette éventualité, le général en chef n'a pas voulu d'attaque de vive force, et a décidé que l'on ferait un siège régulier.

Le 23, on a ouvert la tranchée; les Mexicains ne comprenant probablement rien à ce que nous faisions, ne nous ont nullement inquiétés, et en trois jours nous avons établi notre troisième parallèle, ne perdant que deux hommes. C'est alors que j'ai monté ma première garde de tranchée.

Nous n'étions plus qu'à soixante-dix mètres du saillant de San Xavier; seulement on ignorait la hauteur du fossé.

On a décidé qu'un officier d'artillerie, un du génie et un d'état-major iraient le reconnaître pendant la nuit.

Comme j'étais de garde, j'ai demandé à être chargé de cette mission.

A deux heures et demie du matin, quand la lune a été couchée, nous sommes partis tous les trois, nous glissant à plat ventre chacun dans une direction différente, et devant nous réunir au saillant. Nous

n'en étions plus qu'à quinze ou vingt mètres quand nous avons été aperçus par les factionnaires qui nous ont envoyé trois coups de fusil ; en même temps on sonne une cloche dans l'intérieur de l'ouvrage, et aussitôt tout le Pénitencier est illuminé par une fusillade épouvantable partant de ses fenêtres ; l'artillerie se met également de la partie.

J'étais en ce moment sur une petite hauteur, où il n'y avait pas moyen de rester. Je n'hésite pas, je me remets sur mes jambes, et me dirige en courant vers le point où je supposais être la quatrième parallèle que l'on était en train de creuser en ce moment.

Nous avions prévenu la quatrième parallèle de notre sortie, lui disant de ne pas tirer sur nous à notre retour.

Comme il faisait nuit noire, je manque la quatrième parallèle, et je tombe dans un boyau de communication en arrière. On me prend pour la tête de colonne des Mexicains, et il n'était que temps que je me fisse reconnaître.

Ce boyau, comme la quatrième parallèle, était à peine commencé, et pour se mettre à l'abri, il fallait se caser comme un lapin.

Le feu des Mexicains a duré pendant une heure sans que nous tirions un coup de fusil ; nous les attendions à la baïonnette s'ils étaient sortis, mais ils s'en sont bien gardés.

Ils nous ont tué 3 hommes, et blessé 9 dont 3 sont morts peu après.

Sur mes deux compagnons de reconnaissance un a suivi mon exemple, et l'autre qui au moment de la fusillade longeait un petit fossé, s'est blotti

dans ce fossé, et n'est rentré qu'après le feu. Lorsque nous nous sommes retrouvés tous les trois, nous avons été bien heureux de nous voir sains et saufs.

La quatrième parallèle ayant été terminée dans la nuit suivante, on a résolu l'attaque de San Xavier pour le lendemain à cinq heures du soir. Nos troupes y sont entrées avec leur élan ordinaire, ont tué 200 Mexicains et ont fait 150 prisonniers, et le reste de l'ennemi a pris la fuite.

L'ordre était de ne pas dépasser l'ouvrage, mais quand même on aurait voulu le faire, cela eût été impossible, l'ennemi ayant accumulé de l'artillerie dans toutes les rues, et mis toutes les maisons en état de défense.

On a fait prisonnier le chef du génie; il dit qu'ils sont décidés à pousser la défense jusqu'à la dernière extrémité.

En résumé, le morceau est plus difficile à avaler que nous ne le supposions, car ces gens-là derrière des murailles ont une certaine force de résistance.

Cependant nous espérons en venir à bout dans huit ou dix jours, et cela sans trop de pertes, avec notre système de cheminement dans les maisons. Pour la prise de San Xavier, nous avons eu 120 hommes hors de combat. Le général de Laumière qui commande l'artillerie a reçu une balle dans la tête, mais on dit que la blessure n'est pas grave. Il y a eu cinq officiers tués, dont un de mes camarades intimes, qui était mon ancien à l'Ecole, et qui m'a appris l'exercice. Le pauvre garçon était marié et père de trois enfants. Sa mort m'a été très sensible.

J'ai retrouvé ici le capitaine du génie Meunier; il

va très bien, dites-le à ses sœurs. C'est un très bon et très crâne officier qui est très apprécié.

En ce moment on n'a guère le temps de se faire des visites, mais après la prise de Puebla, je me propose de le voir souvent, car je l'aime beaucoup, et il me le rend bien.

Je n'ai plus rien à vous dire, si ce n'est qu'il fait aujourd'hui un froid glacial. Je crois n'avoir jamais eu aussi froid de ma vie que cette nuit vers trois heures. Je n'avais pas emporté mon caban et mal m'en a pris; à ma première garde je serai plus prudent.

Je vous embrasse.

H. L.

2 avril 1863.

Le départ du courrier a été retardé de deux jours, et j'ajoute ces quelques mots pour que la date de ma lettre vous paraisse moins ancienne quand vous la recevrez.

Pendant ces deux jours, je n'ai pas eu le temps de vous écrire, parce que j'ai sans cesse été en courses. La cavalerie ennemie qui est dans la place voudrait rompre notre ligne d'investissement et se sauver, de sorte que lorsqu'on l'entend remuer, on va vite boucher le trou vers lequel elle se dirige.

Depuis avant-hier, nous avons pris quatre pâtés de maisons. On n'arrive à chaque pâté qu'après l'avoir percé à jour, et bien entendu, lorsque nous nous y établissons, les soldats prennent tout ce qui est à leur convenance.

C'est décidément une guerre de rues que nous

faisons. Je crois que j'étais très modéré en vous disant plus haut que nous en avions encore pour dix jours.

Nos combats de chaque nuit finiront comme à Sébastopol par nous coûter beaucoup plus cher qu'une attaque de vive force, et quand nous entrerons dans Puebla, nous ne trouverons en grande partie que des ruines.

Que diront les populations auxquelles nous répétons chaque jour que ce n'est pas à elles que nous faisons la guerre?

Hier, j'ai été en reconnaissance à Cholula, jolie petite ville à trois lieues de Puebla. C'est là que sont les ruines du plus fameux temple aztèque qui soit au Mexique. C'est tout bonnement un énorme piton qui ressemble à une petite montagne au pied du Popocatepelt. Son seul mérite est d'être fait en briques séchées au soleil. Il en a fallu un nombre effrayant, et par suite des bras à proportion. Du reste, les avis sont partagés : les uns disent que c'est une montagne naturelle arrangée, et les autres que c'est l'œuvre de la main des hommes; moi, profane, d'après ce que j'ai examiné, je pencherais pour le premier avis.

H. L.

XVII

Pénitencier de Puebla, 18 avril 1863.

Le bruit court qu'il y aura demain un courrier pour Vera-Cruz. Quoique ce ne soit pas très officiel, je prépare cette lettre à tout hasard pour ne pas être

pris au dépourvu, et vous rassurer sur ma santé, qui est maintenant excellente. J'ai été malade; je vous raconterai cela plus loin, à l'article tristes nouvelles.

Comme vous le voyez, d'après la date de cette lettre, nous avons changé de place. Dans ma dernière lettre, je vous disais que je croyais être bien modeste en pensant que nous en avions encore au moins pour dix jours de siège. Mes prévisions, malheureusement, n'étaient que trop vraies. Les Mexicains se défendent avec une énergie dont nous étions loin de les croire capables. Ensuite il n'y avait ni direction ni ensemble dans les opérations du siège. Chaque vingt-quatre heures, il y avait un général de tranchée qui souvent n'adoptait pas la manière de voir et de faire de son prédécesseur; en outre, il n'avait pas le temps de bien prendre connaissance des lieux dans ce dédale de percements de murs que nous avons faits pour communiquer d'une maison dans une autre et, par conséquent de se bien pénétrer de notre position afin de savoir ce qu'il y avait à faire.

De plus, le génie et l'artillerie travaillaient chacun de leur côté, sans se préoccuper de l'ensemble.

Un pareil état de choses devait amener de mauvais résultats.

C'est ce qui en effet a eu lieu.

Après nous être emparés du Pénitencier, ouvrage très fort et très important, nous avons pris assez facilement des cadres de maisons. (A Puebla, comme dans toutes les villes du Mexique, les rues sont toutes à angles droits, et les pâtés de maisons

appelés cadres, ont 150 mètres de long sur 60 de large.)

On a voulu attaquer un cadre important renfermant une église, une caserne et un théâtre. Une première et une seconde nuit on a échoué avec des pertes assez considérables. Une troisième nuit, le général de Bertier étant de garde, on a renouvelé l'attaque, et on a lancé 35 zouaves dans une brèche que l'on avait faite; lorsqu'on a voulu les soutenir, la brèche était tellement balayée par la mitraille, qu'il a fallu y renoncer. Le général de Bertier a donné l'ordre de suspendre l'attaque. On a été ainsi obligé d'abandonner les 35 zouaves qui, livrés à eux-mêmes, ont eu la retraite coupée. Ils se sont défendus dans une chambre depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures.

On a beaucoup blâmé le général de Bertier pour cette affaire qui a produit une impression très fâcheuse sur l'armée.

Pendant huit jours, on est resté dans l'incertitude et l'inaction.

Enfin le général en chef s'est décidé à donner au général Douay la direction des attaques. Aussitôt nous avons quitté notre camp pour venir nous installer au Pénitencier, afin d'être sur le lieu de l'action.

Nous sommes logés dans les cellules des prisonniers, et nous n'avons pas trop de place, car elles n'ont que 2 mètres de large sur $2^{m}50$ de long.

Ce Pénitencier est un immense bâtiment bâti d'après les modèles américains. C'est magnifique; les murs ont $2^{m}50$ et 3 mètres d'épaisseur ; seule-

ment tout ce qui est au Mexique est en ruine ou inachevé. Le Pénitencier est dans ce dernier cas; la maçonnerie seulement est faite. On a dépensé des sommes fabuleuses dans la construction de ce bâtiment; il y a eu, à ce qu'il paraît, des dilapidations immenses.

Quoi qu'il en soit, nous y sommes très bien, quoiqu'avec notre artillerie nous en ayons abattu toute une face.

Les Mexicains tirent bien dessus de trois batteries, mais leurs boulets sphériques ne produisent aucun effet sur les murs épais, derrière lesquels nous sommes en toute sûreté.

Dès que nous sommes arrivés au Pénitencier, le général Douay, qui a la confiance de toute l'armée, s'est mis à étudier ce que nous possédons de la ville et les obstacles que nous avions devant nous.

Il a réuni sous ses ordres la direction de l'artillerie et du génie..

Avant-hier, j'étais de garde de tranchée; les travaux préparatoires étaient faits; à midi on a ouvert le feu, et à midi et demi on lançait une colonne d'attaque, avec laquelle j'étais, sur un nouveau cadre dont nous nous sommes emparés à peu de frais.

Nous n'avons eu que deux hommes tués et quinze blessés plus ou moins grièvement.

Depuis on a beaucoup travaillé à faire des batteries, et à cheminer dans les maisons. Demain à midi, on va de nouveau ouvrir le feu et on veut s'emparer de quatre cadres. (Malheureusement je n'y serai pas, car je dois partir demain à six heures du matin pour

le grand quartier général, et pour trois jours. Nous avons toujours un officier de service pour être le trait d'union entre notre division et le général en chef.)

De cette manière nous avançons dans Puebla, lentement mais sûrement, et je crois fort que lorsque nous aurons pris encore une dizaine de cadres pour séparer de Puebla l'ouvrage important de Carmen, la place se rendra. Ceci peut encore arriver vers le 8 ou le 10 du mois prochain, et, en nous pressant, nous arriverons à Mexico avant le fort de la saison des pluies.

Dans ma dernière lettre qui était datée du 2 avril, à la fin je vous parlais du capitaine Meunier et de ma bonne santé. Depuis quelques jours cependant je n'étais pas à mon aise; j'ai été passer la nuit du 2 au 3 aux avant-postes, car on croyait à une sortie de la place. J'ai eu très froid et cela m'a achevé. Le lendemain j'ai eu la fièvre et la dysenterie. Je suis resté sous ma tente à me soigner; le 4 j'allais plus mal, et le 5 encore plus.

Le 5 à midi on vient me dire que le pauvre capitaine Meunier, avec lequel j'avais été de garde quelques jours auparavant dans la maison dite des bains, où les boulets nous arrivaient à foison, renversant des murs entiers, avait été blessé très gravement au moment où il descendait de garde de tranchée. Il avait été très exposé toute la journée dans la direction des travaux du génie qu'il conduisait avec grand dévouement et grande énergie, lorsqu'en passant dans une cour pour retourner à son camp, une balle isolée, venue on ne sait d'où, traverse une

porte, l'atteint à la hanche gauche et sort par la hanche droite.

Cette blessure était mortelle, car elle avait brisé les os du bassin et traversé la vessie. Le pauvre Meunier a souffert d'atroces douleurs pendant qu'on le transportait de la tranchée à l'ambulance. Le médecin en chef que je connais beaucoup a aussitôt reconnu la blessure mortelle et pour calmer les douleurs a administré à Meunier du chloroforme qui l'a fait s'assoupir, et on l'a maintenu ainsi dans un demi-sommeil jusqu'à sa mort qui a eu lieu le samedi vers cinq à six heures, juste vingt-quatre heures après qu'il avait été blessé. C'est à peine si sa lettre et la mienne étaient à dix lieues d'ici. Quand j'ai su qu'il était blessé, quoique ne pouvant plus tenir debout, je suis monté à cheval pour aller le voir à l'ambulance de la première division.

Je suis arrivé deux heures avant sa mort; il avait déjà le teint cadavérique que donnent les blessures au ventre. Il ne souffrait plus, se plaignait seulement de son estomac qui avait froid, quoiqu'il eût dessus une épaisseur de ouate de trente centimètres. Il disait, le pauvre garçon, que si son estomac pouvait se réchauffer, il était sauvé. Il m'a reconnu, mais ne m'a pas parlé, cela le fatiguait trop. Les douleurs le reprenant, on lui a de nouveau donné du chloroforme et il s'est rendormi. J'étais navré, et étant déjà très malade, le médecin de l'ambulance m'a forcé à partir.

Le lendemain matin j'entrais à l'ambulance où je suis resté six jours. J'en suis sorti parfaitement

rétabli. Les fatigues et les chaleurs avaient provoqué un accès bilieux dont je suis tout à fait débarrassé.

J'ai su depuis que Meunier s'était éteint sans trop de souffrances et que, jusqu'au dernier moment, il n'avait pas eu conscience de sa position et ne se croyait pas blessé mortellement.

Il a été enterré le dimanche, jour de Pâques.

Depuis ma sortie de l'ambulance je n'ai pu m'absenter; mais aussitôt que j'aurai un moment j'irai voir sa tombe.

Il est probable que sa femme et ses sœurs, en recevant sa lettre du 2, auront en même temps appris sa mort, car le général de Laumière, que l'on croyait sauvé, a été pris tout à coup par le délire et est mort quelques heures après Meunier. Le général en chef a envoyé un Indien pour rattraper le courrier et annoncer cette triste nouvelle, et par la même occasion, il aura sans doute rendu compte de la mort de Meunier. Quel coup terrible pour sa femme et ses sœurs ! Je suis bien aise que Marie ne soit pas obligée de leur en porter la nouvelle.

Une autre mort qui vous sera aussi bien sensible est celle du pauvre commandant Lamy, du 18e bataillon de chasseurs. Il a été tué de la même manière que Meunier.

Il occupait une position très reculée, celle du village de San Iago, où il venait peu de projectiles. Une demi-heure avant de descendre de garde, il lui prend l'idée de monter sur le clocher pour voir Puebla.

Il était là depuis dix minutes avec deux officiers de son bataillon, quand tout d'un coup il s'affaisse

disant : « Mon Dieu, je suis perdu! » Il avait reçu une balle venant de plus de 700 mètres, qui lui avait traversé la poitrine. Lorsqu'on l'a descendu dans l'église et que son médecin-major, en même temps son ami de collège, lui extrayait la balle qui s'était arrêtée à la colonne vertébrale, arrive un obus qui a éclaté tout près d'eux. Il dit alors au médecin : « Pourquoi ne m'a-t-il pas achevé; il m'aurait évité bien des souffrances. » Le pauvre garçon ne s'est jamais fait illusion, même pendant un mieux qui a duré trente-six heures.

Il est mort très courageusement au milieu de douleurs atroces.

Ces trois pertes, du général de Laumière, de Meunier et de Lamy, ont impressionné toute l'armée qui perd en eux trois officiers des plus distingués, pleins d'honneur, de bravoure et de noblesse.

J'ai peut-être été plus affecté que tout autre de la mort de Meunier et de Lamy, et pourtant, oserai-je vous le dire? mes émotions douloureuses s'effacent avec une telle rapidité, que je ne puis presque me l'avouer à moi-même, et je m'en veux beaucoup.

A quoi cela tient-il? Sans doute à la succession de nos impressions qui perdent de leur puissance par ce renouvellement continuel, et peut-être aussi au sentiment que nous avons de courir les mêmes dangers que les autres, et que s'apitoyer sur leur sort est s'apitoyer sur nous-mêmes.

La belle pipe que Pauline m'avait donnée étant un soir tombée de dessus l'auge d'une écurie où nous couchions, on a marché dessus, et on a cassé le bout d'ambre. J'étais désolé, en ramassant les

débris de ma pauvre pipe, et un mois après je racontais mon malheur à un de mes camarades, officier d'artillerie. Il m'a proposé de me l'arranger, ce que j'ai accepté sans avoir confiance. J'ai été bien agréablement détrompé, car quelques jours après il m'a rendu ma pipe telle qu'elle était avant l'accident. C'est à peine si le bout d'ambre est raccourci de quelques millimètres. Voici comment il est arrivé à ce résultat : il a fait dissoudre les débris dans de l'huile et de l'essence de térébenthine, et a modelé ensuite. J'espère avoir payé ma dette à la fatalité, et rapporter ma pipe en France.

Je ne vous parle pas de mes prétentions au grade de chef d'escadrons : le ministre nous ayant pris deux places, il n'y aura pas de vacances d'ici à un an. Je n'ai donc pas pour le moment à craindre de passe-droit, et il faudra me contenter de la croix d'officier.

H. L.

19 avril, onze heures du soir.

Nous venons de prendre, après un combat assez vif, deux cadres qui sont d'une grande importance pour les attaques suivantes. Nous avons pu, cette fois, joindre les Mexicains de près ; on en a tué 150 et fait 200 prisonniers. Ils sont dans le découragement. Nos pertes sont faibles.

Je vous embrasse encore.

H. L.

XVIII

Pénitencier de Puebla, le 30 avril 1863.

J'ai reçu hier votre lettre du 12 mars avec plusieurs autres. Je n'ai pas besoin de vous dire quel bonheur c'est pour moi de recevoir vos lettres et celles de nos amis. Vous devez me comprendre d'après l'impatience avec laquelle vous-mêmes attendez les miennes. Et cependant, vous êtes au milieu de vos occupations habituelles, de vos relations, de vos distractions journalières, tandis que nous, le seul moment où nous vivons par le cœur est celui où le courrier arrive et nous apporte des nouvelles de ceux que nous aimons.

Je vois que la question de mon avenir vous préoccupe beaucoup. Mais je vous prie de ne faire aucune démarche à ce sujet. Ces démarches seraient plus nuisibles qu'utiles, en ce sens qu'elles pourraient fatiguer les personnes auxquelles on me recommanderait, et me faire passer pour un intrigant. Rapportez-vous-en à moi pour faire voir aux plus aveugles que je suis bon à quelque chose.

Je ne promets pas de les éclairer tous ; mais après avoir fait mon devoir avec dévouement comme toujours, je me moque du reste.

Ma dernière lettre vous annonçait que nous avions trouvé dans Puebla une résistance à laquelle nous

étions loin de nous attendre; mais elle vous apprenait un succès ; nous avions pris les cadres 29 et 31. (Nous avons ainsi désigné les cadres par numéros pour nous entendre plus facilement.)

Depuis, nous avons renouvelé une attaque le 25. Elle était dirigée sur un cadre renfermant une église nommée Santa Inès et un couvent du même nom, bâtiment construit par les Espagnols, à murs très solides de 1m50 à 2 mètres d'épaisseur.

Nous avons mis beaucoup de soin et de temps à préparer cette attaque. Nous avions établi dans le cadre 30, vis-à-vis Santa Inès, une batterie de brèche pour démolir le mur de l'église, et deux mines pour faire sauter le mur longeant la rue. De plus, dans le cadre 31, longeant à gauche le cadre 30, nous avions fait deux rameaux de mine dont les fourneaux étaient chargés à 350 kilos de poudre pour faire sauter le 51, nous y établir au moment de l'attaque de Santa Inès, et faciliter la prise de ce cadre qui était le nœud de la défense de droite, et nous donnait peut-être la possession du fort de Carmen.

Je voudrais avoir le temps de vous tracer un petit plan de Puebla pour vous faire bien comprendre; mais nous sommes de service tous les jours et n'avons pas une minute à nous. Cependant, comme ma lettre ne doit partir qu'après-demain, je le ferai si je le puis.

Le 24 au soir, le général est averti que les Mexicains ont entendu nos travaux de mines, et qu'ils font des galeries de contre-mine. Nous nous rendons sur les lieux pour savoir ce qu'il en est, afin de faire sauter notre mine plutôt que de la laisser éventer.

Pendant notre marche, qui dure à peine dix minutes, survient un orage qui verse des torrents de pluie, qui remplit les tranchées et les galeries de mines, menaçant de noyer les poudres, si l'on attendait encore quelques minutes.

Il n'y avait pas à hésiter : il fallait faire sauter les mines, quelque faible effet qu'elles pussent produire, plutôt que de les laisser noyer.

Ce contre-temps a été cause de notre échec du lendemain.

Il avait été convenu pour l'attaque de Santa Inès que l'on ferait d'abord sauter les deux petits fourneaux pour faire brèche au mur du cadre de Santa Inès (52) donnant sur la rue, que la batterie de brèche nous ferait ensuite une ouverture dans les murs de l'église et du couvent, et que, comme bouquet, on ferait sauter les gros fourneaux du 51.

Nous comptions beaucoup sur l'effet moral produit par ces deux mines qui, bouleversant les défenseurs, nous permettaient une attaque facile. Nous ne nous trompions pas dans nos prévisions, puisque le 24 au soir, au moment de l'explosion de nos deux mines dans le cadre 51, la garnison de Carmen à 400 mètres de là s'est sauvée dans la campagne. et n'est rentrée dans son fort que sous les balles de nos embuscades.

Ce contre-temps de l'orage est arrivé tellement vite que nous n'avons pas eu le temps de prendre des mesures pour profiter de l'effet produit par nos mines.

Le lendemain 25, nous étions tous debout à cinq heures du matin. On place les troupes à leur posi-

tion de combat, et on ouvre le feu d'artillerie. Mes pressentiments ne me trompent pas : tranquille sur mon compte personnel, j'étais sûr que nous ne réussirions pas. Pourquoi ? Je n'en savais rien au moment.

On fait sauter les deux petites mines. Le mur tombe et nous apercevons devant nous de petites masures, et un grand jardin entre ces masures et le couvent. Ce jardin était coupé dans sa largeur par une grille en fer que les Mexicains avaient plantée d'une manière inclinée vers nous.

Notre batterie de brèche ouvre son feu, mais une fusillade épouvantable part du couvent, et à travers les embrasures nous tue un grand nombre d'artilleurs. L'artillerie parvient à faire sa brèche au mur, mais ses boulets sont impuissants à renverser entièrement la grille, parce qu'ils passent au travers.

Cependant, à gauche, la grille tombe sur une largeur de 10 à 15 mètres, pendant qu'à droite elle reste debout.

Notre artillerie, étant sur le point d'avoir usé ses munitions, déclare qu'elle a fait tout ce qu'elle peut.

Alors le général Douay ordonne l'assaut.

Pour l'assaut, il y avait deux colonnes devant sortir à chaque coin du cadre 30. J'étais avec la colonne de droite.

Pour déboucher du cadre 30, il nous fallait ouvrir deux portes soutenues par des sacs à terre. On retire les sacs avec des crochets pendant que les portes étaient déjà traversées par les balles. Enfin les portes s'ouvrent et on s'élance, mais pour joncher le sol de la porte de droite à la grille, car les Mexicains,

voyant nos préparatifs, se remettent à leurs créneaux, derrière leurs murs épais, et nous envoient une grêle de balles.

Une partie de la colonne de gauche, sur laquelle l'attention de l'ennemi n'était pas aussi éveillée que sur celle de droite, parvient à passer; mais la queue de cette colonne tombe comme celle de droite sous les balles de l'ennemi, et rentre dans le cadre 30.

Le premier élan n'ayant pas réussi, il était certain que le succès nous échappait. Cependant l'amour-propre et le désir de vaincre font tenter de nouveaux efforts; efforts inutiles qui ne font qu'augmenter nos pertes. Continuer plus longtemps serait de la démence.

Le général Douay se décide à arrêter l'attaque, et donne l'ordre à l'artillerie de recommencer son feu. A ce moment, j'arrive près de lui, et lui annonce que nous avons plus de 200 hommes dans les abords de Santa Inès que nous nous exposons à tuer.

Vous peindre la figure de ce brave homme à cette nouvelle est chose impossible : Savoir ses soldats au pouvoir de l'ennemi et les laisser!

D'un autre côté, recommencer l'attaque sans chance de réussir !

Après s'être mordu les lèvres jusqu'au sang, il me dit : « Donnez l'ordre à l'artillerie de ne pas tirer. »

Il a été bien beau dans ce revers.

L'attaque arrêtée, l'ennemi a fait feu de toute son artillerie sur notre pauvre cadre n° 30 qui a été percé à jour.

Nous nous sommes empressés de retirer nos trou-

pes en arrière, mais cependant nous avons fait de grandes pertes : nous avons perdu 335 hommes tués ou blessés, dont 101 tués, et 76 prisonniers, parmi lesquels 5 officiers, sont restés au pouvoir de l'ennemi.

Pour moi, j'en ai été quitte à bon marché : quelques décombres de murs renversés par les boulets qui ne m'ont pas fait la moindre contusion.

Après cette triste affaire il y a eu un certain découragement. Tout le monde s'est demandé : Quel est le moyen à employer ? Et personne n'a résolu la question. Chacun s'accorde à déclarer que nos moyens en artillerie ne sont pas suffisants, et qu'il faut attendre de Vera-Cruz les gros çanons de la marine avant de rien entreprendre de nouveau.

Le général Douay était surtout de cet avis, et en cela je trouve qu'il était trop sous le coup de son échec, car ne rien faire était montrer à l'ennemi notre découragement et notre manque de ressources. Jusqu'ici on a flotté dans l'irrésolution.

Heureusement on reprend le dessus, et on va préparer une nouvelle atteque. Pendant ce temps, des munitions sont en route, venant de Vera-Cruz, et il faudra bien que nous en venions à bout de cette ville de Puebla de Los Angelos.

Seulement ce sera peut-être long, car ce ne sont pas les Mexicains que nous connaissons qui sont là-dedans.

La défense de Puebla est en somme parfaitement organisée et conduite. Nous ne pouvons pas faire une levée de terre quelconque que dans la journée même il n'y ait de la place des embrasures qui l'abattent.

Que dira l'Empereur lorsqu'il recevra ces tristes nouvelles? lui qui nous annonçait par le dernier courrier qu'il savait d'une façon formelle que nous ne rencontrerions aucune résistance ni à Puebla ni à Mexico.

Quelle triste guerre nous faisons là, et quel mal en résultera pour la France!

Nous sommes venus nous attaquer à la partie vivace et progressiste du pays, celle qui est la plus forte et la plus nombreuse. Nous nous appuyons sur le parti pourri et fini. Nous venons en un mot combattre contre le principe libéral que nous préconisons chez nous.

Ajoutez à cela l'influence de Saligny, cet homme qui est cause que nous sommes si tristement engagés dans cette guerre, et qui a tant contrecarré le commandement militaire.

A l'entendre, il voulait aller d'Orizaba à Mexico avec un bataillon de zouaves.

Il y a cinq ou six jours, il est venu faire amende honorable chez le général en chef, disant qu'il s'était trompé, qu'il n'aurait jamais cru à une telle énergie chez les Mexicains. Il cherchait ainsi à se rapatrier avec le général en chef, car cette fois les faits sont plus forts que toutes ses assertions.

Eh bien! après cette déclaration, il disait avant-hier à Cholula que l'armée s'y était mal prise en attaquant Puebla, et qu'à l'heure qu'il était, il se chargeait d'aller prendre Mexico avec un peloton de cavalerie.

Voilà l'homme auquel on confie la politique d'un pays!.... Pauvre France, qui pourrait jouer un si

beau rôle en ce moment et qui se trouve paralysée par cette stupide guerre!

Il est vrai que pour nous réconforter, le Ministre nous inonde du discours Billaut, et d'une brochure dite « la réfutation du général Prim par le Sénat ».

Pour répondre à cela, les Mexicains remplissent la plaine et les abords des camps du discours de Jules Favre.

A-t-on jamais vu pareille chose?

Si je vous raconte tout cela, c'est parce que je sais que l'opinion publique en France est d'accord avec nous. Quand je vous ai quittés, j'étais à peu près renseigné sur la guerre que j'allais faire; mais comme en somme je ne suis pas chargé de la direction de la politique de mon pays, je n'ai vu dans cette guerre qu'une porte ouverte à mon désir de faire campagne, et de travailler à ma carrière.

Mais depuis que nous connaissons les affaires d'Europe, nous sommes bien tristes.

Maintenant que je relis cette lettre, j'ai envie de la déchirer. J'ai laissé courir ma plume sur le papier, et elle a été plus vite que je ne voulais.

Cependant je ne vous dis rien que toute la France ne sache. Au milieu de ces pensées que je viens de vous exprimer, il n'y a pas chez nous le moindre découragement. Nous avons toujours présent l'honneur de la France, du drapeau dont nous sommes responsables, ce qui est pour nous notre religion.

Je ne vous fixe plus de temps pour la prise de Puebla : cela peut durer longtemps, comme cela peut être fait dans huit jours. Il suffit d'une attaque heureuse. Que nos soldats se trouvent seulement nez

à nez avec les Mexicains, et malgré l'énergie de ceux qui les commandent, nous les suivons de maisons en maisons, de rues en rues, et nous sommes maîtres de la ville.

Le plus tôt sera le meilleur dans l'intérêt de la France.

Vous savez que je me trouve dans mon état-major avec le commandant Capitan qui m'a passé sur le dos à moi, et à tant d'autres. Maintenant que je le connais, je lui pardonne de grand cœur son avancement, car c'est un officier du plus grand mérite, qui a rendu d'immenses services à la première expédition. C'est un excellent garçon avec lequel je me suis beaucoup lié; aussi ai-je été bien affecté lorsqu'avant-hier il a été blessé. Il a reçu une balle qui, lui enlevant deux doigts, a coulé sous la peau, entre les deux os de l'avant-bras, et est venue, après avoir lésé fortement l'articulation du coude, se loger dans le gras du bras, d'où on l'a extraite. La blessure est grave, mais le médecin répond de lui conserver le bras.

Adieu, mes chers parents; ne vous inquiétez pas de ce que je viens de vous écrire. J'ai plus que jamais confiance dans mon étoile. Ayez la même confiance, et croyez à la prédiction de la bohémienne.

Tout à vous.

H. L.

Encore un mot.... 1er mai.

Il vient de se produire un incident étrange auquel nous ne comprenons rien. Les Mexicains du cadre Santa Inès sont, ce matin, montés sur leur retranchement, agitant des mouchoirs blancs, disant qu'ils voulaient entrer en pourparlers. Ils ont demandé qu'un officier français passât chez eux. Un lieutenant des zouaves s'y rend, pendant qu'un officier mexicain arrive jusqu'à nous : après avoir échangé quelques paroles avec les officiers français, il déclare qu'il est obligé de parler à son général et qu'il va revenir. Aussitôt qu'il est rentré, le général mexicain Giraldi, un Italien qui était à Rome avec Garibaldi, crie aux Français de se retirer, autrement qu'il va faire feu. Protestation de la part des nôtres qui réclament l'officier parlementaire, que nous avions envoyé. Ces réclamations ne sont pas écoutées et les balles tombent. Force est de se retirer. Pendant ce temps, notre officier est menacé par Giraldi qui lui dit qu'il est un espion, et qu'il va le faire fusiller.

Les officiers mexicains protestent contre ce manque de foi. Vient alors un autre général qui s'empare de notre officier et le conduit au général en chef Ortega. Celui-ci l'a très bien reçu et rassuré. Aussitôt il nous a envoyé en otage un lieutenant-colonel de son état-major, qui est fort bien. Il nous a parlé avec beaucoup de franchise, nous disant : « Quel malheur que nous ne puissions nous entendre! Car nous

aimons beaucoup la France et nous sentons que nous avons besoin de son intervention. Mais vous venez tout bouleverser chez nous ; vous vous appuyez sur un Almonte, sur un Marquez, gens qui représentent un parti usé et fini dont le Mexique ne veut à aucun prix. » On lui a alors donné deux ou trois exemplaires du discours Billaut, en lui marquant la page où il est dit que si le Mexique veut conserver Juarez, la France ne s'y oppose pas. Ceci a paru lui faire grand plaisir, et il a emporté les brochures. Il nous a avoué aussi que la place n'avait plus guère de vivres. D'un autre côté, notre officier a été parfaitement accueilli par Ortega et par les officiers qui l'entouraient et qui lui disaient : « Quand la guerre sera finie et que nous serons ensemble à Mexico, vous verrez comme nous nous entendrons bien. »

Que signifie tout cela ? Sont-ce des ouvertures? Je serais assez disposé à le croire.

Pourrez-vous me lire ? J'en doute fort.

Adieu encore.

H. L.

XIX

Pénitencier de Puebla, 2 mai, midi.

On a enfin décidé quelque chose. Le général en chef s'est laissé convaincre. Nous sortons de notre inaction pour attaquer Carmen et Santa Anita, les

deux forts à droite et à gauche du Pénitencier. Nous espérons être maîtres de ces deux forts dans sept ou huit jours. Mettons-en dix ou douze et ce sera encore un beau résultat.

Il faudra aux Mexicains un rude moral pour tenir après ce coup-là.

Je vous embrasse encore.

H. L.

XX

Puebla, le 18 mai 1863.

Vous connaîtrez la grande nouvelle de la reddition de Puebla avant de recevoir cette lettre. Ce succès qui intéresse tant la France aura aussi pour vous un double intérêt, puisqu'il est à peu près sûr que c'est la fin des hostilités et que par conséquent tout danger est passé pour moi.

Quoique ayant toujours eu une très grande confiance dans mon étoile, j'étais cependant bien forcé de me dire que notre position au Pénitencier n'était pas des plus rassurantes. Toujours de service dans les tranchées et les cadres, assistant à toutes les attaques, nous avions toutes les chances possibles pour attraper un horion quelconque. Pendant le temps que nous sommes restés au Pénitencier, sur

9 officiers que nous étions, 4 ont été blessés plus ou moins grièvement; entre autres ce pauvre Capitan qui, comme je vous l'ai déjà écrit, avait reçu dans le bras une balle qui lui avait brisé l'articulation du coude. Les médecins pensant pouvoir lui conserver le bras, ne l'avaient pas amputé. La blessure allait très bien et nous étions complètement rassurés, quand le 11 vers trois heures on nous annonce qu'il venait de mourir. Jugez de l'effet que cette nouvelle a produit sur nous!

C'est une grande perte que celle de Capitan, qui était un des officiers les plus distingués du corps de l'état-major. De plus, c'était un charmant homme, un ami sûr et dévoué; sa mort nous a été plus sensible qu'à tout autre, car vivant avec lui nous étions plus à même d'apprécier tout ce qu'il valait.

Je reprends cette lettre interrompue par suite de l'arrivée des prisonniers, de l'organisation desquels je suis chargé.

Dès le 4 au matin nous avons quitté le Pénitencier parce que le général Douay, rebuté par son attaque du 25 avril, ne voulait plus proposer aucun plan et refusait tous ceux que le général en chef lui proposait pour la continuation du siège. Il a pris pour prétexte de sa sortie du Pénitencier l'attaque présumée de Comonfort sur nos lignes d'investissement.

Le général en chef a accepté avec empressement, je crois, sa proposition et notre état-major est revenu prendre son ancienne position au Cerro San Juan.

Le 5 mai, en effet, l'armée de Comonfort est venue nous tâter pour savoir s'il lui était possible d'introduire un convoi dans la place. C'est alors que dans

une reconnaissance de cavalerie a été tué le commandant de Foucault, cousin de Madame Dupuch.

J'étais en ce moment au Pénitencier où je suis resté pendant deux jours pour organiser le nouveau service de tranchée que nous quittions.

Pour nous débarrasser de Comonfort qui nous forçait à avoir chaque nuit une grande partie de nos troupes sur pied, le général en chef s'est décidé à l'attaquer la nuit.

Cette attaque a été confiée au général Bazaine qui selon son habitude s'en est parfaitement acquitté (1); il a enlevé les positions de l'ennemi auquel il a tué de 800 à 1,000 hommes et fait autant de prisonniers.

Ce succès a été magnifique et ne nous a presque rien coûté; nous avons eu à peine 100 hommes hors de combat, dont un seul officier tué, un capitaine d'état-major.

Ce combat a produit un profond découragement dans la ville. Notre feu d'artillerie et l'attaque du fort de Totimehuacan dont le général Bazaine a encore été chargé ont achevé de détruire le peu de moral qui restait à l'armée assiégée.

Le 16 au soir, le général Mendoza, chef d'état-major de l'armée assiégée, est venu voir le général Forey pour lui apporter des propositions qui ne pouvaient être acceptées, attendu qu'il ne s'agissait de rien moins, pour l'armée mexicaine, que de sortir de Puebla avec armes et bagages.

(1) Combat de San Lorenzo.

C'était nous assurer un nouveau siège devant Mexico; aussi le général en chef a-t-il refusé.

Le lendemain, 17, nous avons été fort surpris de voir sauter à cinq heures du matin le fort Louto, et d'entendre d'autres détonations sur différents points. Vient ensuite un parlementaire annoncer que le général Ortega a licencié son armée, que lui et ses officiers se rendent prisonniers et attendent, sur la place de Puebla, la décision du général en chef français.

Au même moment, sur notre ligne d'investissement se dirigent des masses en désordre, sortant de la place.

C'étaient des soldats mexicains auxquels l'autorité militaire de la place avait enlevé les uniformes, dans l'espoir qu'ils pourraient plus facilement traverser nos lignes. On leur avait donné rendez-vous dans les villages aux environs de Mexico.

Ces malheureux sont arrivés dans nos camps au nombre de 12,000, mourant de faim, nus, et criant comme des bêtes féroces. On en a formé deux dépôts; j'ai été chargé de l'un d'eux.

Après avoir cherché à établir un certain ordre, j'ai pris parmi eux des hommes pour aller au magasin chercher les vivres de tous. A la vue du biscuit, les hommes de corvée se sont jetés dessus, et il a été impossible de les empêcher d'assouvir leur faim. Cette scène n'était rien en comparaison de ce qui s'est passé quand j'ai fait apporter ces vivres dans le camp des prisonniers. Ces malheureux ont fondu avec une telle violence et une telle fureur sur ceux qui étaient chargés de vivres, qu'il

ne fallait pas songer à les arrêter. C'était un véritable pillage, partiel heureusement, car ensuite on a pu reprendre, des mains de ceux qui avaient trop, pour donner à ceux qui n'avaient rien.

Ces misérables, dont la moitié tout au plus avait pour tout vêtement, un caleçon, ont passé la nuit sous un ciel versant des torrents d'eau, car depuis huit jours nous avons chaque nuit des orages, précurseurs de la saison des pluies.

19. — Aujourd'hui 19, nous avons fait notre entrée triomphale dans Puebla. Le clergé nous a offert un *Te Deum* dans la cathédrale qui est vraiment fort belle. Mais Puebla est loin de nous satisfaire; il faut convenir que cette ville, coupée de barricades, ruinée sur beaucoup de points par notre artillerie et par les préparatifs de défense de l'armée ennemie, ne peut guère nous donner l'idée de ce qu'elle pouvait être en temps ordinaire.

Pour le moment, nous sommes logés dans des maisons peu garnies, où nous couchons sur nos lits de cantine comme sous la tente. Nous attendons l'époque du départ pour Mexico et nous le pressons de tous nos vœux, afin de ne pas donner aux Mexicains le temps d'établir dans cette capitale une défense comme à Puebla.

Je crains bien que ces conseils, qui sont dictés par la prudence la plus simple et l'expérience que nous retirons des événements qui se sont déroulés sous nos yeux, ne soient pas suivis et que nous ne perdions ici un temps précieux.

Je vous embrasse.

H. L.

XXI

Puebla, le 1er juin 1863.

Nous comptions ne partir de Puebla que le 4, lorsque l'ordre de nous mettre en marche demain vient de nous arriver. Je fais donc mon courrier lestement, car nous sommes obligés de laisser nos lettres à la poste qui les expédiera le 4.

Le général en chef se décide enfin à se mettre en mouvement; de sa personne il part le 4.

Notre retard de dix-huit jours à marcher sur Mexico a, paraît-il, été mis à profit par Juarez, qui a organisé la défense de sa capitale. Cependant, je ne crois pas à une grande résistance, et je ne serais pas étonné que la garnison évacuât la ville à notre arrivée.

Jusqu'ici, nous avions cru que Mexico était probablement le nœud de la guerre. Maintenant nous commençons à avoir de grands doutes à cet égard.

Il paraît certain que Juarez avec tout son gouvernement va se retirer à Morelia, qui est à quatre-vingt-dix lieues à l'ouest, et il suit de là que comme toujours nous ne serons maîtres que des points que nous occuperons. Après dix-huit mois de guerre nous aurons conquis la route de Vera-Cruz à Mexico : tel sera le résultat.

Jusqu'ici, j'ai toujours cherché le parti qui, au Mexique, était pour nous. Je pensais le trouver à Puebla qui est la ville la plus réactionnaire du pays, mais nous y avons été accueillis avec la même froideur que partout. A Orizaba et à Vera-Cruz, qui sont entre nos mains depuis le commencement de l'occupation, on a fermé les boutiques quand on a su la prise de Puebla ; les femmes ont pris le deuil, et se sont rendues dans les églises.

Dans cet état de choses, le général en chef vient de fonder un journal intitulé : *le Moniteur franco-mexicain*, dont le premier numéro a paru il y a trois jours.

Le *premier-Puebla* essaie de donner le change à l'opinion publique, en cherchant à faire croire que la ville ne s'est pas rendue faute de vivres, mais bien par le fait de nos attaques.

Après cet article, suit un décret du général en chef, par lequel on met sous le séquestre tous les biens, meubles et immeubles, de ceux qui portent les armes contre nous, soit dans les guérillas, soit dans l'armée active.

Je ne pense pas que ce soit cette mesure qui nous rallie les populations.

Le général en chef est toujours mal avec le ministre de France, qui ne va pas manquer d'exploiter notre retard ici, surtout s'il y a une résistance à Mexico, car après la prise de Puebla les Mexicains étaient tellement démoralisés qu'ils avaient déjà fait leurs préparatifs de départ. Ils se sont rassurés peu à peu et nous attendent.

Il tirera aussi grand parti de l'évasion d'Ortega

et de huit autres généraux qui se sont échappés par défaut de surveillance à Orizaba.

On a arrêté à ce sujet les trois principaux Français d'Orizaba, qui sont soupçonnés d'avoir facilité ces évasions. Voilà les gens pour lesquels nous faisons la guerre!

En ce moment, les bruits les plus contradictoires courent de tous côtés. Il paraît que le receveur général, M. Budin, qui a été envoyé ici pour organiser les finances, va recevoir une masse d'employés des Douanes et des Domaines; il est arrivé un ingénieur des mines ces jours derniers.

D'après ces indices, on suppose que l'Empereur a l'intention de faire la conquête du Mexique.

Je ne crois pas que ce soit une conquête qui plaise beaucoup en France, pas plus qu'à l'armée d'ici.

H. L.

XXII

Mexico, le 14 juin 1863.

Ainsi qu'on pouvait le prévoir, Juarez et son gouvernement ont senti qu'avec les faibles ressources dont ils pouvaient disposer, il leur était impossible de faire une résistance sérieuse dans Mexico. De

plus, la crainte d'être pris et envoyés en France les a décidés à évacuer la ville, et à se retirer à San Luis de Potosi, à cent cinquante lieues au nord de Mexico.

Lorsque notre colonne s'avançait sur Mexico, à la deuxième marche, nous avons appris que la ville était libre. J'ai été envoyé en avant avec une petite escorte de chasseurs d'Afrique pour faire le logement de la division, de sorte que j'ai été obligé de courir la ville dans tous les sens, quartier par quartier, couvent par couvent; il en résulte que je connais Mexico comme si j'y étais depuis dix ans.

Du reste, comme dans toutes les villes du Mexique, toutes les rues de Mexico sont à angles droits : il suffit de parcourir une fois la ville pour la connaître.

Mexico a l'aspect d'une grande ville, d'une capitale même. Les rues sont larges, propres et généralement bien pavées. Les maisons ont une belle apparence à l'extérieur, et intérieurement on y trouve un grand confortable. La population, qui est de 200,000 âmes, est très entassée dans les limites resserrées de la ville.

Néanmoins en arrivant, j'ai éprouvé une déception; d'après tout ce que j'avais lu je m'attendais à mieux.

M. de Humboldt fait du palais des vice-rois, de la cathédrale et de l'Alameda des descriptions qui dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Il est vrai qu'il a écrit son ouvrage en 1804, au moment où l'Espagne était encore en pleine possession du Mexique, et que probablement pour gagner les faveurs du

roi d'Espagne il a beaucoup exagéré les beautés des Indes espagnoles.

Le palais du vice-roi, dans lequel on a englouti des sommes fabuleuses et qui a coûté la vie à une multitude d'Indiens, forme une des faces de la place. Cette façade ne présente d'autre aspect qu'un grand mur blanc percé de portes et de fenêtres. Toutes nos casernes de France font plus d'effet que ce palais.

La cathédrale qui a été recommencée à deux ou trois reprises différentes, parce qu'on trouvait que les plans d'après lesquels on la construisait manquaient de grandeur, est un gros pâté de pierre surmonté de deux tours très mesquines. Il n'y a aucun style d'architecture, et pas d'ornementation.

Cette cathédrale, qui forme un des autres côtés de la place, est très au-dessous de celle de Puebla comme aspect extérieur. L'intérieur rachète un peu cette infériorité. Le vaisseau est grandiose et décoré de peintures à fresque d'un véritable mérite au dire des connaisseurs. L'autel principal est magnifique, tout en marbre de différentes couleurs. Tous les autres autels, qui sont au nombre de cinquante et quelques, sont dorés du haut en bas. Chacun de ces autels est affecté à un saint quelconque dont chacun a sa spécialité. On brûle devant eux des masses de cierges; mais si, le cierge brûlé, l'affaire pour laquelle on implorait le saint n'a pas réussi, on en met un autre la mèche en bas pour lui faire honte.

L'Alameda est un grand rectangle de 300 mètres de long sur 150 de large, planté d'arbres et coupé d'allées. Il y a quelques chétives fontaines qui lais-

sent échapper leur eau sur les allées. Tout cela est mal entretenu et assez triste. Cependant le matin j'y vais chaque jour vers cinq heures pour y goûter la fraîcheur et entendre les gazouillements des oiseaux. Tous les soirs nous y faisons de la musique et la société vient l'écouter.

Lorsque je suis arrivé pour faire le logement, j'ai été on ne peut plus mal reçu partout. Presque toujours j'ai été obligé d'employer la force pour faire ouvrir les maisons et les couvents. J'avais toujours un poste avec moi. J'ai fini par loger les troupes dans les casernes, et surtout dans d'anciens couvents.

Quant aux logements d'officiers, c'était bien plus difficile.

J'ai été également obligé d'employer la force pour prendre possession de logements où nous n'avons pas le moindre meuble, pas même une chaise. Je vous écris assis sur mon lit de cantine placé dans une grande chambre obscure.

Je n'ai pas été surpris de cette réception ; c'est celle que nous avons eue sur toute la route, et celle à laquelle je m'attendais ici. Cependant j'ai été étonné de la mise en scène qui a eu lieu au moment de l'entrée officielle du général en chef. Les balcons étaient garnis de tentures ; à toutes les fenêtres, des femmes plus jolies les unes que les autres.

Enfin le coup d'œil était satisfaisant d'après les ordres du commandant de la place qui pour cette réception avait un crédit illimité. La population était attirée bien plus par la curiosité que par l'enthousiasme. Aussi les endroits où nous avons été applaudis et où on nous a jeté des fleurs étaient fort rares,

et ces quelques manifestations avaient été organisées par le commandant de la place et par la police.

Cependant, le commandant en chef a pris tout cela pour de l'argent comptant, sa vanité l'empêchant d'apprécier les choses à leur juste valeur.

Aussitôt notre arrivée, le clergé s'est mis à sonner toutes les cloches pour se dédommager de la contrainte qu'il a subie sous le gouvernement de Juarez, qui avait fixé les heures auxquelles les cloches pouvaient se faire entendre. Depuis ce moment nous sommes assourdis.

Sous Juarez, les processions étaient défendues comme en France. Jeudi dernier, le clergé a demandé de faire la procession de la Fête-Dieu qui n'avait pu avoir lieu le jeudi 4, puisque Juarez était encore à Mexico.

Le général en chef, non seulement a accordé cette procession, mais il y a assisté avec tous les officiers. Les Mexicains et Mexicaines avaient parfaitement l'air de se moquer de nous. Ils ne nous manquait que des cierges.

Depuis le décret qui met sous le séquestre les biens de tous ceux qui portent les armes contre nous, il n'y a rien eu de remarquable, si ce n'est la suppression des journaux. Les libéraux que nous avons combattus n'ont fait qu'en rire; mais il en a été bien autrement pour les réactionnaires qui, pendant les deux ou trois jours qu'ont duré leurs journaux depuis notre entrée à Mexico, ont comblé d'éloges Marquez, lui attribuant à lui, et à son armée, tous les succès de la campagne, sans dire un mot des Français. Il est fort possible que le général en

chef ait été blessé de ces libelles, et que ce soit la cause de la suppression des journaux.

Quoi qu'il en soit, les réactionnaires se croient les maîtres de la position, et ne doutent pas que nous ne rétablissions le clergé dans tous ses biens et son influence rétrograde.

Malgré toute notre bonne volonté il est impossible que nous fassions une chose si exorbitante, et il en résultera certainement que nous nous mettrons le parti réactionnaire à dos, et que nous ne pourrons nous maintenir ici que par la force.

Le général en chef veut cependant amadouer la population. Il a exprimé le désir que l'armée française donnât un bal aux dames de Mexico. Dans ce cas-là un désir est un ordre, et il est décidé que nous allons donner un bal qui nous coûtera à chacun 70 ou 80 francs.

Il en offrira un autre à son tour. Il est en état de le faire, car il s'est fait voter 100,000 francs par mois par la municipalité de Mexico. C'est du reste une chose naturelle, car il faut qu'il représente et prenne les Mexicains par où on peut les prendre, la pompe et l'ostentation.

Jusqu'ici rien ne peut nous éclairer sur la marche que l'on veut chercher à faire suivre aux événements.

L'opinion de l'exploitation des mines prend de plus en plus de consistance. Demain l'ingénieur en chef envoyé de France part avec le 62e pour Real del Monte, à dix-huit ou vingt lieues à l'ouest de Mexico.

Les mines d'argent de Real del Monte sont les plus

riches du Mexique. On en conclut que c'est pour les exploiter.

Quel que soit le côté vers lequel on se tourne, on est obligé de reconnaître que non seulement nous occupons le Mexique pour bien longtemps, mais encore qu'on n'aperçoit pas le moment où on pourra renvoyer les troupes, car si l'on veut pacifier le pays et le rendre sûr, chose bien difficile, les vingt-cinq mille hommes que nous avons ici sont loin d'être de trop; ils ne sont pas même suffisants.

Le général Bazaine va, dit-on, se mettre en marche dans huit ou dix jours, malgré la saison des pluies, dans des directions qui ne sont pas définies. Les uns croient que c'est pour établir la sûreté du pays dans un rayon de vingt lieues autour de Mexico; les autres pensent qu'il va à San Luis de Potosi pour chasser Juarez. Quant à nous, nous restons provisoirement à Mexico, notre général de division boudant toujours le général en chef.

Dans toute l'armée, il n'y a qu'un désir, celui de rentrer en France, et ce désir, je l'ai plus que tout autre.

H. L.

XXIII

Mexico, le 25 juin 1863.

Au moment où je vous écris ces lignes on tire le canon de réjouissance pour célébrer l'installation de la Junte.

Le général en chef, sur la proposition du ministre de France, a rendu un décret par lequel il a nommé trente-cinq notables pour établir un gouvernement. Ces trente-cinq notables ont choisi trois citoyens habitués au maniement des affaires pour former un gouvernement provisoire, Le choix est tombé sur le général Almonte, le général Salas (c'est un général réactionnaire que nous avons trouvé à Mexico), et enfin l'Archevêque. De plus, ces trente-cinq notables ont élu deux cent quinze autres notables pour former entre eux une junte ou assemblée constituante, qui doit décréter la forme de gouvernement qui convient le mieux au Mexique. C'est pour l'installation de cette junte que l'on tire le canon. Elle ne doit vivre que cinq ou six jours; sa seule besogne est de désigner la forme du gouvernement à adopter. Elle est complètement libre de choisir, mais à la condition de... décréter la monarchie. La décision sera connue demain ou après-demain, et rendue publique.

En conséquence nous nous attendons à recevoir le prince Maximilien à la fin d'octobre, ou dans le courant de novembre.

Au milieu de tout cela, les Mexicains sont d'une indifférence désespérante. Ils ne nous témoignent aucune sympathie; nous ne sommes pas plus avancés que le premier jour, et nous n'avons pu nouer la moindre relation avec aucune famille indigène.

La population comprend que toutes nos belles proclamations du suffrage universel ne sont qu'une mauvaise plaisanterie, car comme toujours nous ne sommes maîtres que des points que nous occupons. Nous possédons dans tout le Mexique Vera-Cruz, Orizaba, Puebla et Mexico. Comment peut-on avec un tel bagage consulter le vote populaire? Il est vrai que toutes nos opérations militaires dans cette campagne sont marquées du sceau d'une lenteur impardonnable. Si le général en chef avait voulu, depuis la reddition de Puebla le 17 mai, nous aurions pu profiter des beaux jours que nous avions encore pour occuper Queretaro, Guadalajara, Guanajuato, et San Luis de Potosi.

En occupant ces grands centres, nous avions un pouvoir et une influence incontestables; nous repoussions au loin le brigandage, et nous rassurions les habitants sur leur vie et leurs propriétés.

Au lieu de cela, nous nous sommes renfermés dans Mexico, et on arrête et on pille la diligence à une lieue de la ville, sans que les voleurs soient le moins du monde inquiétés. Il est vrai qu'au lieu de partir de Puebla le 20 ou le 21 mai, comme on le pouvait, le général en chef a mieux aimé assister à

une procession; qu'il a voulu ensuite avoir toute son armée réunie pour faire une entrée triomphale dans Mexico. Son cœur a été tellement pénétré des hon neurs qui lui ont été rendus à cette entrée (honneurs qui, à ce qu'il paraît, ont coûté quatre-vingt mille francs au commandant de la place qui, pour monter cette réception, avait un crédit illimité) qu'il a tenu à remercier la population, en lui faisant donner un bal par l'armée.

Les officiers ont eu la main forcée, et ont été obligés de souscrire; les capitaines à raison de dix piastres. Malgré ce chiffre élevé, la souscription n'est pas suffisante pour bien faire les choses, aussi garde-t-on tout le monde à Mexico pour faire nombre.

Les régiments ne partiront pour occuper le pays qu'après le bal. Voilà comment nous traitons les choses. Vous voyez que nous laissons bien loin derrière l'ancien dicton : A demain les affaires sérieuses.

Dans tous les mouvements de troupes dont il est question, il paraît que nous autres ne bougeons pas. Cela n'est pas étonnant: le général Douay ayant déclaré à Puebla qu'il ne ferait plus rien, on ne lui donne plus rien à faire.

C'est le général Bazaine qui va partir.

Nous sommes à mon grand regret destinés à rester à Mexico où nous nous ennuyons à mourir. Nous ne voyons personne. Il pleut sans cesse, et nous ne pouvons pas même sortir pour nous promener à cheval.

Aussi nous tarde-t-il bien, et à moi surtout, de voir arriver le prince Maximilien, ou tout autre,

pour lui remettre en main les rènes de ce beau gouvernement que nous établissons, et nous en aller au plus vite.

Il y aura certainement une armée d'occupation, mais je vous assure qu'en aucun cas je n'en ferai partie, dussé-je n'y rester que six mois pour passer chef d'escadrons.

Il me tarde trop de vous revoir, et de sortir de ce milieu d'intrigues dans lequel je me trouve.

H. L.

XXIV

Mexico, le 13 juillet 1863.

Depuis la dernière lettre que je vous ai écrite je n'en ai pas reçu de vous, parce que mon courrier français du 15 juin m'est arrivé en même temps que mon courrier anglais du 1er. Pour ce mois, il en sera encore de même : j'aurai le 20 le courrier anglais du 1er juillet, et le courrier français du 15 juillet.

Je devrai cette nouvelle faveur à la complaisance de l'interprète du grand quartier général qui a été porter à Vera-Cruz, pour la faire encore partir par le courrier du 17, la dépêche qui annonce que l'Empire a été proclamé.

Vous voyez que si nous avons été lentement pour les affaires de la guerre, nous marchons rapidement pour les affaires politiques. Nous commençons par choisir trente-cinq individus que nous formons en *Junte*. Ces trente-cinq choisissent trois autres individus, que nous leur avions désignés, pour former un gouvernement provisoire; ensuite, ils s'adjoignent deux cent quinze particuliers et composent ainsi une assemblée de deux cent cinquante membres qui vote à l'unanimité, moins une voix, la forme de gouvernement que nous avons choisie pour eux.

Le vote est à peu près ainsi formulé :

La monarchie constitutionnelle, ayant un empereur pour chef. Cet empereur doit être catholique. Maximilien d'Autriche est nommé empereur. Dans le cas où il refuserait, s'adresser à l'empereur Napoléon, afin qu'il désigne un monarque.

Pour célébrer ce vote, l'armée mexicaine a tiré cent un coups de canon sur la place au milieu de la plus grande indifférence de la population.

Tous ces votes comiques, et que maintenant on veut faire passer pour les vœux de la nation, étaient cependant forcés; c'était la seule chose que nous pussions faire.

Comme je crois vous l'avoir déjà dit, il faut, pour régénérer le Mexique, un gouvernement fort et honnête, qui soit sans pitié pour les voleurs et les coquins.

Mais pour établir un tel gouvernement, il y a des difficultés qui, d'après la manière dont on opère, me semblent insurmontables.

Pour arriver à quelque chose il faudrait une occu-

pation de dix ans, une armée nombreuse et une grande mise de fonds, en attendant que le pays puisse rapporter, ce qui ne peut avoir lieu qu'après l'extinction du brigandage.

Les Mexicains le sentent bien, et ils comprennent que la France seule pouvait faire cela, tandis que l'Autriche ne le peut pas.

Aussi voulaient-ils nommer le prince Napoléon empereur. Il a fallu leur ordonner formellement de nommer Maximilien.

Maximilien choisi, reste à lui organiser quelque chose, un gouvernement, une armée, etc., etc. C'est là le difficile.

La base sur laquelle tout doit reposer est l'armée.

C'est de cette institution qu'on aurait dû avant tout s'occuper, et pour arriver à un résultat, il ne fallait pas prendre des demi-mesures, il fallait tailler dans le vif.

On devait tout de suite licencier l'armée de Marquez, réviser les titres de chacun, et mettre non seulement à la porte les chefs de bandes qui avaient été voleurs de grands chemins, et qui maintenant sont généraux, mais encore les juger, les pendre, ou tout au moins les déporter. Organiser ensuite un petit noyau d'armée avec les officiers mexicains contre lesquels il y aurait le moins à dire ; mettre à la tête de ce noyau des officiers français qui ayant l'autorité et le pouvoir auraient imposé notre système d'administration. Ceci établi, on serait parvenu avec le temps à former une bonne armée.

Mais au lieu de cela, au lieu de poser le principe de la probité et de la régénération, on ménage tous

ces gens-là parce que Marquez est l'homme de la réaction, et les réactionnaires ne nous en veulent déjà que trop, depuis qu'ils sont bien convaincus que nous ne voulons pas rétablir l'ancien ordre de choses.

M. de Saligny, qui lui-même est réactionnaire, flatte ce parti par toutes les concessions possibles : il vient de faire changer le commandant de place parce qu'il s'était permis de faire arrêter un prêtre voleur et assassin.

On n'a pas donné suite à une enquête qui avait été commencée sur des détournements de fonds. Vous savez que c'est toujours nous qui payons l'armée mexicaine. Il est naturel que ces gens-là conservent envers nous l'habitude qu'ils avaient prise envers leur gouvernement, c'est-à-dire de voler le plus possible. Seulement, avec nous, c'était plus difficile.

Cependant, ils y arrivaient en disant : telle bande qui est à tel endroit a fait sa soumission, actuellement elle forme tel régiment, et il nous faut la solde de ce régiment.

Nos intendants ne se contentaient généralement pas de si peu pour accepter une création de corps; mais souvent le général en chef, après s'être renseigné, déclarait que tel corps existait, après quoi l'intendant ordonnançait la solde.

Une affaire semblable a eu lieu dernièrement; mais le jour où l'intendant payait la solde du corps nouvellement créé, on apprend qu'il est dissous.

On veut savoir ce que cette solde était devenue. C'est alors qu'a lieu le commencement d'enquête qui a fait découvrir que l'argent avait été porté chez le chef d'état-major de Marquez.

Cet homme est une canaille fieffée qui passe pour telle aux yeux mêmes des Mexicains.

Marquez ne peut l'ignorer, et du moment qu'il garde auprès de lui un tel homme, c'est qu'il y trouve aussi son bénéfice.

Vous voyez que dans de telles conditions, il ne faut pas faire de replâtrage, il faut tout démolir pour reconstruire à neuf. Si on n'en arrive pas là, comme je le crains fort, nous faisons un triste cadeau à ce pauvre Maximilien.

Mais ce n'est pas ce qui me préoccupe le plus, c'est son arrivée qui je l'espère fera rentrer ma division. On dit qu'il sera ici vers le 15 octobre.

A son arrivée, le général en chef ne peut rester; en outre, si l'on en croit les bruits qui circulent, les élections, surtout celles de Paris, ont été en faveur de l'opposition, de sorte que nous croyons que l'Empereur voudra faire voir une solution le plus tôt possible, et qu'il annoncera un beau jour dans le *Moniteur* que l'empire du Mexique est solidement constitué et que l'armée va rentrer.

Bien entendu il rentrera fort peu de monde, trois ou quatre régiments tout au plus, car si on ne laissait pas un corps d'occupation à Maximilien, il serait obligé de revenir avec nous.

Mais ces trois ou quatre régiments rentrant, cela suffit pour que notre division soit dissoute, et que l'état-major rentre aussi en France à la fin de l'année.

Le général Bazaine resterait ici avec quinze mille hommes, et s'il avait la haute main sur tout, il irait plus vite en besogne qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

En attendant, Mexico ne nous offre guère de plaisirs, et ne se charge pas de nous faire trouver le temps court. Nous avons cependant donné un bal magnifique à la population qui ne s'empresse pas de nous le rendre, et qui probablement ne le rendra pas. Notre bal était vraiment superbe. Il a eu lieu dans la salle du Grand-Théâtre qui ne s'était jamais vue ornée d'une si belle façon. Les jolies femmes et les toilettes élégantes abondaient; le souper était confortable, et tous les Mexicains et Mexicaines y ont fait honneur, je vous assure. On s'est beaucoup amusé, et on a dansé jusqu'à six heures et demie du matin.

Ce bal a été la source d'un commencement de relations avec certaines familles : mercredi, je dois aller à un bal où il y aura, dit-on, de très riches héritières, mais cela ne me tente pas.

Hier nous avons eu une course de taureaux; les vrais amateurs l'ont trouvée faible : pour moi qui n'en avais jamais vu, ce spectacle m'a paru dégoûtant. Ces malheureux chevaux éventrés, marchant sur leurs boyaux, me faisaient mal à voir.

Du reste, toutes les distractions possibles n'arriveraient jamais à calmer mon désir de rentrer en France; c'est une idée fixe, qui dégénérerait en nostalgie si je m'y laissais aller, mais je la combats par des promenades et des courses aux environs. Nous allons souvent déjeuner à la campagne. Pour cela nous prenons des voitures, car c'est le moment des orages, et il arrive presque tous les jours qu'à un ciel pur, il succède, cinq minutes après, d'énormes nuages qui en crevant nous gratifient de torrents d'eau.

Ces distractions qui m'intéressent et me plaisent ont par contre l'inconvénient de coûter très cher; aussi je crains fort de ne pas faire d'économies pendant mon séjour à Mexico.

H. L.

XXV

Mexico, 27 juillet 1863.

Je viens d'écrire à Mme Cornu, pour la remercier de son affectueux intérêt, une lettre que je fais partir par le courrier anglais, et qui arrivera le 1er août. Dans cette lettre, je lui raconte bien franchement tout ce qui se passe ici, et lui montre la situation telle qu'elle est, mettant de côté toute considération personnelle. Je trouve que c'est un devoir d'honnête homme d'éclairer l'opinion publique en France sur toutes les indignités et les stupidités dont nous sommes les témoins impuissants.

Aussi ai-je dit la vérité tout entière. Comme ceci doit vous intéresser, je crois vous être agréable en vous envoyant la copie de cette lettre qui est très longue. Je commence donc :

« Pour vous faire entrer de plain-pied dans la politique que nous suivons, je détache d'un journal l'ordonnance du préfet de police sur la défense de

travailler le dimanche. Cette ordonnance, bien qu'elle n'ait paru que dans le journal du 20, est affichée dans les rues depuis le 16.

» Comme pendant, il y en a une autre qui ordonne à tout le monde de se mettre à genoux lorsque passe le Saint-Sacrement, et de rester dans cette position jusqu'à ce qu'il ait disparu, et qu'on n'entende plus le son de la cloche qui l'accompagne.

» Arrivés au pouvoir, les libéraux avaient supprimé cette cérémonie stupide et ridicule, rétablie par nous, qui consiste à aller porter à un malade le Saint-Sacrement avec une escorte de soldats et un bruit assourdissant de cloches, capable de faire mourir le patient avant qu'il ait eu le temps d'avaler son Sauveur. Ces deux ordonnances n'ont pas besoin de commentaires. Elles ne prouvent que trop quelles sont les prétentions du clergé, et la marche qu'il suit pour regagner son ancienne influence.

» Les prêtres sont allés dans les maisons, anciennes propriétés du clergé, prévenir les locataires qu'ils ne doivent pas payer leur loyer aux propriétaires actuels, parce qu'on allait revenir sur ces ventes faites sous l'inspiration de Satan, et que s'ils n'agissaient pas ainsi, ils seraient obligés de payer une seconde fois au clergé, le seul, le vrai propriétaire de ces immeubles.

» Comme vous le voyez, nous sommes loin de la liberté des cultes ; nous sommes en pleine réaction, et cela n'étonne personne, car avec la composition du gouvernement provisoire, il ne pouvait en être autrement.

» M. Almonte est un réactionnaire de peu de valeur ;

le vieux général Salas est une momie que l'on a déterrée pour la circonstance; il ne reste donc que l'évêque, le représentant de l'archevèque. C'est un homme vigoureux qui tout de suite a mis le pied sur les deux autres, et qui dirige tout.

» Nous, nous regardons, et laissons faire comme si cela ne nous intéressait nullement.

» Les réactionnaires se méfient néanmoins, car ils sentent que lorsqu'on saura en France, d'une façon formelle, la marche que nous suivons, les choses changeront de face.

» Quant aux libéraux, ils nous rendent responsables de tout. Ils disent avec raison que nous n'aurions d'abord pas dû composer le gouvernement provisoire comme nous l'avons fait. Cependant ils comprennent jusqu'à un certain point que nous ayons eu la main forcée, puisque tous les libéraux se tiennent à l'écart; mais ils nous reprochent de ne pas mettre en tutelle ce gouvernement que nous avons créé, et des actes duquel nous avons à répondre. Ils ajoutent que nous avons peut-être raison de donner au Mexique une dictature dont ce pays peut avoir besoin pour bien longtemps, mais que cette dictature soit au moins dans le sens libéral, et non dans le sens rétrograde.

» Ils ne nous pardonnent pas de rétablir ici ce que nous avons aboli chez nous. Ils croient bien que telles ne sont pas les intentions de la France et de l'Empereur, mais pour eux le fait est là.

» Ils font retomber toutes les fautes commises sur M. de Saligny, contre lequel il y a un acharnement dont vous ne pouvez vous faire une idée. Il court,

sur son compte, des bruits que je ne vous rapporterai pas. Peut-être ne sont-ce que des calomnies, mais elles sont tellement accréditées, que les réactionnaires eux-mêmes n'osent pas les démentir.

» Depuis l'arrivée du courrier, on dit que M. Dubois de Saligny est rappelé; mais que le général en chef l'a retenu de sa propre autorité, et a écrit à l'Empereur pour le supplier de laisser M. de Saligny au Mexique, parce que c'est le seul homme comprenant la position, le seul capable d'édifier l'Empire.

» En supposant qu'il soit vrai que l'Empereur ait eu la bonne inspiration de rappeler M. de Saligny, il peut paraître étrange que le général en chef lui donne une si grande preuve de dévouement, car tout le monde sait qu'ils n'étaient pas bien ensemble.

» Cela s'explique cependant.

» Il est très facile de décréter un empire, comme nous l'avons fait; mais organiser un empire, c'est autre chose.

» Depuis que nous sommes ici, qu'avons-nous organisé ? Rien.

» Le général en chef le sait mieux que tout autre, lui qui ne s'occupe de rien, et qui devrait s'occuper de tout. Il sait bien dans quel gâchis nous pataugeons, mais comme son affaire est faite, il n'aspire qu'à avoir son bâton de maréchal, et à rentrer en France recueillir des lauriers. Maximilien et M. de Saligny se débrouilleront comme ils l'entendront, cela lui est bien égal.

» C'est la continuation de la ligne de conduite qu'il a toujours suivie depuis qu'il est au Mexique :

ne pas se compromettre, et se décharger sur les autres.

» Il fait maintenant retomber sur le peu de prévoyance du ministre qui, selon lui, ne nous a pas envoyé assez de munitions, la longue durée du siège de Puebla.

» Je veux bien qu'en France on ait jugé peut-être trop légèrement la nature des obstacles que nous avions à combattre, mais je soutiens que les ressources que nous avions étaient suffisantes, si l'on en avait fait un emploi judicieux. Pour cela, il eût fallu un général en chef capable de prendre une décision, ainsi que le prescrit tout au long le règlement, lorsqu'il y a désaccord entre les différents chefs de service sur les divers modes d'attaque.

» Dans les nombreux conseils de guerre qui se sont tenus et où les chefs du génie, de l'artillerie et les généraux émettaient des opinions différentes, le général en chef, au lieu de trancher, de prendre une détermination, levait la séance en disant : « Mon Dieu, tâchez donc de vous mettre d'accord. » On restait sept ou huit jours sans rien faire, si ce n'est user des munitions inutilement.

» C'est ainsi que nous sommes arrivés à notre soixantième jour de siège, sans être plus avancés qu'à la prise du Pénitencier. Heureusement pour nous, la place, n'ayant plus de vivres, s'est rendue. Sans cela nous y serions peut-être encore.

» Le général en chef et son entourage ont beau dire, maintenant, que la prise de Puebla est le plus grand fait de guerre des temps modernes, nous ne jugeons pas la chose ainsi. Nous regardons les

soixante jours que nous avons passés devant Puebla, comme un échec d'autant plus grand, que les officiers mexicains nous ont dit qu'ils ne pensaient pas pouvoir tenir plus de cinq ou six jours. Ils ont avoué que lors de la prise du Pénitencier, le 29 mars, ils croyaient tellement la ville prise qu'ils ont sellé eux-mêmes leurs chevaux pour chercher à s'échapper. Ce n'est que lorsqu'ils ont été bien sûrs que nous ne poursuivions pas nos succès qu'ils sont venus occuper les positions et les maisons devant lesquelles nous nous étions arrêtés.

» Si nous n'avons jamais su profiter de nos succès, par contre nous avons toujours voulu attaquer le taureau par les cornes : continuellement nous avons été nous heurter contre des couvents bâtis comme des forteresses du moyen âge, et cela sans diversion, ne faisant jamais qu'une seule attaque. Nous parvenions avec plus ou moins de temps, et beaucoup de coups de canon, à faire dans ces murs épais une ou deux petites brèches. C'est par ces petits trous qu'il fallait passer un à un, sous des feux formidables. Lorsque par bonheur on s'emparait ainsi d'un cadre, on était enchanté et on ne songeait pas qu'il y en avait cent cinquante-cinq !....

» Au lieu d'agir ainsi, il fallait profiter de la *furia* française, de la supériorité si grande de nos soldats, lorsqu'ils peuvent joindre l'ennemi à la baïonnette ; il fallait lancer deux ou trois fortes colonnes à la fois dans les rues, en leur donnant la grande place pour rendez-vous. De cette manière, on n'était pas exposé à ces feux terribles d'infanterie qui tuaient tous nos soldats au fur et à mesure qu'ils voulaient

passer par les petits trous dont je viens de vous parler. Dans les rues qui n'étaient pas crénelées, on recevait tout au plus un coup de canon à mitraille, ce qui n'a jamais arrêté une colonne lancée au pas de course, on sautait sur la barricade, et par les communications des barricades avec les maisons, on prenait à revers les défenseurs qui se trouvaient à la tête des cadres. Ils étaient obligés de déposer les armes.

» Avec ce mode d'attaque, on pouvait prendre Puebla n'importe quel jour du siège après la prise du Pénitencier : tous les officiers subalternes et les soldats le disaient. Pour moi, je me suis fait relever vertement un jour, par le général Douay, qui m'a traité d'aventurier lorsque j'émettais cette opinion. Je ne sais pourquoi cette idée n'a jamais voulu germer dans la tête de nos grands chefs. Probablement parce qu'il y avait une responsabilité à endosser, en ce sens qu'une attaque ainsi faite exigeait six ou huit bataillons, tandis qu'on n'employait qu'un seul bataillon pour l'attaque d'un cadre.

» Outre l'échec moral que nous avons subi devant Puebla, il y a eu une perte de temps bien regrettable au point de vue que nous nous proposons. Il fallait au moins atténuer autant que possible cette perte de temps, en poussant vigoureusement nos colonnes dans toutes les directions lorsque nous avons appris que Juarez évacuait Mexico.

» Malheureusement on voulait faire une entrée triomphale dans la capitale, et ensuite donner un bal, choses bien plus importantes que la pacification du pays. A ce moment, le général Bazaine demandait

avec instance de partir avec sa division pour Morelia, et rayonner dans l'ouest. Mais on était alors tout à la joie du triomphe, et la demande du général Bazaine est restée sans réponse.

» Aujourd'hui les rôles sont changés.

» L'autorité militaire française s'est émue des plaintes de la population sur le brigandage qui s'exerce jusqu'aux portes de Mexico, et on a donné au général Bazaine l'ordre de partir dans quatre jours.

» Mais ce qui était possible, il y a six semaines, est impraticable maintenant que nous sommes dans la saison des pluies. Les chemins sont complètement défoncés; on y enfonce jusqu'aux genoux, et ce serait folie de vouloir mettre une colonne en marche pour une longue route. Les raisons qu'il donne étant irréfutables, il a bien fallu s'y rendre. Il a été décidé qu'au beau temps, fin de septembre, on formerait l'armée en quatre colonnes, pour les faire rayonner vers les quatre points cardinaux. Notre division ira probablement vers le nord, à Queretaro, Guanajuato et San Luis de Potosi.

» Nous devrions profiter de ce repos forcé de deux mois pour organiser l'armée de Marquez. Depuis si longtemps que cette armée vit côte à côte avec la nôtre, elle n'a pas fait le moindre progrès. Elle est toujours un ramassis d'hommes en guenilles et de généraux chamarrés d'or. Son effectif qui n'est que de dix mille hommes sur le papier, forme cinquante-quatre corps portant des noms plus ou moins baroques, ayant chacun des colonels, des lieutenants-colonels, et un nombre fabuleux d'officiers.

» Un grand nombre de ces corps ne veulent pas reconnaître Marquez, sous les ordres duquel ils refusent formellement de servir. Les officiers généraux et supérieurs sont pour la plupart à Mexico, et ne suivent pas leurs troupes dans leurs cantonnements.

» Ces messieurs font grande figure à Mexico, et avec quoi ? Avec l'argent de leurs troupes. Il en résulte que ces troupes pillent les diligences et les villages qu'elles sont chargées de garder.

» Les officiers subalternes ne reçoivent depuis l'organisation que les deux cinquièmes de leur solde. Aussi l'un d'eux, pour augmenter ses recettes, a profité de la position qui avait été donnée à son détachement. Il avait été placé, quelque temps après notre arrivée à Mexico, sur une petite langue de terre qui sépare le lac de Chalco du lac de Tezcuco pour protéger les bateaux qui viennent de Claco approvisionner le marché de Mexico. Il a trouvé très naturel d'établir à son bénéfice un impôt sur ces bateaux. Ce petit commerce qui ne manquait pas de lui rapporter beaucoup a duré une quinzaine de jours. Cependant l'autorité française ayant reçu des plaintes, on a arrêté ce voleur, au lieu de le fusiller tout de suite comme on aurait dû le faire.

» Il est probable qu'il a été relâché, car on n'a plus entendu parler de cette affaire, et qu'il aura eu de l'avancement en donnant une part de ses rapines au sieur Facio, le chef d'état-major de Marquez.

» La troupe n'étant pas payée déserte en grand nombre ; il y a dix ou douze jours, un détachement de quatre-vingts hommes est passé aux juaristes.

Depuis ce moment, on met toujours avec ces détachements des troupes françaises pour les surveiller.

» Lors de l'organisation de l'armée de Marquez à Orizaba, par le général en chef, il a été décidé qu'on retiendrait sur la solde des hommes un *medio* (32 ou 33 centimes) par jour pour l'habillement, et qu'on ferait confectionner des effets à l'arrivée à Puebla ou à Mexico.

» Dans cette dernière ville, on a en effet passé des marchés pour 980,000 francs ; mais au lieu de solder cette somme avec les medios accumulés, on est venu présenter la facture à notre intendant, l'invitant à payer. Celui-ci a demandé ce qu'était devenu le medio. Bien entendu, on ne lui a pas répondu. Notre intendant ne veut pas reconnaître les marchés et se refuse à payer. L'affaire en est là pour le moment ; je ne sais comment elle se terminera.

» Le général en chef, effrayé de cette somme de 980,000 francs, aurait dit au rapport devant Marquez, qu'il y avait dilapidation, car on n'avait pas habillé beaucoup de monde, qu'il n'accusait pas la tête de l'armée alliée, mais que cependant elle était coupable par manque de surveillance. A cette sortie, Marquez est devenu très pâle.

» Pour vous donner encore une idée de ce qu'est l'armée de Marquez, je vous raconte l'anecdote suivante. Un général mexicain nommé Herrone, aide de camp d'Almonte, s'est logé, en arrivant à Mexico, à l'hôtel Iturbide, le premier de la ville, où il n'a pas tardé à faire une dette de cent cinquante piastres. L'hôtelier lui ayant demandé son argent, il lui dit de passer chez lui le lendemain, et qu'il le

paierait. L'hôtelier est exact au rendez-vous, mais à peine est-il entré qu'Herrone ferme la porte, prend un pistolet et menace de lui brûler la cervelle s'il ne lui donne pas quittance.

» Le pauvre diable s'exécute, mais en sortant de ce guet-apens, il va se plaindre au commandant de place, le lieutenant-colonel français de Pothier. Celui-ci commence une enquête, qu'on lui donne l'ordre d'arrêter parce que l'hôtelier, sous l'empire de la peur, est venu déclarer qu'il ne réclamait plus rien.

» Ce commandant de place a été jugé avoir la main trop dure pour les gredins; aussi a-t-il été changé par l'influence des réactionnaires, du clergé et de M. de Saligny.

» La dernière goutte d'eau qui a fait déborder le vase est l'arrestation d'un prêtre qui était accusé de vol, de viol et d'assassinat. Ce prêtre a été relâché.

» Voilà ce qui se passe dans l'armée mexicaine, et nous qui la payons, nous n'osons pas nous immiscer dans l'emploi des fonds que nous lui fournissons, et tout cela pour ne pas blesser M. Marquez et les réactionnaires.

» Ceux-ci veulent faire passer Marquez pour un homme probe, mais il est aussi canaille que les autres. Il a pour chef d'état-major un nommé Facio qui est un voleur, au vu et au su de tout le monde. Marquez, qui est très fin et très adroit, doit bien sentir combien cet homme, par la position qu'il occupe auprès de lui, lui fait de tort. Donc s'il le conserve, c'est qu'il y trouve son bénéfice, et c'est pour la

même raison qu'il maintient la mauvaise organisation de son armée.

» Si Marquez était un honnête homme, un homme de cœur, il serait le premier à demander qu'on organisât son armée sur des bases françaises.

» Comme je crois vous l'avoir déjà dit dans ma dernière lettre, il ne faut pas de demi-mesures ici. Si l'on veut organiser cette armée il faut la licencier, conserver les officiers sur le compte desquels il y a le moins à dire, et supprimer toutes les dénominations de corps, former des régiments comme les nôtres, en leur donnant un colonel, un capitaine d'habillement et un adjudant-major pris parmi les officiers français, auxquels on ferait certains avantages, bien entendu. Appliquer à cette armée notre code de justice militaire, et être sans pitié pour les voleurs. C'est le seul moyen d'arriver à un résultat, et dans l'espace de deux mois, ce résultat peut être atteint, j'en suis convaincu. Dans ce court intervalle on peut organiser à la française un petit corps de dix mille hommes, qui deviendrait le noyau d'une armée de cinquante à soixante mille hommes.

» Malheureusement je crains fort qu'on n'emploie pas ce moyen, et que les choses ne restent comme elles sont. On parle beaucoup en ce moment de la formation d'une légion étrangère de cinq à six mille hommes; j'ignore absolument sur quelles bases on veut la former.

» Si en raison de l'extension du brigandage la prompte organisation de l'armée est de la plus haute importance, il ne faut pas néanmoins négliger l'organisation de la justice, des finances et des

diverses branches de l'administration. Nous avons pour cette partie M. Budin, qui je crois, porte le titre de commissaire extraordinaire de l'Empereur. C'est l'ancien payeur de l'armée de Crimée, d'Italie, et actuellement le titulaire de la Recette générale du département de la Savoie.

» Il vient de réorganiser la justice; cela ne lui a pas donné beaucoup de peine, car, au grand mécontentement des Mexicains, il l'a rétablie telle qu'elle était avant. Je comprends, du reste, cette mesure, car il faut beaucoup de temps et de tranquillité pour établir un bon système de justice et trouver une magistrature honorable.

» M. Budin est également chargé des finances, qui pour le moment n'existent pas.

» Prenant en considération la pénurie du gouvernement provisoire, il vient d'autoriser sous la garantie de la France un emprunt de un million de piastres.

» On dit que M. Budin est l'auteur du décret qui met sous le séquestre les biens de tous ceux qui ne sont pas pour nous. Je ne trouve pas cette mesure très adroite, d'abord parce qu'elle n'est plus guère de notre époque, et ensuite parce que ne possédant que les points que nous occupons, nous ne pouvons la mettre à exécution, de sorte que nous supportons, sans aucun bénéfice, toutes les charges d'un acte arbitraire.

» Le gouverneur de je ne sais plus quel Etat a répondu à ce décret par un décret semblable; seulement il ne mettra le sien à exécution que quand nous aurons commencé. Je trouve ce gouverneur beaucoup plus chevaleresque que nous, et cependant il faut

voir comme il est traité par tous les journaux à notre dévotion!

» En somme, les affaires du Mexique sont maintenant beaucoup plus embrouillées qu'elles ne l'étaient avant notre arrivée. Aussi nous ne nous faisons pas illusion sur notre rentrée en France. Elle est impossible pour le moment. Nous ne pouvons pas abandonner ce pays dans l'état où nous l'avons mis, surtout si l'Empereur veut continuer sa politique à l'égard des États-Unis, qui est de rendre le Mexique assez fort pour se défendre contre ses puissants voisins. Avec notre incurie, la mauvaise ligne politique que nous suivons, nous nous mettons tout le monde à dos.

» Pauvre Maximilien! quelle déception il va avoir lorsqu'en débarquant à Vera-Cruz, il reconnaîtra que tout son Empire se compose de la route de Vera-Cruz à Mexico; et que de plus il sera obligé de marcher avec une forte escorte pour ne pas être enlevé.

» Quelle désillusion quand, arrivé dans sa capitale, il ne trouvera ni armée, ni finances, ni justice, mais bien le brigandage organisé!

» Dans ce cas à quel saint se vouer ?

» Avec les idées dont il doit être imbu, il tombera tout naturellement entre les bras de M. de Saligny et des rétrogrades. Alors tout est perdu sans ressource. La France aura beau épuiser son armée et son trésor, elle ne parviendra jamais à asseoir d'une manière solide Maximilien sur son trône.

» Comme seul remède à un pareil état de choses, il faudrait que l'Empereur sût combien ici sa politique est dénaturée, combien ses idées, ses intentions et

celles de la France sont mal interprétées. Alors il n'hésiterait pas à rappeler définitivement M. de Saligny, et le remplacerait par un homme venant de France avec les idées de la France, d'une grande probité, et qui ferait passer les intérêts de son pays avant les siens.

» L'Empereur rappellerait aussi le général en chef, en le nommant maréchal s'il n'y a pas moyen de faire autrement, et laisserait le commandement de l'armée au général Bazaine.

» Le général Bazaine est un homme d'une grande intelligence, très adroit, très habile, sachant tourner les obstacles lorsqu'il ne peut les franchir, mais arrivant toujours à son but.

» Avec la conscience qu'il a de sa valeur, la considération dont il jouit, la grande connaissance qu'il a déjà du pays, il saurait imposer des idées justes et saines, et serait le meilleur guide à donner à Maximilien auquel il rendrait d'importants services.

» Il saurait, je ne dirai pas éviter complètement, mais du moins atténuer beaucoup les froissements d'amour-propre qui ne vont pas manquer de se produire lorsque Maximilien va arriver avec sa suite d'officiers autrichiens. De tous ces éléments hétérogènes de Français, de Mexicains et d'Autrichiens, il saurait former un tout homogène.

» Maximilien, ainsi aidé et dirigé, se rapprocherait du parti libéral, le seul vivace, le seul ayant de l'avenir, ici comme partout.

» Avec les libéraux, le brigandage serait bientôt exterminé, et cette si grande plaie guérie, le Mexique deviendrait bien vite un pays riche et florissant. Au

bout de dix ans il pourrait se passer de l'armée française, et rembourser à la France les frais de la guerre. De plus il serait assez fort, assez bien constitué pour résister aux Etats-Unis, dans le cas où il prendrait à ceux-ci l'envie de l'absorber.

» Sous un tel régime, avec des routes, des chemins de fer si faciles à établir sur le plateau, au bout de peu de temps l'agriculture produirait des trésors ; non seulement le commerce renaîtrait, mais il prendrait une extension immense. L'industrie qui n'est qu'à l'état d'embryon, ou plutôt qui n'existe pas, aurait bientôt acquis un grand développement, car on ne serait plus obligé d'aller chercher en Europe ou aux Etats-Unis cette matière première bien plus précieuse que l'or, le fer. Du côté de l'ouest, au delà de Morelia, il y a des mines de fer très riches, et le bois y est à discrétion.

» Voilà ce que pouvait devenir le Mexique, si nous avions eu à notre tête deux hommes intelligents et désintéressés. Mais malheureusement cette tâche n'est pas commencée, et peut-être ne sera-t-elle jamais entreprise, au grand détriment de la France et de son gouvernement.

» Voilà ce qui nous attriste ; aussi vous ai-je dit franchement tout ce que je pense, ce que nous pensons tous. Maintenant que je vous ai fait cette confidence, il me semble que je suis soulagé (1). »

(1) La lettre qui précède fut placée par Madame Cornu sous les yeux de l'Empereur, et le Souverain la jugea tellement remarquable, malgré ses hardiesses, qu'il la communiqua au général Bazaine, sans en désigner l'auteur.

Telle est ma lettre, ou plutôt l'à peu près dont je me souviens, car je n'avais pas fait de brouillon. Comme je vous écris très vite, je n'ai pas châtié mon style, mais soyez bien tranquilles : dans l'original il était plus correct.

On trouvera la lettre d'envoi de Napoléon, en date du 20 septembre 1863, et la lettre de Loizillon dans le livre que M. P. Gaulot a intitulé : « Rêve d'Empire » et qu'il a écrit sur les documents inédits de M. Louet, payeur en chef du corps expéditionnaire (Pages 172-174).

« *L'extrait qui accompagne le billet impérial, dit M. Gaulot, n'a pas moins de dix-huit pages de format épistolaire. C'est un morceau vraiment piquant et écrit avec un ton caustique et fort irrévérencieux.* On l'attribue au général Félix Douay, *dont la correspondance privée était souvent lue par l'Empereur.*

» *Bazaine accepta franchement cette dernière hypothèse comme on en peut juger à la note suivante, inscrite de sa main en marge de la lettre : « Le passage relatif à M. le général Forey n'est pas de toute justice ; mais il a été écrit sous le ressentiment qu'éprouvait* l'officier général écrivain *à propos de l'insuccès de l'attaque dirigée par lui sur le cadre n° 52 (Couvent de Santa Inez, 25 avril 1863). »*

Nos lecteurs, en rapprochant le texte annoté de la sorte par Bazaine et la lettre de Loizillon, en date du 27 juillet 1863, pourront se convaincre que la devise favorite du capitaine : « Sic vos non vobis », ne trouva jamais plus heureuse application. S'ils relèvent quelques légères différences de forme ils voudront bien se rappeler que Loizillon n'adresse pas à ses parents une copie exacte de son épître à Madame Cornu : « Soyez tranquilles, dit-il lui-même, mon style était plus soigné dans l'original ; je n'avais pas fait de brouillon et je vous donne à peu près la substance de ma lettre. »

Voulant faire partir cette lettre par le courrier anglais, comme je vous l'ai dit, j'ai été la porter à un de mes camarades, le prince Georges Bibesco qui connaît le consul anglais auquel il devait remettre un paquet de lettres pour son frère qui est à Paris. Quand je suis arrivé il était en train d'écrire, et m'a lu quelques passages de sa correspondance, et il y avait une telle similitude dans nos appréciations que j'ai rouvert ma lettre pour la lui lire.

C'est un brave garçon qui, je crois vous l'avoir dit, m'a été on ne peut plus dévoué ; lorsque nous avons appris mon mauvais classement il a écrit aussitôt à son frère qui connaît beaucoup le ministre et le colonel Ribourt, afin de les renseigner sur mon compte ; de sorte que si les nominations se font en France, et que je sois nommé, cette intervention n'y aura pas été pour peu de chose.

Ceci vous explique que je me sois ouvert avec une entière confiance à Bibesco ; il a trouvé que ma lettre faisait une peinture tellement exacte de tout ce qui se passe ici qu'il m'a demandé l'autorisation de ne pas la cacheter pour que son frère puisse en prendre connaissance.

H. L.

XXVI

Mexico, le 12 août 1863.

J'ai reçu il y a quelques jours votre lettre du 27 juin, et je suis heureux de vous savoir toujours satisfaits et en bonne santé. Je craignais que les mauvaises nouvelles que je vous annonçais sur mon peu de chances d'avancement n'eussent produit sur vous une impression fâcheuse et détruit votre calme habituel.

Il est probable qu'il en a bien été un peu ainsi, et que comme à moi, il vous aura fallu un certain temps avant d'en prendre votre parti.

Marie me dit que je revienne tel que je suis parti et c'est le principal ; elle a raison et je suis bien sûr d'avoir de vous tous le même accueil, capitaine ou chef d'escadrons.

Je crains fort que la lettre que je vous ai écrite au moment de notre départ de Puebla, et dans laquelle je vous donnais copie de celle que j'adressais à Mme Cornu, n'ait porté de nouveau atteinte à votre repos, non seulement en raison du mauvais tour qui m'a été joué, mais surtout à cause de la franchise avec laquelle je m'exprimais.

Cela a dû certainement arriver, puisque même avant

cette lettre, mon père me reproche déjà mon excès de franchise, et m'exhorte à la prudence.

Que sera-ce donc lorsque vous recevrez ma dernière qui n'est que la substance de la lettre que j'ai écrite à Mme Cornu dans l'espoir qu'elle saurait en faire son profit!

Je ne me fais pas illusion, il est très possible que cette lettre me nuise beaucoup, mais je vous affirme qu'en l'écrivant je n'ai nullement songé à moi.

Le hasard m'ayant peut-être mis en position par Mme Cornu de faire savoir des vérités très utiles à mon pays et à son gouvernement, je n'ai pas eu la moindre hésitation ; je me suis tout à fait effacé, et je trouve que si je n'avais pas agi ainsi je n'aurais été ni honnête homme, ni bon Français.

Il est de notre devoir d'éclairer l'opinion publique et le gouvernement sur la moralité et l'intelligence des gens qu'il emploie, et quoi qu'il arrive, non seulement je ne regrette rien, mais je continuerai à faire comme j'ai fait jusqu'à présent.

Pour le moment il n'y a rien de nouveau : nous sommes toujours dans les mêmes errements, c'est-à-dire que nous suivons toujours la mauvaise voie.

Les jeunes officiers d'ordonnance du maréchal, qui ainsi que leur chef sont comblés, ne se gênent pas pour dire en public que le maréchal reconnaît qu'il n'y a rien à faire des Mexicains et qu'il lui tarde beaucoup de partir ; qu'il n'attend pour cela que l'arrivée de Maximilien, parce qu'après avoir occupé la première place ici, il ne peut rester à la seconde (*sic*).

J'espère qu'elle est assez forte, cette dose de vanité

qui empêche M. Forey de se contenter de passer après un Empereur!

Mais cette vanité n'est que le prétexte ; comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, il n'a pas voulu laisser partir M. de Saligny, parce qu'il ne veut pas prendre la direction politique dont il se tirerait moins bien encore que de la direction militaire.

Il y a quelques jours a paru dans le journal une adresse des principaux habitants de Mexico au maréchal Forey par laquelle on le complimentait de la haute dignité que venait de lui accorder l'Empereur ; on disait que cette dignité n'était que la juste récompense de ses mérites ; que maintenant tous ces honneurs devaient l'engager à sortir de *l'apathie* ; qu'il y avait encore pour lui une autre récompense à espérer, celle de la gratitude du peuple mexicain, en envoyant rayonner son armée pour pacifier le pays.

Tout ceci était très spirituellement dit et sur un ton narquois qui n'échappait à personne (on attribue cette lettre à M. de Saligny); mais s'il n'y avait pas eu le mot *apathie* je suis sûr que le général en chef n'y aurait vu que du feu.

Ce mot *apathie* l'a fort troublé, et il a répondu une lettre qui a aussi paru dans le journal et où il disait que lui, « non Mexicain, était obligé d'apprendre aux Mexicains que leurs routes étaient en ce moment impraticables pour une armée régulière, traînant avec elle canons et munitions; qu'il ne voulait pas céder à leur impatience, lui qui avait su résister à l'impatience des Français pour le siège de Puebla ».

Il a parfaitement raison de ne pas se mettre en route maintenant ; mais je voudrais bien savoir ce

qu'il répondrait à ceux qui lui demanderaient pourquoi il a perdu tant de temps après la reddition de Puebla.

Notre position est bien embarrassée.

Les Mexicains ne savent sur quel pied danser. Ils comprennent encore mieux que nous que jusqu'ici nous n'avons rien fait; ils connaissent l'opinion publique en France, et craignent qu'elle ne force l'Empereur à nous rappeler et qu'alors nous ne les laissions en butte au parti libéral.

D'un autre côté on fait courir le bruit que les agents de Maximilien dépeignent à celui-ci la position telle qu'elle est, et que Maximilien n'acceptera pas le trône.

De tout cela il résulte de notre part une hésitation qui diminue chaque jour le nombre de nos partisans.

Pendant ce temps le parti libéral, maître de la plus grande partie du pays, prépare ses moyens de résistance, et recrute de nouvelles troupes.

Je sais bien qu'une colonne de un bataillon avec deux pièces d'artillerie pourra toujours être sûre de traverser tout le Mexique sans rencontrer de résistance sérieuse, mais nous sommes si peu nombreux pour cette immense surface que nous ne pourrons jamais tout occuper à la fois. Nous serons obligés de courir toujours après un ennemi insaisissable qui fatiguera nos soldats par des marches et des contre-marches, et nous tuera ainsi plus de monde par les fatigues que par son feu.

Et pourtant tout cela aurait pu être évité si on l'avait voulu : il fallait se presser d'abord, et ensuite rester fidèle au programme de l'Empereur.

Lorsqu'à notre entrée, nous avons affiché cette proclamation du général Forey que, par les idées et par le style, on reconnaissait bien ne pas être de lui, les libéraux ont été sur le point de venir à nous. Ils ne fallait plus qu'un grain de sable dans le plateau pour le faire pencher de notre côté.

Je crains fort, en somme, que la guerre du Mexique ne soit bien funeste à notre pays et à son gouvernement. Vous allez en entendre de belles à l'ouverture des Chambres! Car ce que je vous raconte nous le disons tous, et il est impossible qu'on ne soit pas éclairé en France sur tous les détails de cette situation lamentable.

Il est grand temps que l'Empereur change ses agents, et fasse choix d'homme probes et intelligents, comme il y en a tant en France, pour venir les remplacer et mettre en pratique des idées libérales et régénératrices, et surtout qu'il n'envoie plus ses anciens espions.

Saligny doit lui servir de leçon.

Quand on paie un individu pour qu'il trompe son maître en votre faveur, on peut être sûr qu'il vous trompera plus tard : Saligny en est une preuve convaincante. Il a trompé le pays et l'Empereur sur les résistances que nous rencontrerions ici en suivant la marche qu'il nous a imposée, c'est-à-dire en nous accolant à des Marquez, à des Almonte, gens qui sont voleurs, immoraux et incapables.

Si nous étions venus ici seuls, avec notre titre de Français simplement, tous les partis seraient venus en amis au-devant de nous.

En mettant de côté réactionnaires stupides et libé-

raux outrés, nous avions pour nous la masse travailleuse et honnête de la nation, qui dans le fond est bien plus libérale que nous. Avec son concours, nous exterminions facilement le brigandage, et nous aurions alors donné au pays le gouvernement que nous aurions voulu. Quelle que soit sa forme, le pays eût accepté n'importe qui, ou n'importe quoi, du moment où il nous aurait vus tenter d'établir solidement les mêmes principes libéraux que chez nous.

C'est parce que l'Empereur, s'en rapportant à M. de Saligny, a suivi la marche opposée que nous sommes dans le gâchis, et Saligny nous y plonge de plus en plus parce que tous ses intérêts sont chez les réactionnaires.

Pour vous donner une idée de ce qu'il fait, je ne vous raconterai qu'une des nombreuses histoires qui courent sur son compte.

Un banquier d'ici, appartenant au parti rétrograde, M. L..., a été trouver M. de Saligny, avec lequel du reste il fait depuis longtemps des affaires du même genre, pour lui demander s'il fallait acheter une créance bien plus véreuse que celle de Jecker. Cette créance appartient à un banquier français qui, la sachant mauvaise et malhonnête, ne demandait pas mieux que de la vendre. M. de Saligny, moyennant deux cent mille francs de pourboire, aurait promis de faire rembourser cette créance.

Ceci est tellement fort que vous ne le croirez pas.

Pourtant la chose est vraie ; elle est racontée par un officier de marine français, dont la sœur est mariée à un de ces MM. L..., et qui n'a plus de ménagements à garder avec eux, parce que ce

M. L... rend sa sœur très malheureuse. Il a demandé un congé pour ramener sa sœur en France, et il a entre les mains les preuves de ce que je viens de vous dire.

Du reste, depuis fort longtemps à Mexico la légation française passe pour être une officine de tripotages où l'on fait commerce du nom français pour le remboursement des créances non fondées.

Depuis notre retour à Mexico, il paraît que M. de Saligny travaillait sur une échelle plus grande que jamais. Il promettait de faire rembourser telle créance moyennant telle somme, et exigeait d'avance une partie de cette somme.

Aussi depuis vingt jours qu'il est question de son rappel, les individus qui lui ont donné des avances les lui réclament avec acharnement. Lui ne veut pas les rendre, et leur répète à satiété que ce sont ses ennemis qui répandent ce bruit-là ; qu'il est mieux que jamais dans les papiers de l'Empereur.

Malgré ces assurances, les autres ne sont pas très convaincus, parce qu'avec raison entre canailles on doit se méfier les uns des autres. C'est à cause de cette méfiance que tous ces bruits ont transpiré, et qu'en ce moment on en fait partout des gorges chaudes.

Il ne fallait rien moins que notre présence ici pour ramener les Mexicains à la juste appréciation du caractère français. Il est vrai qu'il faut leur pardonner la mauvaise opinion qu'ils ont de nous, car ils n'ont jamais connu ici que des perruquiers et des ministres plénipotentiaires presque tous plus voleurs que leurs ministres à eux.

Il a fallu leur faire voir l'administration de notre armée, notre tenue, notre dignité, notre éducation pour qu'ils comprennent que la France est tout le contraire de ce qu'ils connaissent d'elle par les échantillons que leur envoient notre commerce et notre gouvernement.

Avec tout cela je croyais n'avoir rien à vous dire et cependant j'ai rempli deux feuilles de papier. C'est sans doute parce que je suis dans un état de fureur perpétuelle de voir dilapider ainsi les fonds de la France, salir le nom français, et mon pays marcher dans une voie qui peut lui coûter bien cher.

Samedi prochain nous passons une grande revue à l'occasion de la fête de l'Empereur. Le maréchal va donner des décorations.

Je vous annonce sans grand plaisir que je suis nommé officier de la Légion d'honneur. Si on voulait en nommer, il fallait bien que le choix tombât sur moi, car ceux qui avaient seulement trois ans de grade de chevalier ont été nommés.

H. L.

XXVII

Mexico, le 8 septembre 1863.

Au milieu de la comédie qui se joue sous nos yeux, nous ne savons plus que penser, et nous restons dans la plus grande incertitude.

Comme vous le savez depuis longtemps, le maréchal Forey et M. de Saligny sont rappelés. Il paraît que l'Empereur a enfin compris toutes les fautes qui ont été faites ici, et qu'il veut y porter remède. Mieux vaut tard que jamais!

Le rappel de ces deux personnages a produit un très bon effet sur la population.

Je ne parle pas de l'armée parce que nous n'avons jamais cru que ce système de stupidités et de canailleries pouvait durer. Nous regrettons seulement que ces rappels se soient fait attendre aussi longtemps.

Mais actuellement voici ce qui se produit : le maréchal malgré sa vanité n'a pas tout à fait digéré la lettre élogieuse que lui écrivait l'Empereur pour le rappeler, et ce qui m'étonne c'est qu'il ait reconnu que son rappel est en effet une disgrâce. Aussi il ne peut l'avaler, et au lieu de remettre tout de suite le commandement au général Bazaine, comme cela était son devoir, il le conserve, s'appuyant sur une phrase de la lettre de l'Empereur dans laquelle il lui est dit de remettre le commandement quand il le jugera opportun.

Ceci est de la pure politesse, car il y avait en même temps une lettre officielle du ministre qui ne faisait pas de politesse, et que le maréchal Forey a mise dans sa poche, sans en parler au général Bazaine; dans cette lettre il lui était enjoint de remettre le commandement à ce dernier.

D'un autre côté, Saligny, dont le rappel précédait d'un courrier celui du maréchal, a dans le principe fait mettre en doute ce rappel. Le journal *l'Estafette*, rédigé par un monsieur tout à la dévotion et à la

solde de M. de Saligny, mêlé dans les sales affaires dont la légation française est le marché, remplit depuis un mois les colonnes de son journal des jérémiades que lui inspire le rappel de Saligny, « de cet homme indispensable qui par son intelligence, son énergie, son honorabilité, a forcé l'intervention à marcher dans la bonne voie », etc., etc.

Ce journal représente le parti des banquiers voleurs, des réactionnaires pourris que nous avons placés au pouvoir par l'influence salignyste.

Ils ont tous des intérêts communs qui consistent à faire payer au nouveau gouvernement des créances véreuses.

L'opération était très avancée, marchait fort bien, les pots-de-vin étaient convenus; Saligny avait déjà reçu des avances, lorsque tout à coup arrive son rappel!

Jugez quelle stupéfaction dans cette bande de canailles!

On vient trouver Saligny; il nie d'abord. Mais le fait est trop patent; il est ensuite obligé d'avouer la vérité à ses associés, et il leur fait voir que toutes leurs espérances sont renversées s'ils le laissent partir.

Que faire alors? Monter une cabale, remplir les journaux de lamentations sur le rappel de cet homme illustre, indispensable à l'organisation du Mexique, et faire faire des adresses à l'Empereur par le gouvernement de la régence, et par l'*ayuntamiento* de toutes les villes.

C'est ce qui a lieu en effet.

Mais on comprend que le maréchal Forey, entré en

aveugle dans ce complot dont il ne démêle pas les vils mobiles, ne peut indéfiniment retenir le commandement, qu'il sera obligé un beau jour de le donner au général Bazaine, et que celui-ci, chargé des pouvoirs politiques en même temps que des pouvoirs militaires, non seulement ne se servira pas de M. de Saligny, mais le forcera à se rembarquer pour être sûr qu'il ne le contrecarrera pas par des menées souterraines.

Aussi Saligny cherche-t-il à se prémunir contre ce danger.

Depuis quatre jours il s'est résigné à publier son rappel. Espérant toujours que les adresses qu'il fait envoyer à l'Empereur changeront la décision impériale, il fait savoir qu'il ne peut quitter le Mexique en ce moment, parce que non seulement il a mangé la plus grande partie de son patrimoine à représenter la France en ce pays, mais que de plus il a contracté cinquante mille francs de dettes; que, pour les payer, il a donné l'ordre de vendre les dernières terres qu'il a en Normandie, et qu'il attendra le résultat de cette vente.

Tout cela, je vous le répète, est pour gagner du temps, et tâcher de mener à fin toutes ses ignobles opérations. Mais il a beau faire, il faut bien que le maréchal Forey parte d'ici à un mois, et alors si le général Bazaine a un peu de vigueur, et qu'il tienne ses promesses, il saura bien faire embarquer de force M. de Saligny, et il fera bien, car s'il laissait ici cette vipère, il aurait à s'en repentir.

Le maréchal Forey en refusant de remettre tout de suite le commandement au général Bazaine se

sera montré jusqu'à la fin ce qu'il a toujours été, c'est-à-dire un homme nul et vaniteux. Il entrave ainsi les opérations à venir, attendu qu'il faut un temps matériel suffisant au général Bazaine pour préparer son expédition, et faire entrer la politique dans la nouvelle voie libérale. Ainsi M. Forey atteint l'apogée de sa réputation en retardant les opérations même par son départ.

Et dire qu'il est possible que l'on confie à un homme pareil un corps d'armée dans une guerre européenne!

Voilà où en arrive l'Empereur avec son favoritisme, et sa rage de mettre au sommet des dignités tous les hommes sans foi dont il s'est servi pour faire son coup d'État.

Heureusement pour nous autres militaires, il n'y a rien à dire sur la moralité du maréchal Forey, et les raisons que l'on voudrait donner au retard qu'il met à partir, à savoir que ses intérêts sont liés aux sales affaires de Saligny, sont autant de calomnies.

Je le répète, ce n'est qu'un homme nul et vaniteux qui, par suite de ces deux défauts, a mis la France et l'Empereur dans une fausse position, parce que nous commençons à voir que la guerre du Mexique était un des appoints de la guerre de Pologne.

Seulement, tous les retards dus à l'ineptie du maréchal Forey ont dû contrecarrer horriblement les projets de l'Empereur, qui lui aurait écrit très durement par ce dernier courrier, à lui, à M. de Saligny et à M. Budin, le chef de l'administration.

Le bruit court que Maximilien ne vient plus parce qu'on veut lui donner la couronne de Pologne.

Alors qu'allons-nous faire du Mexique ? Pour lui-même son avenir m'intéressait peu ; mais c'est que maintenant cet avenir est lié aux intérêts et à la politique de la France, et je crois que notre cher pays n'en recueillera que des déboires.

H. L.

XXVIII

Mexico, le 23 septembre 1863.

Le maréchal et M. de Saligny ne veulent toujours pas partir. Ce dernier s'est fait voter comme récompense nationale 100,000 piastres (537,000 francs) par l'assemblée des notables. Le gouvernement de la régence n'a pas encore ratifié, mais on dit qu'il est disposé à le faire. En conséquence, cette récompense nationale sera payée sur les fonds que nous avons prêtés à la régence pour pouvoir marcher.

C'est assez curieux, comme vous voyez.

Il paraît que le général Bazaine aurait été trouver Almonte pour lui dire que la régence n'avait pas le droit de disposer ainsi de l'argent prêté au Mexique par la France. Almonte aurait répondu que la régence est souveraine, et que par conséquent elle est libre de faire ce qu'elle veut.

Si seulement le maréchal était parti, peut-être le

général Bazaine empêcherait-il cette nouvelle indélicatesse de Saligny qui demande l'aumône comme un misérable qu'il est.

Quelle opinion voulez-vous qu'on ait de la France lorsqu'on la voit représentée de cette manière?

Le courrier du commerce a apporté, assure-t-on, la nouvelle que Maximilien ne consent à venir que quand tout le pays sera pacifié, et qu'il y aura eu en sa faveur un vote universel.

Alors nous en avons pour longtemps sans revoir la France.

Avec l'entêtement du maréchal qui ne veut pas partir, et qui ne veut rien faire, nous perdons un temps précieux dont les libéraux ont déjà profité pour se réorganiser. Maintenant ils deviennent agressifs. A chaque instant nous avons de petits combats dans lesquels ils sont battus, bien entendu, quand ils s'adressent à nous. Mais il n'en est pas de même lorsqu'ils s'adressent à l'armée mexicaine, notre alliée.

Dernièrement ils sont venus attaquer Iguala où était une division tout entière. Au moment de l'attaque une compagnie qui venait d'être habillée par nous a passé à l'ennemi au grand complet; le reste de la division a pris honteusement la fuite sans tirer un seul coup de fusil. Voilà comment se conduit l'armée mexicaine, et il en sera toujours ainsi tant qu'on ne l'organisera pas à la française, avec des chefs français.

La morale de la chose est que nous sommes dans un fier pétrin dont nous ne pouvons sortir qu'avec beaucoup de vigueur, beaucoup de promptitude dans

nos mouvements militaires, et surtout en changeant de ligne de conduite, en lâchant le parti prêtre pour le parti libéral.

Espérons que le général Bazaine a reçu des instructions dans ce sens, et qu'il tiendra ce que l'on attend de lui.

Il n'est pas encore question de notre départ pour l'intérieur. Le maréchal veut encore attendre le courrier anglais avant de s'en aller, de sorte que nous ne pourrons pas nous mettre en marche avant le 10 ou le 15 octobre.

Personnellement ce retard ne me contrarie pas trop, parce qu'il est arrivé un affreux accident à mon beau cheval arabe. Il a été piqué par un scorpion ; à la suite de cette piqûre, il a eu la gangrène, une résorption purulente, et pendant huit jours on l'a cru perdu ; cependant il va mieux, mais il a une plaie horrible, et est dans un état de maigreur qui fait peine à voir. Le vétérinaire me fait espérer que dans vingt jours il sera en état de marcher, et que je pourrai l'emmener avec moi. J'en doute beaucoup, et je vais me décider à en acheter un autre.

Ma caisse n'est pas retrouvée, et je commence à être joliment au bout de mes effets ; néanmoins je ne veux rien me faire faire ; je m'habillerai de cuir pour aller à l'intérieur, et je conserverai ma bonne tunique et un pantalon seulement, pour faire le beau dans les villes.

Du moment que je ne vous parle pas de ma santé, c'est qu'elle est toujours excellente.

Nous sommes maintenant obligés de prendre des précautions contre le froid, car depuis trois jours

nous avons un temps du mois de novembre en France, et le ciel est couvert et triste au possible.

Heureusement pour nous distraire nous avons demain un grand bal chez le maréchal ; j'y ai fait inviter une famille charmante chez laquelle je vais souvent. Il y a quelques jours j'y ai déjeuné; vous ne pouvez vous faire une idée de ce festin, les noces de Gamache ne sont rien en comparaison : il y avait des plats à l'infini, des vins de toutes les couleurs, et on faisait tant d'instances qu'il fallait absolument manger de tout. J'ai eu beau me défendre, il m'a fallu céder aux enjôlements de quatre charmantes jeunes filles et de leur mère, et absorber tout ce qu'il leur plaisait de mettre sur mon assiette.

H. L.

XXIX

Mexico, le 8 octobre 1863.

Ainsi que je m'y attendais, je n'ai pas été nommé chef d'escadrons. Le maréchal a trompé toutes les prévisions en portant son choix sur un capitaine qui était le dernier auquel on pouvait penser, qui ne figurait même pas au tableau d'avancement, et qu'il a envoyé en France après la prise de Puebla.

Croyez bien que je ne suis pas découragé; je suis

heureux et ne regrette rien devant toutes les sympathies de mes camarades : elles sont unanimes ; même des officiers qui ne me connaissaient pas sont venus me faire leurs compliments de condoléance.

Le maréchal est enfin parti dimanche dernier, après nous avoir fait des discours dans le même style que ses ordres. Tout le monde est resté très calme et très froid devant ses protestations d'affection.

On lui a rendu les honneurs réglementaires ; on l'a reconduit jusqu'à un kilomètre hors de la ville. Là nous avons fait demi-tour, et lui a continué son chemin.

Il a dû voir qu'il partait peu chargé des sympathies du corps expéditionnaire qu'il a découragé par les dernières nominations qu'il a faites, car les autres armes, l'infanterie surtout, ont aussi été victimes de sa partialité.

Heureusement nous allons bientôt partir pour l'intérieur, d'après ce que l'on dit, et alors les distractions et les travaux de la marche, les émotions des petits combats que nous aurons encore, nous rendront à nous-mêmes. et nous feront vite oublier nos déboires.

Ici, personne ne sait plus où on en est. Le bruit que Maximilien n'accepte pas la couronne prend de plus en plus de consistance. Français et Mexicains sont dans la plus grande indécision. On se demande ce que l'on va faire du Mexique. Jusqu'à présent le général Bazaine a été impénétrable sur la ligne de conduite qu'il va suivre. Sa position est bien difficile, car il ne peut renverser le gouvernement de la

régence qui sera toujours une barrière infranchissable entre les libéraux et nous.

D'un autre côté nous sommes trop peu nombreux pour pouvoir occuper tout le pays.

Il faut faire abstraction de l'armée mexicaine alliée, qui continue à déserter par compagnies entières.

Tant qu'on n'arrivera pas à lui donner une organisation française, ce sera plutôt un embarras qu'une aide, et cependant cette armée nous coûte assez cher.

Ce qui nous paraît malheureusement certain, c'est que nous sommes ici pour longtemps, et que nous ne voyons pas le moyen d'en sortir.

Adieu, mes chers parents, je vous embrasse de tout mon cœur, et vous charge d'être mon interprète auprès de tous nos amis. Encore une fois soyez raisonnables, faites comme moi et acceptez les choses telles qu'elles sont.

H. L.

XXX

Mexico, le 24 octobre 1863.

La question du Mexique est plus embrouillée que jamais, et nous n'y comprenons absolument plus rien.

La régence est en révolte contre nos idées et nos intentions. Elle ne veut à toute force pas rapporter le décret sur le séquestre. De plus elle va promulguer un nouveau décret pour mettre les prêtres hors la loi commune, et les rendre seulement justiciables de leurs pairs, d'après la loi canonique.

On n'a pas idée d'un entêtement et d'un aveuglement pareils.

Le général Bazaine ne sait que faire. Le seul moyen serait de déclarer l'état de siège, et de mettre la régence à la porte; mais c'est un moyen extrême, et je comprends qu'il n'ose pas l'employer.

Les mesures radicales ne sont pas, du reste, dans son caractère, qui est peut-être empreint de faiblesse. Il ménage trop la chèvre et le chou.

Il paraît qu'il aurait dit ces jours derniers que s'il voulait il aurait bientôt éclairé la situation, mais qu'il n'osait le faire parce qu'il n'avait reçu de Paris aucune instruction, et qu'il croyait qu'on voulait laisser les choses dans l'obscurité. Pour mon compte, je ne crois pas à ce cancan, et je suis convaincu, au contraire, que l'Empereur voudrait bien avoir une solution à annoncer aux Chambres. Le doute dans lequel on se trouve nous fait le plus grand tort.

Les guérilleros se montrent de nouveau partout; il y a une quinzaine de jours, à six kilomètres de Vera-Cruz, il ont enlevé les rails du chemin de fer, et ont fait feu sur le convoi qui a déraillé. Mon ami Ligier, qui venait d'être nommé chef de bataillon à la légion étrangère, se trouvait dans le train; il a reçu trois balles et est mort.

Dans le Nord, on dit que les libéraux réunissent leurs troupes, et veulent s'opposer à nos excursions. Je ne crois malheureusement pas à cette nouvelle; les libéraux, plutôt que de nous attendre en rase campagne, fuiront toujours devant nous; seulement ils nous harcèleront continuellement et couperont nos communications.

J'ai peu de confiance dans les résultats de l'entreprise que nous allons tenter. La première colonne de notre division est partie hier; elle s'arrête à Tepiji, à quinze lieues d'ici, sur la route de Queretaro. Dans huit ou dix jours au plus tard, nous allons la rejoindre avec le reste de la division. Nous irons tous ensemble à Queretaro qui est à cinquante-quatre lieues de Mexico. Nous y serons du 12 au 15 du mois prochain, et nous attendrons le général en chef.

Il est probable que nous pousserons alors à Guanajuato et à San Luis.

Serons-nous plus avancés là qu'ici? J'en doute!

La morale de la chose, c'est que nous ne voyons pas le moyen de sortir du Mexique; plus nous allons et plus la question s'embrouille et devient difficile.

Mon cheval est sauvé; je pourrai l'emmener, et j'espère pouvoir le monter dans un mois.

On m'a écrit d'Orizaba que ma caisse est retrouvée, et qu'on me l'enverra par la première occasion; peut-être le convoi qui arrivera demain me l'apportera-t-il. J'ai donc été bien inspiré en ne me faisant pas faire d'effets.

H. L.

XXXI

Mexico, le 8 novembre 1863.

Nous partons demain matin, et je n'ai que quelques minutes à vous donner, car j'ai encore tous mes préparatifs de départ à faire.

Nous allons à Queretaro avec notre division tout entière.

Le général Bazaine avec la première division se dirige vers l'ouest.

Nous ne savons nullement ce que nous allons faire, ni jusqu'où nous irons. Il est cependant probable que, tout en prenant des chemins différents, nous nous réunirons quelque part, car nous emmenons avec nous le matériel de siège, le parc du génie, et le parc d'artillerie de toute l'armée.

Je ne crois ni à de nouveaux sièges, ni à de grands combats ; nous aurons tout au plus de petites escarmouches d'avant-garde, et je suis sûr que nous entrerons dans toutes les villes sans coup férir.

Lorsque vous recevrez cette lettre, vous apprendrez par les journaux les résultats de la lutte entre le général en chef et la régence. Le général Bazaine, s'appuyant sur les ordres de l'Empereur, a forcé la main à Almonte et à Salas qui se sont résignés à

rapporter le décret sur le séquestre, et à en rendre un autre pour rassurer les acquéreurs des biens du clergé et les possesseurs de *pajaros*. On appelle ainsi les assignats émis par l'ancien gouvernement sur les biens non encore vendus.

L'archevêque n'a pas voulu s'associer à ces mesures, et a protesté dans le *Journal officiel*, donnant pour raison qu'il ne peut aller contre les ordres du Pape.

Vous voyez que la cour de Rome nous est un obstacle jusqu'au Mexique.

Ces décrets bien que rendus ne sont pas exécutés, et les individus auquels on avait fait l'application du séquestre n'ont encore pu rentrer en possession de leurs biens.

Toutes ces luttes, bien que leur dernier résultat ait produit une impression favorable à l'intervention, tiennent néanmoins les populations dans l'incertitude, et il est fort à désirer que Maximilien arrive pour annihiler la régence. Si on le voit marcher franchement dans les voies de l'intervention, je ne doute pas de l'adhésion de la plus grande partie du pays. C'est le plus sûr moyen de pacifier le Mexique, ce qui ne veut pas dire que nous allons bientôt rentrer. Je crois au contraire que pas un homme ne sortira d'ici avant la fin de l'année prochaine.

Nous craignons beaucoup que le général Douay ne soit nommé gouverneur des provinces du Nord; dans ce cas nous sommes de ce côté pour un temps indéfini. Ce ne sera pas amusant, car il paraît que, Guadalajara exceptée, toutes les villes de cette région sont bien tristes.

Pour mon compte cela m'est indifférent; le temps passera aussi bien ici que là et nous amènera toujours à l'époque de la rentrée et au bonheur de vous revoir.

H. L.

XXXII

Queretaro, le 22 novembre 1863.

Par le courrier j'ai reçu dix lettres, de vous, d'un de mes anciens généraux et de mes amis; j'en ai eu pour deux jours à lire, et j'ai été bien heureux.

Après avoir tant désiré quitter Mexico, j'ai regretté de partir, lorsque le moment est arrivé. Je m'étais créé un cercle de relations fort agréables; la famille dont je crois vous avoir parlé dans une de mes précédentes lettres est vraiment charmante, et me témoignait beaucoup d'affection. Maintenant que nous sommes en route depuis douze jours, les occupations, la marche, les distractions effacent les regrets, et me rendent tout à moi-même.

Nous sommes à Queretaro depuis trois jours; nous y sommes arrivés sans coup férir. L'ennemi recule au fur et à mesure que nous avançons. Seulement, comme nous sommes obligés de garder notre ligne, nous nous affaiblissons toujours en avançant, et si nous marchons encore quelque temps le général de division n'aura plus avec lui que son état-major.

Nous avons été très bien reçus par la population de Queretaro : c'est la seule ville qui jusqu'à présent nous ait fait bon accueil.

Trois jours avant notre arrivée les libéraux avaient abandonné Queretaro, n'y laissant qu'une bande de cinq cents cavaliers qui inspiraient la terreur par leurs menaces de pillage et d'incendie. C'est cette circonstance qui a pressé notre marche, et nous a fait franchir en neuf jours la distance de cinquante-quatre lieues qui sépare Mexico de Queretaro.

La veille de notre arrivée nous avons appris un triste événement.

Comonfort, venant de San Luis, se rendait à Queretaro; en route il apprend que cette dernière place est évacuée par les siens. Il change alors de direction, gagne sur la droite, pour se porter sur Celaya où sont réunies toutes les forces libérales. A quatre lieues de Celaya son escorte, forte de cent hommes, est attaquée par une bande de brigands; dans cette rencontre l'escorte prend la fuite, et Comonfort est tué avec dix de ses officiers. On n'est pas encore bien fixé sur le nom de cette bande. Les uns disent que ce sont des brigands travaillant pour leur compte en dehors de tout parti ; d'autres croient plutôt, et je suis de leur avis, que ce sont des brigands nos alliés. Tristes alliés !

Quoi qu'il en soit, mon opinion est que la mort de Comonfort est un fait très regrettable, car il était du petit nombre des Mexicains que l'on n'accusait pas de concussion. Il jouissait d'une très grande influence, et si, comme on l'assure, il avait l'intention de se rallier à l'intervention, il aurait entraîné tout son parti.

Les journaux nous ont apporté la nouvelle de l'acceptation de Maximilien qui à nos yeux équivaut à un refus, car nous sommes trop peu nombreux pour avoir la prétention d'occuper tout le pays, de le pacifier, et de le faire voter même avec un semblant de régularité.

Le grand malheur est qu'il n'y a pas un drapeau auquel les Mexicains *juste milieu* puissent se rallier.

La régence est détestée, et d'autre part les Mexicains ne peuvent se rallier au général Bazaine qui n'a aucun caractère officiel à cet égard.

La présence de Maximilien aurait un très grand poids, et j'estime que les gens indécis se jetteraient dans ses bras, surtout s'il lâchait le parti réactionnaire pour se rapprocher du parti libéral.

Quoi qu'il en soit, plus nous allons, et plus tout se complique; si Maximilien ne vient pas bientôt, il manque peut-être l'occasion, et alors nous n'osons plus fixer de limites à notre séjour en ce pays, car la France est obligée d'en faire la conquête, ou du moins de l'occuper indéfiniment.

Vous recevrez cette lettre, si elle vous arrive, juste le 1er janvier pour vous porter mes vœux de bonne année; le plus ardent que je forme est que vous preniez en patience le temps de notre séparation, qui, je le crains fort, est encore d'un an au minimum. Je dis : si cette lettre vous arrive, parce qu'elle va partir par la diligence qui n'est pas escortée. Or, d'ici à Mexico la diligence est dévalisée en moyenne cinq fois sur six, et il est possible que les bandits, qui habituellement respectent les dépêches, s'en emparent cette fois.

Si par bonheur vous recevez cette lettre, ne vous étonnez pas si d'autres ne vous parviennent point, comme c'est probable, car plus nous nous avançons vers le Nord, plus les diligences sont arrêtées et dévalisées.

Nous attendons le général en chef avec le reste de nos forces disponibles vers le 25 ou le 26. Nous nous mettrons alors en route pour Guanajuato et probablement San Luis. Nous n'aurons pas, je crois, le plus petit combat à espérer.

On m'apprend à l'instant que l'archevêque a donné sa démission de la régence.

Adieu, je vous embrasse et suis toujours bien à vous.

H. L.

XXXIII

Celaya, le 4 décembre 1863.

Vos lettres du 31 octobre me sont arrivées hier; jamais je n'avais reçu de vos nouvelles aussi promptement.

Si mes lettres vous apportent une grande joie, il en est de même des vôtres, je vous assure; apprendre que vous allez bien, que vous prenez bravement votre parti de mon absence, est pour moi un bonheur

qui me fait bien vite oublier tous les ennuis que j'ai eus. Du reste j'en ai complètement fini avec les regrets et le souvenir des déboires.

Depuis que nous sommes en route, je me retrouve dans mon élément, j'ai repris mon activité, et j'oublie tout le reste.

Nous sommes arrivés avant-hier à Celaya, où le général en chef nous a rejoints avec une autre colonne venant du côté de Morelia. C'est ici que le pauvre général Bazaine a appris la mort de sa femme. Vous pouvez vous faire l'idée de son chagrin, lui qui ne vivait que pour sa femme et qui reportait tout à elle. Il paraît qu'il est dans un état de prostration inexprimable.

Aujourd'hui, à huit heures du matin, il a assisté avec ses officiers seulement à un service funèbre. De notre côté nous avons fait dire par notre aumônier une messe à laquelle nous avons invité tous les officiers de la colonne.

C'est en rentrant de cette cérémonie que je vous écris à la hâte, car je n'ai que quelques minutes à vous consacrer. Nous partons demain, nous avons beaucoup à faire, et il faut que les lettres soient à la poste à trois heures.

Nous sommes venus en deux jours de Queretaro à Celaya. Selon son habitude, l'ennemi se retire toujours devant nous. Il paraît qu'il se concentre à Salamanca, et sur un autre point plus au nord, mais je suis sûr que là pas plus qu'ailleurs il ne nous attendra.

Demain nous partons pour Guanajuato où nous serons au bout de cinq jours de marche; là nous

attendrons de nouveaux ordres du général en chef qui n'a pas encore fait connaître ses intentions : peut-être viendra-t-il nous rejoindre, peut-être ira-t-il dissiper le rassemblement de Salamanca.

Notre situation ici semble toujours inextricable. La réponse si peu catégorique de Maximilien a produit très mauvais effet, et a augmenté l'indécision de tout le monde.

Il paraît en outre que M. Escandon,. membre de la commission qui a été offrir la couronne à l'archiduc, aurait écrit à sa famille que son avis à lui, d'après une conversation qu'il aurait eue avec Maximilien, était qu'il n'accepterait pas.

Néanmoins nous poursuivons toujours nos opétions ; puisque Maximilien veut des votes, nous allons aller dans toutes les capitales d'États. Nous sommes en tout encore à peu près dix mille hommes. Après Guanajuato, nous irons probablement à San Luis et à Guadalajara.

Le bruit court en ce moment que Vidaurri, le président des États de Nuovo Léon et de Monterey, se serait prononcé pour nous et aurait déclaré la guerre à Juarez.

Si cela pouvait être, ce serait pour nous un immense avantage, dans ce sens que nous ne serions pas obligés de nous rendre dans ses capitales, et qu'ensuite il pourrait aller lui-même à San Luis.

Il paraît certain que Comonfort avait l'intention de se rallier à nous. Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, sa mort est pour nous un malheur.

On parle aussi de l'intention qu'aurait Doblado

d'abandonner Juarez, et on dit qu'il y a des relations établies entre lui et le général en chef. Cela peut être, cependant je ne vois pas trop pourquoi Doblado se rallierait maintenant. Si Maximilien était là, ce serait autre chose ; sa présence nous éviterait très certainement toutes ces grandes courses que nous sommes obligés de faire à travers cet immense pays.

Le général Bazaine, au point de vue des opérations militaires, donne raison à tous ceux qui avaient confiance en lui. Quant aux menées politiques, il n'a rien laissé transpirer, et cela avec grande raison, les choses ne pouvant réussir qu'avec le secret le plus absolu.

Avant de quitter Mexico, il a eu une longue conférence avec M. de Saligny, qui toujours ne veut pas partir, et prend pour prétexte son prochain mariage. Il paraît que le général Bazaine, malgré les ordres qu'il avait reçus d'éloigner ce personnage, aurait consenti à fermer les yeux, et à le laisser à Mexico, à la condition qu'il ne se mêlerait plus de politique.

Mais par le dernier courrier arrivé hier, l'Empereur aurait écrit au général en chef de faire embarquer M. de Saligny pour la France ; le général est déclaré responsable de l'exécution de cet ordre.

Ceci nous prouve que ce pauvre Empereur comprend enfin qu'il a été trompé.

Nous espérons qu'il est aujourd'hui suffisamment renseigné pour savoir que la seule manière de donner une solution à la question du Mexique est de forcer la main à Maximilien, et de l'envoyer ici immédiatement.

Malgré ma bonne volonté, je ne puis écrire à d'autres qu'à vous. Excusez-moi auprès de nos parents et amis. Je vous embrasse.

H. L.

XXXIV

Guanajuato, le 12 décembre 1863.

Nous sommes à Guanajuato depuis trois jours. Vous ne pouvez vous faire une idée de ce qu'est cette ville, et je ne me serais jamais figuré qu'il en pût exister une dans de semblables conditions.

Guanajuato, centre de soixante-dix mille âmes, est bâti dans un ravin d'un pâté de montagnes excessivement tourmentées. Toutes ces montagnes sont argentifères, et il n'y a pas un pavé dans la ville qui ne renferme de l'argent.

Il y a environ deux cent cinquante ans, les Espagnols ont découvert ces gisements d'argent, et se sont mis aussitôt à les exploiter. C'est ce qui a donné naissance à la ville de Guanajuato dans un pays où il n'est possible d'établir aucune culture, et où il n'y a pas d'eau.

Toute la population vit de l'eau d'une seule mare située dans un ravin à deux kilomètres de la ville,

et qui est alimentée par les pluies. Il y a certainement un quart des habitants employés à aller chercher de l'eau aux trois autres quarts.

Guanajuato est dans une position très pittoresque et donne à première vue une impression très favorable : on sent qu'on est dans une ville riche; tout y est bien entretenu ; les maisons sont fort belles, et offrent un grand confortable. C'est de toutes les villes du Mexique celle où jusqu'ici j'ai rencontré la meilleure société. Tous ces propriétaires de mines sont des gens instruits, bien élevés, et qui ont beaucoup voyagé. Nous avons été parfaitement accueillis dans l'intérieur des familles, quoique à notre entrée, la réception ait été glaciale.

Je suis logé chez le propriétaire d'une hacienda à bénéfice, c'est-à-dire d'une ferme ou établissement à argent.

J'ai été visiter l'hacienda et les mines ; c'est dans ces mines qu'a été creusé le premier puits il y a plus de deux cent cinquante ans. Le temps que nous a pris l'examen détaillé de la fabrication de l'argent ne nous a permis de descendre qu'à cinq cents mètres de profondeur. Nous devions y retourner aujourd'hui, mais l'ordre de départ de demain nous en empêche.

Tels étaient les procédés d'extraction de l'argent il y a cent cinquante ans, tels ils sont encore aujourd'hui.

Les mines sont concédées par le gouvernement à celui qui découvre les filons. L'État prélève un droit de 22 0/0 sur tout l'argent produit. C'est un de ses principaux revenus, aussi tient-on beaucoup à ce que l'on travaille toujours ; tout concessionnaire de

mines qui ne fait pas travailler pendant quatre mois perd sa concession.

Pour l'extraction du minerai, le maître s'entend avec les ouvriers, et partage à part égale le minerai extrait par eux ; il leur achète l'autre part selon la richesse du minerai.

Mon propriétaire me racontait qu'il y a quelque temps un de ses ouvriers qui exploitait un filon très pauvre qui lui rapportait quatre francs par jour est tout à coup tombé sur un filon tellement riche que dans l'espace de deux semaines il a gagné quatre mille piastres, c'est-à-dire 20,000 francs. A lui seul il avait donc extrait pour 40,000 francs de minerai, puisque le maître en a eu la moitié.

Le minerai extrait est porté dans l'hacienda où on le réduit en poudre impalpable ; on le mêle ensuite avec du mercure. Ce mélange se fait au moyen de mules qui pétrissent cette boue semblable à du mortier.

Lorsque le mélange est bien fait, on lave cette boue de manière à ne laisser que l'amalgame que l'on met dans une cornue. Le mercure s'évapore, et il reste en définitive l'argent.

Je puis vous assurer que nous ne sommes pas tombés en extase devant cette manipulation d'argent.

J'aime bien mieux la Lorraine, où il n'y a pas de mines d'argent, mais où il y a de l'eau, et où au moins le pauvre n'est pas exposé à mourir de soif comme ici.

Vous ne vous figurez pas quel mal nous avons eu pour pouvoir camper nos troupes le plus près possible de la mare, sur ces têtes de rochers dénudés.

C'est à tel point que le lendemain de notre arrivée nous avons dû faire partir le plus gros de nos troupes pour Silao, à cinq lieues d'ici.

Guanajuato devait être un centre d'approvisionnement ; mais le général Douay s'est empressé de rendre compte de la position au général en chef, en lui demandant avec instance de partir.

La réponse est arrivée aujourd'hui, et nous partons demain dimanche, ne laissant à Guanajuato qu'un bataillon de garnison.

Mardi nous serons à Léon où nous attendrons un convoi de Mexico. Notre séjour dans cette ville sera de dix ou douze jours, et aura aussi pour but de couvrir la marche du général en chef qui, avec la grosse colonne, va à Guadalajara.

Lorsque nous aurons atteint ce but, nous irons à Lagos, et de là à San Luis et à Zacatecas. Vous voyez que nous avons encore bien du chemin à faire. D'ici à San Luis, en passant par Lagos, nous avons cent lieues ; mais nous nous dépêcherons.

Doblado n'est pas encore rallié.

Il y a quatre jours il avait promis d'une façon presque formelle de venir à nous, et ensuite, il n'a plus voulu. Le général en chef aurait, dit-on, rompu les pourparlers et l'aurait envoyé promener. Ceci l'aurait fait réfléchir, car il y a une commission, dont fait partie mon propriétaire, qui doit aller voir ce soir le général Douay afin de renouer les relations.

Doblado, bien que ce soit un voleur, est aimé dans son État, parce qu'il sait y maintenir l'ordre et n'est pas tracassier ; son adhésion pourrait nous servir beaucoup.

En attendant, nous sommes sur les grands chemins, passant du froid au chaud, et réciproquement, ce qui n'a d'influence que sur nos visages qui continuent à changer de peau. La santé de toute l'armée et la mienne en particulier sont excellentes. Cette vie de mouvement m'intéresse beaucoup; le temps passe sans que nous nous en apercevions. Il n'y a pas de place pour l'ennui, je vous assure, et s'il m'arrive encore parfois de penser à mon épaulette de chef d'escadrons, c'est bien rare.

Très problablement nous continuerons à courir le pays jusqu'au mois de septembre ou d'octobre de l'année prochaine. J'aurai alors plus de deux ans de Mexique, et je demanderai à rentrer sans aucune vergogne, comme disent les Espagnols. En attendant cet heureux jour de la réunion, continuez à vous bien porter et à prendre patience.

Aujourd'hui les notables de la ville se sont constitués en commission pour aller chez le général Douay lui exprimer leur désir de voir s'opérer un rapprochement entre le général en chef et Doblado.

Demain ils partent avec nous pour Silao afin de se présenter au général Bazaine, prendre ses inspirations, et aller ensuite à Doblado. Cela peut réussir, nous dispenser de parcourir tous les États du Nord, et avancer beaucoup notre retour. Ma première lettre vous renseignera à cet égard.

Je n'ai plus le temps d'écrire à personne; soyez mon interprète auprès de tous.

Je vous embrasse.

H. L.

XXXV

Silao, le 13.

Nous arrivons à Silao où nous mettrons dans un instant nos lettres à la poste.

La commission sort de chez le général Bazaine qui lui a dit que, Doblado le tenant dans l'incertitude depuis longtemps, il ne voulait plus entendre parler de lui.

Le général en chef a cassé les nominations municipales et politiques qu'avait faites le général Douay, à Guanajuato. Ces nominations étaient cependant tombées sur des personnes très honorables, que le général Bazaine, sur les inspirations d'Almonte, remplace par des gens tarés. Il y a encore là-dessous, d'après ce qu'on assure, des affaires d'argent dont le général Bazaine est très innocent bien entendu, mais il est la dupe d'Almonte.

Ce changement a produit le plus mauvais effet.

On dirait vraiment que cette triste campagne du Mexique est destinée à être marquée du sceau de la fatalité depuis son commencement jusqu'à sa fin.

H. L.

XXXVI

Zamora, 26 décembre 1863.

Il est dix heures du soir, et nous partons demain à six heures. Je suis obligé à mon grand regret d'être très bref.

Ma dernière lettre est datée du 12 de Guanajuato. Comme je vous le disais alors, nous avons quitté cette ville le 13 pour nous rendre à Léon, croyant aller de là à Lagos et ensuite à Aguas Calientes, Zacatecas et San Luis.

Mais le général en chef en a décidé autrement. Arrivé à Léon un jour avant nous, le général Bazaine a cru, d'après les renseignements qu'il avait reçus, que le gros de l'armée ennemie était à Lagos.

Au lieu de nous laisser suivre le chemin qui était le nôtre, il a voulu cueillir tous les lauriers, et s'est mis à la poursuite de l'ennemi, pendant qu'il nous faisait descendre sur le Rio Grande pour nous rapprocher de Morelia où se trouve Marquez, qui, d'après quelques rumeurs auxquelles on ajoutait peu de foi, devait être attaqué par Uraga, le général en chef de l'armée ennemie.

Tout s'est passé contre les prévisions du général

Bazaine : arrivé à Lagos où il croyait tomber sur l'ennemi, il apprend que celui-ci a plusieurs jours d'avance sur lui, et est à Aguas Calientes. Il va jusqu'à cette ville qu'il trouve évacuée : l'ennemi étant déjà à Zacatecas.

Nous au contraire qui, en quittant Léon, marchions sans nous presser, apprenons à la deuxième étape que Marquez a été attaqué très vigoureusement dans Morelia par Uraga le 18 ; que Marquez a repoussé l'ennemi qui après cet échec était en retraite sur Zamora, pour regagner la route de Guadalajara, afin de ne pas tomber en terre chaude (occidentale bien entendu).

A cette nouvelle, nous faisons force de marche ; nous avons fait vingt-deux lieues en trente-quatre heures, par une pluie battante, sur des chemins glaiseux où les hommes et les chevaux ne tenaient pas debout, surtout la nuit après le coucher de la lune.

Nous sommes arrivés à Zamora à huit heures un quart du matin. L'ennemi qui a appris très tard notre proximité a changé sa route, et a été obligé de revenir sur le chemin de traverse de Morelia par la sierra.

Son arrière-garde, qui était encore à Zamora, ne nous attendait qu'à onze heures ou midi. Aussi l'avons-nous complètement surprise et enlevée ; elle n'a même pas essayé de se défendre.

Nous étions trop fatigués pour continuer la poursuite, et de plus nous n'avions plus de vivres ; notre convoi n'ayant pu aller aussi vite que nous, était resté en arrière. Il vient d'arriver aujourd'hui.

Toute la journée a été employée à organiser une

colonne mobile avec des mulets et de l'artillerie de montagne seulement, pour opérer dans la sierra.

Ayant été occupé à cette organisation tout le jour et une partie de la nuit, je n'ai pu me mettre à mon courrier qu'à dix heures.

En ce moment l'ennemi est dans la montagne, n'ayant plus d'autre ligne que la terre chaude dont il a une peur bien plus grande que nous. La route de Guadalajara lui est fermée. Il se tient sur la porte de la terre chaude jusqu'à ce que nous le forcions à y entrer, ce qui aura lieu demain ou après.

Cette marche sera très fatigante pour les hommes, car depuis trois jours il pleut, et le terrain doit être détrempé, en outre le temps a l'air de vouloir se maintenir à la pluie.

Malgré toutes nos manœuvres habiles, et nos marches forcées, je ne crois pas que nous puissions jamais atteindre l'ennemi ; mais nous le forcerons à entrer dans la terre chaude sans l'y suivre. Une fois dans la terre chaude les fièvres, et surtout la peur des fièvres, disperseront cette armée aussi bien que nous pourrions le faire.

Pour arriver à ce résultat, nous resterons probablement quelques jours à la porte des terres chaudes, après quoi nous irons tranquillement à Guadalajara qui est, dit-on, défendu par trois mille hommes, mais ils ne nous attendront pas plus que les autres.

Guadalajara sera sans doute le terme de nos courses, car où irions-nous après ?

Que Maximilien se presse donc de venir jouir de l'empire que nous lui conquérons bien plus par nos jambes que par nos sabres.

Quelle que soit sa promptitude, je ne compte cependant pas que nous puissions rentrer en France avant le vomito. Il faut en prendre son parti, et ne songer au retour que pour le mois d'octobre ou de novembre de l'année prochaine.

En attendant, ma santé est excellente, soyez tranquilles; j'ai un appétit qui effraie mes camarades ; eu un mot l'activité me va beaucoup mieux que le repos, tant pour le physique que pour le moral.

Avant de partir nous laissons nos lettres au payeur qui les enverra à Léon. Dieu veuille qu'elles ne soient pas prises en route par les guérilleros. Si par hasard il vous arrivait de ne pas recevoir de mes lettres par un ou plusieurs courriers, ne vous inquiétez pas, d'abord à cause des guérilleros, et aussi parce qu'il peut se faire que pendant que nous serons dans les montagnes, nous n'ayons de communications avec personne.

Je vous embrasse.

H. L.

XXXVII

La Piedad, le 13 janvier 1864.

Depuis ma dernière lettre datée de Zamora du 26 décembre, nous avons fait bien du chemin, ce qui heureusement a abouti à un certain succès.

Ainsi que je vous l'annonçais, notre petite colonne légère débarrassée de voitures, et n'ayant que des mulets pour moyens de transport, s'est lancée dans la montagne, par des chemins tout au plus praticables pour des chèvres.

Nous savions que le général Uraga, commandant en chef l'armée mexicaine, s'étant vu arrêté dans sa marche sur Zamora par notre arrivée dans cette ville, faisait filer toute son armée et tous ses bagages par une route allant de l'est à l'ouest, et qui aboutit à la route de Colima à Guadalajara.

Son intention était de se rendre dans cette dernière ville. La route qu'il suivait, et qui du reste est assez mauvaise, est séparée de Zamora par un pâté de montagnes dans lesquelles il ne croyait pas que nous oserions nous engager.

En deux jours nous traversons la partie la plus élevée et la plus difficile de ces montagnes, et nous tombons sur un village nommé Los Reyes où Uraga avait son quartier général.

Instruit de notre arrivée, il s'empresse de partir précipitamment dans la direction de Colima avec les troupes qu'il avait avec lui.

Nous ne jugeons pas à propos de le poursuivre, parce que nous avions mieux à faire vers l'est, où se trouvait l'autre moitié de son armée et toute son artillerie.

Nous apprenons aussi que dans un petit village, nommé Periban, situé à trois lieues au sud de Los Reyes, se trouvait la *Mastronsa*, c'est-à-dire le matériel de maîtrise composé d'une machine à forer les canons. Nous nous y rendons le lendemain de notre

arrivée à Los Reyes. Là on nous dit que quatre ou cinq cents cavaliers étaient partis la nuit avec un convoi de cent cinquante mulets chargés d'armes et de munitions. Notre cavalerie se lance à sa poursuite et s'empare des mulets qui sont abandonnés par les troupes chargées de les escorter.

Pendant ce temps nous étions restés à Periban à reconnaître les deux maîtrises qui étaient magnifiques ; dans l'impossibilité de les emporter, le général Douay s'est décidé à les faire briser.

Je regrette qu'il ait pris cette décision, car c'est jeter sur nous un vernis de destruction qui ne convient pas à l'esprit de la guerre que nous faisons ici.

A sa place j'aurais mieux aimé laisser ces deux machines à Uraga. Mais il n'était pas besoin d'un tel désintéressement ; il suffisait d'emporter quelques pièces principales pour les mettre dans l'impossibilité de fonctionner ; en outre, Uraga était déjà beaucoup trop désorganisé pour songer à emporter, après notre départ, ces machines plus loin, et surtout pour s'en servir.

Nous avons détruit là pour une grande valeur (plus d'un million) qui forcément serait revenue au gouvernement que nous voulons établir.

Après ce beau coup, nous avons pris une assez mauvaise route qui se dirige vers l'est pour nous mettre à la poursuite du tronçon de gauche de l'armée d'Uraga et de son artillerie. Cette artillerie avait deux jours et demi d'avance sur nous ; mais nous avons tellement marché et le jour et la nuit, que le troisième jour nous étions sur ses talons.

Se voyant forcés de combattre ou d'abandonner

leur artillerie, les libéraux qui avaient pour eux l'avantage du nombre, du terrain dans ce pays de montagne, et surtout l'avantage de l'artillerie, car ils avaient quinze pièces, dont neuf de campagne rayées, tandis que nous n'avions que trois petits obusiers de montagne, ont mieux aimé prendre ce dernier parti.

Après une marche de neuf lieues, le 31 décembre, nous nous arrêtons pour camper dans une gorge grandiose où se trouvait la seule eau qu'il y eût à cinq lieues à la ronde. Les hommes y font la soupe et se reposent jusqu'à une heure du matin. Nous nous remettons en marche, et à la pointe du jour, nous voyons, dans une éclaircie dans la forêt, les restes de grands feux.

Nous nous approchons, et nous trouvons là les neuf pièces de campagne rayées, sur les cendres des affûts qui les avaient portées.

Voilà nos étrennes.

Nous transportons, par une pluie battante et avec des peines inouïes, ces canons sur des traîneaux jusqu'à Uruapan, qui était le centre ou plutôt la base d'opérations d'Uraga depuis son échec à Morelia. Les troupes qui s'y trouvaient ont pris précipitamment la fuite comme toujours, et se sont dirigées vers la terre chaude en emportant encore six petits obusiers de montagne.

Il ne fallait pas songer à les poursuivre, parce que nos troupes étaient exténuées de fatigue, et que de plus le général en chef nous rappelait. A Uruapan, les libéraux, avant de partir, ont détruit énormément de matériel, et cependant nous en avons encore trouvé

beaucoup que nous avons aussi été obligés de détruire, ne pouvant l'emporter.

Après deux jours de repos, nous nous sommes remis en marche directement par Zamora, en traversant la partie Est de la montagne. Cette marche a duré trois jours. Nous emportions avec nous nos neuf canons chargés sur des chars du pays attelés de bœufs. Le dernier jour, le chemin était si mauvais qu'il a fallu faire transporter ces canons à bras d'Indiens.

Notre marche dans la sierra a duré onze jours ; elle nous a beaucoup intéressés ; nous étions comme le chasseur à la poursuite du gibier, le suivant à la piste.

Cette sierra est magnifique, très pittoresque, et couverte de sapins admirables. En revenant surtout, nous avons suivi une vallée dite des *Once Pueblos*, parce qu'il y a là onze villages, qui est de toute beauté et parfaitement bien cultivée. Malheureusement nous n'avons pas joui comme nous l'aurions dû de ce beau spectacle, parce qu'étant dans la région des nuages, nous avons eu presque constamment de la pluie.

Nous pensions nous reposer à Zamora, mais le général en chef qui avec fort peu de monde marchait sur Guadalajara, ne nous sachant pas si, avancés dans la sierra, nous avait envoyé l'ordre de nous rendre à la Barca pour le soutenir, si besoin était.

Après avoir fait seulement étape à Zamora, nous partons dans la direction de la Barca. A la fin de notre premier jour de marche, nous traversons un fond entouré de montagnes de tous côtés.

A chaque pas dans ce fond, il y avait des sources d'eau bouillante qui jaillissaient avec une grande force; c'était véritablement fort curieux à voir. Ayant voulu m'assurer de la température de cette eau, j'ai été puni de ma curiosité, car je me suis brûlé le doigt.

L'eau de toutes ces sources forme un grand nombre de lagunes littéralement couvertes de canards sauvages, d'oies, de grues, et de toute la variété des oiseaux aquatiques. C'est certainement la patrie de ces animaux.

Nous avons été à la chasse, et nous avons tué des canards à ne savoir qu'en faire. Dans cette chasse, il m'est arrivé deux incidents : le premier est de m'être embourbé avec mon cheval dans une lagune; nous avons eu toutes les peines du monde à nous en tirer l'un et l'autre, après toutefois avoir fait séparation de corps.

Le deuxième c'est qu'au moment où j'allais ramassser un canard que j'avais tué, un aigle s'abat sur mon gibier et l'enlève à mon grand ébahissement.

A la Barca, le général en chef nous prévient qu'il n'a plus besoin de nous, et nous donne l'ordre de nous rendre à la Piedad, située aussi sur le Rio Grande.

Dans cette dernière ville, ce fleuve, le plus considérable du Mexique, roule peu d'eau en cette saison et est entouré de rochers.

Mais à la Barca, qui n'est qu'à trois lieues du grand lac de Chapala, le fleuve est beau et large et toujours navigable. Il n'y a pas de pont, et nous

aurions dû en établir un si nous avions dû aller plus loin.

Près de la Barca se trouve une hacienda magnifique appartenant à un nommé Villarde qui était général à Zamora. Lorsque nous y sommes arrivés, il a tourné casaque et s'est déclaré pour nous; le général Douay l'a nommé commandant militaire des troupes mexicaines du district de Zamora. Toutes les troupes qu'il a levées, et qui bien entendu sont à notre solde, ont été placées par lui dans son hacienda pour le défendre contre les libéraux.

Ce marquis de Carabas, tellement bête et vaniteux qu'il est nommé dans le pays *l'Ane d'or*, nous a donné un spectacle de la féodalité. Les trois mille Indiens employés à son hacienda tremblent devant lui, comme devant le diable en personne.

Nous en avons vu un exemple.

Lorsque nous sommes arrivés, nous avons trouvé un homme à la cangue, c'est-à-dire couché sur le ventre, ayant le cou et les mains pris entre deux pièces de bois dans lesquelles on a pratiqué des ouvertures en demi-cercle.

Nos soldats ont délivré ce malheureux qui est venu prier en grâce que l'on affirme à son maître qu'il n'avait pas demandé à être délivré, car il était exposé à avoir une augmentation de quinze jours de ce même supplice. La faute qu'il avait commise était d'avoir été en retard de cinq minutes pour atteler la voiture du Villarde.

Ce M. Villarde qui traite ainsi ses travailleurs, aime néanmoins les pastorales. Il nous a donné sur son petit théâtre une représentation de jeunes bergers

et bergères chantant et dansant; ensuite on a joué une espèce de tentation de saint Antoine; c'était vraiment à mourir de rire.

En quittant la Barca, nous avons fait une étape de dix lieues. Nous étions en train de dîner, et nous ne pensions qu'au bonheur de nous coucher, lorsqu'on vient apprendre au général que la Piedad, située à sept lieues, et qui s'est prononcée pour nous il y a quinze jours, était vigoureusement attaquée par sept ou huit cents libéraux.

Nous nous remettons alors en marche immédiatement, et à quatre heures du matin, nous arrivons à la Piedad. L'ennemi, averti de notre approche, s'était hâté de déguerpir.

Nous avons trouvé toute la population dans un émoi dont vous pouvez vous faire une idée, sachant combien les Mexicains sont peureux : ils avaient reçu une douzaine d'obus. Nous avons été accueillis comme des libérateurs.

Au jour, à notre grand étonnement, nous avons vu, sortant de leurs maisons, presque toutes les femmes et beaucoup d'hommes marchant sur leurs genoux et se rendant à l'église pour remercier Dieu de la délivrance de la ville. Dans bon nombre de maisons, et particulièrement dans la nôtre, on a fait, à cette occasion, des chapelles entourées de scènes tirées de l'histoire sainte : on voit Dieu créant le monde et les animaux, Eve sortant d'Adam, le massacre des Innocents, la naissance du Christ, les Rois mages, etc., etc., le tout en petites figures de cire, d'un drôlatique dont rien n'approche, surtout les femmes portant toutes des

crinolines. Voyez-vous tous ces personnages ainsi affublés ?

Malgré tous ces naïfs recours à Dieu, je crains bien que les pauvres habitants de la Piedad ne soient après notre départ les victimes des libéraux.

Quoique nous ayons dispersé une grande partie de l'armée d'Uraga, il n'en est pas moins vrai qu'il existe encore des tronçons assez forts et pourvus d'artillerie. L'un de ces tronçons, celui qui a attaqué la Piedad, est à Penjamo, à neuf lieues de nous; les autres se réunissent à Colima.

Peut-être aurait-il fallu pour achever notre besogne aller jusqu'à Colima. Mais le général en chef en a décidé autrement : il vient d'écrire au général Douay de se porter rapidement à Lagos, où il lui enverra de nouveaux ordres.

Pour lui, il rentre précipitamment à Mexico où sa présence est, dit-on, très nécessaire, par suite de nouveaux exploits de la régence qui aurait rendu des décrets sur les biens du clergé.

Ce sont des rumeurs qui sont parvenues jusqu'à nous; mais nous n'avons pas de détails.

Triste guerre que celle que nous faisons ! Comment en sortirons-nous ?

Quant au général Douay, il paraît qu'on l'envoie à Zacatecas, parce que le général Castagny, qui est à Aguas Calientes, n'aboutit à rien. Nous revoilà donc encore en route pour un bon petit bout de temps. Heureusement, mon cheval arabe est complètement rétabli; il est plus vigoureux que jamais, et me porterait au bout du monde.

Dans ma dernière lettre j'avais bien raison de vous

dire que vous devriez vous estimer heureux si elle vous parvenait. Notre courrier devait arriver à Léon, de manière à se joindre à celui du général en chef qui est toujours escorté par quatre hommes et un sergent armés jusqu'aux dents, et qui sont sur l'impériale de la diligence; heureusement il est arrivé en retard, et n'est parti que le lendemain par une diligence non escortée.

Je dis heureusement, parce que le courrier du général en chef a été attaqué par cinq cents hommes à la Soledad, entre San Juan del Rio et Mexico. Avec les cinq hommes d'escorte se trouvaient des soldats isolés et deux officiers suédois qui, après avoir suivi toute la campagne, rentraient dans leur pays. L'un d'eux venait d'être décoré.

Il y avait en tout sur la diligence dix-sept hommes qui se sont défendus pendant une heure et demie. Ils ont tué plus de cent hommes aux guérilleros.

Enfin, manquant de munitions et succombant sous le nombre, ils ont tous été tués, à part quelques-uns qui ont été laissés pour morts, et qui ont été recueillis par des Indiens. Parmi eux se trouve un officier suédois qui a reçu douze blessures; il est peu probable qu'il en revienne.

Le courrier du général en chef à l'Empereur a été enlevé. Cette nouvelle va produire en France et sur Maximilien un triste effet.

Comme vous le voyez, nous sommes encore loin de la pacification du Mexique : il est vrai que nous n'employons pas les bons moyens.

Tout le monde attend le courrier du 1er janvier avec plus ou moins d'impatience. Pour moi, j'y suis

assez indifférent, car je suis sûr qu'il ne m'apportera rien de nouveau. Cependant je suis assez curieux de savoir si le Comité des maréchaux m'a maintenu sur le tableau, et dans ce cas, quel rang il m'a donné. Il y a des moments où je désirerais ne pas être porté, afin de ne pas être retenu par des considérations d'avancement, et de rentrer au mois d'octobre.

Nous partons demain pour Lagos. Après-demain, à Piedra-Gorda, nous enverrons seulement notre courrier à Léon. Dans cette première ville, nous devons nous croiser avec un convoi qui probablement nous apportera notre courrier du 1er décembre.

Peut-être aurons-nous le temps de le lire, et d'ajouter un mot de réponse. C'est pourquoi je ne fermerai cette lettre qu'au dernier moment.

H. L.

XXXVIII

Piedra-Gorda, le 15 janvier 1864.

J'ai reçu vos lettres qui m'ont rendu bien heureux. Je n'ai rien à ajouter à tout ce qui précède, si ce n'est que nous venons de recevoir des nouvelles de Mexico.

Il paraît que l'archevêque qui a donné sa démission de la régence, mais qui a néanmoins encore

sur elle une grande influence, voulait nous excommunier tous, parce que nous ne travaillons pas au Mexique selon les vues de Dieu.

Jugez comme la question avance! Mon Dieu, quelle folie de la part des réactionnaires!

J'ai reçu la photographie de maman, j'en ai été bien heureux; je vous remercie de tout mon cœur, bien qu'elle enlaidisse beaucoup ma bonne mère.

J'espère que cette lettre ne sera pas enlevée par les guérilleros; mais encore une fois, n'ayez pas d'inquiétude, car sans nul doute, il arrivera que des courriers seront pris.

H. L.

XXXIX

Lagos, le 27 janvier 1864.

J'ai reçu vos deux lettres du 15 décembre, avec les trois photographies; je ne peux dire qu'une chose concernant ces trois épreuves, c'est qu'heureusement pour l'original, elles ne lui ressemblent pas.

Les nouvelles que vous et Marie me donnez sur mes chances d'être porté au tableau d'avancement ne sont pas très rassurantes. Aussi en ai-je fait mon deuil à l'avance. Je suis revenu de tous mes désirs

ambitieux, il me suffit d'avoir ma propre estime et celle de tous ceux qui me connaissent.

Je prie Marie de remercier de ma part toutes les personnes qui avec ou sans succès se sont occupées de moi. La sollicitude de mon cher général Dupuch me touche particulièrement.

Notre dernier courrier nous a beaucoup émus par les nouvelles qu'il apporte.

L'opposition que ne peut manquer de faire la Chambre au sujet du Mexique et surtout de l'emprunt, les complications politiques de l'Europe, l'incertitude dans laquelle nous nous trouvons sur les intentions de Maximilien, nous font envisager les choses sous un jour d'autant plus sombre que nous sommes plus éloignés du centre des événements.

Beaucoup d'entre nous se voient déjà abandonnés comme du temps de l'expédition du général Leclerc à Saint-Domingue.

Moi, sans aller aussi loin, je vous avoue que j'ai des craintes très sérieuses pour notre pays, et que je donnerais beaucoup pour être en France.

Quand je pense que c'est ce Saligny qui a ainsi trompé l'Empereur sur le Mexique, et qui nous a engrenés dans cette affreuse machine dont nous ne pouvons nous tirer, je regrette qu'il n'y ait pas dans l'arsenal de nos lois quelque bon châtiment à son usage.

Nous tous qui voyons depuis longtemps les choses de près, nous sommes, contre cet homme, dans un état d'exaspération dont vous ne pouvez vous faire d'idée.

Nous connaissons maintenant la cause du retour

précipité du général en chef à Mexico. C'est une lettre des archevêques et évêques du Mexique, l'archevêque de Mexico en tête, à la régence.

Dans cette lettre, ces messieurs disent à la régence que pas plus que Juarez, elle n'a le droit de toucher à la plus sacrée de toutes les propriétés : celle de l'Eglise ; qu'autrement ce serait attaquer la société par la base, en détruisant toute espèce de garantie de la propriété.

Ils citent ensuite un article du Concile de Trente, sur lequel ils se basent, si on ne fait pas droit à leur demande, pour excommunier la régence, et tous ceux qui lui prêtent leur appui.

Enfin ils font appel à la Cour suprême de justice, pour soutenir leurs droits. Il faut dire qu'ici la Cour suprême s'occupe bien plus de politique que de justice. Ainsi le président de cette Cour a toujours été vice-président de la République.

Vous comprenez combien, avec cette organisation, avec les moyens cachés dont disposait la Cour, le gouvernement la ménageait, et lui laissait commettre les actes de vénalité les plus odieux, inconnus dans tout autre pays. La justice était et est encore vendue au plus offrant et dernier enchérisseur. Il était donc naturel que cette Cour suprême, dans le nouvel ordre de choses, voulût poser en principe sa prépondérance politique; aussi prit-elle fait et cause pour les évêques.

C'est alors que le pauvre Almonte, se trouvant entre l'enclume et le marteau, fut obligé de prendre une décision, et de montrer de la vigueur. Il destitua tous les membres de la Cour suprême, en nomma de

nouveaux, et fit un manifeste pour inviter la nation à la concorde, et lui faire connaître les causes de ce coup d'Etat. Il s'est montré dans cette circonstance très supérieur à ce que l'on attendait de lui.

Cette échauffourée du corps de l'Etat qui a le plus d'importance, vous prouve combien nous sommes encore loin du but; d'autant plus que cela va du grand au petit.

Ici, à Lagos, nous avons trouvé un préfet politique qui séquestrait les biens des libéraux, acquéreurs ou possesseurs de biens du clergé. Les propriétaires, ainsi lésés, sont venus se plaindre au général Douay, qui n'a encore rien pu obtenir de ce préfet. On n'ose pas user de violence avec lui, parce qu'il est nommé par la régence.

Le malheur de notre position, c'est que tous les réactionnaires croient que nous ne sommes venus au Mexique que pour eux, et pour leur bénéfice. Ainsi, M. Miramon qui avait été à Guadalajara, simplement pour commander une division qui n'existait que sur le papier, mais que nous payons bel et bien, a trouvé qu'il n'avait pas des pouvoirs assez étendus. Il aurait voulu être gouverneur de l'Etat, et avoir la haute main sur les troupes françaises et mexicaines.

Le général en chef a jugé que ses prétentions allaient trop loin, et lui a donné l'ordre de rentrer à Mexico pour y être mis en disponibilité.

Vous le voyez, d'un côté ce sont des prétentions exagérées, d'un autre nous sommes obligés d'avoir des alliés qui sont pour nous une honte.

En arrivant à Aguas Calientes, il y a une vingtaine

de jours, le général en chef ne trouva personne qui voulût faire partie de la municipalité ! Force lui fut de nommer gouverneur de cet Etat un nommé Chavez, chef de bande, ne sachant ni lire ni écrire. Sur les flancs de la colonne du général en chef, ce Chavez eut une petite escarmouche avec les libéraux. Des officiers français lui ayant demandé où étaient les blessés ennemis et comment il les soignait, il répondit que son mode de traitement consistait à leur fendre la tête jusqu'aux épaules.

Aussi il faut voir la terreur des populations, d'être gouvernées par un tel homme !

J'en reviens toujours à mon opinion : tant que Maximilien ne sera pas ici, nous ferons toujours de mauvaise besogne. S'il ne vient pas, ce qui est à craindre, que ferons-nous du Mexique ? Nous partons demain pour Zacatecas où, dit-on, Doblado veut nous attendre. Je n'en crois pas un mot, et je suis sûr que le 3 ou le 4 février, nous entrerons à Zacatecas sans coup férir ; ce sera notre marche la plus extrême, car alors il ne nous restera plus de troupes pour tenir la campagne.

D'après les dernières instructions du général en chef, le général Douay reviendra établir son quartier général à Lagos, pour toute la saison des pluies. Qu'allons-nous devenir dans cette si triste petite ville ? En ce moment, nous voyons les choses très en noir ; espérons qu'elles marcheront mieux que nous ne le supposons. Je reste sur cette espérance pour vous dire adieu et vous embrasser de tout mon cœur.

H. L.

Nous apprenons à l'instant qu'il y a un parti ennemi, avec deux pièces de montagne, à Teocaltiche, et un autre avec deux pièces de campagne à Nochistlan. Ces deux points sont très à gauche de la route de Lagos à Aguas Calientes. Demain, nous partons en colonne légère, nous faisons douze lieues sur la route d'Aguas Calientes, comme si nous voulions nous rendre tranquillement dans cette ville. A deux heures du matin, nous levons le camp, nous faisons monter un bataillon d'infanterie sur des mulets d'administration, et nous partons avec ce bataillon, ainsi que la cavalerie, tandis que le reste de la colonne attendra le jour pour continuer, comme si de rien n'était, son mouvement sur Aguas Calientes.

Nous espérons ainsi dépister les espions, arriver au jour à Teocaltiche, après une marche de dix lieues, nous emparer des deux pièces de montagne, disperser et poursuivre les troupes qui les accompagnent jusqu'à Nochistlan à douze lieues plus loin, et prendre les deux pièces de campagne. Nous avons par conséquent trente-deux lieues à faire d'une seule traite.

Si nous réussissons, ce sera un beau coup; aussi, le secret le plus absolu est-il conservé. Il n'y a que l'état-major qui le sache : ainsi ne nous trahissez pas, et n'envoyez pas d'espions aux libéraux pour les renseigner.

Nous connaissons maintenant les détails de la mort de Madame Bazaine. Elle s'est fait justice à elle-même; le pauvre général est doublement frappé.

Adieu encore et tout à vous.

H. L.

XL

Zacatecas, le 9 février 1864.

La mauvaise nouvelle que vous m'annoncez ne m'a guère ému, car je m'y attendais. Je connais assez tous ces grands personnages, et le courant de l'époque actuelle, pour savoir que les services et le dévouement ne sont rien en comparaison des recommandations. Je prévoyais à l'avance que le crédit des personnes qui veulent bien s'intéresser à moi n'était pas suffisant pour lutter avec avantage contre les grandes influences que peuvent mettre en jeu ceux qui sont à Paris, et qui font campagne dans les salons.

Ne vous laissez donc plus aller à de nouvelles illusions, malgré tout ce qu'on peut vous dire. Je ne suis pas porté au tableau d'avancement, on ne peut donc me nommer en France, et je ne passerai pas cette année au Mexique. Il faut en prendre votre parti, et renoncer à me voir faire une belle carrière.

Du reste on dirait qu'on s'est donné le mot en France pour mettre de côté tous ceux qui font partie de l'armée du Mexique : dans l'artillerie pas un des officiers du corps expéditionnaire n'a été maintenu au tableau. De plus, un capitaine qui avait été ajouté au tableau de l'année dernière pour sa belle conduite

au siège de Puebla a été rayé cette année. Vous voyez que c'est encore bien plus fort que ce qui m'arrive.

Dans ma dernière lettre, je vous annonçais notre départ de Lagos pour Teocaltiche et Nochistlan.

Après avoir marché toute la journée du 28, nous arrivons à une petite ville nommée Encarnacion, située à douze lieues de Lagos. Nous y campons, en faisant courir le bruit que nous allons à Aguas Calientes, comme les autres colonnes qui déjà nous avaient précédés.

Avant le jour nous levons le camp sans tambour ni trompette, et nous nous mettons en marche pour Teocaltiche.

Sur cette route qui traverse un pays aride, ne produisant absolument rien, nous n'avons rencontré que quelques *ranchos* dont les habitants étaient très surpris de nous voir.

A deux lieues de Teocaltiche, nous apprenons par des Indiens que les cinq cents hommes qui tenaient garnison dans cette ville ne se doutaient nullement de notre approche. Nous continuons à marcher, et à trois heures, après avoir fait douze lieues, nous arrivons sur une hauteur d'où nous apercevons la ville. Aussitôt le général Douay envoie la cavalerie au galop pour investir Teocaltiche.

Je pars avec elle pour reconnaître les chemins, voir les dispositions de l'ennemi, et venir rendre compte. Nous descendons et nous grimpons des ravins d'une difficulté incroyable, et nous arrivons aux abords de la ville où nous sommes reçus à coups de fusil. Heureusement ce tir qui pouvait nous

faire beaucoup de mal n'était pas bien dirigé et nous en avons été quittes pour un cheval tué.

Nous continuons notre mouvement d'investissement qui s'est fait avec une telle rapidité que personne n'a eu le temps de s'échapper de la place. Toutes les issues étant gardées, je reviens, après avoir fait tout le tour de la ville, à la rencontre du général qui avait continué sa route avec le seul petit bataillon d'infanterie que nous ayons.

Je lui rends compte de la situation : alors il divise son bataillon en trois colonnes qu'il lance simultanément.

L'attaque a été vive et prompte, et au bout d'une demi-heure, nous étions maîtres de Teocaltiche.

Les ennemis ont disparu comme par enchantement, se cachant dans les maisons où nous avons été obligés de les chercher. Nous avons réuni ainsi une centaine de prisonniers, et pris deux cent dix chevaux, avec beaucoup d'armes et de munitions.

L'ennemi a eu dix tués, et nous deux ; nous avons eu en outre six blessés, dont un officier qui arrivait de France ; il a eu le bras cassé près de l'épaule. Il a été porté à bras d'Indiens depuis Teocaltiche jusqu'à Aguas Calientes, c'est-à-dire pendant deux longues journées de marche ; il en a ressenti une grande fatigue, et au moment de notre départ d'Aguas il n'allait pas bien.

Parmi nos prisonniers, il y avait beaucoup de gredins et de voleurs de grands chemins. Nous avons fusillé les trois plus coupables, le dimanche matin, sur la place, en présence de la population, et nous les avons laissés là jusqu'à notre départ.

Cette exécution a produit beaucoup d'effet sur la population, plus peut-être que sur les victimes elles-mêmes, car il faut bien reconnaître que ces gens-là meurent bien, lorsqu'ils voient qu'il leur est impossible d'échapper à leur sort.

L'affaire de Teocaltiche m'a rapporté six piastres pour ma part de prise, et un nouveau mémoire de proposition pour le grade de chef d'escadrons. Mais je commence par vous dire que je crois qu'il en sera de celui-là comme des autres.

Nous n'avons fait que séjourner à Aguas Calientes ; nous y avons eu tellement à faire pour l'organisation de notre colonne et de nos convois que nous n'avons pas eu le temps d'aller voir les sources d'eau chaude qui, dit-on, sont très curieuses. Ce sera pour notre retour.

Nous nous sommes mis en route pour Zacatecas, où, disait-on, Ortega voulait nous attendre. Nous sommes arrivés dans cette ville à notre cinquième jour de marche; Ortega était parti la veille. Nous avons fait notre entrée sans coup férir, par une pluie battante qui dure encore.

Nous ne savons où nous fourrer, ni que faire pour combattre le froid, car ici il n'y a pas non plus de cheminées, et je vous écris les mains glacées.

Zacatecas est une ville bien triste, mal bâtie ; presque toutes les maisons sont en terre. Par un hasard extraordinaire, c'est la première fois que j'ai un joli logement; j'occupe la maison d'un général qui est parti avec Ortega. Sa femme avait une peur atroce; je l'ai rassurée de mon mieux. Elle m'a abandonné sa maison ; et elle est allée loger chez sa mère.

Zacatecas, comme Guanajuato, est située au milieu des montagnes argentifères ; à quinze lieues au nord sont les mines de Fresnillo, les plus riches du Mexique, et qui, dit-on, appartiennent au gouvernement.

La première division est partie hier pour occuper ce point ; elle doit y laisser un détachement, et revenir ici demain. Alors nous nous mettrons en marche après-demain pour Guadalajara en repassant par Aguas Calientes et Lagos.

A l'heure présente, nous en sommes déjà à nos quatre cents lieues de route depuis Mexico ; jugez du chemin que nous aurons fait quand nous quitterons le Mexique.

Enfin Maximilien s'est décidé à accepter le trône ! Qu'il se hâte d'arriver pour recueillir le fruit de notre expédition. Sa présence décidera l'adhésion de tout le parti libéral qui, je crois, ne demande pas mieux que de se rendre, car tout le monde commence à en avoir assez.

Tous les propriétaires accepteront la tranquillité à n'importe quel prix ; on nous écrit de Mexico que l'annonce de l'acceptation a été reçue avec beaucoup d'enthousiasme.

De notre côté, nous l'avons apprise avec joie, car enfin nous voyons maintenant que nos efforts et nos fatigues auront eu un but.

Je suis toujours persuadé que si le prince Maximilien est un homme intelligent et vigoureux, il pourra faire du Mexique dans dix ans un pays riche et fort.

Rien que sa présence à Mexico vaudra un grand nombre de troupes, et j'espère que, sinon au mois de mai, sûrement au mois d'octobre, on pourra ren-

voyer notre division, ne laissant que la première comme corps d'occupation. C'est donc encore près d'un an de patience à avoir. Alors à mon retour en France, je dis adieu à la gloire et à l'ambition et ne vivrai plus que pour vous.

Je désire que cette lettre soit aussi heureuse que les précédentes, et puisse traverser les guérilleros sans être prise. Ils nous ont encore assassiné l'escorte du courrier du général en chef.

La pluie continue et nous allons partir ; je plains bien nos pauvres soldats.

Je vous embrasse.

H. L.

XLI

Tepatitlan, le 22 février 1864.

Tepatitlan d'où je vous écris est une sale petite ville située à cinq étapes de Lagos, et à trois de Guadalajara. Le pays qui est en arrière de nous est sûr et tranquille jusqu'à Lagos, tandis qu'au contraire la route d'ici à Guadalajara est exploitée par une guérilla qui dévalise la diligence et arrête continuellement nos courriers. Pour cette raison, et aussi pour qu'autant que possible vous ayez toujours une lettre de moi par chaque courrier, je vous écris ces

quelques mots afin que vous ne soyez pas inquiets si, comme je le crains, la lettre que je vous expédierai de Guadalajara, par le courrier du 15 mars, tombait entre les mains des voleurs.

Nous sommes arrivés à Tepatitlan après une étape de huit lieues, par une très mauvaise route ; aussi est-il quatre heures, lorsqu'après avoir indiqué aux troupes leur campement, je rentre chez moi pour vous écrire ces quelques lignes. Pardonnez-moi donc mon laconisme.

Ainsi que vous pouvez le voir par les divers points d'où sont datées mes lettres, nous voyageons plus que le Juif errant. Au Mexique les lieues n'ont pas plus de valeur que les piastres ; ainsi on vous dit très bien : « Allez à tel endroit qui n'est qu'à cent lieues, faire une reconnaissance. » Voilà tout à l'heure quatre mois que nous sommes continuellement en marche sans jamais nous reposer. Dans trois jours nous arrivons à Guadalajara qui est la ville fixée par le général en chef au général Douay pour y établir son quartier général.

Quoique ce point soit, pour le moment, le terme de nos courses, nous ne comptons pas néanmoins nous y reposer longtemps, car Uraga, celui que nous avons poursuivi dans la sierra de Zamora, est à Colima avec sept ou huit mille hommes. Nous ne pouvons pas le laisser tranquille si près de nous (70 à 80 lieues), et très certainement après quelques jours de repos nous irons à Colima. On fera aussi probablement occuper le port de San Blas d'où l'on embarquera des troupes pour occuper aussi Mazatlan, port de Californie.

Heureusement nos peines et toutes nos fatigues ont un résultat.

Comme centre de résistance des libéraux, il n'y a plus que Colima et bientôt nous en aurons raison.

De son côté la première division vient d'avoir un petit succès à Cocotlan, au sud-ouest de Zamora.

Vidaurri, le gouverneur de l'État de Nuovo Léon, a refusé l'entrée dans son État à Juarez et aux débris de son gouvernement. On assure qu'il va se prononcer sans réserve aucune pour l'intervention et l'empire. Nous pouvons donc dire que dans peu de jours nous aurons sinon pacifié le Mexique, du moins soumis tout le pays à Maximilien.

C'est tout ce que nous pouvons faire, et c'est déjà bien beau, si l'on considère notre si faible effectif.

Maximilien peut donc arriver, et se mettre à l'organisation de son empire. La tâche est difficile, mais, à mon avis, elle n'est pas impossible.

Nous ne savons rien de ce qui a été arrêté entre Maximilien et l'Empereur au sujet de l'occupation ; cependant nous regardons comme certaine la rentrée de notre division au mois d'octobre.

Le général en chef vient de faire connaître à l'armée que la légion étrangère allait être portée à un grand nombre de bataillons, et que dès ce moment les officiers, les sous-officiers et les soldats pouvaient faire leur demande pour entrer dans ces bataillons.

Les avantages que l'on fait ne sont pas suffisants pour compenser un engagement de dix ans au Mexique, et on ne trouvera personne. On reviendra pro-

bablement sur cette question. Quoi qu'il en soit, cette formation prouve bien qu'on veut à toute force faire rentrer des troupes.

H. L.

XLII

Guadalajara, le 26 février 1864.

Il y a quatre jours je vous écrivais de Tepatitlan, parce que d'après les renseignements qui nous avaient été donnés, les diligences à partir de ce point étaient moins exposées aux attaques. Dans ma lettre je vous promettais de vous écrire de Guadalajara, en vous avertissant toutefois que notre courrier aurait beaucoup plus de chances de tomber entre les mains des guérilleros que de vous parvenir.

Guadalajara passe pour être la plus importante ville du Mexique après Mexico, et la première impression est assez favorable.

A notre entrée il y a eu, sinon de l'enthousiasme, au moins de l'empressement; toute la population était en émoi, les fenêtres étaient garnies, et les prêtres même nous ont jeté quelques fleurs.

Les officiers du 51e, qui étaient en garnison à Guadalajara avant notre arrivée, trouvent que cette

réception est au-dessus de tout ce qu'ils pouvaient prévoir, en comparaison de l'accueil qui leur a été fait lorsque les premiers ils ont occupé la ville avec le général en chef, au commencement de janvier.

Cela s'explique cependant.

Avant la venue des Français, Guadalajara était au pouvoir des libéraux qui n'exerçaient leurs extorsions que sur les réactionnaires, et cela dans des limites très modérées, il faut en convenir. Pour la masse de la population notre arrivée était le triomphe du parti de la réaction, avec toutes les craintes qu'inspirait ce triomphe. Notre conduite et notre manière d'être ont bientôt détruit cette erreur, ou pour parler plus juste, l'ont atténuée, car, il faut bien l'avouer, nous favorisons encore trop le parti rétrograde, ou plutôt nous nous appuyons trop sur lui.

Lorsque le général en chef est parti, il n'a laissé ici que onze cents hommes de garnison, et l'on savait qu'Uraga, que nous avions poursuivi dans la sierra de Zamora, disposait de six à huit mille hommes avec lesquels il voulait attaquer Guadalajara.

Les habitants ne pouvaient pas croire que cette faible garnison oserait défendre la ville extérieurement. Ils pensaient que les Français se retireraient dans la citadelle et laisseraient leur cité ouverte à l'ennemi. Cette opinion était d'autant plus fondée de leur, part que quand le colonel du 51e qui commandait ici a cru qu'il allait être attaqué, il a fait rentrer toutes ses troupes avec leurs bagages dans la citadelle.

Son intention était de surprendre l'ennemi qui

était à cinq ou six lieues de là ; il est parti à minuit, sans bruit, avec mille hommes tout au plus, pour aller en surprendre huit mille, qui comme toujours se sont empressés de prendre la fuite.

Pendant ce temps, Guadalajara était sous le coup de la terreur, s'attendant à voir apparaître les libéraux ; au lieu de cela ce sont les petits mille Français qui rentrent à deux heures après-midi.

Cet acte a fait comprendre à la population qu'elle devait avoir confiance, et que les libéraux non seulement ne viendraient jamais nous attaquer, mais n'oseraient pas non plus nous attendre en rase campagne quelque peu nombreux que nous soyons.

C'est sous cette impression que nous avons fait notre entrée, et c'est à elle que nous devons d'avoir vu la population sur pied, parce que dégagée de la crainte elle s'est laissée aller comme partout à la curiosité.

Lorsqu'il s'est agi de nous loger, l'empressement s'est refroidi ; j'ai été obligé de prendre de force une mauvaise chambre sans meubles, et où je ne vois pas clair ; pour vous écrire il faut me mettre sur le pas de ma porte.

Qu'allons-nous devenir ? Nous n'en savons rien. Uraga est à Colima avec six mille hommes. A mon avis il faudrait à toute force le déloger de là, et occuper cette ville qui nous assurerait la possession d'un pays très riche, tandis qu'au contraire maintenant nous n'occupons que la ligne du Rio Grande.

Je sais bien que j'ai contre mon opinion notre petit nombre, car nous ne disposons plus que de deux petits bataillons ; de plus la saison est très

avancée, et le danger du vomito approche. Ces deux raisons ont une grande importance, c'est vrai; néanmoins je trouve que lorsqu'on est en veine de faire de bonne besogne, il faut payer d'âudace et profiter de cette veine.

H. L.

XLIII

Guadalajara, le 13 mars 1864.

Je voulais vous écrire longuement, mais depuis notre arrivée ici, nous avons été tellement occupés par suite de tous les mouvements de troupes qui sont continuels que nous n'avons pas eu le temps de préparer à l'avance notre correspondance. Nous nous sommes ainsi laissé atteindre, non par le départ du courrier qui n'a lieu que dans trois jours, mais bien par notre propre départ fixé à ce soir même.

Comme je viens de vous le dire, depuis notre arrivée nous avons toujours fait des reconnaissances en vue de protéger les haciendas qui sont autour de la ville, et d'en tirer des fourrages pour la nourriture de nos chevaux. La vallée de Guadalajara est très riche par son sol et ses eaux, et le pays produirait tout ce qu'on voudrait. Malheureusement l'agricul-

ture est tout à fait à l'état primitif, et le manque de bras est tel que c'est à peine si l'on cultive chaque année le tiers ou le quart des terres.

Et puis la raison principale, c'est que les propriétaires se disent : à quoi bon dépenser de l'argent pour ensemencer nos terres lorsque nous sommes sûrs que les brigands viendront piller les récoltes ?

Aussi ce pays ne produit pas la dixième partie de ce qu'il pourrait produire s'il jouissait de la tranquillité.

Après avoir fait des reconnaissances de fourrages, nous avons fait des reconnaissances de chemins, dans la prévision de l'expédition que nous allons entreprendre ce soir.

Une de ces reconnaissances nous a conduits à la *barranca* de Harro sur le Rio Grande au nord-ouest de Guadalajara.

Je vous cite les noms de ces points, parce que je sais que vous avez une carte du Mexique et que vous pourrez voir à peu près tous les points que je vous indique.

Je n'ai jamais rien vu d'aussi grandiose. Vous savez que le plateau du Mexique est le plus vaste soulèvement produit par les convulsions des premiers âges de la terre. La hauteur moyenne de ce plateau au-dessus du niveau de la mer est de deux mille à deux mille deux cents mètres. Guadalajara qui se trouve sur la déclivité ouest du plateau n'est qu'à quinze ou seize cents mètres. C'est déjà terre tempérée.

Eh bien ! pour en revenir à la barranca de Harro, figurez-vous au milieu du plateau une énorme

crevasse de cinq cents mètres de profondeur et de cinquante ou soixante mètres au plus de largeur, au fond de laquelle coule, en bondissant sur les rochers, le Rio Grande, le plus grand fleuve du Mexique. Vous comprenez à l'avance qu'en raison de sa grande profondeur et de sa faible largeur, les parois de cette barranca sont taillées à pic.

Aussi cette barranca serait-elle précieuse pour les géologues et les savants, car on y voit de la façon la plus claire et la plus précise toutes les différentes formations de terrains, soit dans leur ordre naturel, soit dans un ordre renversé. On constate ainsi que cette dernière convulsion a été précédée d'une foule d'autres.

Pour descendre dans cette barranca, on suit un petit chemin taillé dans la roche en forme de lacets: ce chemin est tellement dangereux que nous avons jugé prudent de mettre pied à terre, et de laisser nos chevaux livrés à leur propre instinct.

La descente a duré une heure et demie.

Sur les bords du Rio Grande on n'est plus qu'à une altitude de mille à onze cents mètres, ce qui est tout à fait la terre chaude dont nous avons retrouvé les productions.

Là, au rebours de ce qui se passe dans la vallée de Guadalajara, les plus petits fragments de terre entre les rochers ont été utilisés. Ces bords de la barranca, qui sont verticaux, sont néanmoins couverts de bananiers et d'orangers.

Pour vous donner une idée de la profondeur de ce gouffre, nous prenions, lorsque nous étions en haut, ces énormes bananiers qui ont quinze et vingt

mètres de haut, pour du tabac dont la tige ne dépasse pas un mètre ou un mètre cinquante.

Tout à fait au fond, sur les rives du Rio Grande, il y a une belle hacienda de laquelle dépendent toutes les cultures ainsi que l'usine à sucre, car il y a aussi beaucoup de cannes. Le propriétaire de l'hacienda nous a donné l'hospitalité, et nous avons mangé le dejeuner, que nous avions apporté, sous sa galerie d'où nous jouissions d'une vue magnifique.

Après le déjeuner, nous avons été faire une promenade, en suivant toutefois les recommandations de notre hôte, de nous tenir sur le chemin frayé qui longe le bord de l'eau et de ne pas marcher dans les hautes herbes et dans les broussailles, afin de ne pas être piqués par un serpent ou dévorés par un crocodile. Nous avons jeté beaucoup de pierres dans les herbes, mais pas un de ces animaux malfaisants n'est sorti, soit qu'ils fussent endormis, soit que le propriétaire de l'hacienda en eût exagéré le nombre.

Une chose dont nous étions bien loin de nous douter, c'est que cette barranca est un lieu d'échanges considérables. Le sentier que nous avons descendu traverse le Rio au moyen d'un bac et remonte ensuite l'autre paroi de la barranca pour arriver sur l'autre plateau. C'est par la barranca que se font tous les échanges entre les deux plateaux. Aussi sur les deux bords du Rio y a-t-il l'animation d'un de nos ports de rivière.

Il est bien entendu que cette barranca avait aussi sa bande de voleurs : cependant comme le métier n'était pas là toujours commode, qu'il est difficile de

se sauver après avoir fait son coup, que de plus les Indiens qui y font le commerce sont des hommes plus énergiques que les autres, les voleurs attendaient toujours la nuit, couchés dans les anfractuosités des rochers sur le bord des chemins. Lorsqu'ils voyaient des hommes isolés, ils les volaient et ensuite les entraînaient sur un rocher pour les précipiter dans une grande chute du Rio. Un des individus précipités de cette manière a eu le bonheur, lorsqu'il était entraîné par le tourbillon, de rencontrer un rocher sur lequel il est parvenu à grimper. Il y a passé la nuit, et au jour, on l'a sauvé.

Il y a quelques jours, étant à Guadalajara, il reconnaît trois de ses assassins; il en fait part à des soldats français qui passaient et qui arrêtent mes trois gredins.

Comme je suis chargé de la justice, on me les a amenés; ils sont actuellement en prison, et vont passer devant la cour martiale qui les enverra rendre compte à Dieu de leurs méfaits sur cette terre.

Je m'aperçois que tous les détails sur la barranca m'ont pris beaucoup de temps, et que je n'en ai plus pour vous parler d'autres particularités. Je serai donc très bref.

A Guadalajara nous sommes de plus en plus goûtés. Dans le principe, personne ne voulait nous loger parce qu'on craignait toujours le retour des libéraux. Maintenant qu'on nous connaît, on a banni ces folles craintes, et nous sommes tous parfaitement bien dans nos logements. Je suis dans une excellente famille qui est aux petits soins pour moi; il y a trois

jeunes filles, qui font par exemple un peu trop de musique : elles jouent du piano toute la journée; mais je leur pardonne parce qu'elles sont très bonnes, et qu'elles se disputent à qui me raccommodera ma cravate, me remettra des boutons à mes chemises, etc.

En un mot, si le pays était débarrassé des bandes de voleurs qui l'infestent, nous serions adorés; mais malheureusement, quoique la population ne craigne plus pour sa vie, elle craint toujours pour ses propriétés, car les chefs de bande ont une audace incroyable; par exemple, ils écrivent à tel ou tel propriétaire qu'il fréquente les Français, et que pour le punir, ils vont brûler son hacienda, à moins qu'il ne leur envoie deux mille piastres (10,000 francs).

Il faut que le pauvre propriétaire s'exécute; nous en avons vu des exemples récemment.

C'est dans le but de purger le pays que nous partons aujourd'hui.

Uraga avec les débris de son armée est à Sayula, sur la route de Colima. Il paraît qu'il a la peste et le typhus, et qu'il ne trouve plus rien à manger; aussi malgré la crainte que nous lui inspirons, s'est-il rapproché de Guadalajara. Nous allons essayer de le tourner.

C'est pourquoi nous prenons la route de Tepic pour, après trois ou quatre jours de marche, nous rabattre tout d'un coup sur notre gauche, et le rejeter sur une immense barranca qui se trouve sur la route de Colima, sa route de retraite. Il paraît que cette barranca est encore bien plus profonde que celle dont je vous ai fait la description. Si nous parvenons à l'acculer là, il est pris, lui et tous les siens.

Néanmoins je doute que nous arrivions à ce résultat, parce qu'il ne sera pas dupe de notre marche sur Tepic, et il prendra les devants; mais nous en obtiendrons certainement un autre, qui sera de le rejeter dans la terre chaude, ce qui amènera la désorganisation de son armée.

Alors Maximilien ne rencontrera plus de centre de résistance, et pourra se mettre immédiatement à l'œuvre, ce qui n'est pas une petite tâche; plus je vais, et plus je vois combien c'est difficile.

L'expédition que nous allons faire durera au moins quinze jours, car il ne faut pas songer à de longues marches dans la terre chaude; il faut avant tout ménager les forces et la santé de nos soldats. Nous n'aurons pas de relations pendant tout ce temps avec Guadalajara, de sorte que je ne pourrai vous écrire par le prochain courrier. Il faut en prendre votre parti, et vous estimer bien heureux si cette lettre vous arrive, et n'est pas arrêtée par les guérilleros.

H. L.

XLIV

Guadalajara, le 9 avril 1864.

Cette fois je m'y prends de bonne heure pour vous écrire une longue lettre et vous dédommager de

n'avoir rien reçu de moi par le dernier courrier. J'espère que vous n'aurez pas été inquiets, puisque je vous avais avertis.

Comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre du 13 mars, nous sommes partis de Guadalajara le 14, nous dirigeant sur la route de Tepic. Notre but en allant de ce côté était de nous mettre en relation avec un de nos alliés, le général Lozada. Il faut donc que vous sachiez ce qu'est cet allié.

Lozada est un ancien péon, ou Indien d'hacienda, c'est-à-dire travaillant dans une ferme. Il ne faut pas comparer nos fermes de France à celles de ce pays. Dans l'immensité du Mexique il n'y a relativement que fort peu de terres cultivées et cultivables, à cause du manque d'eau ; aussi, malgré sa richesse, le pays n'est pas capable de nourrir et par conséquent d'avoir une population spécifique en rapport avec nos populations d'Europe.

Néanmoins la population actuelle n'est pas proportionnée à la superficie des terres cultivables, et il en résulte que dans ces immenses haciendas dont quelques-unes ont plus de quatre cents lieues carrées, c'est à peine s'il y a le quart ou le cinquième des terres en exploitation. La raison en est dans le manque de bras, et dans l'état de l'agriculture qui est tout à fait primitif.

Le système de culture de ces vastes haciendas se rapproche du système féodal. Autour de la grande habitation, s'élève une masse de petites cabanes renfermant une population de cinq cents, mille et quelquefois mille cinq cents habitants. Ce sont les péons. Ces pauvres Indiens qui ne sont que nos

serfs d'autrefois, vivent là, généralement, de père en fils. Le mode de leur rétribution varie selon les haciendas : dans le plus grand nombre il leur est donné une minime partie de la récolte des terres qu'ils cultivent. Ils conservent leur provision de maïs pour l'année et vendent le reste au maître qui paie avec une monnaie à lui, et qui n'a cours que dans son hacienda.

Dans d'autres haciendas, les péons sont seulement payés en numéraire, mais toujours avec une monnaie qui n'a cours que là.

La raison de cette monnaie spéciale à chaque ferme, est dans le fait que le maître tient la *tienda*, ou grande boutique qui existe dans toutes les haciendas et qui est approvisionnée de tout : d'habits, de cigarettes, et surtout d'*aguardiente* ou eau-de-vie. Le pauvre Indien n'ayant qu'une monnaie qui n'a pas cours ailleurs, est bien obligé d'y acheter tout ce dont il a besoin, particulièrement l'aguardiente avec laquelle il s'abrutit à un degré qui dépasse toute expression. Aussi les philanthropes qui rêvent la régénération du Mexique par la race indienne, ne font-ils qu'un rêve qu'ils verraient s'envoler après quarante-huit heures de séjour ici. Le maître vend tout à ses travailleurs un prix excessif, et de cette façon le peu qu'il leur avait donné, pour leur rude labeur, lui revient.

Outre ce côté de ressemblance avec le régime féodal, l'organisation de ces haciendas en a encore un autre dont Santa-Anna a autrefois tiré un bon parti.

Santa-Anna, la première fois qu'il est arrivé au

pouvoir, ayant voulu détruire le brigandage, a rendu chaque propriétaire d'hacienda responsable de tous les crimes qui se commettraient sur son territoire. Il a ainsi forcé chaque maître d'armer ses péons non seulement pour la défense de l'hacienda (toutes les haciendas sont crénelées, et toutes construites comme des forteresses pouvant soutenir un siège), mais encore pour faire la police sur la route. C'est la seule époque, depuis l'émancipation du Mexique, pendant laquelle ce malheureux pays ait joui d'un peu de tranquillité.

Nous pourrions bien aussi employer ce système, mais pour cela il faudrait d'abord détruire ou disperser l'armée régulière sur laquelle s'appuient les guérillas, qui maintenant incorporées dans l'armée régulière lui servent d'avant-garde, d'éclaireurs et surtout de pourvoyeurs, car ce sont ces guérillas qui, volant dans les fermes, ravitaillent l'armée. C'est aussi par leur moyen que nous avons du maïs pour nos chevaux. Le chef de bande Rojas envoie à Guadalajara le surplus du maïs qu'il a volé, et nous le vend, par des intermédiaires bien entendu.

Après cette longue parenthèse, je reviens à notre bon allié Lozada. Comme je vous l'ai dit, il était péon dans une hacienda située sur la route de Tepic, à moitié distance de cette ville à Guadalajara. Cette hacienda est adossée aux montagnes si tourmentées qui forment la paroi de rive gauche du Rio Grande ; obstacle infranchissable dans ces parages. Il n'y a que deux ou trois points, sur un parcours de plus de quinze lieues, où on puisse le traverser par des sentiers de chèvres; entr'autres passages, la barranca

de Harro dont je vous ai fait la description dans ma dernière lettre.

Lors du système de Santa-Anna dont je vous ai parlé plus haut (vers 1850), le péon Lozada avait été commandé par la police pour faire une patrouille, et avait manqué au rendez-vous. Le chef de la patrouille va à sa case, et, ne le trouvant pas, fait fouetter sa mère.

Lozada ayant appris cela à son retour, jure d'en tirer une vengeance éclatante ; avec une douzaine de ses amis, il va attendre dans un lieu propice à une embuscade, l'employé qui avait fait fustiger sa mère. Ils le prennent là comme dans une souricière, tuent tous ses hommes et ne conservent que lui vivant. Lozada lui coupe lui-même la plante des pieds, et le force à marcher sur le sable brûlant ; le malheureux épuisé par l'effort et la douleur tombe sur le sable. Alors ces forcenés le pendent à un arbre par les pieds, et tirent sur lui à la cible jusqu'à ce que mort s'ensuive, laissant le cadavre en pâture aux corbeaux et aux zopilotes (1).

Telle est l'origine de Lozada.

Après ce premier exploit, il s'est retiré dans sa montagne inexpugnable ; sa bande s'est rapidement augmentée, et il est devenu la terreur de tout le pays.

C'est alors qu'il a pris le titre de général et qu'il a voulu avoir, non pas une bande, mais bien une armée.

Pour cela il a inventé, avant nous, notre système

(1) Petit vautour.

des congés renouvelables dont le but, tout en pouvant mettre à un moment donné un grand nombre de soldats sous les armes, est de n'en avoir qu'un certain nombre à l'état permanent.

Avec sa bande il est descendu dans les haciendas, et là, il a fait le recensement des Indiens, désignant tel et tel comme faisant partie de sa réserve, et devant le rejoindre, sous peine de la vie, au premier appel. Il paraît que de cette manière il est arrivé à avoir quatre et même cinq mille hommes, avec lesquels il tient tout le pays depuis quinze ans.

Comme il n'a jamais reconnu aucun gouvernement, il fallait bien que dans les derniers temps, il prît une couleur politique ; aussi n'a-t-il pas hésité à embrasser du temps de Juarez le parti réactionnaire.

Voilà comment il est devenu notre allié, et traite de puissance à puissance avec nous.

Bien que peu difficiles sur les antécédents de nos alliés, nous ne pouvons, du moment où nous les reconnaissons hautement pour tels, ne pas leur donner, d'autre moyen d'existence que le pillage : il fallait les prendre à notre solde.

Bien entendu ils n'abandonnent pas leur industrie, ces braves gens ; il cumulent. Seulement, comme nous leur payons leur solde, solde bien supérieure à la nôtre, notre responsabilité morale est à couvert.

Lorsque nous sommes partis de Guadalajara, le 14 mars, notre premier but était de nous mettre en relation avec Lozada, de voir ses troupes, de nous assurer de leur effectif, et ensuite d'établir des états de solde. On lui avait écrit à l'avance pour lui dire de se trouver dans la petite ville de Tequila, à

trois étapes de Guadalajara, le 16, jour où nous-mêmes devions y arriver.

A notre second jour de marche nous avons couché à Amatitlan, petite ville qui, huit jours avant notre arrivée, avait été le théâtre d'une lutte sanglante. Sous la pression d'un détachement de Lozada, cette petite ville s'était prononcée pour l'intervention.

Un brigand du parti opposé, nommé Gutierrez et dont j'aurai à vous entretenir plus tard, ayant appris cela, accourt à Amatitlan avec sa bande. A son approche la population fuit dans la montagne, pas assez vite cependant pour que quelques-uns ne soient massacrés par ces forcenés. Le détachement de troupe, fort d'une trentaine d'hommes, se retire dans l'église comme dans une forteresse où ils étaient parfaitement à l'abri ; ils répondent d'abord à la fusillade, mais Gutierrez ayant fait tirer sur eux quelques obus (il avait un petit obusier de montagne), la peur les prend, et ils se rendent, quoiqu'ils dussent être sûrs à l'avance du sort qui les attendait ; quatre sont précipités du haut en bas de l'église, et percés ensuite d'une multitude de coups de sabre. Les vingt-six autres sont emmenés et pendus sur le grand chemin. J'aurai occasion de vous en reparler bientôt.

Il est étonnant de voir les contradictions qui existent dans l'esprit et le caractère de ces gens-là. Dépourvus, jusqu'à la lâcheté, de vigueur pour se battre (car les Mexicains peuvent se tirer des coups de fusil à mille mètres pendant toute une journée, sans qu'il y ait un seul homme touché, mais criant victoire des deux côtés), ils sont d'un stoïcisme superbe

en présence d'une mort qu'ils savent ne pouvoir éviter. En un mot, ils aiment mieux mourir que de se battre.

Le 16 nous quittons Amatitlan, et nous arrivons le même jour à Tequila, petite ville de deux mille âmes, tout à fait dans le rayon d'action de Lozada. Les habitants nous ont avoué franchement que les bandes du parti libéral leur causaient moins de dommages que Lozada. Celui-ci ne se trouvait pas à Tequila, lieu du rendez-vous fixé par le général Douay.

Le lendemain et le surlendemain se passent à l'attendre. Enfin le troisième jour, arrivent son intendant et son second, le général Rivas. Lozada a fait dire par eux qu'étant malade il ne pouvait venir.

Il est plus que probable que le sort d'un de ses confrères, le général Buitron, l'aura rendu circonspect et qu'il aura jugé prudent de ne pas se rendre de sa personne.

Ce Buitron, lorsque nous sommes arrivés à Mexico, s'est déclaré pour l'intervention, au service de laquelle il a mis sa bande de voleurs. Nous nous sommes empressés d'accepter ses offres de service, et nous l'avons pris à notre solde. Il a continué de plus belle à voler et à assassiner sur les grands chemins au nom de l'intervention. Cette fois nous nous sommes fâchés ; on a arrêté Buitron, qui condamné à mort par une cour martiale, a été fusillé.

Lozada craignait sans doute le même sort.

L'impossibilité dans laquelle se trouvait le général Douay, de voir les troupes de Lozada, l'a forcé à accepter pour vrais les états d'effectif qui lui ont été

remis, et c'est d'après ces états que nous avons payé cent vingt-cinq mille francs pour solde de la dernière quinzaine de mars, solde que l'intendant de Lozada a empochée avec empressement.

Cet intendant nous a fait voir une nouvelle nuance du caractère de son digne chef.

Nous lui avons témoigné notre étonnement de ce que Lozada n'avait envoyé à Amatitlan qu'un détachement de trente hommes alors qu'il savait que Gutierrez était dans le voisinage et disposait de cinq à six cents hommes.

Il nous a répondu que ces trente hommes étaient de mauvais soldats, et que pour se débarrasser des mauvais soldats, Lozada avait l'habitude de les envoyer dans des positions où il savait d'avance qu'ils seraient massacrés par un ennemi supérieur.

Il peut y avoir du vrai dans ce dire, mais il y a aussi de l'exagération, non que je veuille plaider en faveur de la sensibilité de cœur de Lozada, mais en ce sens que son amour-propre qui, comme celui de tout Mexicain, est excessif, doit être très froissé lorsque les siens ont le dessous.

J'en ai fini avec Lozada que je regrette de ne pas avoir vu en personne.

Le 20 nous quittons Tequila ; nous revenons sur nos pas, et après une marche de huit lieues, nous arrivons le dimanche à midi à un village nommé el Arenal, nom qui veut dire sable et qui est bien mérité, je vous assure.

Les huttes de ce village étaient si pauvres et si malpropres que nous avons été obligés de nous établir tous sous la tente. A deux heures, le vent

s'est élevé, et jusqu'à minuit nous avons été continuellement dans un nuage de poussière, qui passait à travers la toile de la tente et rendait cet abri inutile.

Le matin de ce jour, huit ou dix hommes de la bande de Gutierrez étaient venus dans ce village et avaient emmené cinq hommes. A deux lieues du village, dans le lit du torrent, ils ont pendu un de ces cinq hommes et ont entraîné les quatre autres. Les habitants du village ayant appris cela sont allés chercher le cadavre et l'ont remis à sa mère. La douleur de cette pauvre femme devant le corps de son fils, un beau jeune homme de dix-huit ans, était déchirante.

Notre aumônier qui, depuis notre départ, n'a fait que baptiser dans tous les endroits où nous passons, car tous les prêtres ont fui, a été appelé pour dire les prières des morts. Le pauvre homme est sorti de là tout bouleversé.

A el Arenal, nous avons appris que don Simon Gutierrez était encore le matin même à une hacienda nommée Cuësillo, à six lieues de là; qu'il y avait établi son quartier général, d'où il rayonnait dans toutes les directions.

Ce Gutierrez est fils d'un péon de cette hacienda; il a été péon lui-même. Un beau jour il s'est fatigué de travailler à la terre : il s'est fait le chef de quelques gueux comme lui, et au bout de quelque temps il est venu s'établir en maître dans l'hacienda, imposant au propriétaire de le loger et le nourrir lui et sa troupe.

Il s'est donné le titre de colonel, et il a été

reconnu comme tel par le gouvernement de Juarez, de la même manière que nous reconnaissons Lozada pour général.

Le lundi matin nous nous mettons en marche pour Cuesillo, non pas dans l'espoir d'y rencontrer Gutierrez, mais parceque c'était notre route pour aller dans la montagne à une usine où nous savions que l'on fondait des canons.

Arrivés dans un bois appelé el Salto (saut), à cause d'une grande barranca que l'on traverse, au bout de deux heures de marche, nous voyons tous les malheureux pris à Amatitlan par Gutierrez et pendus par lui depuis quinze jours sur le bord du chemin.

Tous ces cadavres dont les yeux avaient été mangés par les corbeaux étaient nus et portaient des traces de mutilations impossibles à décrire. Ceux qui étaient pendus trop près de terre avaient les jambes et le ventre dévorés par les renards.

C'était une chose horrible à voir que ces vingt-six cadavres sans visages, à moitié dévorés, devenus noirs et secs sous l'ardeur du soleil et rendant un son de parchemin lorsqu'on les frappait avec une canne.

Nous nous sommes empressés de quitter cet affreux spectacle qui avait révolté tous les cœurs.

Aussi les soldats se promettaient-ils de ne faire aucun quartier à la bande de Gutierrez si jamais nous la rencontrions.

Arrivés sur les bords d'un charmant ruisseau, au débouché d'une riche plaine, nous apercevons d'abord sur notre gauche un village nommé Tala,

un peu à droite, une grande et belle hacienda appelée el Refugio, et enfin Cuësillo. Comme ces trois points n'étaient distants les uns des autres que de six à huit kilomètres le général partage sa cavalerie en deux colonnes : la plus forte va par Tala ; nous, nous allons avec un escadron à el Refugio ; le point de rendez-vous était à Cuësillo.

A Tala et à el Refugio nous ne trouvons personne, mais nous apprenons que Gutierrez avec toute sa bande a couché à Cuësillo, et qu'il doit y être encore.

La colonne de gauche prend le trot, et arrive avant nous à Cuësillo. Gutierrez nous avait bien vus dans la plaine ; de plus, il avait été averti de notre présence par un Indien envoyé de el Refugio. Mais comme il n'avait jamais vu la cavalerie française, qu'il ne connaissait pas la vitesse et la vigueur de nos chevaux arabes, il ne s'est pas pressé de partir, se croyant en sûreté aussitôt qu'il serait dans la montagne qui touche l'hacienda.

Prudent de sa personne, il était parti le premier, emmenant, avec ses cavaliers les mieux montés, son obusier de montagne, qui lui avait valu la prise d'Amatitlan. Il avait laissé dans l'hacienda, pour barrer les portes avec des perches, et retarder ainsi notre passage, quelques hommes qui, se croyant à l'abri, et pensant avoir le temps de fuir, mitraillaient nos cavaliers.

Ceux-ci, encore sous l'impression de l'horrible spectacle qui les avait révoltés, ne mesurent pas les obstacles : les uns sautent par-dessus un énorme mur en pierres sèches, pendant que les autres enfoncent la porte à coups de hache.

Les voleurs qui étaient restés les derniers sont bientôt atteints et sabrés sans miséricorde.

En ce moment, Gutierrez avec sa tête de colonne quittait les *paturos* (c'est-à-dire les pâturages de la plaine entourés de murs), et touchait à la montagne.

Nos cavaliers arrivant comme un ouragan, tombent sur cette masse confuse qui se presse pour sortir par une ouverture pratiquée dans le mur. Là, durant quelques secondes, ce fut un carnage inouï. Les plus avisés des Mexicains mirent pied à terre, abandonnant leurs chevaux, franchirent le mur derrière lequel, se mettant à l'abri, ils firent une décharge sur nos chasseurs. Heureusement il n'y eut que trois tués, parmi lesquels le maréchal des logis Lapastour.

Cette décharge porte au comble l'exaspération de nos soldats qui, avec leurs chevaux arabes, franchissent le mur, courent dans les rochers, sur le bord des précipices, et tuent tout ce qui se trouve à portée de leur sabre.

Toujours à la poursuite des brigands, ils traversent la montagne, arrivent dans une autre plaine qu'ils sillonnent en tous sens, faisant leurs dernières victimes.

Les cadavres des pendus ont dû tressaillir de joie pendant cette charge effrénée de plus de cinq lieues à travers la montagne.

Il n'y a pas eu de merci; nous n'avons pas fait un seul prisonnier; plus de cent morts étaient étendus sur tout le parcours de la charge.

Au moment où on revenait, un de ces corps remue; un chasseur s'approche, et s'apprête à frapper

encore. Le Mexicain se relève sur ses genoux, et implore grâce, disant qu'il est général. « Cela tombe joliment bien, dit le chasseur, je n'ai pas encore tué de général. Voilà ton compte. » Et au même moment il lui passe son sabre au travers du corps.

De sang-froid de pareilles choses seraient horribles à voir, mais nous avions toujours présent devant les yeux le spectacle des pendus, et je suis sûr qu'il n'y a eu dans aucun cœur le moindre sentiment de pitié. Malheureusement le plus coupable de tous a échappé à notre juste vengeance. Gutierrez, qui avait une très grande avance, aussitôt qu'il a entendu des cris, a abandonné son obusier qui est tombé entre nos mains, et, avec seize cavaliers seulement, il est arrivé au village de Cocula, situé à dix lieues et demie de Cuësillo. Son père, qui ne valait pas mieux que lui, a eu le crâne partagé en deux d'un coup de sabre.

De toute sa bande, qui était de six cents hommes, Gutierrez n'a pu rallier dans la nuit suivante que cent hommes qui sont arrivés à Cocula terrifiés.

Ils disaient en parlant des Français : « Ils vont aussi vite que les éléments. Ils sont comme les chiens qui courent sur les balles. »

J'ai eu le malheur de n'assister à cette belle affaire qu'à l'arrière-garde, et avec la troupe de soutien, car comme à l'affaire de Teocaltiche, j'avais marché en tête avec la cavalerie, ce n'était pas mon tour pour cette fois.

Cependant le lendemain, en allant à Cocula, comme c'était mon tour, j'ai eu un instant l'espoir que nous aurions une nouvelle affaire.

Gutierrez, qui léchait ses plaies dans cet endroit, ne supposait pas qu'après notre charge de la veille, nous ferions nos onze lieues dans un seul jour à travers un pays de montagnes.

Aussi a-t-il été très étonné lorsqu'on lui a signalé notre présence au sommet de la hauteur qui domine Cocula. Instruit cette fois par l'expérience, il s'est empressé de déguerpir et de fuir dans les bois.

Nous nous sommes élancés à la poursuite des fuyards qui se sont dispersés comme une volée de pigeons, et nous n'en avons tué qu'une dizaine.

Dans ces deux rencontres nous avons pris plus de trois cents chevaux, autant de lances, des sabres et des mousquetons en quantité.

De Cocula nous avons le lendemain continué notre route pour Tula, l'usine où l'on fondait des canons. Nous devions coucher à Zacoalco; cette petite ville est située au sud du lac du même nom, qui lui-même est situé parallèlement à l'ouest du grand lac de Chapala, duquel il est séparé par un pâté de montagnes à pic.

Le général, au moment de son départ de Guadalajara, en raison du pays que nous avions à parcourir, n'avait emmené avec lui qu'une colonne légère; comme il n'était pas bien fixé sur ce qu'il voulait faire, il avait organisé une seconde colonne chargée de nous amener la grosse artillerie et le convoi de vivres.

Cette seconde colonne avait ordre de nous rejoindre à Zacoalco, en suivant la grande route de Guadalajara à Colima.

Zacoalco, qui est sur cette route, est à dix-sept

lieues de Guadalajara, et à l'extrémité du défilé qui suit la route entre la lagune de Zacoalco et le pâté de montagnes qui la sépare de la grande lagune de Chapala. Ce défilé a trois lieues de long.

Lorsque nous arrivons à la lagune de Zacoalco, que nous devions tourner pour trouver la ville, nous entendons une vive fusillade et le canon vers l'entrée du défilé dont je vous ai parlé, et dont Zacoalco est la sortie.

Le combat ne pouvait être engagé qu'entre la seconde colonne venant de Guadalajara, commandée par le colonel Garnier, et les troupes de Rojas.

Je crois vous avoir déjà dit que Rojas est aussi un ancien péon d'une hacienda qui touche à Guadalajara. C'est lui qui prend plaisir à arracher lui-même les yeux de ses victimes. Comme Gutierrez, il a été accepté par le gouvernement de Juarez avec le grade de général. A la tête d'une bande de deux mille hommes, il éclaire la droite de l'armée d'Uraga qui occupe Zapotlan, et les grandes barrancas qui coupent la route de Guadalajara à Colima, et qui ne sont plus qu'à dix-huit lieues de cette dernière ville.

Rojas se tient toujours dans les montagnes au sud de Guadalajara, et du haut de ces rochers, comme l'oiseau de proie, il s'abat dans la plaine pour y porter la ruine et la mort.

A la distance où il est, il inspire encore la plus grande terreur à Guadalajara.

Hier un habitant de cette ville m'assurait que si Rojas écrivait à n'importe quel père de famille de lui envoyer sa fille, bien peu oseraient refuser.

Il paraît que du temps de sa toute-puissance à Guadalajara, il a commis des masses de viols.

Vous comprenez que, renseignés comme nous le sommes sur ce personnage, ce serait pour nous une grande jouissance de le saisir et de le pendre.

Aussi, lorsque nous avons entendu le canon du côté de l'entrée du défilé, nous le voyions déjà entre nos mains.

Nous supposions que n'ayant pas connaissance de notre mouvement, et voyant le peu de monde qu'avait le colonel Garnier, il avait voulu lui barrer le passage, d'autant plus qu'il y a vers le milieu du défilé une bonne position défensive.

Abandonnant notre infanterie qui ne marchait pas assez vite, nous partons au galop avec la cavalerie pour Zacoalco, afin de boucher la sortie du défilé.

Au bout d'un quart d'heure de marche le feu cesse, mais nous voyons beaucoup de poussière. Nous supposons alors que le colonel Garnier a forcé le passage, et que Rojas est en retraite sur Zacoalco. Nous redoublons de vitesse, pour arriver à temps; mais bientôt nous sommes désabusés.

Près de Zacoalco nous apprenons que du haut d'un rocher à pic que l'on ne pouvait gravir, deux ou trois cents hommes de Rojas avaient fait sur la colonne Garnier la fusillade que nous avions entendue.

Le colonel Garnier avait fait presser le pas à la colonne et tirer quelques obus sur ces misérables, ce qui avait suffi pour les disperser.

De tout ce bruit il est résulté de notre côté un mulet tué. Il paraît que nos obus ont tué quatre ou cinq brigands.

Les deux colonnes se sont rejointes à Zacoalco le soir même; le lendemain on a fait séjour pour laisser reposer les troupes, qui en avaient besoin après des marches si longues sous un ciel de feu.

A Zacoalco, nous n'étions plus qu'à vingt-quatre ou vingt-cinq lieues des grandes barrancas où se trouve Uraga, vous vous le rappelez, celui que nous avons poursuivi dans la sierra d'Uruapan. Il commande les débris de la seule armée qui se dise régulière. Il a à peu près mille hommes d'anciennes troupes; le reste sont des levées nouvelles, et les bandes de Gutierrez, Rojas et autres de la même espèce, ce qui lui fait en tout sept ou huit mille hommes avec une nombreuse artillerie.

Il eût été pour nous du plus haut intérêt de détruire ou de disperser cette armée, et en voici les raisons.

La première et la plus importante c'est que, tant que les bandes de voleurs s'appuieront sur une armée pourvue de canons et de matériel, ces bandes seront toutes-puissantes, et les populations n'oseront jamais avoir la moindre velléité de résistance.

Si au contraire cette armée était dispersée, et en même temps les guerillas, incorporées à l'armée, désorganisées provisoirement et privées de la plus grande partie de leurs armes (car la première chose que font ces coquins est de jeter leurs armes pour se sauver plus vite et soutenir ensuite, s'ils sont pris, qu'ils sont d'honnêtes Indiens), alors on aurait pu marcher sur les traces de Santa-Anna, donner les armes prises aux propriétaires d'haciendas, les forcer

à armer leurs péons, en leur promettant aide et protection.

Une autre raison, c'est que si nous n'allions pas aux barrancas, les libéraux ne manqueraient pas de dire, comme ils l'ont déjà fait, que nous n'osons pas, ce qui est une atteinte à notre prestige.

Enfin la population commerciale de Guadalajara, voyant tous les approvisionnements qu'emmenait avec elle la seconde colonne, ne doutait pas que notre but ne fût de rouvrir la communication entre Guadalajara et Colima. Cette dernière ville en ce moment regorge de marchandises qui ne peuvent arriver ici.

C'est pour bien des personnes une affaire capitale, car il y en a beaucoup dont la fortune tout entière est engagée dans ces affaires commerciales. Aussi tout ce monde, dans la persuasion que nous allions à Colima, avait-il pris toutes les mesures pour le transport des marchandises.

Toutes ces raisons n'ont pas échappé au général Douay, mais il a été retenu par des considérations majeures.

D'abord cette expédition était contraire aux ordres du général en chef, et s'il a fait une sortie, c'est qu'il a senti la nécessité d'augmenter notre rayon d'action pour avoir des ressources en grains et fourrages, et aussi pour arrêter l'insolence des guerillas qui venaient piller et assassiner jusqu'aux *garitas* (portes) de la ville.

Ensuite il avait avec lui le 51e, qui tenait garnison à Guadalajara avant notre arrivée, et qui ne fait pas partie de notre division.

D'après l'emplacement des troupes, arrêté par le

général en chef, pour la saison des pluies, le 51e doit occuper Guanajuato qui est à cent vingt lieues de Guadalajara.

Le général en chef avait ordonné que le départ du 51e eût lieu immédiatement après notre arrivée ici.

Le général Douay, que la nécessité avait forcé à ajourner ses ordres, n'a pas osé retenir pour un temps trop long le 51e, dans la crainte d'entraver les combinaisons d'ensemble du général en chef.

Enfin, et c'est la considération la plus importante, nous étions bien peu de monde.

Nous n'avions que douze à treize cents hommes d'infanterie et trois cents de cavalerie avec dix pièces d'artillerie, dont quatre de montagne, pour attaquer dans une position formidable huit mille hommes pourvus d'une nombreuse artillerie.

L'attaque ne pouvait se faire de front; il fallait tourner la position par un détour de trente-cinq lieues à travers la montagne.

Ce mouvement ne pouvait être exécuté que par une colonne légère avec de l'artillerie de montagne.

Il y avait donc nécessité absolue de former encore deux colonnes : la plus nombreuse aurait fait le mouvement tournant, et la seconde sous le colonel Garnier aurait gardé le convoi, et se serait avancée par la route jusqu'à la barranca.

Au premier coup de fusil de la colonne tournante, le colonel Garnier aurait ouvert le feu de la grosse artillerie, qui peut porter d'un côté à l'autre de la barranca.

Quoique les Mexicains aient aussi peu de valeur que possible, ce plan était néanmoins dangereux, car

le colonel Garnier, livré à lui-même avec trois ou quatre cents hommes au plus, ayant un énorme convoi à protéger, pouvait être attaqué par toute l'armée libérale.

Le général Douay n'a pas voulu jouer cette partie-là, et peut-être a-t-il bien fait.

Cette décision prise, nous nous remettons en marche le lendemain, toujours en deux colonnes. Le colonel Garnier retourne à une ferme où nous étions passés, et s'y installe militairement avec son convoi.

Nous, avec la colonne légère, nous nous dirigeons vers l'ouest d'abord, en longeant la sierra sur le premier échelon de laquelle nous montons pour passer la nuit. Cet endroit appelé Saucillo serait bien mieux nommé nid à scorpions.

Après m'être promené au clair de lune, j'allais rentrer dans ma tente vers huit heures, lorsque mon ordonnance accourt à moi; il avait été piqué à la tête. Je lui applique immédiatement de l'ammoniaque, et nous allons ensemble au bivouac de l'ambulance, où on lui met une compresse imbibée d'ammoniaque.

Avant de me coucher, j'ai bien soin de regarder dans mon lit; mais malgré cette précaution, le matin, au moment où je me levais, j'ai aussi été piqué au genou.

Partis à deux heures du matin nous ne sommes arrivés qu'à trois heures après-midi à l'usine, après avoir traversé une chaîne de montagnes des plus pittoresques, mais aussi des plus difficiles à franchir.

Durant toute cette route, j'ai souffert comme un

damné; mon pantalon appuyant sur mon genou l'avait fait horriblement enfler. En arrivant à l'étape je me suis couché; j'ai eu le reste du jour et toute la nuit des compresses d'eau blanche, qui à la fin ont fait disparaître la douleur.

Le lendemain il ne me restait que de l'enflure, et j'ai pu monter à cheval pour aller faire une reconnaissance à un village nommé Tlalpan, situé sur le revers sud de la chaîne de montagnes que nous avions ainsi entièrement traversée.

De ce point nous avions une vue magnifique : à nos pieds une plaine immense, bordée de l'autre côté par la chaîne de montagnes où se trouve le volcan de Colima, qui ne fumait pas en ce moment, mais qui était d'un effet superbe.

La neige qui entoure son sommet, réfléchissant les rayons du soleil, paraissait une calotte d'argent.

A l'extrême droite de ce pic, par une déchirure de la montagne, on aperçoit le Pacifique. Quoique j'eusse une lunette, j'ai été obligé d'accepter ce que je voyais sur la foi des traités, car ce pouvait aussi bien être une nuée que la mer. Il est vrai que nous en étions à plus de quarante lieues. Néanmoins je puis dire que j'ai vu le Pacifique, puisque les habitants me l'ont affirmé.

Dans ce village nous avons visité une papeterie, transformée par les libéraux en usine pour tourner les canons et les rayer. Nous comptions en trouver six, mais ils avaient été enlevés depuis deux jours; nous sommes alors revenus à la forge de Tula.

Ce haut fourneau, bien que dans de très petites proportions, était parfaitement installé, et donnait

du fer qui, au dire des officiers d'artillerie, ne le cède en rien au meilleur fer de Suède.

Cette usine est bâtie au milieu de forêts sans fin, de sorte que le bois est sous la main; le minerai est très proche, et quel minerai! pour ainsi dire de la fonte pure. Il rapporte de 80 à 85 0/0; il est impossible qu'il y en ait de plus riche.

A notre approche, le directeur de l'usine s'est enfui emportant ses livres.

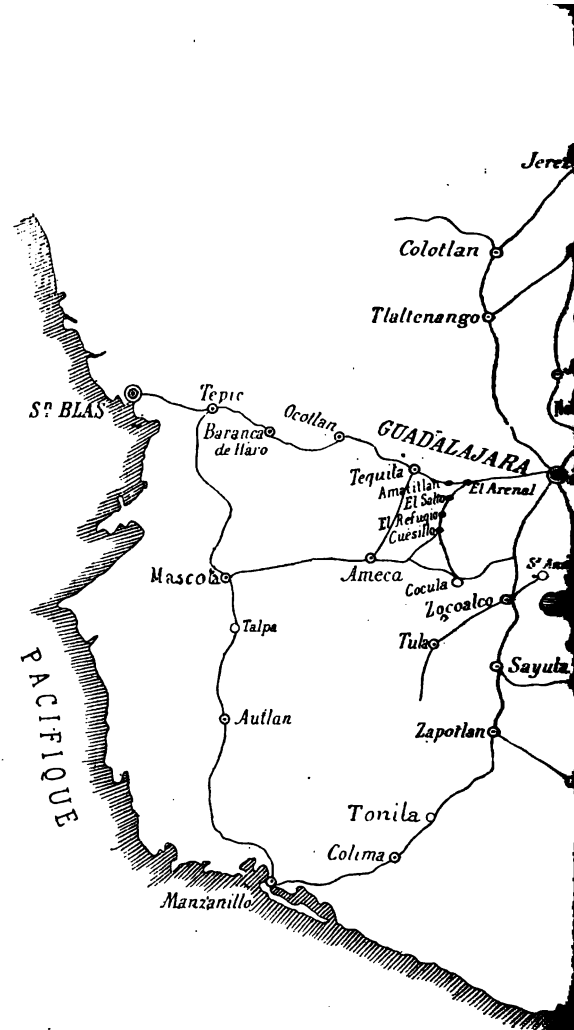
Nous avons eu beau faire des fouilles pour chercher les canons qui, d'après ce qu'on nous avait assuré, devaient être encore dans l'usine, nous en avons été pour nos peines. C'était le jour de Pâques.

Pour priver les libéraux de cette ressource en artillerie, le général Douay s'est décidé à mettre l'établissement hors d'état de marcher.

Nous avons démoli le haut fourneau et toutes les machines, et nous avons ainsi commis pour plus de cinq cent mille francs de dégâts. A mon avis, c'est une chose fort regrettable, non pas tant au point de vue du chiffre de l'évaluation de ces dégâts, que pour l'industrie si difficile à introduire dans le pays. Cette petite usine, qui marchait très bien, aurait pu prendre un grand développement avec le retour de la tranquillité.

Aujourd'hui il est à peu près certain qu'elle est abandonnée à tout jamais.

De plus, comme les propriétaires, en fondant des canons pour les libéraux qui ne les payaient pas, n'obéissaient qu'à la force, il est de toute justice qu'ils soient indemnisés par Maximilien dont nous grevons déjà le budget à l'avance.



ITINÉRAIRES

de la Division DOUAY

Dans le JALISCO et le MICHOACAN

ZACATECAS
Route de Matehuala
Sn LUIS POTOSI
Rio Verde
Sta Maria del Rio
Calientes
Encarnacion
Lagos
Sn Felipe
Sn Luis de la Paz
Saucillo
Leon
GUANAJUATO
Silao
Piedra-Gorda
Irapuato
Salamanca
QUERETARO
La Barca
Celaya
La Piedad
Valle de Santiago
Zamora
Acambaro
Maravatio
Partido de Quiroga
Morelia
Caracuaro
Zitacuaro
Uruapan
Patzcuaro
Ario
Tacambaro
Huetamo
Rio de las Balsas

Après cet acte de destruction, nous avons repris le chemin de Guadalajara.

Notre retour n'a été signalé par aucun incident, si ce n'est la rencontre de deux nouveaux pendus, deux officiers de Tovar, un général allié. Ils étaient tombés entre les mains de Gutierrez qui les avait pendus sans autre forme de procès, selon son habitude.

Ces malheureux, depuis plus d'un mois qu'ils étaient exposés nus au soleil, étaient pour ainsi dire momifiés. Comme ils étaient pendus très près de terre, toute la partie inférieure du corps avait été mangée par les renards ou les chiens.

L'accueil qui nous a été fait à notre retour à Guadalajara n'a été rien moins que chaleureux; d'abord parce que nous avions trompé les espérances conçues à notre départ, et aussi parce que pendant notre absence l'évêque était venu reprendre possession de son siège épiscopal.

A vous.

H. L.

XLV

Guadalajara, dimanche 10 avril.

J'ai eu raison de m'y prendre à l'avance pour vous écrire, car je viens de recevoir l'ordre de partir

demain matin avec une colonne qui va battre le pays et qui restera sept ou huit jours dehors.

Je comptais avoir près d'une semaine devant moi, et voulais écrire à beaucoup de monde. Mes projets sont renversés, et je vais être obligé de me borner à vous, et encore d'écourter ma lettre, que j'avais commencée avec l'intention de m'étendre et de vous faire bien apprécier notre position au Mexique.

Il faut vous dire que notre plus dangereux écueil, et celui sur lequel nous venons toujours échouer, est d'être arrivés ici à la remorque d'un parti.

Nous avons affiché un programme libéral, et pour le mettre à exécution, nous employons des instruments réactionnaires qui ne veulent à aucun prix de notre programme.

Cette manière d'agir a pour double résultat d'éloigner de nous les libéraux, et de nous mettre en guerre ouverte avec lesdits instruments du parti clérical et réactionnaire.

Le général Douay avait été prévenu du retour de l'évêque; il avait en partant donné des ordres au commandant de place pour qu'il fût reçu avec les honneurs rendus aux évêques en France.

Les troupes étaient sous les armes à neuf heures. Sa Grandeur devait arriver à dix heures. A une heure de l'après-midi, pas d'évêque.

Le commandant de place, avec juste raison, renvoie les troupes qui pendant quatre heures avaient été exposées aux ardeurs du soleil.

L'évêque arrive à six heures du soir, ayant laissé passer à San Pedro, à trois kilomètres d'ici, la plus

grande chaleur, bien entendu sans se donner la peine de faire avertir.

L'absence des troupes à son entrée l'a indisposé, ou plutôt a indisposé son entourage, car c'est un vieillard de quatre-vingts ans qui n'a plus de volonté à lui. Son entourage est dirigé par une espèce d'aigrefin à l'air papelard, qui veut faire passer lui et l'Église pour martyrs, qui n'oppose ouvertement que la force d'inertie, et qui, en dessous, travaille, malheureusement avec succès, à tout changer.

Dès son arrivée, il s'est entendu avec le préfet politique, créature de la régence, et particulièrement d'Almonte, nommé par lui, et installé par le général Bazaine, lors de son séjour à Guadalajara.

Ce préfet sort on ne sait d'où, et n'est nullement connu dans le pays, si ce n'est par les tendances rétrogrades qu'il a manifestées.

En même temps que le préfet, le général Bazaine installait tous les autres pouvoirs; il nommait commandant militaire à Tepatitlan, petite ville à dix-huit lieues d'ici, sur la route de Lagos, un certain Castellanos; commandant de gendarmerie mexicaine à Guadalajara, un nommé Savignon, qu'il traînait avec lui depuis Mexico; et enfin beaucoup d'autres.

Or, il arrive qu'un beau jour, avant notre départ, sur la dénonciation des habitants de Tepatitlan, on arrête le sieur Castellanos comme chef de bandits; on lui attribuait des assassinats, des vols et des viols en quantité.

Cet homme arrive à Guadalajara et est remis entre les mains du préfet politique, qui vient trouver le

général Douay au milieu de toutes ses préoccupations militaires.

Il présente au général les méfaits de Castellanos comme des peccadilles, et demande sa mise en liberté qui est accordée.

Mais par malheur voilà que ce Castellanos, à l'état libre, est reconnu par un de ses ennemis, le général Tovar, commandant des troupes à notre solde.

Celui-ci, qui connaissait toute l'affaire, le fait de nouveau arrêter, et écrit au général Douay que Castellanos a donné quatre mille piastres (20,000 francs) pour recouvrer sa liberté.

Etaient compromis dans cette affaire d'abord le préfet politique et son secrétaire Vigas ; le commandant de gendarmerie Savignon, et encore un autre.

Ceci se passait le 13, veille de notre départ.

Le général Douay, en partant, laissa l'ordre d'arrêter Savignon et Vigas. Le premier avoue tout de suite qu'il a reçu soixante-dix piastres pour changer Castellanos de prison. Il ne peut en dire davantage, mais il sait qu'il y a eu beaucoup d'argent donné.

On instruit l'affaire de Castellanos qui, condamné à mort, n'a voulu rien dire.

Il a adressé au général en chef un recours en grâce dont on attend la réponse.

Si, comme je l'espère, elle est affirmative, il fera des aveux.

Quoi qu'il en soit, de l'instruction de Castellanos il résulte que l'on a des preuves matérielles de la culpabilité de Savignon, et des preuves morales de celle du préfet et de son secrétaire.

Il était bien naturel que le clergé trouvât un appui dans cette autorité civile.

Le premier acte de l'évêque a été, avec le consentement du préfet, d'abolir le mode actuel d'instruction.

Avant l'arrivée des libéraux au pouvoir, le clergé avait le monopole de l'instruction publique, aussi bien pour le droit, la médecine et les sciences, que pour les lettres. Il fallait, avant de se livrer à une étude spéciale, être bachelier ou docteur en théologie. On prenait ensuite pour la médecine et le droit des inscriptions d'un taux exorbitant, et dont le montant revenait au clergé.

Cette belle organisation portait le titre d'Université.

Le gouvernement de Juarez a changé tout cela : il a formé l'Institut, c'est-à-dire un mode d'instruction calqué sur celui de la France.

La théologie était alors regardée comme inutile pour faire un avocat et un médecin ; en outre le prix des inscriptions était réduit à la mesure d'un impôt insignifiant.

Les choses ont marché sur ce pied nouveau jusqu'au jour de l'arrivée de l'évêque.

Le lendemain l'Institut était supprimé et l'Université rétablie, et cela sans que l'autorité française en fût le moins du monde informée.

Alors grand émoi parmi les étudiants et leurs parents : une députation vient trouver le général Douay à son retour pour lui demander justice.

Le général aurait dû ordonner le maintien de l'Institut, en référer à Mexico, et attendre la réponse.

Mais il est tellement ennuyé d'avoir toujours à lutter sans être soutenu par l'autorité supérieure, qu'il a envoyé promener tout le monde, se bornant à rendre compte à Mexico, où l'on trouvera probablement que le clergé a raison.

Ce bon et doux clergé n'ose pas encore s'attaquer ouvertement à nous; mais cela ne tardera sans doute pas ; en attendant, il nous joue de petites niches.

Après avoir remis en vigueur le règlement qui défend de monter à cheval ou d'aller en voiture pendant la semaine sainte, il a trouvé de très mauvais goût que la musique jouât sur la place le jour du mercredi saint. Cette musique et celle du dimanche sont les seules distractions de toute la ville de Guadalajara.

Aussitôt qu'on commençait un morceau, toutes les cloches de la cathédrale étaient en branle. Cependant comme notre musique tenait bon, la patience de ses adversaires s'est lassée, et trois grosses pierres ont été lancées on ne sait d'où sur les musiciens, probablement du haut des tours de l'église. Une de ces pierres a atteint un musicien, et l'a grièvement blessé.

Depuis ce temps, la musique est supprimée, et nous sommes privés de notre seule distraction.

De tout cela, comme vous le comprenez facilement, les libéraux se frottent les mains.

D'un autre côté, nous venons d'apprendre que tous les vols commis sur l'achat des uniformes des troupes de Marquez viennent afin d'être prouvés.

On fait passer au conseil de guerre le chef d'état-major de Marquez, le colonel Facio, connu depuis si

longtemps comme un infâme voleur, et que le maréchal Forey a décoré de la croix d'officier de la Légion d'honneur; l'intendant Peña et cinq autres.

Le général Bazaine, malgré son désir de laisser aller les choses, et de ne pas faire de scandale, n'a pu résister au torrent.

Chavez, chef de brigands réactionnaire, que le général en chef a nommé, comme je crois vous l'avoir dit, préfet politique de Aguas Calientes, vient, à ce qu'il paraît, de voler et d'assassiner sur une grande échelle. Il va passer devant une cour martiale.

Vous voyez d'après ces quelques exemples quel triste rôle nous jouons ici, et quelle organisation nous établissons.

Lorsque depuis si longtemps moi et tant d'autres prévoyions ce qui arrive, il est vraiment incroyable que l'aveuglement qui a présidé à toute cette guerre du Mexique persiste encore.

Si vous vous rappelez mes premières lettres, quand j'ai vu les troupes de Marquez, je vous ai tout de suite dit que la première chose à faire était d'organiser ces troupes à la française.

Mais pour ne pas blesser l'amour-propre de ces gens-là, et particulièrement de M. Almonte, on n'a pas voulu s'y résoudre.

On a tenu à relever l'armée mexicaine à ses propres yeux en donnant, avec connaissance de cause, la croix d'honneur à des voleurs.

Le résultat de ces errements détestables se laisse voir aujourd'hui.

Au lieu d'avoir une armée alliée, organisée comme

nous aurions pu le faire, et sur laquelle nous aurions pu compter, nous n'avons que des bandes de brigands qui ne sont capables que d'exploiter les grands chemins. Toutes les fois qu'on veut les diriger vers l'ennemi, ils refusent carrément.

Marquez, qui est à Morelia, et qui sur ses états de solde porte 6,000 hommes, a toujours refusé d'occuper Zamora avec un bataillon parce que, disait-il, il n'avait pas assez de monde. Cette raison est vraie; je crois qu'il n'a pas plus de deux mille hommes.

Miramon, que l'impératrice croit à la tête d'une division de dix mille hommes, est resté à Guadalajara pendant plus de trois mois, ayant en tout recruté cent cinquante à deux cents hommes. Il est vrai qu'il avait cinq ou six cents officiers touchant tous la solde du Mexique, bien supérieure à la nôtre.

Cette petite plaisanterie de généraux alliés, voleurs et chefs de brigands, nous coûte trois millions par mois qui sont inscrits au budget mexicain.

Quand ce pauvre Maximilien, s'il vient, va voir la somme que nous lui réclamons pour l'armée que nous lui présenterons, c'est le cas de le dire, il aura un fameux coup de soleil.

Et notez bien que le jour où il voudra réglementer les Lozada et autres, ils l'enverront promener, et continueront à tenir le pays du haut de leurs sierras.

Du reste, nous tous qui sommes ici, et qui déplorons les mensonges que l'on fait dire aux journaux, nous ne croyons guère à l'acceptation de Maximilien, après les dispositions que les Chambres ont montrées à l'égard du Mexique.

Pour faire quelque chose dans ce pays, il faudrait d'abord changer de voie radicalement; mettre le clergé de côté, et se rapprocher du parti libéral; ensuite licencier toutes ces bandes de voleurs et de brigands que nous avons à notre solde; si elles ne veulent pas se licencier, les combattre et les poursuivre à outrance, pour arriver enfin au système de Santa-Anna, le seul capable de produire des résultats.

Pour atteindre ce but, il faut que le corps expéditionnaire français, *augmenté encore de quinze à vingt mille hommes*, reste ici au moins trois ans tout entiers. Alors chaque année on pourrait en retirer un cinquième ou un sixième.

Enfin, et ce n'est pas la moins importante des conditions, il faut que Maximilien arrive ici avec un emprunt d'au moins un milliard et demi, car si nous occupons quelques capitales, il faut bien dire que nous ne pouvons pas percevoir plus que le dixième ou le douzième de tous les impôts du pays.

Vous voyez que plus nous allons, plus je deviens exigeant pour les moyens propres à faire quelque chose.

C'est que plus nous allons, plus nous nous embourbons dans la mauvaise voie, et ce qui était facile lors de notre entrée à Mexico est devenu aujourd'hui très difficile, sinon impossible.

Pourquoi faut-il que des gens éclairés, que des gens honorables, dévoués à leur pays comme le sont tous les officiers français du corps expéditionnaire, n'aient pas été crus dans leurs appréciations, et qu'on ait accordé toute confiance aux dires intéressés d'un Almonte et d'un Saligny?

Si vous saviez combien le dégoût et l'ennui nous accablent, vous nous plaindriez d'autant plus que nous sentons mieux que vous encore combien cette guerre est désastreuse pour la France et pour le gouvernement.

Ce que je vous écris est notre conversation de tous les jours. Cependant je ne m'ouvre aussi complètement qu'à vous, car il est inutile de se compromettre pour des choses que l'on ne peut empêcher. Dites-moi dans votre réponse si cette lettre vous est arrivée intacte, et faites attention s'il ne vous manque pas de numéros dans la série.

Si, comme on le dit, la police ouvre les lettres, et qu'elle lise celle-ci, qu'elle en fasse son profit. Je serais heureux de perdre toutes les chances d'avenir qui me restent encore, si cette lettre pouvait enfin faire ouvrir les yeux sur la véritable situation.

On vient de former une compagnie franche pour la sécurité des routes : cette compagnie est appelée à faire un service très dur, et peut être d'une grande utilité.

Connaissant tout le pays dans lequel elle doit opérer, me rendant bien compte du but qu'elle doit atteindre, j'espérais bien la commander, et tout en sachant que cela ne me rapporterait rien, j'en avais demandé le commandement.

Mon chef d'état-major m'a fortement appuyé, a fait ressortir auprès du général Douay les qualités qu'il fallait pour commander cette compagnie, qualités que je possède; malgré cela, le général a refusé, disant que c'était un commandement d'infanterie, et qu'il fallait laisser chacun dans son arme.

Comme je vous l'ai dit, je pars demain pour une reconnaissance avec de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie de montagne. Nous allons dans la sierra, à douze ou quinze lieues d'ici, à la recherche de Rojas. Il est certain que nous ne le rencontrerons pas, car ces courses, au lieu d'être faites la nuit dans le plus grand secret, sont ordonnées un ou deux jours à l'avance, et rien ne se passe ici sans que Rojas en soit informé.

Nous en serons quittes pour nos peines et pour changer encore une fois la peau de notre visage.

H. L.

XLVI

Guadalajara, le 1er mai 1864.

Dans ma dernière lettre, je vous ai quittés pour courir après les brigands. Malgré le secret qui avait été gardé sur notre expédition, les guerillas en avaient connaissance, sans savoir toutefois de quel côté nous nous dirigions. Pour ne pas être surprises, elles avaient placé des hommes en observation sur tous les points élevés et les clochers; de sorte qu'aussitôt notre apparition dans la plaine, toutes les bandes se sont dispersées dans la montagne.

Le lendemain, pour leur prouver que nous pouvons passer partout où ils passent, nous nous sommes engagés dans la sierra.

Jamais encore je n'avais franchi un si mauvais chemin. Non seulement tout le monde a mis pied à terre, mais encore nous avons été obligés de lâcher nos chevaux, les laissant livrés à leur propre instinct, pour sauter comme des chèvres d'une roche sur une autre.

Cette seconde journée de dix lieues à travers la montagne s'est terminée sans accident, mais non sans fatigue.

Nous avons couché dans une hacienda que les guerillas avaient abandonnée aussitôt qu'elles ont vu notre mouvement sur la montagne. Cette hacienda est dans une gorge magnifique, bordée de montagnes à pic; celles de gauche forment la ceinture ouest de la grande lagune de Chapala.

Le soir, nous avons aperçu sur ces montagnes des feux de signaux, et nous avons appris, par les gens de l'hacienda, qu'une bande s'y était retirée à notre arrivée.

Dans l'espoir de les surprendre, je suis parti le lendemain matin à quatre heures avec une compagnie de chasseurs; nous avons atteint le sommet au petit jour, mais il n'y avait plus personne.

Le soleil en se levant nous a indemnisés de la peine que nous avions prise. La lagune a vingt-cinq ou trente lieues de long, exactement dans la direction de l'est à l'ouest; comme nous étions à l'extrémité ouest, nous avons vu le soleil s'élever lentement derrière les montagnes, et tout d'un coup

apparaître, nous aveuglant par les rayons qu'il nous envoyait directement, et par ceux que réfléchissait l'eau de la lagune.

Nous avons été obligés d'attendre une heure pour laisser le soleil s'élever, et voir alors toute cette immense lagune renfermée entre des montagnes à pic, comme entre des murs construits de main d'hommes.

Après avoir joui de cet admirable spectacle, nous sommes redescendus à l'hacienda, et après déjeuner, nous nous sommes remis en marche.

Nous avons battu la plaine qui est à l'est de Guadalaraja, et nous sommes rentrés après huit jours d'absence sans avoir pu atteindre un seul brigand. Cependant notre expédition a eu un certain résultat, celui de refouler sur l'armée d'Uraga trois bandes commandées par des chefs d'une cruauté effrayante.

Uraga s'en servait comme éclaireurs de son armée : était-il mécontent de leurs services, ou honteux de faire cause commune avec de tels hommes? veut-il préparer sa soumission à Maximilien?... Je ne sais; mais il vient de faire fusiller ces trois scélérats.

L'un d'eux, quatre jours avant notre arrivée, était entré dans un joli petit village nommé Casititlan, situé sur le bord d'un lac charmant. Trouvant qu'on ne se pressait pas assez de lui apporter la contribution qu'il frappait sur ce village, il a fait massacrer vingt-huit hommes, et a emmené toutes les jolies filles et les jolies femmes.

Ces sortes de choses sont très communes en ce pays.

Hier on a découvert ici une conspiration qui, dit-on, aurait pour but d'assassiner les officiers français, et, à la faveur du désordre, de s'emparer du Pénitencier, qui est notre réduit ou citadelle. Après avoir fait d'abord beaucoup de bruit, cette affaire paraît avoir maintenant peu d'importance; cependant on a arrêté huit personnes parmi les plus notables de la ville.

A l'heure qu'il est, nous ne croyons pas encore à l'arrivée de Maximilien, et surtout à son emprunt. Une partie de l'armée pourra-t-elle rentrer l'hiver prochain? Nous en doutons. Quant à moi, je ferai en sorte de quitter Vera-Cruz au mois de mars au plus tard. En attendant cet instant encore si éloigné, je vous embrasse de tout mon cœur.

H. L.

XLVII

Guadalajara, le 18 mai 1864.

. . . . . .

Malheureusement tous ces projets sont soumis à cette interminable guerre. Plus nous allons et plus nous voyons les difficultés qui existent partout. L'incertitude dans laquelle on se trouve au sujet de l'arrivée de Maximilien, la menace du Congrès

américain, tout cela réuni fait que personne ne veut s'avancer ni se compromettre.

D'un autre côté, le peu de succès de l'emprunt tenté par Maximilien n'est pas fait pour inspirer confiance, car tout le monde sait que pendant deux ans au moins, le gouvernement doit marcher avec l'argent étranger, vu l'impossibilité où il va être de recueillir, avant ce temps, des impôts suffisants.

Il est bien à craindre que cette malheureuse guerre ne soit aussi funeste pour la France que l'a été autrefois la guerre d'Espagne. En envisageant la question sous le meilleur aspect, c'est-à-dire en supposant que Maximilien se décide à venir, non seulement, comme je vous l'ai dit, il ne viendra pas avec assez d'argent, mais il ne trouvera rien d'organisé. C'est en ce moment surtout que sont justifiés mes regrets de voir prodiguer l'argent à cette triste armée mexicaine, sans nous occuper de son organisation.

Le sieur Facio, le chef d'état-major de Marquez, dont je crois vous avoir déjà parlé dans mes précédentes lettres, a tellement volé dans les marchés d'habillement qu'il a passés, qu'il a fallu, pour donner satisfaction à l'opinion publique, le traduire devant un conseil de guerre français, avec son ami Peña, intendant de l'armée mexicaine. Le jugement n'est pas encore rendu, mais d'après les débats qui sont accablants, il n'y a pas de doute qu'ils ne soient condamnés.

Maximilien, à son arrivée, sera peu satisfait, en voyant l'armée que nous lui avons formée, inscrite à notre budget pour une somme aussi forte. Il n'aura

pas besoin d'y regarder à deux fois pour être sûr qu'il ne peut fonder aucun appui sur cette armée, et il ne consentira jamais à ce qu'on renvoie un seul homme de l'armée française, d'autant plus que cette fameuse légion étrangère ne marche pas du tout. On a nommé les cadres, mais on ne trouve pas de soldats.

De cet état de choses, il résultera naturellement que la France continuera à avancer de l'argent au Mexique et à y laisser son armée.

A la fin de l'année, il y aura encore une dette flottante énorme, et le gouvernement sera de nouveau obligé de demander aux Chambres la consolidation d'une partie de cette dette.

A cette demande, l'opposition, qui a déjà mené grand bruit dernièrement, redoublera ses plaintes. Elle se sentira d'autant plus forte que les faits lui donnent raison, et elle entraînera les députés hésitants qui partageaient son opinion à la séance dernière, mais qui n'avaient point voulu émettre un vote hostile au gouvernement.

Pour nous qui sommes ici, qui voyons de près dans quelle impasse s'est fourrée la France, la question paraît encore plus sombre que pour vous. Tous, tant que nous sommes, nous sommes dégoûtés de cette guerre si onéreuse pour notre pays, et qui peut l'entraîner dans une voie si fatale.

Il est probable que l'empereur, en faisant cette guerre, avait une grande pensée: mais ce n'était pas le moment de l'appliquer; le terrain n'a pas été bien préparé : des agents indignes de sa confiance l'ont trompé sur tous les points.

Et puis il y avait en Europe trop de complications pour tenter une pareille aventure.

Que les États-Unis mettent leur menace à exécution, nous verrons bientôt l'Angleterre se tourner contre nous dans l'espoir de détruire cette marine française qui lui porte si fort ombrage.

J'espère que toutes ces raisons frappent aussi le gouvernement, et qu'il fera des efforts pour sortir, d'ici à l'hiver prochain, de la fausse position dans laquelle il s'est placé, et que, pour cette époque, on fera rentrer une partie des troupes. Si au contraire, au mois de février ou de mars, je vois que nous ne sommes pas plus avancés que maintenant, alors je demanderai à rentrer; mais je suis décidé à rester jusqu'à ce moment.

En attendant, nous continuons à faire la chasse aux bandits; une de nos colonnes mobiles vient encore de remporter un beau succès. Les débris de la bande que nous avions battue à Teocaltiche s'étaient joints à d'autres bandes et occupaient la petite ville de Nochistlan, située à dix lieues au nord de Teocaltiche; ils y étaient fortement retranchés.

Notre colonne a attaqué la position avec son entrain ordinaire; les bandits ont à peine défendu les barricades et se sont retirés dans l'église; on en a enfoncé la porte, et, à la baïonnette, on a tué tout ce qui s'y trouvait.

Le lendemain, on enterrait deux cent trente cadavres. De notre côté, nous avons eu quatre hommes tués et vingt-cinq blessés.

Il est regrettable que je n'aie pu assister à cette

belle affaire; mais ce n'était pas mon tour de marcher, et c'est le commandant de l'état-major qui y a été envoyé pour faire les fonctions de chef d'état-major.

H. L.

XLVIII

Guadalajara, le 1er juin 1864.

Maximilien arrive enfin! Malgré ses longs retards, la partie est encore très belle pour lui, s'il sait la jouer. Si, comme les journaux l'annoncent, il est vrai qu'il amène avec lui six mille Autrichiens et deux mille Belges, tout porte à croire que la moitié de l'armée pourra rentrer cette année, et qu'après avoir formé le corps d'occupation on embarquera le reste des troupes vers le mois de mars ou d'avril.

Heureusement nous sommes les premiers à rentrer, et j'espère bien vous apporter vos étrennes, et vous embrasser pour le 1er janvier. Si tous mes vœux se réalisent, nous aurons bien vite oublié tous nos ennuis pour n'être qu'au bonheur de nous revoir.

Maintenant que j'ai devant moi cette espérance, je vais prendre le temps beaucoup plus patiemment, d'autant plus que dans trois mois nous allons sûre-

ment nous remettre en marche pour achever la pacification du pays, et qu'ainsi, au milieu des distractions et des fatigues de la route, le temps s'écoulera plus vite.

Il fait une chaleur accablante, d'autant plus insupportable qu'il y a toujours de l'électricité dans l'air. Malgré toutes les précautions que nous prenons pour nous garer de la chaleur dans nos chambres, le thermomètre varie de trente-six à quarante degrés. Je vais être terriblement frileux en rentrant en France.

Décidément, il n'y a ici que trois espèces de lézards, le petit gris qui abonde, le gros dont je vous ai parlé, et le crocodile. Je suis fort embarrassé, ne sachant lequel des trois désire mon père; cependant j'espère que ce ne sera pas le dernier.

Je vous embrasse, et me rappelle au souvenir de nos parents et amis.

H. L.

XLIX

Guadalajara, le 1er juin 1864.

A Madame Cornu.

MADAME,

Je reçois à l'instant une lettre de ma sœur qui me fait part de la démarche que vous voulez bien encore tenter en ma faveur.

Bien que le courrier de France parte ce soir, et que je n'aie que quelques minutes à moi, je veux vous les consacrer pour vous remercier de cette nouvelle preuve de l'affection que vous portez à la sœur et au frère, et à laquelle vous nous avez tous deux habitués depuis si longtemps.

Avec les mémoires de proposition dont j'ai été l'objet, mon ancienneté et mes états de service, j'espère que vous réussirez dans votre démarche. Mais si par hasard elle était infructueuse, croyez bien que j'en saurais prendre mon parti, et qu'il n'y a point à craindre qu'un nouveau déboire porte atteinte à mon dévouement à mon pays.

Maximilien va enfin arriver; nous l'attendons avec impatience, et nous sommes anxieux de savoir

quelle ligne de conduite il va adopter. Tout dépend pour lui de la première impression qu'il produira.

Si, sans heurter le parti clérical et réactionnaire, il fait comprendre à ce parti qu'il est bien décidé à ne pas appuyer ses prétentions, il a de grandes chances pour réussir en inspirant confiance au peuple mexicain.

Ces débuts auraient pour résultat immédiat l'adhésion à l'empire d'un grand nombre de personnes qui jusqu'à présent se sont tenues sur la réserve.

Le plus puissant allié de Maximilien est la lassitude qu'éprouve le pays des révolutions continuelles par lesquelles il vient de passer ; il faut que l'empereur sache en profiter.

Quoique tout le monde ne partage pas mon avis, je trouve que Maximilien arrive dans d'assez bonnes conditions. En ce moment, nous sommes maîtres des parties les plus productives et les plus peuplées du Mexique ; il ne nous reste, pour compléter notre tâche, qu'à occuper le Oajaca, le port de Matamoros, et à faire dans le Durango une tournée l'arme au bras. Ces expéditions, qui peuvent se faire simultanément, sont l'affaire de quelques mois seulement.

Notre contact avec les habitants, les idées que nous professons, la fermeté que déploient nos généraux pour observer le manifeste de l'empereur et arrêter les tendances réactionnaires, prouvent aux populations que nous ne voulons rien leur imposer, si ce n'est l'ordre avec la liberté.

Elles comprennent que ce ne sont pas de vaines promesses, car les pays que nous occupons jouissent déjà maintenant d'une grande tranquillité, compara

tivement à l'état de choses qui existait avant notre arrivée.

Après avoir détruit les plus grandes bandes auxquelles nous avons fait une guerre sans merci, nous avons créé dans chaque ville, dans chaque village, une espèce de milice soldée par la localité. Toutes ces petites forces se sentant appuyées par nous, traquent partout les bandits dispersés, et sans être taxé d'exagération on peut prédire qu'à une époque qui n'est pas très éloignée, le brigandage, la plus grande plaie du Mexique, sera éteint.

La chose la plus difficile pour Maximilien est la mise en train de son gouvernement. Le Mexique possède de grands éléments de richesse, mais trois ou quatre années de paix et de tranquillité lui sont nécessaires pour les développer.

Actuellement, il est ruiné, et il faut que le gouvernement marche pendant ce temps avec les ressources de l'emprunt. Il est fâcheux que cet emprunt souscrit par Maximilien ne soit pas plus considérable, car avec la plus stricte économie, il ne le mènera pas loin.

Cependant si ce monarque est habile, s'il sait inspirer la confiance, flatter la vanité si grande des Mexicains, il est très probable qu'il trouvera de l'argent dans le pays, et qu'il ne sera pas obligé de recourir aux fonds étrangers.

S'il arrive à ce résultat, il pourra ainsi traverser les trois ou quatre années de crise pendant lesquelles les recettes de son budget seront très inférieures aux dépenses, et profiter de ce temps pour donner au Mexique l'organisation administrative de la France.

Avec cette organisation que le pays accepterait avec reconnaissance, les revenus du Mexique peuvent être immenses. Actuellement, on peut dire que toutes ces superbes haciendas que l'on rencontre partout ne paient pas d'impôt, car elles ne sont imposées que de trois pour mille de la valeur, et toutes les estimations sont faites au cinquième et même au dixième de la valeur réelle.

Si les propriétaires volent le gouvernement, en revanche, ils sont à leur tour volés par les chefs de bandes qui viennent s'installer chez eux, s'y font goberger, et touchent en outre une contribution qui selon les circonstances varie de dix à vingt pour cent du revenu.

Il est facile de comprendre que ces propriétaires s'estimeraient très heureux de payer un impôt considérable au gouvernement qui les débarrasserait du brigandage. Ils y auraient encore un grand bénéfice.

Une autre source de richesse qui pourrait être très féconde, c'est l'exploitation des mines.

L'impôt sur la production de l'argent est fort mal établi; il s'élève à vingt-trois pour cent sur tout l'argent produit, sans avoir égard au prix de revient.

Il en résulte qu'il n'y a que les mines riches qui sont exploitées, et que les filons pauvres ne le sont pas.

Si cet impôt est revisé, établi d'une manière plus équitable, la production de l'argent peut être décuplée en moins de dix ans.

L'agriculture et les mines, voilà donc pour l'Etat

deux sources d'immenses revenus qui peuvent permettre de changer le système douanier qui à lui seul produit presque tous les impôts actuels, mais qui arrête tout développement du commerce et de l'industrie.

Ce travail d'organisation n'est pas peu de chose. Néanmoins, avec les employés de toutes les branches de l'administration que la France a envoyés ici, il peut être exécuté en deux ou trois ans.

Pendant ce temps, la rentrée des impôts établis sur l'assiette actuellement en vigueur peut être presque doublée, si l'on donne à ces mêmes employés français la surveillance sur les opérations des employés mexicains.

Cette manière de faire aurait, en outre, l'avantage de dresser à notre comptabilité un personnel mexicain, et de lui faire comprendre que le temps des dilapidations est passé.

Pour l'armée, il y a autant à faire que pour l'administration. C'est maintenant que se fait sentir la faute que nous avons commise, et que je vous ai signalée depuis si longtemps, en n'organisant pas l'armée mexicaine.

Cette armée n'est pas plus avancée aujourd'hui que le jour où nous l'avons prise à notre solde; elle n'a une certaine valeur que quand nous sommes à ses côtés pour la soutenir; livrée à elle-même, elle ne doit pas inspirer la moindre confiance.

Elle se compose de deux divisions soi-disant régulières, celle de Marquez et celle de Mejia, et de la brigade Tovar que nous organisons à Guadalajara, et qui est l'ancienne division Miramon.

Cet ex-président, avec tout l'argent qu'il a dépensé, n'a réuni que quatre ou cinq cents hommes qui n'étaient pas armés, et quatre cents chevaux sur lesquels on a été obligé d'en réformer plus de trois cents; en revanche, il avait une musique nombreuse qui lui coûtait des sommes folles.

A cette armée régulière dont l'effectif s'élève à peu près à dix mille hommes, il faut ajouter les bandes de Lozada et autres que nous payons, mais que l'on ne voit jamais : il serait impossible de les réunir pour les porter d'un point à un autre.

Voilà toute la force armée que va trouver Maximilien; il est clair qu'il ne s'en contentera pas, et qu'il exigera une armée européenne d'au moins vingt mille hommes, et cela pour longtemps.

S'il est vrai, comme on le dit, qu'il amène six mille Autrichiens et deux mille Belges, il ne nous resterait à fournir que douze mille hommes. En supposant que l'on puisse, comme on le voulait, porter à six mille hommes notre légion étrangère, nous n'aurions donc à laisser qu'une brigade comme corps d'occupation, et le reste de l'armée pourrait rentrer à la fin de l'année.

Cette combinaison me paraîtrait fort raisonnable, et je ne crois pas que Maximilien pousse plus loin ses prétentions.

D'un autre côté, par suite des complications qui se produisent en Europe, et qui, d'un instant à l'autre, peuvent prendre une certaine gravité, l'empereur doit avoir un vif désir de nous faire rentrer le plus tôt possible; aussi je crois fermement à notre prochain retour.

Rappelez-moi, je vous prie, Madame, au souvenir des amis du dimanche, et agréez, pour vous et pour M. Cornu, l'assurance de ma gratitude et de mon sincère et respectueux attachement.

H. Loizillon.

L

Guadalajara, le 10 juillet 1864.

Mes chers Parents,

Dans ma dernière lettre, je crois vous avoir dit qu'Uraga, au moment où nous attendions sa soumission, avait été obligé de prendre la fuite, et de laisser le commandement de son armée à un autre général nommé Etchegaray. Ce dernier, qui empêche ses soldats de voler et qui, pour cela, est détesté par eux, a des penchants très prononcés pour l'intervention, mais il redoute l'influence d'un troisième général, Arteaga, qui s'était séparé d'Uraga, et l'avait forcé à gagner le large.

Sachant cela, nous nous étions rapprochés d'Etchegaray pour lui donner confiance et le mettre à même de nous appeler à lui, afin de marcher sur Arteaga qui, en ce moment, se tient prudemment dans la montagne.

Au bout de cinq jours, voyant qu'Etchegaray, indécis et poltron comme tous les Mexicains, qui craignent toujours de se compromettre, ne nous faisait pas la moindre ouverture, nous nous sommes retirés. Aussitôt après notre départ, Arteaga est descendu dans la plaine, se faisant précéder par une proclamation dans laquelle il s'intitulait général en chef, et déclarait Uraga traître à la patrie. Il ajoutait que « dans quatre mois il veut avoir délivré son pays des baïonnettes étrangères, ou périr au milieu de flots de sang qui épouvanteraient les spectateurs... »

A cet effet, il décrète que tout citoyen en état de porter les armes est soldat, et que la fortune de tous est, dès ce moment, la caisse de l'armée.

C'est vraiment pitié de voir de pareilles fanfaronnades, surtout quand on sait que cet Arteaga ne fait tout ce bruit que pour pouvoir voler tout à son aise, et marcher sur les traces d'Uraga qui, avant sa fuite, a déposé deux cent mille piastres chez les négociants allemands de Colima.

Arteaga a déjà réduit à la misère la plus complète tous les habitants de la belle et riche vallée de Colima, qui n'est qu'à quinze ou seize lieues de Guadalajara.

Je trouve qu'il y a peu de gloire pour nous et peu de profit pour la cause que nous défendons, à laisser commettre de pareilles exactions, surtout lorsqu'il nous serait si facile de les empêcher.

Mais ce n'est pas l'avis de celui qui nous commande.

D'autre part, Juarez qui avait mis Vidaurri à la

porte de son Etat de Nuevo Leon, a été, à ce qu'il paraît, obligé de quitter à son tour cet Etat en présence des dispositions hostiles des populations à son égard.

Il se serait retiré dans le Chihuahua, au nord-ouest du Mexique, où il organiserait une nouvelle armée avec du matériel qu'il reçoit des Etats-Unis.

Par contre, nous nous sommes rendus maîtres, sans coup férir, du port d'Acapulco. Pour la campagne prochaine, il ne nous restera à soumettre que le Oajaca et le Guerrero qui sont tout près, au sud de Mexico, ce qui sera l'affaire d'un moment.

Mais au nord, il nous restera également à soumettre le Durango et le Chihuahua; ce dernier Etat surtout est très loin, et il est très difficile d'y aller à cause du manque d'eau.

Pendant que tous ces événements se succèdent, Maximilien ne donne pas signe de vie. Il est retiré à Chapultepec, où il travaille dix heures par jour.

Cette abstention, jointe à la fermeté qu'il a montrée en renvoyant deux ministres qui n'avaient pas exécuté ses ordres, et en forçant le clergé à se tenir tranquille, donne les meilleures espérances. Il est clair qu'il étudie la position et qu'il veut bien la connaître avant d'agir.

Néanmoins, il faut toujours s'attendre à le voir se heurter contre des difficultés immenses pour l'organisation de l'armée et de l'administration du pays; au Mexique, il n'y a ni un homme d'Etat, ni un honnête homme. Tous ceux qui ont un nom un peu connu sont des ignares et des voleurs.

D'après cela, vous devez comprendre que le

retour de l'armée est encore problématique, et qu'il y aurait au moins présomption à fixer une époque. Cependant on va faire rentrer l'ancien corps Lorencez, ou plutôt les cadres, car par suite des pertes et des libérations, tous les effectifs sont très réduits. Mais, je vous le répète, je ferai tous mes efforts, et j'espère réussir, pour être en France au mois de mars. J'ai besoin de vous revoir.

Je vous embrasse comme je vous aime. Amitiés à tous.

H. L.

LI

Guadalajara, le 27 juillet 1864.

Depuis ma dernière lettre, il n'y a pas eu d'événement un peu marquant. Nous sommes dans une période de *statu quo*.

L'arrivée de l'empereur n'a pas provoqué les adhésions qu'on espérait.

Je vous ai raconté les tergiversations d'Uraga, sa fuite et son irrésolution sur le parti qu'il lui restait à prendre.

Après avoir erré dans la sierra d'Uruapan avec la petite bande qui lui servait d'escorte, il s'est décidé à faire sa soumission.

Il a écrit à l'empereur qu'il désirait se retirer des affaires politiques pour rentrer dans la vie privée, et lui demandait l'autorisation de résider à Léon.

On dit que l'empereur l'a appelé à Mexico, et a chargé Marquez de l'amener dans la capitale en lui rendant tous les honneurs dus à son rang.

Cette détermination de l'empereur, si elle est vraie, car nous n'en avons pas encore la certitude, a évidemment pour but de prouver au pays qu'il ne veut pas plus s'appuyer sur un parti que sur l'autre.

L'ancienne armée d'Uraga, qui était restée vis-à-vis de nous, et qui était partagée en deux camps, l'un reconnaissant Etchegaray pour chef et disposé à l'adhésion; l'autre suivant Arteaga qui veut pousser la guerre à outrance, s'est réunie sous le commandement d'Arteaga.

Celui-ci commet les plus grandes exactions au nom de la liberté du pays. Malgré toutes ses belles protestations de mourir pour la liberté, il s'est retiré prudemment dans la montagne avec toute son armée, devant une compagnie de notre infanterie qui a été s'installer tranquillement à Santa Anna, village qui était occupé par son avant-garde.

C'est dans ce petit village que s'est passé, il y a une quinzaine de jours, un petit drame bien fait pour donner une idée des mœurs du pays.

Il y avait, dans ce village, un prêtre qui est mort, il y a quelques années, sans laisser de testament, ou plutôt dont on avait fait disparaître le testament.

Ce prêtre était propriétaire d'un moulin. Un chef de voleurs, nommé Roschin, se déclare l'héritier du moulin, et s'en empare sans autre forme de procès.

Lors de ma dernière sortie, j'ai appris que le bruit a couru de la mort de Roschin.

Un autre chef de voleurs, Ingapié, a profité de ce bruit pour se déclarer l'héritier de Roschin et prendre possession du moulin.

Mais lorsque la nouvelle de la mort de ce dernier a été démentie, Ingapié n'en a pas moins persisté à garder le moulin, disant que Roschin ne pouvait vivre longtemps.

Pendant que tout ceci se passait, nous étions à Santa Cruz, et nous allions souvent faire des reconnaissances à Santa Anna, où Roschin n'osait se montrer; Ingapié, par contre, y était presque toujours et y faisait le service d'éclaireur de l'armée libérale.

Un matin, à la pointe du jour, nous l'avons presque surpris volant des cochons sur la grande route. Je me suis mis à sa poursuite avec quatre ou cinq cavaliers des mieux montés, mais il avait trop d'avance sur nous, et il nous a échappé dans la montagne où nous avons perdu sa trace.

Lorsque nous nous sommes retirés de Santa Cruz pour rentrer à Guadalajara, Ingapié, débarrassé des craintes que lui inspirait notre proximité, menait bonne vie à Santa Anna et donnait des bals. Un soir, vers minuit, quand tout le monde était bien en train de danser, Roschin, avec son adjudant et quatre hommes, entre à cheval dans la salle du bal; il rassure les senoritas, et proteste qu'il ne veut pas les déranger dans leur plaisir, qu'il vient seulement pour tuer un voleur, et qu'après cela il se retirera.

En effet, il marche sur Ingapié et lui tire deux coups de pistolet qui tous deux ratent. Alors son

adjudant s'approche et décharge son fusil sur Ingapié qui tombe, la balle ayant traversé la poitrine. On lui donne encore quelques coups de crosse et de baïonnette; après quoi Roschin se retire tranquillement au milieu de la foule, qui avait regardé cet assassinat sans faire la moindre tentative pour l'empêcher.

Cependant Ingapié qui n'était pas tout à fait mort, et qui craignait le retour de Roschin, qui cette fois l'aurait achevé, a fait prévenir les Français, priant qu'on vînt le chercher.

On l'a en effet transporté à notre hôpital de Guadalajara, où il est mort au bout de trois jours, nous évitant ainsi la corvée de le fusiller.

Malgré toute l'énergie que déploient nos cours martiales, nous sommes impuissants à arrêter le brigandage.

Cet état de choses a décidé Maximilien à les maintenir, bien qu'il eût eu d'abord l'intention de les supprimer. Seulement, depuis le 1er du mois, ces cours martiales rendent leurs jugements au nom de Maximilien, au lieu de Napoléon.

On vient, par malheur, d'apporter une restriction fâcheuse à ce mode de rendre la justice : quand la cour aura condamné à mort des bandits, on ne pourra les exécuter qu'après que l'empereur aura pris connaissance des dossiers, et donné lui-même l'ordre d'exécution. C'est un retard qui ne peut que diminuer la sainte terreur qu'inspirait la bonne et surtout prompte justice rendue par nos cours martiales.

Vous avez dû voir, dans les journaux, que Maximilien a décrété la formation de deux commissions :

l'une s'occupant des finances et l'autre de l'organisation de l'armée. Il est évident que ces deux commissions aboutiront à bien peu de chose. Il faut pourtant bien commencer.

Quoique je croie toujours à l'avenir du Mexique, je suis obligé de reconnaître que la pacification de ce malheureux pays est encore bien éloignée, surtout étant si peu nombreux que nous le sommes.

Notre besogne ici ressemble terriblement à la tapisserie de Pénélope. Ce que nous faisons aujourd'hui est détruit le lendemain, parce que nous ne sommes plus là pour soutenir notre œuvre, et que l'armée mexicaine ne peut même pas conserver les points que nous avons conquis, et que nous lui donnons à garder.

En présence de ce qui se passe, je ne comprends pas qu'on renvoie des troupes, et surtout les hommes qui sont libérables au 1er janvier.

Le départ de ces hommes va faire de très grands vides dans nos rangs, à tel point que, pour la nouvelle campagne, si on ne nous envoie pas du monde, nous ne pourrons, après avoir laissé une garnison à Guadalajara, nous mettre en marche avec plus de huit cents hommes d'infanterie.

Il faut évidemment, pour prendre une pareille mesure, que l'on attende d'Europe la légion belge, la légion autrichienne, et des hommes pour la légion française.

Il n'est plus question du retour des généraux ni des états-majors, et il n'est même pas à espérer qu'il en soit question pour le printemps.

H. L.

LII

Guadalajara, le 4 août 1864.

On nous avertit qu'il part à l'instant un courrier à cheval envoyé par le commerce, et j'en profite pour vous envoyer ces quelques mots, afin que vous sachiez qu'à la date du 4 août je suis toujours en très bonne santé.

En ce moment on dit que le général Bazaine est nommé maréchal, et qu'il rentre en France à la fin de l'année pour être ministre de la guerre. Qu'y a-t-il de fondé dans ces bruits? Nous l'ignorons.

Tout le monde expéditionne dans le Oajaca, le Nuevo Leon; il n'y a que nous qui ne fassions rien. Je pense que cet arrêt ne durera pas, et que nous allons faire l'expédition de Colima, malgré les pluies : ce sera l'affaire d'un mois. Et ensuite où irons-nous? Probablement nous nous embarquerons à San Blas, pour aller en Sonora et dans la basse Californie.

On paraît être en ce moment saisi à Mexico d'une rage de tout faire à la fois : je ne sais si c'est un bon moyen, car nous sommes peu nombreux et les troupes mexicaines que nous laissons derrière nous ne peuvent même pas conserver ce que nous leur avons conquis.

D'un autre côté, Maximilien va bien vite dans le sens mexicain.

Il a nommé des commissions pour étudier les diverses branches d'administration de son gouvernements. Ces commissions feront de bons règlements : il n'y aura pour cela qu'à copier les nôtres. Mais où trouver des hommes éclairés et probes pour les appliquer ?

Il vient d'enlever aux généraux français la surveillance administrative de l'armée mexicaine. Sous notre autorité, cette armée marchait bien peu, bien peu, maintenant elle ne marchera plus du tout. Il est évident que peu à peu on va également enlever aux Français la surveillance des caisses publiques, et alors quelle dilapidation !

Je n'ai que le temps de vous embrasser, le vaguemestre attend. Puissiez-vous me lire.

H. L.

LIII

Guadalajara, le 12 août 1864.

Le mauvais état des routes continuant, nous sommes toujours obligés de nous y prendre à l'avance pour que nos lettres n'arrivent pas en retard à Mexico, et vous éviter ainsi les inquiétudes que vous avez déjà éprouvées.

Je vous envoie la lettre que m'écrit le chef d'état-major général actuel. Il n'a certes aucune raison

pour me faire toutes les belles promesses qu'il m'adresse; je le crois par conséquent disposé à faire tout ce qu'il pourra, si toutefois personne ne vient se mettre en travers. Ma confiance ne va pas au delà.

Vous voyez que dans cette lettre le colonel me parle beaucoup de mon ami Bibesco au sujet de la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il ne demande que sa présence à la moindre affaire où il serait tiré un coup de fusil pour soutenir ses prétentions.

Ce pauvre Bibesco vient de manquer à cet égard la plus belle occasion du monde. Après avoir été me relever aux avant-postes, et y avoir passé un mois, il s'y est ennuyé, parce qu'il n'a pas les mêmes raisons que moi pour aimer la campagne et la solitude.

Il a donc demandé à rentrer à Guadalajara, convaincu qu'il n'y avait rien à faire.

Le surlendemain de son départ les libéraux ont voulu se donner le genre d'enlever une de nos compagnies qui se trouvait retranchée dans une ferme. Pour venir attaquer cent hommes, ils ont mis trois mille hommes sur pied avec une batterie d'artillerie.

Nos avant-postes, prévenus de ce mouvement, ne leur ont pas donné la peine de faire le chemin. Ils se sont portés en avant, et ont trouvé l'ennemi occupant une position très forte. Nous n'avions là que quatre pièces d'artillerie, cent hommes d'infanterie et soixante cavaliers. Cela a suffi pour mettre ces trois mille libéraux dans une complète déroute. Nous leur avons tué ou blessé plus de deux cents hommes; de notre côté nous n'avons eu qu'un seul

blessé, un sous-lieutenant de cavalerie qui a eu la poitrine traversée par une balle. Le pauvre garçon a été décoré il y a peu de jours, et il est fort à craindre qu'il ne jouisse pas longtemps du plaisir de porter sa croix.

Vous comprenez tous les regrets de Bibesco d'avoir manqué cette belle affaire, car par le fait de sa position, on n'attend qu'une occasion pour lui donner la croix d'officier, que du reste il a gagnée mieux que beaucoup d'autres, car c'est un des meilleurs officiers que je connaisse. Ce contre-temps m'a été aussi sensible qu'à lui, tant je l'aime pour son bon cœur et toutes ses qualités.

Vous avez remarqué dans la lettre du colonel une allusion à la Sonora et à la Nouvelle-Californie. Il y a déjà longtemps que je regarde cette expédition comme certaine pour nous.

En France, en haut lieu, on veut légitimer la guerre du Mexique par une acquisition. Je suis bien loin de blâmer ce désir de la France, puissance maritime, d'avoir sur le Pacifique des possessions, d'autant plus que tout le monde s'accorde à dire que la Sonora est un des plus beaux pays du monde.

Mais je crains fort que le moment ne soit pas opportun, et que cette conquête ne nous engage encore plus que nous ne le sommes dans cette malheureuse guerre.

A l'heure actuelle nos affaires prennent une mauvaise tournure.

Le bruit qui court depuis quelque temps déjà que Maximilien bat froid au général en chef s'accrédite de plus en plus, et malheureusement certains

petits indices, qui par eux-mêmes n'ont pas d'importance, confirment ce bruit.

Des questions d'argent seraient la cause de ce froid.

Maximilien, d'après la convention, veut que l'armée française subvienne à toutes ses dépenses personnelles, et de plus aux dépenses qui sont faites pour le service du Mexique, telles que frais de courriers, d'espions, mise en défense de nos postes, etc., etc.

Que l'armée française se suffise à elle-même pour sa solde, sa nourriture, ses vêtements, son armement et ses munitions, rien de mieux; mais vouloir lui faire payer les travaux qu'elle exécute pour la défense ou la soumission du Mexique, je trouve cela par trop exigeant.

Il est à présumer que si Maximilien veut faire des économies, d'un autre côté le général Bazaine a dû recevoir l'invitation de ne pas faire de dépenses folles.

Si Maximilien ne s'entend pas avec le général Bazaine, je ne sais pas avec qui il pourra s'entendre.

Du reste tout prouve ou qu'il est circonvenu par le parti clérical, ou qu'il veut se débarrasser de nous. Plusieurs de ses actes sont très blessants. Il vient de retirer aux généraux français la surveillance administrative de l'armée indigène; il va en être de même des caisses publiques; c'est alors que le gaspillage s'exercera sur une vaste échelle.

D'autre part, tous les employés que nous avions nommés, après les avoir choisis avec le plus grand

soin parmi les hommes présentant le plus de garanties de probité, d'intelligence, et qui étaient pris dans le parti libéral modéré, sont tous renvoyés comme des valets sans même que l'autorité française en soit informée. On les remplace par des réactionnaires enragés.

Aussi les prêtres et les cléricaux relèvent la tête, commettent des actes du plus audacieux arbitraire, et ne se donnent plus la peine de cacher leur désir de secouer notre joug, et l'espoir d'y arriver sous peu.

Maximilien est très probablement animé des meilleures intentions.

Il croit pouvoir, en prenant son peuple par l'amour-propre, se suffire à lui-même, et se passer de nous.

Le pauvre homme, quelle désillusion il se prépare!

S'il connaissait son peuple comme nous le connaissons, il saurait que le seul moyen à employer avec tous ces hommes corrompus, ignorants, lâches, immoraux à tous les points de vue, est la force; qu'il faut toujours les tenir sous le bâton pour en faire quelque chose.

Si notre sort n'était pas lié au sien, il nous serait indifférent de le voir marcher dans cette voie; mais malheureusement quand de gaieté de cœur il aura gâté ses affaires, il nous faudra tout recommencer.

En attendant, les employés de toutes les administrations qu'on avait envoyés ici sont dans l'enchantement à la perspective de partir.

Depuis qu'ils sont ici, ils n'ont fait que battre le pavé de Mexico, sans avoir la moindre occupation.

On croyait que Maximilien, à son arrivée, allait

donner à ces employés, non des places du gouvernement, mais un grand pouvoir de contrôle, afin de moraliser, par la crainte de perdre leur emploi, les fonctionnaires de l'Etat.

Il n'en a rien été, et le seul bénéfice qu'ait jusqu'à ce jour retiré la France de l'envoi de ce personnel, est de lui avoir payé le passage sur les transports et une indemnité d'entrée en campagne.

En résumé, j'avais toujours cru qu'il était possible, quoique difficile, d'organiser le Mexique; maintenant j'avoue que je perds toute mon assurance, si les indices qui se produisent sont l'annonce certaine de la voie nouvelle dans laquelle voudrait marcher Maximilien.

Pour ce qui m'est personnel, j'ai hâte de quitter Guadalajara, et de retourner en expédition pour donner un autre cours à mes pensées qui sont toujours bien tristes.

Je pense que pour aller en Sonora, on voudra éviter aux troupes une marche de quatre cents lieues en terre chaude, et qu'on nous fera embarquer à San Blas, pour nous débarquer à Mazatlan, nous emparer de ce port important, y laisser une garnison, et nous rembarquer ensuite pour Guaymas.

Si c'est ainsi que l'expédition est réglée, nous pouvons être dans le courant de novembre en pleine Sonora.

Alors, vers le mois de janvier, je demanderai un congé, et j'espère pouvoir m'embarquer au 15 mars ou au 15 avril.

Je profite de l'occasion d'un de mes amis qui rentre en France avec un congé de convalescence

pour vous envoyer des poteries et des statuettes en terre de Guadalajara.

Tous ces objets n'ont absolument rien de curieux, si ce n'est qu'ils sont faits par des Indiens. La poterie, qui est très poreuse, a la propriété de tenir toujours l'eau très fraîche.

A son débarquement, mon ami mettra la caisse au chemin de fer à votre adresse. Il y a quatre-vingt-dix-neuf à parier sur cent que tout vous arrivera cassé; peut-être aurez-vous la chance de sauver quelque petit objet du naufrage. Je mets aussi dans cette caisse ma collection de minerais d'argent; vous pourrez faire un cadeau à votre ami C...

J'oubliais la nouvelle la plus importante, qui est l'arrivée de Maximilien et de l'impératrice à Guadalajara.

Ils sont partis le 2 de Mexico, et nous les attendons le 25, s'ils peuvent se dépêtrer des boues des chemins.

Le général Bazaine ne les accompagne pas, ce qui prouve bien que le froid que l'on dit exister entre eux est réel.

On croit toujours que le général Bazaine va être nommé maréchal, et qu'il rentrera en France à la fin de l'année.

Si c'est le général Douay qui le remplace, il ne sera pas long à se brouiller avec Maximilien.

Adieu, mes chers parents, portez-vous bien, prenez patience, et ne vous tourmentez pas à mon sujet. Je vous embrasse.

Tout à vous.

H. L.

LIV

Guadalajara, le 26 août 1864.

Je ne puis mieux vous rendre compte de mes impressions sur la situation actuelle du Mexique qu'en vous donnant un extrait de la longue lettre que j'écris à Mme Cornu.

« MADAME,

» Les affaires du Mexique ne se débrouillent pas aussi vite qu'on aurait pu le désirer, et même qu'on était en droit de l'espérer. On supposait qu'à l'arrivée de Maximilien il y aurait une foule d'adhésions, et qu'avec l'union des citoyens on aurait un point d'appui fort et solide pour détruire le banditisme, qu'on regardait comme l'obstacle le plus difficile qu'eût à surmonter le gouvernement.

» Ces adhésions, hélas! ont été très rares et surtout bien insignifiantes. La plus marquante est celle d'Uraga, le général en chef de l'armée du Sud.

» Il devait faire sa soumission avec toute son armée; mais comme il a traîné les pourparlers en longueur,

et qu'il ne se décidait à rien, les autres généraux sous ses ordres ont cru découvrir qu'il voulait bien plus traiter de ses intérêts personnels que de ceux de son armée.

» Ils ont alors méconnu son autorité, et l'ont forcé à prendre la fuite. Il est venu se réfugier à Leon où il a promis de ne rien entreprendre contre le gouvernement.

» Cette adhésion n'a aucune portée, car Uraga n'a plus d'influence sur les libéraux, qui l'appellent *traidor*, et le prestige dont il était entouré par suite de sa réputation de probité est complètement détruit, depuis qu'on sait qu'avant sa fuite il a déposé chez les négociants allemands de Colima deux cent mille piastres, fruit de ses exactions pendant qu'il était à la tête de son armée.

» Jusqu'ici Maximilien n'a encore rien produit. Il a beaucoup travaillé, dit-on, pour étudier toutes les questions. Cette abstention n'est peut-être pas aussi sage qu'elle pourrait le paraître de prime abord, car elle laisse tout le monde dans l'incertitude sur la ligne de conduite qu'il veut suivre.

» Tout en ne voulant pas se presser dans la crainte de faire fausse route, il y a certaines mesures qui sont tellement indispensables, qui tombent tellement sous le sens qu'il aurait dû les décréter dès son arrivée.

» La plus importante et celle qui préoccupe le plus les esprits est l'établissement d'un état civil, analogue à celui qui existe en France.

» Juarez l'avait établi, mais son gouvernement, aussi faible et débile que tous ceux qui l'avaient

précédé, n'a pas eu assez de force pour mettre en pratique ce nouvel ordre de choses qui est resté à l'état d'ébauche.

» Partout où les prêtres avaient de l'influence, on a continué comme par le passé à ne regarder comme état civil que les livres de baptême, de mariage et d'enterrement tenus dans les sacristies.

» La question de l'état civil, outre son importance propre, en a une autre très grande comme base de la conscription.

» Après tous les essais infructueux d'organisation de l'armée, où les désertions sont si nombreuses, par suite du mode de recrutement, qui consiste tout bonnement à prendre de force, pour le conduire au quartier, le premier venu qu'on rencontre dans la rue ou dans les champs, on a reconnu qu'il était indispensable d'établir la conscription.

» Il y a là un très grand et très regrettable retard pour l'organisation du pays, et je crois qu'il eût été d'un bon effet pour Maximilien de frapper les esprits en prescrivant des mesures qui auraient montré d'une manière claire et nette ses intentions libérales.

» D'un autre côté, les prêtres travaillent tant qu'ils peuvent, et ils ne cachent pas l'espoir qu'ils ont de conserver l'état civil.

» Toutes ces discussions, tous les bruits qui circulent à ce sujet ont pour conséquence naturelle de surexciter l'opinion, et d'augmenter encore la haine qui sépare les partis.

» Ce qui contribue aussi à entretenir cette haine, c'est la mesure impolitique, généralement adoptée,

qui consiste à nommer dans chaque département, comme préfet politique, préfet municipal, commandant militaire, des hommes de ces départements.

» Vaincus sous le dernier gouvernement, ils ont subi des humiliations dont ils ont conservé le souvenir.

» Vainqueurs à leur tour, ils arrivent au pouvoir avec leur bagage de rancunes et de préventions personnelles, outre la grande rancune de parti à parti.

» Il en résulte, non pas une guerre ouverte, car on sait que nous ne la souffririons pas, mais une guerre à coups d'épingles, en dessous.

» Il eût beaucoup mieux valu dépayser toutes les grandes autorités ; le préfet politique de Guadalajara, par exemple, contrebandier et réactionnaire peu estimé dans son pays, eût été un homme neuf à Zacatecas ou à Puebla.

» La plus grande partie des libéraux modérés ne demanderaient pas mieux que de reconnaître l'Empire; mais ils se tiennent en garde et n'ont pas confiance, parce que les autorités nommées jusqu'à présent ont toutes le caractère réactionnaire plus ou moins prononcé.

» Ce qui contribue aussi à augmenter la méfiance des libéraux, c'est la grande influence qu'exerce, dit-on, sur l'empereur, le ministre d'État, M. Velasquez, de Leon, qui est un clérical enragé, connu comme tel.

» Vous savez que Maximilien a nommé différentes commissions pour étudier les questions de l'organi-

sation de la justice, des finances et de l'armée. Cette mesure a été très bien accueillie; on y a vu un commencement de représentation nationale, et l'opinion publique en a su d'autant plus gré à l'empereur que tout le monde comprend qu'il est obligé de conserver pour longtemps le pouvoir dictatorial.

» Ces commissions fonctionnent depuis le 15 de ce mois, et il est à présumer qu'il ne leur sera pas difficile de faire de bons règlements en s'inspirant des nôtres.

» Mais le problème est de les mettre en pratique, de trouver des hommes pour les interpréter.

» Là est le plus grand obstacle et l'écueil pour Maximilien, et malheureusement il n'a pas l'air d'y attacher une assez sérieuse importance.

» On peut littéralement dire qu'au Mexique il n'y a pas un seul homme réunissant les conditions de savoir et de probité indispensables aux emplois publics.

» Maximilien ne pouvant ignorer l'immoralité qui règne dans toutes les classes, on supposait que pour l'organisation administrative de son empire, il se servirait des employés que le gouvernement français a mis à sa disposition.

» Sans donner à ces fonctionnaires des emplois officiels, il pouvait les investir d'un pouvoir de contrôle et d'une grande autorité, pour en faire en quelque sorte les moniteurs, et surtout les surveillants du personnel mexicain.

» Jusqu'ici on ne s'est nullement servi de ces employés, qui depuis leur arrivée n'ont absolument rien fait.

» Bien mieux, M. Budin, et surtout M. Corta, qui devraient, par leur position d'hommes politiques, avoir beaucoup d'influence, sont à peine consultés. Aussi le bruit court que, se trouvant froissés dans leur dignité, ils vont rentrer en France, en emmenant avec eux tous les fonctionnaires français.

» Toujours d'après les bruits qui nous parviennent de Mexico, il existerait un froid très prononcé entre Maximilien et le général Bazaine. Ce froid proviendrait de discussions d'argent, de dépenses à imputer à l'un ou l'autre budget.

» D'après la convention faite entre les deux empereurs, nous serions à la charge du Mexique depuis le 1er juillet à raison de mille francs par homme et par an.

» Évidemment cette somme ne peut être que pour notre entretien, notre armement, nos munitions et notre nourriture, et je crois même que pour tous ces objets, elle est insuffisante.

» Elle ne peut comprendre les dépenses pour frais d'espions et de courriers, pour la réparation des routes et des places, et l'établissement de nouveaux chemins ou de nouveaux postes fortifiés.

» Ces dépenses faites dans l'intérêt du Mexique doivent naturellement incomber à son budget.

» Mais il paraîtrait que ce n'est pas l'avis du gouvernement mexicain, qui voudrait que ces dépenses fussent imputées au budget français.

» J'ignore si tous ces bruits sont l'expression exacte de la vérité; mais il y a plusieurs indices qui laissent supposer que Maximilien cherche à se passer le plus possible de notre concours. On est amené à

croire qu'il a l'intention de gouverner par la douceur, en s'adressant à l'amour-propre national.

» Il espérerait ainsi ramener les Mexicains à des sentiments de dignité et d'honneur.

» Voilà précisément où est son erreur.

» Ce peuple est trop gangrené, et a trop perdu les notions du bien et du mal pour se laisser conduire autrement que par la force et la crainte. Il lui faut, et cela pour bien longtemps encore, une main de fer, qu'il sache toujours prête à le frapper à la moindre velléité de révolte.

» Employer la douceur avec un tel peuple, c'est lui laisser croire à l'impuissance ou à la faiblesse du gouvernement, et c'est bâtir sur du sable.

» Un des indices qui dénotent l'intention de Maximilien de ne se servir de notre concours que le moins possible, est la décision qu'il vient de prendre en enlevant aux généraux français la surveillance administrative de l'armée mexicaine. Depuis longtemps je vous ai dit ce qu'est cette triste armée; je n'ai rien à ajouter ni à retrancher, car rien n'est changé.

» Sous la direction de nos généraux l'organisation de cette armée ne marchait que bien lentement; maintenant elle ne marchera plus du tout.

» Depuis le mois de janvier, nous essayons de former une brigade avec la fameuse division Miramon, qu'en France on croyait forte de dix mille hommes.

» Tout ce que nos efforts ont pu produire est un effectif de cinq cents hommes, bien qu'il y ait eu plus de deux mille cinq cents enrôlements volontaires, ou plutôt forcés.

» Aussitôt que les hommes ont un instant de liberté, ils en profitent pour déserter.

» Dans les vingt premiers jours de ce mois, les désertions ont été de dix pour cent.

» Pour empêcher autant que possible ces désertions, on tient les soldats enfermés dans les casernes.

» Le général Tovar qui commande cette brigade répond, quand on lui demande de nous aider dans l'occupation des avant-postes, qu'il ne le peut pas, parce qu'en route tous ses soldats déserteraient.

» Faut-il croire que si tous les soldats désertent avec autant d'acharnement et d'entrain, pour ne savoir où trouver à manger après leur désertion, c'est qu'ils meurent également de faim au régiment?

» Il y a tout lieu de le supposer d'après les habitudes mexicaines, et d'après le manque de contrôle.

» On s'attend aussi d'un jour à l'autre à voir retirer aux généraux français la surveillance des caisses publiques. D'après ce qui a eu lieu au sujet de l'armée mexicaine, cette mesure est à prévoir. Lorsqu'elle sera mise à exécution, on pourra bien dire qu'il ne restera plus une plume à ce pauvre budget mexicain déjà si déplumé.

» En ce moment, on expéditionne de tous côtés : on se bat plus que jamais. Ces expéditions ont non seulement pour but de réduire à l'obéissance de nouveaux Etats où nous n'avons pas encore paru, mais aussi de purger des bandes qui les infestent les Etats que nous occupons, et qui sont censés être soumis.

» Maximilien, justement ému de tout ce qui se passe, veut voir par lui-même et se montrer à

son peuple, dans l'espérance de l'amener à lui, et d'arrêter l'effusion du sang. Ce sentiment paraît assurément très louable, mais c'est de la magnanimité en pure perte.

» Maximilien est parti le 10 de ce mois pour Queretaro : son itinéraire n'est pas exactement connu ; on dit qu'il viendra nous voir ; j'en doute fort, car il ne serait pas pour lui d'une bonne politique de ne pas se trouver à Mexico le 16 septembre, pour y fêter l'anniversaire du *Grito* de l'Indépendance, fête nationale à laquelle l'amour-propre mexicain attache la plus grande importance.

» Quels que soient les bruits contradictoires qui circulent ici au sujet de la Sonora, je suis convaincu que dans les arrangements faits entre les deux gouvernements, cette province doit être cédée à la France, et qu'aussitôt que le temps et les circonstances nous le permettront, nous marcherons à sa conquête pour notre compte.

» Je pense que si cette expédition a lieu, elle se fera par mer. La Sonora, qui est grande comme les deux tiers de la France, n'a que cent vingt-cinq mille habitants, dont vingt-cinq mille Indiens sauvages. Nous n'avons donc pas d'ennemis sérieux à craindre, et deux bataillons suffiront largement pour cette campagne.

» Or l'escadre du Pacifique peut facilement nous transporter à Guaymas en quelques jours, tandis qu'il nous faudrait deux mois pour faire à travers la terre chaude les trois cent cinquante ou quatre cents lieues qui séparent San Blas de Guaymas,

» D'après les renseignements certains que nous

avons ici, la Sonora, sans être aussi riche en mines et en productions agricoles que le Cinaloa, est cependant encore très riche sous ces deux rapports. On comprend aisément que la France, puissance maritime, tienne à avoir des possessions sur le Pacifique, surtout une possession qui, comme la Sonora, peut avec le temps devenir très florissante et envoyer sur le marché de Paris beaucoup d'or et d'argent, ce qui nous éviterait les crises monétaires.

» Malheureusement, en nous adjugeant, ou en achetant la Sonora, nous lions de plus en plus la France au Mexique ; et maintenant, d'après la direction qu'on a l'air de vouloir suivre, j'avoue que je commence à douter de l'avenir de ce malheureux et si riche pays.

» Je désire bien me tromper, et voir les événements me donner tort. Je le désire d'autant plus que j'ai toujours cru qu'il était possible de faire quelque chose du Mexique.

» Pour cela, il faut que Maximilien s'appuie sur les libéraux.

» Pour lui, hors des libéraux, hors l'armée qui lui serve de point d'appui, et une main de fer qui ne faiblisse pas un instant, pas de salut.

» Aussi, d'après ces idées, est-ce avec peine que je vois rentrer notre première brigade, l'ancien corps Lorencez.

» Nous n'avons jamais senti l'insuffisance de notre petit nombre comme maintenant que nous sommes disséminés sur cet immense pays, grand comme dix fois la France.

» Tous les détachements français, quelque faibles

qu'ils soient, pourront toujours le traverser en toute sécurité, car on est bien sûr que les Mexicains ne viendront jamais les attaquer.

» Mais de là à établir la tranquillité dans toutes les provinces que nous aurons traversées, il y a loin. C'est là que commence notre impuissance et le gouvernement mexicain devrait prendre cette tâche en main.

» Mais le peut-il ? Où sont ses moyens d'action ? Il n'en a pas.

» Si l'expédition de la Sonora se fait, c'est nous qui en serons chargés. J'en suis enchanté, car outre que le repos me pèse, je visiterai ce pays avec un grand intérêt.

» J'aurai soin de vous faire part de mes impressions (1).

» Adieu, Madame.

» H. Loizillon. »

Pendant que je faisais cette copie, j'ai reçu vos lettres du 14 juillet datées de Metz et de Mitry. Malgré vos efforts pour me la cacher, votre inquiétude sur la manière dont j'ai pris ma dernière déception perce dans tout ce que vous me dites.

(1) Les trois lettres contenues dans ce volume, du capitaine Loizillon à Mme Cornu, ne forment qu'une partie de la correspondance qu'il a entretenue avec elle pendant la campagne du Mexique.

Les autres lettres se trouvent actuellement entre les mains des héritiers de Mme Cornu, qui n'ont pas consenti à s'en dessaisir.

Croyez-moi donc quand je vous assure que j'ai pris mon parti des injustices, que cet avancement que je désirais tant, parce que j'avais un motif pour le désirer, ne me touche plus maintenant, et ne prenez pas ma résignation pour de la colère, de l'amour-propre froissé et de la nostalgie. Je suis bien triste, c'est vrai, mais cette tristesse m'est bonne, car c'est à elle que je dois de m'élever au-dessus de tous les petits intérêts qui s'agitent autour de moi, et de ne considérer comme vraies en ce monde que les grandes affections, surtout celles de la famille.

C'est pourquoi, plus que jamais, je rapporte tout à vous, mon seul et unique désir étant de vous rejoindre.

Ne cherchez donc plus, à l'avenir, à épiloguer sur mes paroles, et à leur donner une fausse interprétation qui me fait de la peine.

H. L.

LV

Guadalajara, le 14 septembre 1864.

Depuis ma dernière lettre, j'ai continué à mener à Guadalajara la même triste vie. Heureusement pour moi, je pars dans trois jours pour les avant-postes où

j'aurai beaucoup à faire, ce qui me forcera à sortir de moi-même.

Je rejoins le commandant des avant-postes, le colonel Clinchant avec lequel je suis très lié : nous avons été capitaines ensemble en Crimée.

L'expédition du Sud, du côté de Colima, va se faire dans les premiers jours d'octobre.

Le colonel Clinchant commandera une colonne légère, sur la droite de la colonne principale commandée par le général Douay, et je serai son chef d'état-major.

D'ici au départ de l'expédition, je serai occupé à prendre des renseignements sur la position de l'ennemi, sur la nature du terrain et des routes, en un mot sur tout ce qui peut nous mener, sinon à prendre l'armée libérale, au moins à la joindre et à la battre.

Malgré tous nos efforts, je n'espère pas que nous arrivions à ce résultat, et je crois qu'aussitôt que nous nous mettrons en marche, toute cette armée s'enfuira et se dispersera comme une volée de pigeons pour *banditer* sur tout le pays.

De Guadalajara à Colima il n'y a que soixante-dix ou soixante-quinze lieues, de sorte que nous serons dans cette dernière ville vers la fin d'octobre. De là il nous faudra rayonner dans toutes les directions pour purger le plus possible le pays des brigands qui l'infestent. Mais il est certain que nous ne resterons pas dans les terres chaudes ; les ordres sont trop formels pour cela ; on essaiera de faire occuper Colima par les troupes mexicaines, mais je doute qu'on y réussisse.

Les Mexicains des plateaux craignent bien plus que nous le séjour des terres chaudes, et les désertions déjà si nombreuses à Guadalajara le seront encore plus à Colima.

Quand nous reviendrons de Colima, où irons-nous? Il y a maintenant contradiction dans tous les bruits qui circulent sur la Sonora et le Cinaloa; néanmoins mon opinion est que nous irons en Sonora.

On dit aussi que chez Maximilien et depuis son voyage il s'est produit un revirement complet en faveur de l'élément français. Il paraîtrait que plus éclairé sur la valeur de son peuple, il reconnaît maintenant qu'il ne peut faire le Mexique avec des Mexicains, et qu'il est décidé à user des moyens que la France a mis à sa disposition.

M. Budin reste à Mexico et est nommé chef des finances. Il aura pour l'éclairer et le seconder les employés français; il y a donc lieu de ce côté d'espérer quelque chose.

Il n'y a que l'armée pour laquelle on ne fasse rien encore, et pourtant c'est l'affaire la plus importante, la plus pressante, car ce n'est que l'armée qui peut donner la tranquillité nécessaire pour organiser l'administration et recueillir les impôts.

On peut me répondre, je le sais, que pour avoir une armée, il faut de l'argent, et que Maximilien n'en a pas; c'est dans ce cercle vicieux que l'on tourne toujours.

H. L.

LVI

Guadalajara, le 15 septembre 1864.

L'empereur Napoléon a écrit au général Douay en réponse à une communication que celui-ci avait faite à un ami de l'entourage des Tuileries.

Depuis longtemps le général Douay et le général en chef sont en contradiction sur les opérations du Mexique. Le général Douay trouve que les troupes françaises du corps expéditionnaire ne sont pas assez nombreuses, tandis que le général Bazaine veut renvoyer une partie de ces troupes.

Le renvoi de six mille hommes ne serait possible que si la légion belge et la légion autrichienne étaient arrivées. Or, d'après les journaux, elles ne sont pas encore formées.

Le général Douay est donc dans le vrai.

Dans sa lettre, l'Empereur recommande la concorde.

Tout à vous.

H. L.

LVII

Santa Anna, le 27 septembre 1864.

Les chemins sont tellement mauvais que le courrier de France qui arrive habituellement à Mexico le 14 ou le 15 n'est arrivé que le 23; ceci nous prouve que nous n'aurons pas nos lettres avant le 5 ou le 6 du mois prochain.

Ainsi que je vous l'annonçais dans ma dernière lettre, je suis parti pour les avant-postes le 17. J'y suis fort occupé, ce qui m'est très agréable; le temps passe ainsi plus vite, et diminue la distance qui me sépare de vous.

Avant-hier dimanche, nous avons appris par nos espions que Rojas, ce fameux chef de bandits, dont je vous ai déjà fait, je crois, la biographie, devait envahir Zacoalco, petite ville qui est à sept lieues de nous.

Par le fait de sa position entre les avant-postes des deux partis, cette ville n'est occupée ni par nous, ni par les libéraux. Elle a voulu profiter de cette position de neutralité pour refuser de payer aux libéraux les impositions qu'ils réclament. Rojas devait venir pour la punir de ce refus.

Avisés de cette menace, nous partîmes à quatre heures du soir; n'ayant pas reçu en route de nou-

veaux rapports de nos espions, nous nous sommes arrêtés dans une plaine dénudée pour bivouaquer.

Toute la nuit nous avons été dévorés par les moustiques. Le matin, lorsque nous allions nous remettre en marche croyant être dupes d'un faux bruit, on nous prévient que Rojas va entrer dans la ville.

Immédiatement nous nous dirigeons sur Zacoalco; mais malheureusement nous avions encore quatre lieues à faire, de sorte que lorsque nous y sommes arrivés, l'ennemi en était sorti depuis deux heures.

Espérant prendre son arrière-garde, je l'ai poursuivie pendant plus de quatre lieues avec un peloton de cavalerie, mais ils avaient trop d'avance sur nous, et je ne les ai pas même aperçus.

C'est un beau coup que nous avons manqué là, car c'eût été rendre un grand service au Mexique de fusiller comme un chien cet affreux Rojas.

Ayant été averti que nous arrivions, il n'a pu lever des contributions forcées, et n'a eu que le temps de prendre la fuite, bien qu'il fût deux fois plus nombreux que nous.

Avant son départ, il a fait tuer ses deux espions qui ne l'avaient pas suffisamment renseigné sur notre présence. Voilà les mœurs du pays. Pauvre Mexique, je doute qu'on puisse jamais en rien tirer.

En attendant, Maximilien fait une tournée dans son empire, avec une escorte considérable, bien entendu, pour ne pas être enlevé.

Il ferait bien mieux de produire quelque chose, de dessiner sa ligne de conduite, de ne pas aller des libéraux aux réactionnaires et réciproquement.

Notre première brigade rentre décidément.

Avec ce qui nous reste de troupes, nous allons faire des sillons en tous sens, mais nous n'organisons, nous n'établissons rien; nous courons comme des corneilles qui abattent des noix.

Si autrefois je pensais qu'on pouvait faire rentrer des troupes, ce n'était qu'à la condition que notre légion étrangère, les légions belge et autrichienne seraient arrivées; mais loin d'être sous la main, elles ne sont pas même organisées.

Je crains fort que le général Bazaine, avec son désir de faire plaisir immédiatement à l'empereur, n'ait à se repentir plus tard.

L'expédition de la Sonora a maintenant l'air de tomber dans l'eau. Nous n'aurons qu'à faire la campagne du Sud, qui ne demandera pas plus de deux mois, après quoi nous rentrerons à Guadalajara.

Alors dans le mois de janvier, je m'adresserai au colonel Osmont pour lui dire de tenir sa promesse de me faire rentrer. Si mes prévisions ne me trompent pas, je pourrai, je l'espère, m'embarquer le 15 mars ou le 15 avril. Puissions-nous déjà être à cette époque.

En l'attendant, je vous embrasse de tout mon cœur.

H. L.

LVIII

Guadalajara, le 12 octobre 1864.

Vous allez encore avoir une déception lorsque vous saurez que les navires qui sont partis de Cherbourg ne sont que pour ramener les libérables et la première brigade de notre division. Cette brigade est reconstituée avec le 7e de ligne et la légion étrangère qui n'étaient pas endivisionnés, de sorte que l'armée reste constituée comme elle l'était, en deux divisions.

Le général Bazaine, qui vient d'être nommé maréchal, cherchera naturellement à faire rentrer des troupes pour rentrer lui-même, et déposer le fardeau du Mexique sur les épaules d'un autre.

Mais le général Douay, qui voit la manœuvre, prend ses précautions, et laisse pressentir qu'il n'acceptera pas le commandement du corps expéditionnaire, si on diminue encore l'effectif.

Dans ma dernière lettre, je vous disais qu'il était probable que je ne rentrerais plus à Guadalajara avant le départ de l'expédition. Les pluies sont venues détruire mes prévisions. Pendant ces quinze derniers jours, il est tombé plus d'eau que pendant tout le reste de la saison des pluies. Les chemins étaient même devenus impraticables pour l'infanterie et la cavalerie.

Cependant il m'a fallu courir beaucoup; aller en-reconnaissance tous les jours, et faire des quatorze et quinze lieues chaque fois.

Le but de ces reconnaissances était de suivre les mouvements commencés par l'ennemi, mouvements que les pluies avaient arrêtés court.

Ma pensée a toujours été que les libéraux n'avaient pas l'intention de nous attendre, et qu'ils voulaient fuir du côté du Michoacan, où il n'y a pas de troupes françaises, de façon à avoir ouverts devant eux le Guerrero et le Oajaca.

Là ils ont l'espace pour eux, tandis que s'ils s'étaient retirés du côté de l'ouest après avoir été battus par nous, il nous était facile de les poursuivre dans cet espace restreint.

L'avis que j'émettais après mes reconnaissances n'a pas prévalu, et on n'a rien fait pour s'opposer à ce mouvement des libéraux. Notre période de détachement touchant à son terme, nous sommes rentrés après avoir été relevés par d'autres troupes.

Depuis deux jours, les pluies ayant un peu cessé, les libéraux ont recommencé leurs mouvements, et cette fois, je crois bien qu'ils se retirent définitivement dans le Michoacan. Aucune mesure n'a été prise pour les en empêcher.

Depuis le 26 février que nous sommes à Guadalajara, nous n'avons rien tenté contre cette armée du Sud, et maintenant que nous paraissons décidés à aller la combattre, je crains fort que nous ne trouvions que le vide.

Du côté de Durango, il y a eu un combat magnifique : quatre cents Français ont attaqué quatre mille

cinq cents Mexicains ayant vingt pièces de canon et occupant une position formidable.

Les Français ont tout culbuté et pris toute l'artillerie; mais ce succès brillant a été chèrement acheté. Le pauvre colonel Martin, qui commandait là, a été tué au premier coup de canon.

Cette mort m'a beaucoup affecté, car je connaissais pour ainsi dire intimement le colonel qui était un homme bon, franc et loyal.

Les libéraux dans le Nord auront de la peine à se relever de ce coup.

Si nous étions assez heureux pour détruire l'armée du Sud, la question militaire contre les armées régulières serait pour ainsi dire terminée.

Je n'entends point par là que tout serait fini.

Non, il y a encore toutes les bandes armées qu'il faudrait poursuivre, et cela nous ne pourrons le faire qu'avec l'aide des habitants.

Mais le pays est loin d'être organisé, et il se passera encore bien du temps avant qu'il y ait un semblant d'organisation.

C'est là le point délicat de la question du Mexique.

Ainsi que je vous l'ai dit, je n'attendrai pas la solution, et au mois de février je demanderai à rentrer.

Je vous embrasse et vous charge de mes commissions auprès de chacun, car je n'ai le temps d'écrire à personne, pas même à Mme Cornu.

Tout à vous.

H. L.

LIX

Zacoalco, le 21 octobre 1864.

Ainsi que je vous l'annonçais dans ma lettre du 12, nous avons commencé l'expédition du Sud. Partis le 18 de Guadalajara, nous sommes arrivés hier soir à Zacoalco, et je suis logé dans la maison dont les libéraux ont assassiné le propriétaire lorsqu'ils sont venus dans cette ville le 26 du mois dernier.

Ce propriétaire, ainsi qu'on nous l'avait dit, était bien le chef de leurs espions, et lorsque les libéraux nous ont vus arriver de loin, ils ont cru qu'il les trahissait; c'est pourquoi ils l'ont tué en se sauvant.

Je crois vous avoir dit que je les avais poursuivis pendant plus de deux lieues.

Il paraît, d'après ce que m'a appris la veuve de la victime, que, craignant d'être atteints à un détour de la route, ils se sont jetés dans un pli de terrain sur la droite, et que là ils ont abandonné leurs chevaux pour gagner la montagne.

Tous les Indiens que j'ai rencontrés sur mon chemin ne m'ont pas renseigné, soit par peur, soit plutôt par ignorance, car ils avaient bien soin de ne pas tomber entre leurs mains.

Il paraît certain que je me suis arrêté avec mon peloton d'avant-garde dont les chevaux, du reste,

étaient rendus, à deux kilomètres du point où ils ont quitté la route.

Je croyais pouvoir vous écrire assez longuement, mais je suis prévenu que mes communications en arrière courent grand risque d'être coupées par les guerillas, et nous nous décidons à faire partir notre courrier de très bonne heure, car si nous attendions encore deux étapes, il aurait toutes les chances possibles d'être enlevé.

D'un autre côté, j'espérais avoir toute ma journée à moi; mais je n'ai que le temps de déjeuner, et d'aller en reconnaissance pour tâcher de trouver un chemin sur le revers de la montagne, attendu que la voie ordinaire qui est dans le fond de la plaine est impraticable; il y a plus de soixante centimètres d'une boue épaisse d'où les chevaux et les voitures ne peuvent sortir.

Je crois fort que l'ennemi nous échappera; il se concentre à Zapotlan et va filer à l'est, de façon à avoir devant lui l'espace immense du Michoacan, du Guerrero et du Oajaca.

Peut-être les mouvements de troupes combinés par le général Douay pourront-ils l'arrêter. En tous cas, vous pouvez être sûrs que nous ne courrons aucun danger, car l'ennemi se sauvera ou se rendra. Il ne se défendra pas.

Ma santé est excellente.

Le général me témoigne une très grande considération, et me donne en toute circonstance des preuves de son bon vouloir à mon égard.

Tout à vous.

H. L.

LX

Tonila, le 3 novembre 1864.

Je ne vous écris que quelques mots pour vous rassurer sur mon compte et vous dire que ma santé se maintient excellente. Je vous avertis aussi que nous allons nous lancer dans l'Ouest, et qu'il y a tout à parier que d'ici à un mois, et probablement plus, nous ne pourrons pas envoyer de courriers à Guadalajara.

Ne vous inquiétez donc pas si vous ne recevez pas de lettres. Vous saurez aussi que je suis le seul officier de Metz dans notre colonne. Le commandant Brincourt et le jeune Lallemand sont maintenant à Durango où leurs communications sont assurées; par conséquent, leur courrier n'a rien de commun avec le nôtre.

Je voudrais vous donner des détails sur notre expédition; mais le temps me manque, et je dois forcément être très laconique.

Toutes mes prévisions à l'égard de l'ennemi se sont réalisées; il a fui honteusement, selon son habitude.

Vous savez, ou plutôt vous ne savez pas, que la route de Colima à Guadalajara est coupée à peu près aux deux tiers de son parcours, venant de Guada-

lajara, par des barrancas, qui ont de six à sept cents mètres de profondeur, et dont les parois sont à pic.

Là, sur un parcours de sept à huit lieues, la route carrossable se change en un sentier de chèvres.

Les libéraux nous attendaient derrière cette position formidable, dans la pensée que nous allions les attaquer de front.

Nous avons en effet envoyé vers eux une petite colonne, pendant qu'avec le gros de nos forces et de l'artillerie de montagne, nous les tournions par un grand détour sur notre gauche.

Ce mouvement tournant, à travers des montagnes où on ne se serait jamais imaginé qu'une armée pût passer, a été très fatigant. Nous avons perdu une trentaine de mulets qui sont tombés dans des ravins où ils se sont tués, déchirés en lambeaux par les rochers.

Nous avons aussi été obligés de passer la grande rivière de Tamazula, qui se jette à la mer au sud-est de Colima.

Cette rivière, dont les berges ont plus de deux cents mètres de hauteur, a cinquante mètres de large, un mètre vingt de profondeur avec un courant très rapide.

Le passage à gué a été très long et très difficile, et, contre toutes nos prévisions, s'est effectué sans autre accident que quelques mulets entraînés par le courant avec leurs charges.

Le surlendemain de ce passage, nous arrivions sur le derrière des barrancas, à Tonila, petite ville à huit lieues au nord de Colima, sur la route de Guadalajara.

Là, il nous a fallu donner la journée d'aujourd'hui

comme repos à la colonne, attendu que bêtes et hommes sont sur les dents.

Du reste, nous pouvons perdre un jour sans inconvénient, car l'ennemi, aussitôt qu'il a su notre mouvement tournant, a quitté ses positions, abandonnant toute son artillerie, pour se retirer vers l'ouest, du côté d'Autlan.

Sa retraite a été une véritable débandade. Dans sa première journée de marche il a eu deux mille déserteurs, et il paraît que les désertions continuent dans la même proportion.

Évidemment cette armée va se dissoudre d'elle-même, et les chefs vont aller s'embarquer sur un point quelconque de la côte, avec le fruit de leurs rapines.

Demain nous partons pour Colima où nous arriverons le même jour avec la cavalerie. Nous y attendrons l'infanterie et le convoi d'administration qui y arriveront le surlendemain; alors nous nous mettrons à la poursuite des débris de l'armée libérale.

Nous aurons à purger des bandits tout le triangle compris entre la route de Guadalajara à Colima d'une part, la mer et le Rio Grande qui a son embouchure au nord de Tépic.

Cette seconde partie de l'expédition sera aussi très fatigante, et durera cinq ou six semaines au moins.

Le pays, ainsi débarrassé de l'armée ennemie, pourra être gardé par les troupes mexicaines, et nous rentrerons à Guadalajara, où nous espérons être vers le 1er janvier.

H. L.

LXI

Sayula, le 25 novembre 1864.

Ma dernière lettre, autant que je me le rappelle, était datée de Tonila où nous étions arrivés après le départ des libéraux qui s'étaient dirigés vers l'ouest, en passant par les pentes sud du volcan de Colima.

Comme notre ligne, depuis Guadalajara, était gardée, et que nous supposions leur avoir ainsi fermé la route du Michoacan, nous n'avions plus à nous presser.

Aussi, après un repos de deux jours à Tonila, nous nous sommes remis en route pour Colima, où nous sommes arrivés après deux étapes.

Colima est en pleine terre chaude; il y fait une chaleur étouffante, et on y est dévoré par les moustiques et autres insectes qui ne vous laissent pas une minute de repos.

C'est, du reste, une assez vilaine ville pour une capitale d'État. Ses habitants, presque tous Allemands, faisaient des affaires avec les libéraux. Le gouverneur, Julio Garcia, avant de quitter Colima, lors de notre arrivée, a frappé la population d'une contribution de cinquante mille piastres. Malgré cela, nous avons été reçus assez froidement.

Après un arrêt d'un jour à Colima, nous avons

repris notre marche à travers la montagne, pour nous porter du côté où nous supposions que se trouvaient Arteaga et son armée.

Je vous parlais, dans ma dernière lettre, des chemins que nous avions suivis pour tourner les barrancas, et je vous les dépeignais comme des plus mauvais. Mais alors je n'avais pas vu le pied sud du volcan de Colima. Nous en sommes à nous demander comment nous avons pu passer à travers ces précipices, ces rochers et ces torrents.

Au milieu de ce chaos inhabité, impossible d'avoir le moindre renseignement sur l'ennemi.

Enfin, nous arrivons au commencement de la riche vallée d'Autlan, et nous apprenons qu'Arteaga n'est qu'à deux jours de marche de nous, et que son intention est de se retirer dans l'inextricable montagne de Mascate, située entre Colima et l'embouchure du Rio Grande.

Nous prenons cette direction, et après une marche très fatigante, où nous soutenait l'espoir de joindre l'ennemi dans quelques jours, nous apprenons tout à coup qu'Arteaga, par une marche hardie et rapide, a passé sur notre flanc droit, à quatre lieues de nous, de l'autre côté d'un pâté de montagnes infranchissables, et qu'il descend dans la vallée de Guadalajara.

Aussitôt nous faisons un mouvement à droite; nous marchons jour et nuit, et Dieu sait par quels chemins. Enfin nous débouchons à notre tour dans la vallée de Guadalajara, pour apprendre la triste nouvelle qu'Arteaga a rompu notre ligne, et qu'il a quinze lieues d'avance sur nous.

Nous continuons la poursuite, mais alors sur

trois petites colonnes lancées dans des directions différentes.

L'ennemi se dirigeait vers le bord sud de la grande lagune de Chapala, pour de là gagner le Michoacan.

Celle de nos colonnes qui en était le plus près et le mieux renseignée sur son itinéraire, rencontra un chef de bande allié, bien familier avec tous les sentiers de la montagne.

Guidée par lui, elle réussit à gagner un jour.

Enfin le 22 au soir, cette petite colonne, forte de deux cent cinquante fantassins, cent cavaliers et deux pièces de montagne, se trouva en présence d'Arteaga, fort encore de trois mille hommes et de dix-huit pièces de montagne.

L'ennemi pris entre la lagune et la montagne, ne pouvait fuir.

Le combat s'engagea tout de suite, et notre petite colonne remporta un succès complet. Trois généraux mexicains ont été tués avec trois ou quatre cents hommes.

Toute leur artillerie est prise; on dit qu'Arteaga est mort de ses blessures dans un rancho.

En un mot, nous avons tout le matériel de cette armée qui est détruite à tout jamais.

Nous n'étions pas avec cette petite colonne; nous étions plus au sud pour couper les libéraux, dans le cas où ils auraient regagné la route de Morelia, de sorte que nous ne connaissons pas bien tous les détails de ce combat; cependant nous savons que nous n'avons eu que cinq tués, dont un officier, et quinze blessés.

Demain nous aurons de plus amples renseignements.

Le quartier général du général Douay est changé; il est porté de Guadalajara à Morelia, ce qui nous rapproche de Mexico, et par conséquent de la France.

Mais avant de nous rendre à Morelia, nous avons encore bien de la besogne à terminer de ce côté.

Nous avons déjà fait, dans notre poursuite, tout le tour du volcan de Colima (150 à 160 lieues); il faut que nous purgions tout le pâté de Mascate de la bande de Rojas.

Nous allons lui faire une guerre sans merci avec une foule de petites colonnes concentriques.

Ce bandit de Rojas a une fortune incalculable.

Dans toutes les haciendas du pays, il force le propriétaire à recevoir mille ou deux mille têtes de bétail qui sont nourris sur les pâturages de la ferme.

Ce bétail, qu'il a volé ailleurs, se multiplie et double de nombre au bout de deux ou trois ans; il force alors les villages et les villes à le lui acheter, puis il le vole de nouveau.

Nous savons tout cela; nous allons lui enlever tous ses troupeaux et nous transformer ainsi en *vaqueros* ou bergers.

Il est à espérer que si nous ne pouvons prendre nous-mêmes Rojas et ses associés, ils nous seront livrés par les habitants, quand ils verront qu'il n'y a plus de danger de le voir reprendre le dessus sur nous.

La terreur que le nom seul de cet homme inspire à toutes les populations est vraiment incroyable.

Néanmoins, il se produit parmi les Indiens un mouvement qui nous donne beaucoup à espérer.

La vue de notre petit nombre, la manière dont l'ennemi fuit devant nous, inspirent aux Indiens un grand mépris pour les libéraux, et semblent leur donner du cœur au ventre.

De tous côtés, ils nous demandent des armes, et maintenant que nous avons détruit l'armée avec tous ses moyens, il est possible que les habitants fassent la police de leur territoire et parviennent à exterminer le reste des bandes.

H. L.

LXII

Zacoalco, le 12 décembre 1864.

Rentrés à Zacoalco depuis deux jours, nous étions en train de nous reposer, de nous ravitailler et de réorganiser nos colonnes pour partir de nouveau. Nous comptions encore avoir à nous trois ou quatre jours, et, dans cette perspective, je voulais mettre toute ma correspondance au courant.

J'avais commencé pour Mme Cornu une longue lettre dans laquelle je lui racontais toute notre campagne et lui faisais le tableau *pas gai du tout* du Mexique actuel, lorsqu'est arrivé l'ordre du général en chef de partir immédiatement pour Morelia.

Nous nous mettons en route après-demain 14, et dans un instant nous sommes obligés de mettre nos lettres à la poste, qui part demain matin pour Guadalajara.

Après avoir terminé tant bien que mal ma lettre à Mme Cornu, il ne me reste que quelques instants pour vous donner signe de vie.

Nous partons pour Morelia où nous arriverons dans les premiers jours de janvier; nous n'y chômerons pas, car le général en chef nous fera coopérer aux opérations qu'il entreprend en ce moment dans le Oajaca et le Guerrero.

Le temps me manque pour vous expliquer tout cela ; mais Marie pourra en avoir connaissance par ma lettre à Mme Cornu.

Mon ami Bibesco, qui est à côté de moi, écrivant aussi à ses parents, vous remercie de vos témoignages affectueux ; ses remerciements à lui ne sont pas de vains mots.

Le pauvre garçon n'a pas encore pu avoir la proposition pour la croix d'officier de la Légion d'honneur que j'ambitionne tant pour lui.

Comme de nos personnes nous n'avons pas eu la chance heureuse de nous trouver à l'affaire de Jiquilpan, le général Douay n'a pas voulu faire d'autre proposition dans son état-major qu'une proposition de chef d'escadrons pour moi, voulant ainsi lui donner plus de force, a-t-il dit.

J'ai été très désolé de cette manière d'arranger les choses, car c'est un retard à la récompense à laquelle mon bon Bibesco possède tous les droits.

Lui ne juge pas la chose ainsi, et ne pensant qu'à

moi, il ne voit que les avantages que j'en puis retirer; il écrit à son frère et le prie avec instance de faire tout ce qu'il pourra auprès du Ministre.

Je ne vous raconte tous ces détails que pour vous faire apprécier le bon cœur de mon ami, et non par l'espoir ou le désir de passer chef d'escadrons, car il est bien possible que si j'étais nommé on me conserve au Mexique indéfiniment.

Je ne serais pas étonné qu'arrivé à Morelia le général Douay demandât à rentrer en France. Ses rapports avec le général Bazaine sont en ce moment très tendus.

De tout ce qui se passe on peut conclure que la ligne de conduite et les secrets désirs du général en chef sont les suivants : multiplier en très peu de temps les coups de main heureux, faire beaucoup de bruit, sinon de besogne, occuper quantité de points, et présenter ensuite la pacification du Mexique comme terminée, conclure au rapatriement d'une partie des troupes en avril; puis le corps d'occupation ayant un effectif trop réduit pour le commandement d'un maréchal, rentrer en France à son tour et passer la main au général Douay.

Ce dernier, qui voit les choses clairement, n'est pas disposé à accepter un pareil héritage ; de là des tiraillements.

Plus nous avançons dans cette aventure du Mexique, et plus nous voyons combien elle est triste et onéreuse pour la France.

Se retirer?... L'Empereur s'est trop engagé pour s'y résoudre.

Il faut donc continuer à nous enfoncer dans le bourbier. C'est ce que nous faisons.

Le 51e est en route pour la Sonora, qui, je le crois plus que jamais, est l'objet d'un traité secret de cession à la France. Nouveau boulet que nous nous attachons au pied.

Au milieu de tout cela, Maximilien paraît calme et tranquille. On ne parle pas plus de lui que s'il n'existait pas. Du reste, à part son décret sur les gardes nationales, il n'a encore rien produit.

J'ai interrompu ma lettre un instant pour voir quelle était la cause du bruit et d'un coup de feu que je venais d'entendre dans le cabaret de la maison que nous occupons, Bibesco et moi.

C'est le maître du cabaret, qui dans une discussion sur le prix de l'eau-de-vie avec un caporal de zouaves, a tiré sur celui-ci un coup de revolver.

La balle a traversé le ventre de part en part, et le pauvre caporal se meurt.

On va fusiller le cabaretier.

Cet incident m'a fait perdre du temps ; il ne m'en reste que juste pour vous embrasser, et me rappeler au souvenir de tous nos amis.

H. L.

LXIII

Morelia, le 4 janvier 1865.

Depuis le 28 décembre nous sommes à Morelia. Ce n'est pas le temps qui me manquerait cette fois pour vous écrire longuement; mais la route d'ici à Mexico est si peu sûre que je crains fort que cette lettre ne vous parvienne pas.

Tout le pays qui nous entoure au sud, à l'est et à l'ouest, est coupé par des bandes auxquelles sont venus se joindre les débris de l'armée que nous avons battue à Jiquilpan, et ce n'est que par un hasard heureux que la diligence peut aller d'ici à Mexico sans être arrêtée et dévalisée.

Morelia, ville de vingt-quatre à vingt-cinq mille âmes, serait une jolie capitale, si on n'y rencontrait comme dans tout le Mexique ces ruines, provenant de l'imprévoyance et des discordes civiles.

La partie qui regarde Mexico est réellement grandiose. C'est là que passe l'aqueduc qui amène l'eau dans la ville. C'est un superbe travail.

Le long de cet aqueduc est l'Alameda ou promenade publique. Les arbres qui en font actuellement le seul ornement sont splendides.

Malheureusement rien de tout cela n'est entretenu,

et le spectacle de ces beaux bâtiments tombant en ruines, de ces travaux commencés et interrompus depuis dix ans, de ces hautes herbes qui poussent partout; tous ces témoignages de l'incurie de l'homme, attristent l'œil et l'esprit.

Morelia est une ville essentiellement cléricale; elle est pleine de couvents. Le clergé en était pour ainsi dire le seul propriétaire; il avait pour employés, dans la gérance de ses immenses biens, la plus grande partie de la population de la ville.

Comme dans tout le Mexique, le clergé de Morelia avait été dépossédé de ses biens par le décret de Juarez. Quelques couvents étaient passés entre des mains laïques, qui y avaient commencé des travaux et des démolitions.

Aujourd'hui, je ne sais comment cela a pu se faire, dans chacun de ces immenses couvents, il y a deux ou trois moines ou deux ou trois nonnes qui font acte de possession, qui disent qu'ils sont chez eux, et qui refusent d'ouvrir leurs portes pour caserner nos troupes.

Il nous a fallu employer la force pour loger dans ces couvents.

Quant à la réception qui nous a été faite, elle a été aussi froide que possible.

Si nous avons eu de la peine à loger nos soldats, nous en avons eu bien plus à nous loger nous-mêmes. Partout on nous jetait la porte au nez, à nous et à nos billets de logement. Il a fallu toute la patience que nous avons pour ne pas traiter tout ce monde comme il le mérite.

Je crois que la cause principale de la répulsion

qui nous a été témoignée est dans les idées dont Marquez a bercé la population de Morelia.

Marquez, éminemment clérical, l'homme dévoué au clergé, a l'air de nous faire bonne mine, mais dans le fond le diable n'y perd rien, et il nous déteste plus que les libéraux.

Depuis plus d'un an qu'il est à Morelia, où il n'a rien fait pour la pacification ni l'organisation du pays, il a non seulement laissé faire, mais il a aidé le clergé dans la reprise de ses biens.

Celui-ci, par suite de l'abrutissement du peuple et du pouvoir qu'il exerce sur toutes ces consciences timorées, a tourné tous les esprits contre nous.

Quant aux libéraux, ils nous détestent également, parce qu'ils nous rendent responsables des humiliations que leur fait subir le parti réactionnaire.

Vous saurez mieux que nous que les négociations entre Maximilien et le nonce du Pape sont rompues.

Le bruit vient de nous en parvenir avec d'autres nouvelles qui sont encore dans le vague.

On assure que devant les exigences du nonce, Maximilien aurait coupé court aux conférences, disant qu'il était prêt à recevoir l'excommunication et à en supporter toutes les conséquences.

On assure aussi qu'après avoir pris cette décision il aurait fait venir son ministre d'Etat pour lui dire de préparer un décret consacrant le décret de Juarez sur la dépossession du clergé, déclarant la liberté des cultes, et la religion catholique religion de l'Etat.

Si cela est vrai, c'est carré au moins, et messieurs les libéraux n'auront plus la moindre objection à faire.

Il est à regretter que Maximilien n'ait pas inauguré

son règne par de tels actes, dessinant sa ligne de conduite. Cette manière d'agir lui aurait probablement amené des adhésions plus nombreuses et plus importantes que celles qu'il a reçues jusqu'ici.

Un autre événement qui nous touche de bien plus près que tout le reste, c'est l'ordre que le général Douay vient de recevoir ce matin du maréchal Bazaine. Cet ordre enjoint au général de se rendre à Mexico et de se conformer en tous points pour l'exécution de cet ordre aux instructions contenues dans la dépêche (tel numéro).

Malheureusement cette dépêche aux instructions, le général Douay ne l'a pas reçue. Elle est ou égarée ou tombée dans les mains des bandits, de sorte que nous, nous sommes dans l'attente de savoir si nous suivrons le général Douay à Mexico, ou si nous resterons à Morelia.

Nous nous lançons avec acharnement dans le domaine des hypothèses.

Sans être sûr de ce que j'avance, voici ce que je crois : en ce moment il n'existe plus qu'un seul grand centre de résistance, c'est l'armée de Porfirio Diaz dans le Oajaca.

On croyait qu'il serait très facile de le réduire, et le maréchal Bazaine avait envoyé contre lui une colonne sous le commandement du général d'artillerie Courtois d'Urbal.

La résistance étant plus sérieuse qu'on ne le pensait, le maréchal se décide à aller lui-même faire l'expédition du Oajaca, et pendant son absence il fait venir à Mexico le général Douay pour l'expédition des affaires.

L'expédition du Oajaca heureusement terminée, tous les grands centres de résistance sont détruits, il ne reste plus que des bandes que les gardes nationales, aidées de l'armée mexicaine, peuvent pourchasser.

On peut donc alors sans inconvénient faire rentrer deux régiments de notre division, le 81e et le 1er zouaves. De cette façon notre division est dissoute, et l'armée réduite à trois brigades d'infanterie.

Le maréchal alors rentre en France, et laisse le commandement au général Douay qui acceptera ou n'acceptera pas. Je pencherais pour la dernière hypothèse.

Du reste, que le général Douay parte ou reste, si notre division est dissoute, notre droit est de rentrer en France, et vous pouvez croire que j'en profiterai.

Bien que je ne m'attende plus à rien, j'aime bien mieux rentrer de cette manière que sur ma demande, car on n'aurait pas manqué de m'en faire un crime au ministère. Ainsi ils n'auront pas le moindre prétexte à me faire un reproche. Cela ne m'avancera à rien, c'est vrai, mais c'est cependant une légère satisfaction. Puissé-je ne pas me tromper dans mes appréciations.

Je vous embrasse.

H. L.

P. S. — Nous venons de recevoir un courrier de Mexico qui détruit mes prévisions.

D'abord Maximilien n'a pas été aussi carré que je

vous le disais relativement aux biens du clergé. Il admet les faits accomplis pour les biens déjà vendus, mais pour ceux dont le clergé est encore possesseur, on ne peut prévoir ce qu'il décidera.

Maximilien se lance dans les voies les plus économiques. Peut-être ne sera-ce que pour éviter un embarras et retomber dans un autre.

Le général Douay rentre en France en congé de convalescence. Nous restons à Morelia, qui continue à être le siège de notre division.

Nous sommes dans un moment de crise. Je n'ai ni le temps ni l'intention de vous en dire plus, vu les grandes chances qu'a cette lettre de ne pas vous parvenir.

H. L.

LXIV

Tacambaro, le 19 janvier 1865.

Ainsi que je vous en avais prévenus dans ma dernière lettre, le général Douay est parti de Morelia le 11. Nous avons été le conduire jusqu'à la grand' halte. L'excellent homme était fort ému, et la séparation a été très pénible pour tous.

Il s'est montré avec moi plus affectueux peut-être qu'avec tout autre, et m'a répété à plusieurs reprises qu'il s'occuperait de moi à Paris.

Je lui ai dit que je le remerciais, mais que j'étais décidé à ne pas attendre au Mexique les bons effets de ses démarches.

J'ai écrit au colonel Osmont pour lui demander de me rappeler à Mexico à l'état-major général, afin d'y attendre les événements, et d'être plus près de Vera-Cruz pour pouvoir m'embarquer au mois d'avril. Je n'ai pas voulu confier ma lettre à la diligence; je l'ai donnée à un officier d'ordonnance du général qui la remettra lui-même au chef d'état-major.

Nous sommes repartis en expédition pour le Michoacan depuis le 14.

Nous sommes en ce moment à Tacambaro, situé à vingt-cinq lieues sud de Morelia.

Au fur et à mesure que nous avançons, les bandes se retirent à gauche et à droite pour reparaître sur nos derrières.

Bien que nous soyons pour ainsi dire réduits à rien comme effectif, il faut nous décider à occuper les principaux points.

C'est ce que nous allons faire, et nous forcerons alors les populations à s'armer et à se défendre contre les petites bandes.

Malgré tout le mal que nous nous donnons, et les courses que nous allons encore faire dans le sud et dans l'ouest du Michoacan, nous ne nous dissimulons pas que les résultats que nous obtiendrons auront peu de valeur.

Pour ce qui me regarde, ma santé est toujours excellente. Cette vie de fatigues, de distractions, m'est bonne, et mon plus grand désir serait de la continuer jusqu'au moment de mon embarquement.

Si par fortune, comme disent les Mexicains, cette lettre vous parvient, vous serez très heureux de savoir que je me porte à merveille. En conséquence, mon but est atteint.

Si au contraire les libéraux s'en emparent, ce qui est plus probable, ce n'est pas la peine de leur en apprendre davantage.

Aussi je m'arrête pour vous embrasser de tout mon cœur.

H. L.

LXV

Morelia, 6 février 1865.

Nous sommes rentrés hier à Morelia.

Notre course a été très fatigante et sans grand résultat. Nous avons trouvé sur tout notre parcours des populations hostiles, qui sans nous faire une résistance réelle, nous ont opposé la force d'inertie, la plus difficile à vaincre.

Notre course était bien plus une reconnaissance qu'une opération militaire. Nous avions surtout pour but de connaître le pays, l'esprit de la population, les ressources des bandes, et les lieux qu'elles occupaient habituellement.

De cette reconnaissance est ressortie la nécessité

absolue de l'occupation d'une ligne de postes sur la limite des terres chaudes, afin de rejeter ces bandes dans ces terres où elles ne peuvent vivre.

Le pays qui sera en arrière se trouvant à l'abri des incursions des bandes, devra, de gré ou de force, s'organiser pour se défendre. Si les populations y mettent de la mauvaise humeur, comme je le crois, il faudra les frapper de contributions énormes. C'est le seul moyen.

En rentrant à Morelia, nous avons appris deux nouvelles malheureuses.

Il me semble vous avoir déjà parlé de la première, qui est la destruction complète dans le Cinaloa d'une petite colonne composée de soixante-quatre marins et de soixante-quatre tirailleurs algériens.

Cette colonne était sous le commandement d'un capitaine de frégate, et quoique nous ne connaissions pas bien tous les détails, il est certain que les marins n'ont pas soutenu les turcos engagés, et que le capitaine de frégate a mené la chose en dépit du bon sens.

Il est prisonnier sans être blessé, et tous les officiers des tirailleurs sauf un ont été tués.

Quand donc comprendra-t-on qu'il faut laisser chacun à son affaire?

Nous n'avons pas la prétention de commander des bâtiments; alors, qu'on ne vienne pas mettre les troupes de terre sous les ordres d'officiers de marine qui ne savent par quel bout les prendre, et qui n'ont pas conscience de ce qu'est une position militaire pour l'attaque et la défense.

La deuxième affaire malheureuse est celle de trois

compagnies du 2e zouaves qui rentraient de San Luis à Mexico.

A un point de la route que nous ignorons encore, ces compagnies auraient été assaillies par des forces nombreuses ayant l'avantage du terrain.

Notre petite colonne aurait perdu cinquante hommes sur un effectif de cent cinquante et tous ses bagages.

Depuis quelque temps nous avions été trop heureux ; nous avions toujours battu l'ennemi un contre dix, et il était à craindre que la fortune ne tournât, comme nous venons de l'éprouver.

En ce moment nous sommes tous dans une anxieuse attente.

Le maréchal en personne fait le siège de Oajaca.

Pour ce siège, que l'on savait bien être sérieux, le maréchal avait réuni le ban et l'arrière-ban de ses forces disponibles ; le tout s'élevait au faible chiffre de trois mille cinq cents hommes, qui allaient en attaquer cinq ou six mille, dans une place organisée défensivement de longue main.

L'année dernière, il avait été question d'entreprendre l'expédition du Oajaca. Elle ne s'est pas faite, je ne sais pourquoi, et cela est très regrettable, car à cette époque Porfirio Diaz, qui commande à Oajaca, n'avait que peu de ressources et peu de monde.

Depuis ce temps il s'est organisé. Il a recueilli tous nos déserteurs avec lesquels il a formé un corps de trois cents hommes.

Heureusement pour notre amour-propre national, presque tous ces déserteurs sont de la légion étrangère. Néanmoins ils se défendront à outrance, car

ils savent que s'ils retombent dans nos mains, ils seront fusillés, et vous savez ce que c'est que l'exemple; la vue de gens qui se défendent avec vigueur peut donner de l'énergie à un moment donné aux Mexicains.

Toutes ces raisons devaient être prises en grande considération, et faire voir qu'attaquer Oajaca avec des forces aussi disproportionnées était une opération bien délicate.

Le maréchal l'a senti, puisqu'il attire à lui le 2e zouaves qui était en route pour s'embarquer, et qu'il se fait en même temps renforcer par deux mille Autrichiens et cinq cents Belges.

Malgré ces renforts, le siège de Oajaca est encore une entreprise difficile.

C'est pourquoi, je vous le répète, nous avons tant hâte d'avoir des nouvelles. Il est à présumer qu'en même temps que vous recevrez cette lettre, les journaux vous renseigneront.

Je vous ai parlé de Belges et d'Autrichiens tout à l'heure. La plus grande partie de ces troupes est en effet arrivée. Ceux qui les ont vus n'en disent pas de mal comme aspect; mais les malheureux n'ont jamais fait la guerre, et n'ont aucune idée des mille et un détails d'organisation du matériel, qu'on ne peut connaître qu'après une longue expérience.

De plus ils sont arrivés comme de petits saint-Jean, sans rien avoir, pas même de quoi faire la soupe. On leur avait dit qu'ils trouveraient tout à Vera-Cruz, et il n'y avait rien du tout, sinon l'ordre à l'administration française de ne rien leur délivrer.

Cependant, comme il fallait les faire partir à toute

force, on a transgressé cet ordre, et on leur a donné du campement, des tentes et des chevaux, tout cela au compte de l'administration française, bien entendu.

En outre ils sont arrivés sans argent, et le trésor mexicain n'en a pas. Il nous faut donc encore les payer.

Le trésor mexicain, à bout de ressources et ne pouvant plus, à ce qu'il paraît, puiser à volonté dans le nôtre comme il le faisait avant, a déclaré son impuissance.

L'empereur a alors décrété le licenciement de l'armée mexicaine; de toute cette armée, on fera deux régiments modèles dans lesquels on cherche à faire entrer des officiers français.

Ce licenciement, qui va s'opérer ces jours-ci, jettera sur le pavé une masse d'individus, presque tous anciens voleurs de profession, qui naturellement vont reprendre leur métier.

Voilà le résultat obtenu avec cette armée mexicaine qui nous a tant englouti d'argent. Cela n'était pas difficile à prévoir : vous devez vous rappeler que je vous l'ai dit assez souvent.

Nous sommes en ce moment dans une grande crise. La position est très difficile, il ne faut pas se le dissimuler, et vous comprenez que si les événements prenaient une mauvaise tournure, je ne partirais pas. Bien que je sache que je n'ai rien à gagner en courant de nouveaux dangers, s'ils se présentent, c'est un devoir de conscience pour moi de rester.

J'espère que vous serez de mon avis, et que malgré tout le désir que vous avez de me revoir, vous

comprendrez comme moi que l'honneur et le devoir ne me permettraient pas de partir au moment du danger.

Si au contraire, comme on peut encore fort bien l'espérer, les affaires s'arrangent tant bien que mal, c'est-à-dire si nos succès militaires continuent, je ne serai plus alors retenu par aucun motif, et je pense qu'on fera droit à ma demande de rentrer.

Le colonel Osmont, étant aussi dans le Oajaca, n'a pas répondu à ma demande d'être placé à l'état-major général. J'espère cependant qu'il m'accordera cette faveur à laquelle j'ai tous les droits.

Bibesco va nous quitter pour rentrer en France; il partira d'ici le 18 ou le 20. Si on m'appelait à l'état-major je m'en irais avec lui, et je serais bien heureux de ne m'en séparer qu'au dernier moment, car son absence sera pour moi un vrai chagrin.

L'empereur et le général Douay, à son passage à Mexico, ont fait leur conquête réciproque. Ils ont eu ensemble de longues conversations dans lesquelles ils sont tombés d'accord sur tous les points.

En quittant le général Douay, Maximilien lui a fait comme dernière recommandation la prière d'être aussi franc avec l'empereur Napoléon qu'il l'avait été avec lui-même.

Voilà où en sont actuellement les affaires du Mexique. Vous voyez que ce n'est pas brillant, surtout quand on connaît la pénurie du trésor mexicain et même du trésor français.

Au moment où j'allais fermer ma lettre, j'ai été appelé chez le général Neigre qui remplace à Morelia le général Douay.

C'était pour me prévenir qu'il allait organiser une petite colonne de toutes armes dont il me donnait le commandement, pour aller à la poursuite d'une grande bande qui désole le nord du Michoacan, au-dessus de la grande lagune de Pazcuaro. On m'adjoint des gardes nationales et des troupes mexicaines commandées par un colonel.

Tout ce monde est sous mes ordres.

La mission dont je suis chargé est difficile parce que le pays dans lequel se trouve cette bande est excessivement montagneux, et les bandits, connaissant parfaitement tous les passages, ont de grands avantages sur moi pour me glisser entre les doigts; mais je ferai de mon mieux.

Comme je ne pars que le 10, je vais prendre d'ici là tous les renseignements possibles, je ferai alors la reconnaissance du pays avec ma colonne seulement, et connaissant bien tous les débouchés, je pourrai arrêter mon plan et placer les Mexicains pour boucher ces sorties pendant que je me chargerai de la poursuite.

Enfin, je ferai tous mes efforts pour arriver à un résultat satisfaisant, et j'espère y parvenir.

En attendant que je puisse vous l'annoncer dans ma prochaine lettre, je vous embrasse de tout cœur.

H. L.

LXVI

Coenco, le 17 février 1865.

Je n'ai qu'une seconde à vous donner, attendu que j'ai travaillé jusqu'au moment où je fais partir un courrier pour Morelia.

J'ai beaucoup couru tous ces jours-ci, ainsi que je vous en avais averti dans ma dernière lettre.

J'ai fait des marches forcées de jour et de nuit avec ma colonne, sans pouvoir atteindre l'ennemi qui fuyait toujours à deux heures de distance, et qui se dispersait dans la sierra.

Je l'ai chassé des principales villes d'où il tirait ses ressources.

J'ai fait occuper ces villes par de petites garnisons, et je continue sa poursuite. Je vais le rejeter dans les terres chaudes, où il ne pourra pas vivre, et où il sera obligé de se débander.

Toute modestie à part, je suis arrivé à un très beau résultat. Ce pays, qui passait pour être indomptable, et qui, en effet, n'a jamais obéi à aucun gouvernement, a complètement changé depuis huit jours qu'il est entre mes mains.

J'ai commencé par les moyens de rigueur les plus extrêmes, et j'ai fait ensuite de la conciliation. Je me suis adressé aux hommes désirant l'ordre; j'ai

châtié les voleurs et les soi-disant libéraux qui, sous prétexte de politique, s'arrogent le droit d'occuper les emplois lucratifs. Ayant la force pour moi et m'en servant sans réserve, j'ai amené tout le monde de mon côté.

A la terreur que j'ai inspirée, a succédé la sympathie. J'ai reçu aujourd'hui la députation des municipalités que j'ai formées, et qui sont venues m'exprimer leur reconnaissance pour les avoir débarrassées des bandes dissidentes.

Je ne rentrerai à Morelia que vers la fin du mois, après avoir purgé complètement le pays, et je crois qu'on se souviendra de mon nom dans cette partie du Michoacan.

Je n'ai plus que le temps de vous embrasser de tout mon cœur, et de vous dire que ma santé est excellente.

H. L.

LXVII

Morelia, le 5 mars 1865.

Si vous avez reçu ma dernière lettre, vous savez qu'on m'avait donné le commandement d'une petite colonne française, composée de cent vingt zouaves, cinq chasseurs à cheval et neuf sapeurs du génie.

Avec cette faible colonne et d'autres troupes auxiliaires mexicaines qui avaient été mises à ma disposition, j'étais chargé de nettoyer le *partido* de Quiroja, au nord de la lagune de Pazcuaro, des bandes qui l'occupaient, et d'organiser ce pays.

Ces bandes réunies pouvaient compter trois cents hommes, et étaient sous le commandement d'un nommé Ronda.

Mais elles furent augmentées de cent cinquante hommes, de ceux mêmes que je devais avoir avec moi.

Les troupes mexicaines, mises à ma disposition, étaient des auxiliaires, autrement dit des bandes soumises que le gouvernement avait prises à sa solde.

Au moment où je partais, le bruit courut parmi les auxiliaires qu'on allait supprimer leur solde à la fin du mois.

Comme ils avaient déjà touché leurs prestations pour le mois entier, ils ont voulu profiter de cette avance pour manger à deux râteliers en se réunissant aux autres pour voler.

Non seulement mes forces étaient diminuées, mais celles de Ronda étaient augmentées.

Néanmoins il ne voulut m'attendre nulle part.

Je le pourchassai en tous sens et finis par le forcer à se retirer du côté de Los Reyes, à la limite des terres chaudes, et à trente lieues du point où je me trouvais.

Après avoir organisé mon district, tant au point de vue militaire qu'au point de vue des autorités civiles, je voulus aller donner une dernière poursuite à Ronda jusque dans Los Reyes.

Le général était, du reste, tout à fait de cet avis,

et m'avait écrit de voir si je ne pouvais pas aller jusqu'à Los Reyes.

Je réglai mes étapes de façon à surprendre l'ennemi par ma dernière journée de marche que je savais être de quinze lieues.

J'avais avec moi ma petite colonne française, quatre-vingt-sept fantassins et quatre-vingt-dix cavaliers auxiliaires.

En route, les espions que j'avais envoyés en avant revinrent m'annoncer que les *chinacos* (nom générique donné à toutes les bandes) étaient toujours à Los Reyes.

Je connaissais parfaitement bien ce village pour y avoir fait étape deux fois.

Je précipitai ma marche, et j'étais déjà à une lieue de Los Reyes où personne n'avait vent de mon approche, lorsque j'appris à quelles forces imprévues j'allais avoir affaire. Ce n'était plus Ronda avec ses malheureux quatre ou cinq cents hommes; mais bien Salazar, qui, la veille, entrait à Los Reyes dans le temps que Ronda en sortait.

Salazar est celui qui s'intitule le gouverneur et le général en chef de toutes les forces du Michoacan.

Je savais que sa bande était forte de sept à huit cents hommes.

Si au lieu des cent quatre-vingts auxiliaires, j'avais eu cent quatre-vingts Français, ce qui aurait porté ma colonne à trois cents Français, je n'aurais pas hésité à attaquer.

Mais les auxiliaires ne m'inspirant qu'une confiance limitée, je réunis les chefs pour leur demander s'ils étaient sûrs de leur troupe.

Ils me jurèrent que oui, et qu'ils iraient partout où je les enverrais.

Devant une telle affirmation, prenant en considération le mauvais effet moral que produirait ma retraite et l'espérance que j'avais de surprendre Salazar, j'arrêtai mes dispositions pour l'attaque.

Je plaçai mon convoi sous la garde d'une section, dans un petit enclos parfaitement disposé pour la défensive.

Je fis porter à droite, dans un bois de bananiers, la compagnie auxiliaire, soutenue par une section de zouaves.

J'envoyai à gauche une autre section de zouaves renforcée de neuf sapeurs.

Pendant que ces deux colonnes devaient attaquer par la droite et par la gauche, la cavalerie mexicaine devait se porter au galop sur la place.

Je me conservai comme réserve une section de zouaves pour marcher derrière la cavalerie, et porter secours partout où besoin serait.

Lorsque je jugeai que mes colonnes étaient arrivées aux points que je leur avais indiqués, je fis sonner la charge et voulus lancer la cavalerie auxiliaire.

A mon grand effroi, elle se borna à crier vive l'Empereur ! et ne bougea.

Avec mes cinq chasseurs, je voulus l'enlever en nous mettant à sa tête.

Nous ne fûmes pas suivis, et en ce moment il nous arriva, d'un peloton d'infanterie ennemie en bataille dans la rue, un feu assez vif qui tua un cheval de mes chasseurs et en blessa un autre.

Sentant toute l'importance qu'il y avait à ce que la cavalerie remplît le rôle que je lui avais assigné, je postai ma section de réserve en avant dans les bananiers, et quelques coups de fusil lui suffirent pour disperser le peloton qui nous envoyait des feux.

Je voulus de nouveau entraîner la cavalerie auxiliaire, mais tous mes efforts furent sans succès.

En ce moment, nous reçûmes plusieurs obus.

Voyant le côté critique de ma position, je voulus faire stopper mes colonnes d'attaque, s'il en était temps encore.

Celle de droite s'était arrêtée dans les bananiers touchant les premières maisons. Elle n'était pas entrée dans le village à la sonnerie de la charge que j'avais fait faire, parce qu'elle avait vu l'infanterie auxiliaire, qui marchait un peu sur sa droite, se débander avant que le premier coup de fusil ne fût tiré, et gagner la montagne.

Il n'y a que le commandant de cette troupe, qui suivi seulement de cinq ou six des siens, soit entré dans Los Reyes où il s'est fait prendre.

C'est le seul de tous les officiers mexicains qui ait fait son devoir.

Outre ce motif, ma section de droite en avait eu encore un autre pour s'arrêter. Elle voyait sortir sur son flanc droit, comme pour la tourner, une colonne d'infanterie de deux cents hommes environ.

Elle ouvrit son feu sur cette colonne qui se dispersa tout de suite et gagna la montagne, en compagnie de nos fantassins auxiliaires, comme les meilleurs amis du monde.

Au feu que j'entendais dans Los Reyes, je ne

pouvais douter que ma section de gauche ne fût sérieusement engagée.

Voulant la dégager à tout prix, je pris ma section de réserve pour me porter à son secours.

Au moment où j'allais quitter les bananiers pour entrer dans le village, j'entendis que la fusillade se portait sur ma droite.

Je pensai tout de suite que la section de gauche ne se voyant pas soutenue s'était doutée que les troupes mexicaines m'avaient fait défaut, et qu'elle avait pris, en conséquence, la résolution d'aller se joindre à la colonne de droite.

C'est ce qui avait eu lieu, en effet. Cette section de trente-huit hommes avait tout fait fuir devant elle. Renversant et tuant tout ce qui voulait s'opposer à son passage, elle s'était déjà portée jusque sur la place, point de réunion que j'avais indiqué, lorsqu'elle vit venir, de tous côtés, des forces si nombreuses, qu'elle se décida à la retraite.

Au moment de sortir du village, elle fut poursuivie par un gros de cavalerie. Elle le tint à distance avec son feu ; puis, lorsqu'elle fut près des bananiers, elle prit le pas de course pour donner confiance à la cavalerie qui la poursuivait.

La section de droite cachée dans les bananiers laissa approcher cette cavalerie à bout portant, et lui fit une décharge générale qui lui tua plus de trente hommes.

J'arrivais en ce moment sur ce point.

J'appris de l'officier qui commandait la section qu'il avait fait un mal énorme à l'ennemi, mais que malheureusement, il avait eu trois hommes tués,

un zouave blessé, le capitaine blessé, et restés dans Los Reyes avec un fourrier qui avait porté son capitaine dans une maison.

Ce capitaine était parti sans me prévenir, et contre mes intentions.

Le lieutenant qui commandait la section ne s'aperçut de sa présence qu'en entrant dans le village.

Mon premier mouvement fut de recommencer l'attaque pour délivrer mes prisonniers, mais j'en fus détourné par le lieutenant qui me dit qu'il y avait dans Los Reyes bien plus de monde que nous ne le supposions.

En effet, un déserteur m'apprit que la bande de Regules s'était jointe à Salazar, que celui-ci disposait de près de deux mille hommes, et que son but était de venir attaquer Uruapan, gardé par des troupes mexicaines loin de tout secours français.

De plus, il était 6h 10m, heure à laquelle tombe la nuit. J'ordonnai donc la retraite, qui se fit dans le meilleur ordre.

Une masse de cavalerie voulut inquiéter mon flanc, mais les tirailleurs que je dirigeai contre elle en abattirent bon nombre, et forcèrent le reste à se retirer.

A partir de ce moment, je ne fus plus du tout inquiété, et je rentrai à Morelia le 26, ramenant douze généraux prisonniers qui allaient dans l'Etat de Guanajuato pour le soulever.

Ils furent faits prisonniers par un détachement que j'avais laissé en arrière. C'est une très bonne prise, d'autant plus que nous allons faire l'échange de nos prisonniers.

Voilà la pure et exacte vérité de mon affaire.

J'avais été précédé à Morelia par des bruits assez sinistres, parce que ma première lettre au général ne lui est pas parvenue. On disait simplement que nous avions tous été tués ou prisonniers.

Jugez quel changement quand on a su de toutes les sources que Salazar avait deux mille hommes, qu'il voulait attaquer Uruapan, et que je l'en avais empêché en lui tuant deux cents hommes et en lui en dispersant six ou sept cents.

Le général Neigre, qui remplace le général Douay, a fait pour moi un nouveau mémoire très chaud, qui, joint au beau numéro qui m'a été donné au tableau, me fera, j'espère, passer au mois d'août.

D'un autre côté, le général Douay m'a fait écrire de Vera-Cruz par son aide de camp qu'il me renouvelait sa promesse de faire tout son possible en ma faveur.

Enfin, Bibesco part avec cette lettre, et ce n'est pas sur lui que je compte le moins.

Je suis donc obligé d'attendre encore l'automne pour rentrer; mais, ma foi! j'ai assez couru, et je ne suis pas fâché de me reposer à Mexico. J'ai demandé à y aller, et le chef d'état-major général m'a répondu qu'il me fera venir sous peu.

Dimanche nous partons pour Léon, et c'est probablement de là que je me rendrai à Mexico.

J'ai tellement mal à la tête, sans doute pour avoir été ce matin au soleil, que je n'ai pas le courage de me relire. Pardonnez-moi donc mon style et ma mauvaise écriture, car je suis tout abruti. Je vous embrasse.

Les zouaves m'ont offert le sabre du commandant du bataillon de Toluca, qui a été tué à Los Reyes. Je ne sais si je vous ai dit que nous avons pris le fanion de ce bataillon.

Cette prise a donné du brillant à mon affaire.

H. L.

LXVIII

Mexico, le 26 mars 1865.

On fait de grands préparatifs pour une nouvelle expédition dans le Chihuahua. Le but de cette expédition est, je crois, de forcer Juarez à sortir du pays, et de planter le drapeau français à la frontière, de manière à faire voir aux Américains que s'ils la franchissaient, c'est à la France qu'ils auraient affaire.

Cette expédition d'une grande importance sera, je crois, conduite par le maréchal en personne, qui partirait du 15 au 20 du mois prochain.

L'absence du maréchal durera au moins six mois, car d'ici à la frontière nord du Chihuahua, il y a cinq cents lieues, et une aussi longue absence cause de grandes inquiétudes à tous, et à l'empereur en particulier, de sorte qu'il n'est pas encore bien certain que le maréchal parte.

Quoi qu'il arrive, Davenet et moi nous resterons à Mexico pour l'expédition des affaires.

Le maréchal nous a dit : « Après avoir fait deux mille lieues depuis votre départ de Mexico (et en cela il n'a pas exagéré), vous devez vous reposer, et vous resterez à Mexico. »

Malgré mon amour des voyages, j'avoue que je n'en suis pas fâché. J'espère maintenant ne partir d'ici que pour rentrer en France, au mois d'octobre ou de novembre.

En ce moment, Mexico est plein de cancans sur toutes choses, et particulièrement sur la conversation de l'empereur avec le général Douay. Il est certain qu'il y a du froid entre Maximilien et le maréchal Bazaine.

L'empereur, avec raison, ne se fait pas illusion sur sa position, et il a été on ne peut plus opposé au départ des troupes que le maréchal a fait embarquer. L'empereur dit hautement qu'au départ des Français il partira avec eux.

En effet, les Belges et les Autrichiens ne sont pas faits pour ce genre de guerre. Ils sont huit mille et ne sont pas capables de faire la besogne de trois mille Français. Maximilien et l'impératrice l'ont écrit à l'empereur Napoléon dans les lettres qu'ils ont chargé le général Douay de porter.

Le général Douay est tout à fait opposé au système du maréchal, et loin de renvoyer des troupes, il en voudrait beaucoup plus que nous n'en avons. Il ne demande pas l'envoi de nouveaux régiments, mais il voudrait voir compléter sur le pied de guerre ceux qui sont ici.

A la suite des conversations de l'empereur et du général Douay, on est convaincu que ce dernier va revenir pour remplacer le maréchal. Je serais assez disposé à le croire, s'il n'y avait pas au-dessus de tout cela la question d'argent.

Les impôts rentrent peu, et nous vivons toujours sur le budget français. Les lois sur la révision de la vente des biens du clergé causent une grande émotion, dans ce sens qu'elles lèsent beaucoup d'intérêts.

Ces lois sont bonnes, car il faut faire rendre gorge à tous ces voleurs qui se sont adjugé ces biens pour rien ; seulement il paraît que l'application en est vicieuse. Je ne puis me prononcer à cet égard, car je n'ai pas eu le temps d'étudier la question.

Depuis mon arrivée ici on m'a confié les services les plus importants, et je travaille huit heures par jour.

H. L.

LXIX

Mexico, le 10 avril 1865.

Lorsque vous recevrez cette lettre, si tout ce qu'on me dit est vrai, je serai chef d'escadrons. Vous savez que le maréchal a demandé la mise hors cadre de

Loysel, depuis que ce dernier est attaché au cabinet de l'empereur. Cette demande est partie le 1er mars, et il paraît que la réponse sera telle que je le désire, car l'empereur Maximilien avait déjà écrit à ce sujet à l'empereur Napoléon, le 1er février, et, par lettre du 1er mars, le ministre en avertit le maréchal disant qu'il attend sa demande à cet égard et qu'il est tout disposé à y accéder.

Le maréchal en me racontant ces détails m'a dit qu'il serait très heureux de disposer de cette vacance en ma faveur.

J'aurais été bien heureux que ma première épaulette m'eût été donnée par maman, mais il n'y faut pas songer vu la distance, et les chances de perte dans les envois. Ma chère mère me fera son cadeau lorsque je rentrerai, et ses épaulettes seront celles de grande tenue.

Pour ce qui est du Mexique, la position ne s'améliore guère. C'est toujours le même chaos.

Les promesses vraies ou fausses des fédérés des Etats-Unis, et leurs succès sur les confédérés ont amené dans le nord du Mexique une grande agitation.

Des régions que l'on regardait comme soumises ont été reprises et envahies par des bandes.

Juarez est toujours dans le Chihuahua avec un gouvernement lançant des décrets et nommant des gouverneurs de province.

Dans les parties soi-disant pacifiées, la sécurité n'est guère plus grande que par le passé, et nous sommes trop peu nombreux pour l'établir, surtout avec les préparatifs d'expédition que nous faisons maintenant.

Toutes les troupes françaises sont dirigées dans le Nord pour être concentrées à San Luis de Potosi et à Durango.

Mazatlan est également occupé par des forces considérables.

C'est de ces trois points d'appui que vont partir des colonnes fortement organisées, qui iront jusqu'à la frontière des Etats-Unis.

Ces opérations présenteront de grandes difficultés, parce que ces espaces immenses sont fort peu peuplés, et que les ressources et l'eau y sont très rares. Tout en étant heureux d'être à Mexico, je regrette cependant de ne pas faire cette expédition.

Pour ce qui est de l'administration du Mexique, elle se fait avec des Mexicains, et malgré la surveillance des employés français, qui tous ont des positions mal définies et des pouvoirs trop faibles, il y a de grands désordres dans l'administration des deniers de l'Etat.

Le trésor est à sec, et l'emprunt complètement épuisé; aussi lorsqu'il faut payer la moindre des choses, ce sont des difficultés et des lenteurs que ne pourrait jamais comprendre un Français habitué à voir fonctionner son gouvernement.

De plus, rien ne se fait, rien ne se produit, et rien ne s'organise.

Je crains fort que l'empereur ne soit trop bon, trop faible, en un mot ne soit pas l'homme de la situation.

Bien qu'on dise en France que notre tâche au Mexique est remplie, et qu'on va faire rentrer les troupes, nous sommes ici pour bien longtemps

encore. C'est une occupation à terme indéfini, beaucoup plus onéreuse et beaucoup plus difficile que celle de Rome, et qui peut nous amener des complications bien graves.

Que le Nord des Etats-Unis soumette le Sud, nous allons être inondés de ces bandes que le Nord enverra ici pour s'en débarrasser. Il n'osera pas nous déclarer la guerre ouvertement, mais il lui suffit pour rendre notre tâche interminable d'envoyer un peu d'argent et des armes aux bandes et à Juarez.

C'est précisément, je crois, en prévision de ces éventualités que le maréchal pousse tant aux expéditions qui se préparent.

Il devait dans le principe en prendre le commandement en personne; mais il est tombé amoureux d'une jeune fille de dix-huit ans qu'il va épouser, et il paraissait avoir renoncé à son départ.

Les derniers événements du Nord, et surtout la prise de Saltillo par les dissidents, l'obligent à partir.

Son départ aura lieu à la fin du mois; mais il ne dépassera pas San Luis de Potosi, je suppose, et son absence ne sera guère que d'un mois, car d'après ce qu'on assure, son mariage est fixé au 15 juin.

Comme je vous l'ai déjà dit, je ne partirai pas, je resterai à Mexico, faisant partie de la fraction d'état-major général chargée de l'expédition des affaires. Aussi je prends mes mesures pour m'installer le mieux possible.

Après bien des recherches, j'ai fini par découvrir une petite chambre assez jolie que je paie trente-deux piastres par mois, autrement dit cent soixante francs,

et à côté une écurie pour mes trois chevaux qui me coûte onze piastres ou cinquante-cinq francs.

Vous voyez que les loyers sont un peu plus élevés qu'en France. L'indemnité de logement qui nous est allouée par la ville de Mexico est de quarante-cinq piastres ou deux cent vingt-cinq francs, ce qui est à peine suffisant.

Ma santé continue à être excellente, bien que je sois affecté par la raréfaction de l'air. Nous tous qui revenons de l'intérieur, habitués à des altitudes moins élevées, nous avons besoin de faire une nouvelle acclimation.

Adieu, je vous embrasse, et vous charge de souvenirs pour mes parents et amis.

H. L.

LXX

Mexico, le 27 avril 1865.

Pour le moment, les affaires militaires sont un peu à la baisse. Après notre départ de Morelia, le chef de bande Regules est venu bousculer une grande partie du pays que nous occupions. Ce Regules, à l'époque où je faisais mon expédition de Los Reyes, était dégoûté de toutes les intrigues et jalousies de ses collègues, et il avait quitté sa bande

pour se retirer dans son hacienda. Sa bande s'était jointe à celle de Salazar, et c'est sur les deux réunies que j'étais tombé avec mes cent vingt zouaves. Ils étaient à Los Reyes plus de deux mille hommes, avec quatre pièces de canon.

Regules, ayant repris sa bande, est arrivé au nord de la lagune de Pazcuaro. Il a rançonné toutes les villes qui étaient de ce côté.

Deux colonnes françaises se sont mises à ses trousses, pendant qu'une colonne belge était envoyée pour lui couper la route de Morelia à Mexico. Les Belges étaient retranchés dans l'église. On ne peut pas s'expliquer comment dans un bon retranchement ils se sont laissé battre. Ils ont eu sept officiers tués, trois blessés et une quarantaine d'hommes tués ou blessés. Le reste s'est rendu, et a été emmené prisonnier par Regules.

C'est un mauvais début pour ces pauvres Belges. Il faut convenir aussi que leurs officiers n'ont pas la moindre idée de la guerre et de la valeur du terrain dans un combat. De plus, leurs soldats sont tous des enfants.

Cette malheureuse affaire a remis dans son jour le plus brillant mon affaire de Los Reyes, puisqu'avec cent vingt hommes j'attaquais deux mille hommes, les deux bandes réunies, tandis que les trois cent cinquante Belges se laissaient prendre par mille deux cents.

Après cet échec, on a compris que tout ce que nous disions du Michoacan était vrai, et on s'est empressé d'y envoyer toutes les troupes disponibles qu'on avait à Mexico.

Le colonel français qui commande ces troupes aurait rencontré Regules le 23, et lui aurait fait subir de grandes pertes. De notre côté nous aurions eu quinze hommes tués ; c'est un succès payé cher.

Dans le Nord, les affaires ne vont pas mieux. Dans ma dernière lettre, vous vous rappelez que je vous annonçais la prise de Saltillo, capitale de l'Etat de Nuevo-Léon, par les insurgés du pays de Parros, qui se sont soulevés à l'instigation des Américains.

Saltillo a été réoccupé par des troupes mexicaines à nous, mais le lendemain de cette réoccupation, elles ont été obligées de se retirer devant l'arrivée du général juariste Negrete qui, avec trois mille hommes, est passé au nord de Durango devant le général français Brincourt qui était là pour l'observer.

Le général Brincourt s'est laissé tromper.

De Saltillo, Negrete s'est porté sur Monterey qui a été également évacué par les troupes mexicaines ; elles ont laissé dans la ville quarante-six pièces de canon. Nous les reprendrons un de ces jours, et cela augmentera le chiffre de nos prises.

Des troupes qui étaient pour nous, et à notre solde, ont fait volte-face, entre autres celles d'un nommé Cortina qu'on n'aurait jamais dû admettre.

Voilà à quoi on s'expose à vouloir réunir, comme on dit, les partis, et à donner des positions à des gredins qui ne méritent que la corde.

Un autre chef de bande, nommé Carbajal, a des relations continuelles avec les Américains. Il paraît certain qu'il y avait eu de la part du général fédéré Grant un commencement de projet de venir nous

attaquer. Ce projet n'a pas eu de suite, mais les Américains ne se cachent pas pour organiser des corps mexicains à Bronswille, sur la rive gauche du Rio del Norte.

Ils engagent des hommes à raison d'une prime de cent piastres (500 francs).

Dans toute cette partie du Nord, il ne nous reste maintenant que Matamoros, à l'embouchure du Rio del Norte, où se trouve le général mexicain Mejia, avec un millier d'hommes.

Matamoros est un port très important dans lequel se trouve en ce moment pour cent millions de marchandises.

Les négociants, tous Européens, pour défendre ces marchandises, leur fortune, se sont armés, et forment un corps de sept cents hommes.

Si Negrete tente l'attaque de la place, il sera certainement repoussé.

Cependant Mejia écrit qu'il n'est pas à son aise, que Cortina et les autres bandes lui coupent les routes.

On s'empresse d'envoyer à Matamoros un bataillon de la légion étrangère complété à cinq cents hommes; mais ce bataillon ne pourra pas être rendu à destination avant le 5 ou le 6 mai.

Juarez, d'après les dernières nouvelles, quitterait aussi le Chihuahua pour suivre la marche de Negrete. Du côté de Monterey et sur les bords du Rio del Norte, il est bien mieux placé pour recevoir les secours d'armes et d'argent que lui fournissent les Américains.

Comme compensation à ces avantages qu'espère

retirer Juarez, nous aurions celui de voir tous les dissidents réunis dans nos lignes, ce qui vaut bien mieux que de les voir dispersés, et d'être obligé de courir après eux dans le Chihuahua.

Malheureusement, nous n'avons pas de troupes disponibles pour commencer tout de suite l'expédition.

Malgré les ordres les plus réitérés, le général de Thun qui commande les Autrichiens fait la sourde oreille pour nous relever dans le Oajaca qui est presque pacifié.

Avec ses habitudes méthodiques, il ne peut se faire à l'idée de disséminer ses troupes comme nous faisons des nôtres.

Malgré ce retard du général de Thun, le maréchal fait revenir de Oajaca le 4e bataillon du régiment étranger, ne laissant dans cette place et pour tout l'État, qu'un seul bataillon. Le maréchal pourra se former une colonne du bataillon étranger, d'un bataillon de zouaves, et d'un escadron de cavalerie, en tout douze à treize cents hommes.

En tout cas, cette colonne ne saurait partir de Mexico avant la fin du mois de mai. Si le mouvement de Juarez se dessine bien, on pourra envoyer le général Neigre de Durango à Saltillo.

Aujourd'hui le manque de troupes se fait cruellement sentir. Lorsqu'il se produit un événement grave, nos forces sont tellement dispersées sur une étendue immense, que pour parer à cet événement, il faut faire des mouvements de troupes qui demandent deux mois de marche; on s'expose ainsi à manquer le moment opportun et à arriver trop tard.

Aussi il n'est plus question de la rentrée du 81e et du 1er zouaves. Bien mieux, le maréchal, par ce courrier, doit demander des contingents et des chevaux d'Afrique.

Beaucoup de personnes croient que les Américains vont nous déclarer la guerre; je ne le pense pas, car une guerre avec la France serait en somme pour eux une grosse affaire s'ils nous poussaient à bout.

Ils ne sont pas assez sots pour en arriver là : d'autant plus qu'ils peuvent, sans se compromettre et à peu de frais, entretenir indéfiniment cette guerre de guerillas qui nous ruine en empêchant toute solution et toute organisation.

L'empereur, qui est en voyage pour chasser, paraît dégoûté, et ne veut plus signer aucun décret.

L'*Estafette*, journal français, rédigé tout à fait dans nos idées, d'une manière très sage, et qui certainement est le meilleur conseiller de l'Empire, a reçu un avertissement pour un article où il n'y avait pas de quoi fouetter un chat.

Le rédacteur en chef, M. de Barrès, et toute sa rédaction ont été appelés devant le juge criminel. L'autorité a vu qu'elle avait fait un four, et la chose en est restée là.

En ce moment il y a contre nous une réaction qui va depuis le conseil des ministres jusqu'au dernier épicier.

Toutes les lois sont faites contre les étrangers.

Ainsi, par exemple, pour posséder au Mexique, il aut abandonner sa nationalité et se faire Mexicain.

Le but de ces lois est d'empêcher les étrangers, dont les Mexicains craignent les lumières, la valeur,

l'énergie et l'ardeur au travail, de venir s'établir au Mexique et d'annihiler les indigènes.

Pauvres sots, qui ne comprennent pas que, lorsque nous partirons d'ici, ils seront mangés par les Américains, qui certainement ne mettront pas de gants pour les exproprier, les faire disparaître, les traiter en un mot comme ils le méritent.

Au milieu de tout cela, l'empereur ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Il sait que tous ses ministres mexicains le trahissent, et il les conserve; de plus, il fait ce qu'ils désirent.

Vous vous rappelez que depuis bien longtemps, je vous ai dit que l'organisation du Mexique avec des Mexicains était impossible. Aujourd'hui on en a la preuve, et la presse demande des étrangers à la tête de l'administration et des ministères; mais maintenant il est trop tard, le pli est pris, et l'empereur est trop faible et trop incapable pour faire une pareille réforme.

Voilà où en sont les choses.

Vous voyez que le tableau n'est pas satisfaisant. Notre position ressemble à celle du propriétaire d'un vieil habit. Lorsque l'habit craque à un endroit, il s'empresse d'y mettre une pièce, pour courir boucher un nouveau trou qui se forme aussitôt après, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'habit craque partout à la fois.

Pour le moment nous bouchons des trous, mais nous n'établissons rien de solide, de stable. Plus nous allons, plus notre position devient mauvaise, et plus il est difficile à la France de s'en tirer.

Le pauvre capitaine qui avait été blessé à Los

Reyes, avec moi, et qui nous a été rendu, est mort à l'hôpital de Léon. Il est mort au moment où on s'y attendait le moins. Sa blessure, qui n'était qu'une contusion à l'épaule, allait aussi bien que possible. Sa mort m'a été très sensible. Il laisse une femme et deux enfants. Heureusement il avait de la fortune.

Pour ne pas vous inquiéter, je n'ai pas voulu vous dire jusqu'à présent que j'avais été atteint de la petite vérole pendant ma route de Morelia à Mexico. Je suis arrivé à peu près guéri ; cependant je suis resté faible pendant quinze à vingt jours.

Maintenant je suis tout à fait bien. Je ne suis pas défiguré ; je n'ai que six trous, qui j'espère diminueront de manière à devenir imperceptibles.

Je vous embrasse.

H. L.

LXXI

Mexico, le 10 mai 1865.

Le retour du général Douay donne lieu à beaucoup de commentaires que je crois assez fondés. Le général n'a jamais varié dans son opinion que nous étions trop peu nombreux pour arriver à une solution. S'il revient, c'est que ses vues ont été adoptées par l'empereur Napoléon, qui se déciderait, malgré l'opinion publique, à envoyer de nouvelles troupes.

De là à donner au général Douay la succession du maréchal Bazaine, il n'y a pas loin, d'autant plus que Maximilien ne se cache pas pour exprimer le désir qu'il a de cette mutation.

Il paraît certain que nous allons prendre pour nous la Sonora.

L'empereur Napoléon aurait envoyé ici un M. Gwin, sénateur de la Haute-Californie, pour demander la cession de la Sonora à la France. Il n'aurait été donné à Maximilien que quinze jours pour se décider. Ce dernier aurait accepté pour se décharger de la dette du Mexique envers la France, et aurait fait partir son secrétaire, un M. Hélouin, Belge d'origine, pour porter sa réponse.

Ceci n'est qu'à l'état de bruit, mais c'est un bruit très accrédité, et à la réalisation duquel nous nous attendons depuis longtemps.

C'est une nouvelle complication dans cette guerre du Mexique, déjà si compliquée, surtout depuis la mort de Lincoln.

Les Américains ne nous laisseront pas nous emparer de cette province qu'ils convoitent pour eux, sans nous créer de grands embarras.

La crise de fluctuations d'idées, dont je vous parlais dans ma dernière lettre, continue. Chacun juge la question à sa manière. La presse ne cache pas les craintes que lui causent les Américains. Elle attaque l'empereur sur le fait qu'il n'a rien produit depuis son arrivée. Elle fait des insinuations peu voilées au sujet de tel ou tel ministre qui le trahit, et lui recommande de prendre des honnêtes gens entendus aux affaires.

Il serait bien facile à ce pauvre Maximilien de leur répondre. Il n'aurait qu'à dire : Je suis tout à fait de votre avis; je veux d'honnêtes gens à la tête du gouvernement; j'en ai cherché, je n'en ai pas trouvé; vous qui en connaissez, donnez-les-moi.

Je crains fort qu'il n'incombe au général Douay un héritage bien lourd, et que, même avec les moyens plus grands qui seront mis à sa disposition, il n'arrive pas non plus à une solution.

Nous avons eu dans la nuit du 3 au 4 un terrible malheur. Au moment où nous sortions du spectacle, le feu s'est déclaré dans une maison habitée par une famille française. Tout le monde se porte au feu. On voit qu'il n'y a pas moyen de l'arrêter, parce qu'il est alimenté par une grande quantité de bois destiné à faire des meubles.

Le colonel du 3e zouaves, nommé Tourre, qui connaissait la famille française, monte avec la femme au premier étage pour prendre ce qu'il y avait de plus précieux. Il sauve différents objets de valeur qu'il va mettre en sûreté chez lui et revient. Il ne connaissait probablement pas les progrès du feu, car il est remonté au premier étage avec un lieutenant du 99e nommé Labrousse, un zouave et un maréchal des logis de chasseurs d'Afrique. Personne ne s'était aperçu de leur ascension, lorsque tout d'un coup les planchers s'écroulent, et on voit sortir de cette fournaise le lieutenant et le zouave horriblement brûlés, pendant que le maréchal des logis qui s'était raccroché à l'extrémité d'une poutre enflammée avait pu gagner une fenêtre d'où il sautait dans la rue.

C'est par lui qu'on a appris ce qui était arrivé, car

le lieutenant et le zouave n'étaient plus en état de parler; ils sont morts tous deux au bout de douze heures.

Quant au pauvre colonel, il a été englouti dans les décombres, et ce n'est que quarante-huit heures après qu'on a pu découvrir ses restes complètement carbonisés.

Ce malheur a consterné la ville, car le colonel était très aimé de tout le monde. L'armée, les étrangers, les Mexicains ont assisté à l'enterrement.

Les Français ont demandé la faveur de s'unir à l'armée, et de contribuer pour une certaine part à l'érection d'un monument funèbre.

On n'est pas encore remis de cette cruelle émotion.

Je vous embrasse. Souvenirs affectueux pour tous nos parents et amis.

H. L.

LXXII

Mexico, le 27 mai 1865.

Au Mexique les préoccupations sont toujours très vives. L'attitude prise par les Américains émeut beaucoup ceux qui ne demanderaient que la pacification.

Ceux au contraire qui veulent la continuation du désordre ne cachent pas leur joie.

Les opérations militaires vont toujours leur train,

c'est-à-dire que toutes nos troupes sont sans cesse en marche. Negrete est en ce moment pourchassé par trois de nos colonnes. Peut-être leur échappera-t-il? Mais il est certain que son armée se débandera, et qu'après l'avoir poursuivi jusqu'à Chihuahua, on le forcera lui et Juarez à passer la frontière des Etats-Unis.

De ce côté le pays sera débarrassé des dissidents, si les Américains ne s'en mêlent pas.

Mais dans le Sud, au Michoacan, la position s'est gâtée. Nous avions là un colonel français qui outre son régiment commandait les Belges et toutes les troupes mexicaines qui se trouvent dans cette province.

Le colonel belge, nommé Van der Smissen, est un homme très prétentieux qui s'est tout de suite brouillé avec le colonel français qui, il faut bien l'avouer, est loin d'être un homme agréable.

De là des tiraillements qui ont beaucoup nui aux expéditions; ensuite le colonel Van der Smissen s'est mis à déblatérer, à écrire à Mexico à tout le monde pour dire que les Français ne faisaient rien de bon, qu'il voudrait les voir partir du Michoacan, et qu'avec ses deux mille Belges et les troupes mexicaines, il se chargerait de la pacification.

Le maréchal, fatigué de toutes ces criailleries, a pris M. Van der Smissen au mot, malgré les instantes représentations de l'empereur, et il a donné l'ordre aux Français qui sont dans le Michoacan de se replier sur Mexico.

D'ici à quelques jours les Belges vont être attaqués de tous côtés, et obligés de se renfermer dans

Morelia et Pazcuaro, bien heureux encore s'ils peuvent se maintenir dans ces deux villes.

Il est évident que nous devrons retourner à leur secours.

Cette leçon que le maréchal aura donnée aux Belges, et à l'empereur qui les soutient, entraînera, je le crains bien, pour résultat la ruine de plusieurs villes et villages qui nous ont donné des preuves de sympathie.

Dans ce malheureux pays, c'est toujours la même chose : nous occupons une partie, nous en compromettons la population, et un beau jour on est obligé d'enlever les troupes qui s'y trouvent pour les porter sur un point menacé.

Le grand mal, c'est que nous sommes trop peu. C'est tout au plus si notre effectif de combattants est de vingt mille hommes, et il en faudrait soixante-dix mille.

Il faut absolument que la France se décide à nous envoyer du renfort pour atteindre ce dernier chiffre, autrement nous continuerons, comme nous le faisons depuis trois ans, à patauger sans obtenir de résultat.

Quoique la perspective de l'avenir ne soit pas très brillante, je ne m'en préoccupe pas autrement, et je mène ici une vie remplie par le travail et les distractions.

Régulièrement j'ai de la besogne de dix heures du matin à quatre heures et demie.

Je profite de mes soirées pour monter à cheval, aller au spectacle trois fois par semaine et fréquenter quelques maisons.

H. L.

LXXIII

Mexico, le 9 juin 1865.

Depuis ma dernière lettre la position du Mexique ne s'est pas améliorée. Les bandes du Michoacan, à l'importance desquelles on ne voulait pas croire lorsque nous les poursuivions, montrent, depuis qu'elles sont en présence des Belges, une audace incroyable. Elles ont envahi le Michoacan de tous les côtés à la fois. Un de mes amis, qui est également de Metz, Nauroy, vient d'avoir un beau succès. Attaqué par Pueblita à la tête de six cents hommes, à Valle San Iago, près de Rio de Lerma, il s'est retiré dans le réduit de cette ville avec ses cent zouaves et cent cinquante Mexicains.

Toute la journée on s'est tiraillé, et Pueblita s'est retiré lorsque la nuit est venue. On a envoyé de tous côtés, dans cette province, plusieurs petites colonnes qui feront certainement rentrer les dissidents au sud de Morelia, mais qui ne pacifieront pas le pays.

Dans le Nord il doit y avoir eu hier ou avant-hier un combat ou une poursuite. Negrete attendait la première colonne française, dirigée vers Monterey, au défilé de l'Angostura, un peu en avant de Saltillo. Il est possible qu'il n'ait pas eu connaissance de la deuxième colonne française qui venait de Durango,

et qu'il ait pris la fuite par la route de Monclava. Nous attendons à chaque instant des nouvelles de ce côté.

On se dit à l'oreille une nouvelle qui repose je ne sais sur quelle base : ce serait une convention entre la France et les Etats-Unis.

La France céderait la Basse-Californie et la Sonora aux Etats-Unis à condition qu'ils nous rembourseraient l'argent que nous avons dépensé ici. Les Etats-Unis reconnaîtraient Maximilien, nous le soutiendrions jusqu'à ce qu'il fût à peu près installé, et nous nous retirerions.

Cette solution, si extraordinaire qu'elle paraisse, serait certainement ce qui pourrait nous arriver de plus heureux.

En attendant je vous embrasse.

H. L.

LXXIV

Mexico, le 24 juin 1865.

J'espère que vous avez reçu la dépêche télégraphique que je vous ai envoyée le 12.

Le 12, à neuf heures du matin, je savais que j'allais être nommé chef d'escadrons; à trois heures après-midi j'avais ma nomination.

Si cette nomination m'a rendu heureux, c'est

surtout à cause de la joie qu'elle va vous donner. Ne craignez pas qu'elle ait pour conséquence de me rendre ambitieux, et de m'amener à vous oublier, vous et la France, pour essayer d'avoir un nouveau grade.

Je conserve le même désir de vous revoir, et de vivre tranquille auprès de vous. L'ambition ne rapporte certainement pas ce qu'elle coûte.

Mon but est donc de rentrer; mais malheureusement, par suite de ma position actuelle et des circonstances présentes, je ne puis demander un congé.

Il faut que je paie encore mon grade, et que j'attende une éclaircie pour m'échapper d'une manière convenable et honorable.

Ici la situation reste telle que je vous l'ai dépeinte. L'empereur montre de plus en plus son incapacité et sa faiblesse : avec lui tous les efforts pour arriver à un résultat à peu près satisfaisant seront toujours vains.

Il a l'air fatigué du joug de l'influence française; il se rabat sur les Mexicains, les Belges et les Autrichiens, ce qui est la plus grande faute qu'il puisse commettre.

Il se laisse circonvenir par tout ce qui est contraire à l'influence française. En cela les Mexicains le trahissent et n'ont d'autre but que de le renverser. Les Belges et les Autrichiens cèdent à une mesquine jalousie.

Tout ce monde ne voit pas l'abîme vers lequel il se dirige. Pourtant il y a déjà bien des indices de nature à leur ouvrir les yeux.

Le maréchal, dans la combinaison générale de ses

opérations, a fait entrer les Autrichiens. Ceux-ci, effrayés par ce qui est arrivé aux Belges, cédant d'autre part à un instinct jaloux, éludent toujours les ordres qu'on leur donne, et pour soutenir leur force d'inertie recherchent l'appui de l'empereur.

De tout cela il est résulté une grande froideur entre l'empereur et le maréchal, et des rapports tendus avec toutes les différentes nationalités.

De plus, le Michoacan, où les Autrichiens devaient envoyer six cents hommes, est retombé presqu'en entier au pouvoir des dissidents.

Les Belges et les Mexicains ne conservent que Morelia et Pazcuaro.

Cela ne serait pas arrivé si les Autrichiens avaient exécuté les ordres donnés, et s'ils avaient envoyé à Morelia les six cents hommes qu'on leur demandait.

L'empereur étant mal avec le maréchal serait, je crois, enchanté de voir rentrer celui-ci et d'avoir pour général en chef le général Douay avec lequel il espère mieux s'entendre.

C'est une grande erreur de sa part. Il devrait savoir que quel que soit le général français qui commande ici, ce général ne pourra rien si lui, empereur, n'a pas la première initiative sur toutes choses concernant l'administration et la politique.

Le général Douay a débarqué à Vera-Cruz, le 15 de ce mois, et il n'est encore qu'à Orizaba.

On croyait qu'il prendrait la diligence pour venir assister au mariage du maréchal, mais il continue à marcher par étapes.

Il paraît que le maréchal ne lui a pas fait part de son mariage, et que le général Douay règle sa

marche pour ne pas être arrivé le 26, jour fixé pour la célébration.

Je crains fort que l'entrevue de ces autorités ne soit pas très amicale. Ce serait fort à regretter, car nous n'avons jamais eu tant besoin de concorde qu'à présent.

Il est à supposer que l'empereur pense que le général Douay revient avec des pouvoirs en poche, et qu'il cherchera à le circonvenir pour l'opposer au maréchal.

Mais le général Douay verra clair, et ne marchera pas dans cette voie.

Il s'arrangera pour ne rester à Mexico que le moins possible, et ne traverser la ville, s'il le peut, que pour se rendre à San Luis de Potosi, siége de son commandement.

Rien n'est encore décidé pour moi. Peut-être irai-je avec le général Douay, ou resterai-je ici comme sous-chef d'état-major général. Je voudrais bien être fixé, car j'avoue que le séjour de Mexico m'est fort agréable.

Je vous quitte pour vous reprendre au départ du courrier. Je vous raconterai encore la cérémonie du mariage auquel je suis invité. C'est l'empereur qui offre le déjeuner où il y aura quatre-vingts couverts.

Le 27, hier, a eu lieu au palais le mariage du maréchal. A neuf heures trois quarts tous ceux qui devaient y assister étaient rendus dans la salle du conseil.

La mariée, jolie jeune fille de dix-huit ans, parfaitement mise, était toute pâle d'émotion.

A dix heures sonnant, Leurs Majestés qui atten-

daient dans une pièce à côté du salon le moment de se montrer, ont fait leur entrée.

L'empereur a pris la main de la mariée, l'impératrice celle du marié, et on s'est dirigé en cortège vers une autre salle où l'intendant de l'armée a procédé au mariage civil.

Après les formules du code, il a fait une petite allocution très bien dite et dans laquelle il recommandait à la mariée d'aimer son mari et sa nouvelle patrie, sans pour cela oublier l'ancienne et le souvenir des bontés des Majestés mexicaines.

L'empereur et l'impératrice ont signé le contrat et l'acte de mariage, et après eux, toute l'assistance.

On s'est ensuite rendu, toujours en cortège, à la chapelle du palais où l'archevêque de Mexico a procédé au mariage religieux. Il a aussi fait aux époux une longue exhortation en langue espagnole. De la chapelle, on est retourné dans la salle du conseil. Le maréchal, sa femme et la famille de sa femme se sont retirés un instant dans une pièce voisine.

Pendant ce temps, l'empereur et l'impératrice ont fait le tour du salon, adressant la parole de temps en temps à ceux devant lesquels ils s'arrêtaient.

L'impératrice m'a dit que j'étais probablement depuis peu à Mexico, car elle ne me connaissait pas. Je lui ai répondu qu'en effet je venais de rentrer de l'intérieur où je courais les grands chemins depuis deux ans.

Le tour du salon terminé par Leurs Majestés, le maréchal et sa femme sont rentrés, et le cortège s'est

dirigé vers la salle à manger. Le déjeuner était excellent, les vins de premier choix, et mon appétit à la hauteur des circonstances.

J'ai fort apprécié cette partie essentielle de la cérémonie.

Au bout d'une heure on s'est levé de table, l'impératrice a embrassé la mariée, et chacun est rentré chez soi, comme dit la chanson.

L'impératrice a donné à la mariée une fort belle parure en diamants, et l'empereur l'hôtel qu'habite le maréchal. Au départ de celui-ci, l'ayuntamiento lui rachètera cet hôtel pour sept cent mille francs.

Une nouvelle qui n'est pas faite pour donner de la confiance à ceux qui n'en ont pas vient d'arriver à l'instant : c'est la prise d'Uruapan (dans le Michoacan) par les libéraux. La garnison, composée de trois cents Mexicains, a été faite prisonnière. Partout où il n'y a pas de Français, il n'y a que des échecs.

Adieu, je vous embrasse, et vous charge de mes commissions habituelles pour chacun.

H. L.

LXXV

Mexico, le 10 juillet 1865.

Le général Douay nous est arrivé le 2 de ce mois. Sa première entrevue avec le maréchal a été toute d'expansion.

Maintenant ces relations se sont considérablement refroidies, je ne sais à quel sujet. Je le déplore.

J'ai été au-devant du général Douay qui, le jour de son arrivée, a déjeuné avec nous. Comme bien vous le pensez, je l'ai remercié de son amabilité avec Marie et du bien qu'il lui a dit de moi. Le général s'est montré très affectueux et m'a répondu qu'il n'avait dit que la vérité.

Le colonel Osmont, notre chef d'état-major, part avec le bateau qui vous portera cette lettre. Nous ne connaissons pas le motif de ce brusque départ qui doit être attribué à une cause toute personnelle.

Le lieutenant-colonel Boyer, que je connais depuis longtemps, et qui est le chef de cabinet du maréchal, est chargé de l'intérim de chef d'état-major général; et moi je vais être nommé sous-chef d'état-major général, en remplacement de Davenet qui retourne avec le général Douay.

Bien que je ne sois pas encore titulaire de ma nouvelle position, j'en ai néanmoins pris les fonctions, et j'ai déjà trouvé le moyen de me donner des *bosses* de travail.

C'est moi qui suis chargé de faire tous les rapports au ministre. Vous devinez quelle masse de paperasses il faut consulter pour cela. Aussi, pendant les trois ou quatre jours qui précèdent le départ de chaque courrier il faut m'atteler dès six heures du matin, et travailler sans relâche jusqu'à six ou sept heures du soir.

Le colonel Osmont travaillait beaucoup lui-même, tandis que son successeur aime assez le *farniente*. Il en résulte que toute la charge va m'incomber. Je

n'en ai pas peur parce que je suis capable de la supporter, et qu'avec l'initiative que je vais avoir, le travail sera intéressant.

Je suis effrayé du chiffre de mes appointements; mais ce qui vous étonnera c'est qu'avec cette grosse somme je ne serai guère plus riche que par le passé, attendu que j'aurai des secrétaires à payer, des fournitures de bureau à acheter, et que je serai obligé de donner à dîner de temps en temps, car maintenant je suis une autorité importante.

Qui est-ce qui t'aurait dit, ma pauvre mère, que ton petit Henri deviendrait une autorité importante?

Mais je ferais bien l'abandon de cette autorité pour pouvoir retourner auprès de vous.

H. L.

LXXVI

Mexico, le 27 juillet 1865.

Je viens me reposer un peu avec vous après avoir terminé tout mon travail qui, cette fois, a été encore plus considérable que d'habitude en raison de tous les mouvements de troupes qui s'exécutent.

De plus, par suite du mauvais état des routes, le départ du courrier a été avancé d'un jour, et il m'a fallu travailler toute la nuit dernière.

Mais, comme je vous l'ai déjà dit, je ne me plains pas de cette surabondance de travail; j'y suis fait

maintenant et cela ne me fatigue plus; bien mieux, j'y prends un vif intérêt et j'éprouve une grande satisfaction à rendre ainsi des services réels.

Comme je le prévoyais, je suis au mieux avec mon chef d'état-major. Je le connais depuis longtemps et nos relations nouvelles ont encore augmenté la bonne opinion que nous avions l'un de l'autre.

Je ne vous parle pas de ce qui se passe ici. Vous lirez dans les journaux le compte rendu au ministre fait par moi. Seulement je vous avertis que j'ai un peu atténué l'affaire malheureuse des Autrichiens, et que j'ai augmenté le succès des Belges à Tacambaro.

Un fait dont les journaux ne feront sans doute pas mention, c'est la réapparition des bandes sur tous les points. Les troupes impériales mexicaines qui occupaient le Rio Bravo ont été obligées de se retirer à Matamoros. Le cours du fleuve est au pouvoir des dissidents qui vont et viennent sur les deux rives absolument comme s'ils étaient chez eux, et pourtant il y a sur la rive américaine 30,000 hommes commandés par le général Sheridan. De plus, ce corps d'armée doit être porté à 60,000 hommes.

Du moment où les Américains ne respectent pas le droit des gens qui consiste en ce cas à désarmer les troupes étrangères qui viennent sur leur territoire, on peut supposer qu'une aussi grande concentration de troupes n'est pas en notre faveur.

Comme je vous l'ai toujours dit, je suis bien convaincu qu'ils ne nous déclareront pas la guerre, mais ils feront tout leur possible pour nous contrecarrer et nous ennuyer, et le mal qu'ils peuvent

nous faire en agissant en dessous main est plus difficile à combattre que s'ils nous déclaraient franchement la guerre.

Un aussi fort rassemblement de troupes à notre frontière, soutenant les dissidents sans prendre la peine de s'en cacher, inquiète beaucoup, ralentit le zèle déjà si peu ardent des impérialistes, et donne confiance aux dissidents qui relèvent la tête partout où nous ne sommes pas.

Sans être pessimiste, je puis vous dire que la solution n'est pas proche, et que la route pour y arriver n'a encore été découverte par personne.

Le maréchal, je crois, cherche à maintenir la position par tous les moyens pour l'empêcher de craquer; il espère profiter d'un moment d'embellie pour tirer son épingle du jeu et rentrer en France.

L'empereur ne sait plus où donner de la tête.

Sa faiblesse lui fait peut-être plus de tort que son incapacité. Il a pour premier ministre un nommé Ramirez qui le trahit au vu et au su de tout le monde.

Cet homme, qui a été aux affaires sous tous les régimes, a une fortune scandaleuse provenant d'un pot-de-vin qu'il a reçu des Américains, lorsqu'il a conclu avec eux le traité de 1848 qui livrait aux États-Unis une partie du territoire mexicain.

L'empereur sait tout cela depuis longtemps; tout le monde le lui a dit. Mais comme Ramirez, qui n'est qu'un faux savant en archéologie, amuse Sa Majesté par des histoires, qu'il lui laisse croire qu'Elle-même est un savant que toutes les Académies se disputent, il a toujours tenu bon à son ministère.

Néanmoins il paraîtrait que le corps diplomatique,

et entr'autres le ministre de France, auraient déclaré à l'empereur qu'il fallait renvoyer Ramirez, ce qui a désespéré ce pauvre fantôme de souverain.

Il est actuellement descendu si bas dans l'opinion publique, et a tellement perdu la confiance qu'on avait mise en lui lors de son arrivée, que je regarde comme impossible qu'il se relève.

Du reste il ne l'essaiera pas, car il ne trouverait pas les ressources en lui-même et il n'est entouré que d'incapacités parasites.

Tout ce qui a un peu de valeur dans son entourage le trahit, et il ne le voit pas.

Gardez tout cela pour vous. Du moment où nous ne pouvons empêcher le mal, il est inutile de le mettre au jour, ce qui ne ferait que l'augmenter.

H. L.

LXXVII

Mexico, le 25 août 1865.

Bien que, par suite des événements qui se passent, mon travail soit augmenté et qu'il m'arrive par exemple, comme cela a lieu depuis trois jours, de me mettre à la besogne à six heures du matin et de ne pas encore avoir terminé à sept heures du soir, je continue à être enchanté de ma position. D'abord j'acquiers une grande capacité de travail, chose très importante et qu'on ne peut obtenir que dans

certaines circonstances. Ensuite, par le fait de mes occupations qui touchent non seulement à toutes les branches militaires, mais encore à l'administration et à la politique, j'apprends beaucoup. C'est pour moi une excellente école où je me romps à tout, et me mets à même de n'être embarrassé par aucune question à l'avenir.

Si je suis content pour mon compte, je ne le suis guère pour ce qui regarde les affaires du Mexique. De la part du gouvernement c'est toujours la même impéritie : personne maintenant n'a plus la moindre confiance.

Ceux qui ne sont pas contre le gouvernement restent neutres, de sorte qu'ici il n'y a pas de point d'appui autre que nous.

Partout les bandes reparaissent. A chaque instant des préfets et des sous-préfets, avec les gardes rurales qu'ils ont organisées et auxquelles nous avons donné des armes, font des pronunciamientos et crient : Mort à Maximilien! Vive la liberté! Vive la République! Les bandes reviennent dans les régions pacifiées.

Les Autrichiens ont subi deux échecs très graves dans le Oajaca ; ils ont eu deux détachements d'une soixantaine d'hommes chacun complètement détruits.

Cette province, où l'ordre régnait, est maintenant bouleversée; nous craignons même pour la ville de Oajaca où il n'y a presque pas de garnison.

Le général autrichien de Thun, qui avait la garde de cette province, a enlevé, contre l'avis et la volonté du maréchal, la plus grande partie des troupes autrichiennes qui s'y trouvaient pour aller faire une

expédition dans le Huesteca, au nord de Puebla, où depuis deux mois il n'a pas avancé d'un pas; il a eu aussi de ce côté un détachement complètement détruit.

Le télégraphe nous apprend en outre qu'ils viennent de subir un nouvel échec dans les environs de Jalapa.

Nous attendons les détails.

Les Autrichiens, et particulièrement leur chef le général de Thun, entraînés par leur morgue et leur orgueil, ont voulu faire les malins. Ils ont cru non seulement qu'ils pouvaient se passer de notre expérience, mais encore ils ont voulu échapper à l'action du maréchal, et rester indépendants dans la circonscription qu'il leur avait donnée à garder.

Le seul but du général de Thun a été d'en arriver là. En flattant l'amour-propre national de l'empereur, il s'en est fait un appui non équivoque.

Devant cette résistance latente, le maréchal n'a pas voulu casser les vitres; il a été obligé de lâcher la courroie, et de laisser à de Thun beaucoup plus d'initiative que ne le comportent son intelligence et ses connaissances de la guerre.

Après les événements qui viennent de s'accomplir, le maréchal a été forcé de reprendre toute son autorité, et de donner des ordres impératifs à de Thun, qui doit être d'autant plus blessé dans sa vanité et son amour-propre national que nous l'avions prévenu de tout ce qui arrive.

La présence des Américains sur le Rio Bravo est toujours pour nous une épée de Damoclès. Le maréchal a pris toutes ses précautions contre une invasion de leur part.

Bien que nous soyons fort peu nombreux, nous leur donnerons cependant du fil à retordre, ils le savent bien. Aussi ma conviction est qu'ils ne nous attaqueront pas. Seulement ils foulent aux pieds le droit des gens le plus ouvertement possible.

Ils offrent asile sur leur territoire aux bandes dissidentes, donnent des fêtes aux officiers de Juarez, capturent les petits bateaux mexicains qui sont sur le Rio Bravo, et réorganisent les bandes en leur envoyant des armes et des nègres.

C'est ainsi qu'une troupe mexicaine de huit cents hommes, qui avait escorté un convoi du commerce de Matamoros à Monterey, a été complètement détruite en s'en retournant à Matamoros.

En parallèle de cette conduite, nous nous tenons sur la plus grande réserve à l'égard des Américains du Sud qui veulent former des bataillons séparés dans la Légion étrangère. Nous ne les admettons qu'individuellement, et on les répartit dans les bataillons déjà formés.

Cette mesure les arrête, et les dégoûte de prendre du service.

Nous nous privons ainsi de bons soldats pour ne pas donner le moindre prétexte aux Américains du Nord qui n'en deviennent que plus insolents. Ils savent qu'en France la guerre du Mexique n'est pas populaire, et que l'empereur n'osera pas leur déclarer la guerre.

Ils espèrent ainsi nous tenir indéfiniment dans l'ornière. Cet état de choses est intolérable.

Tout à vous.

H. L.

LXXVIII

Mexico, 9 octobre 1865.

Je tiens ma promesse et vous envoie deux de mes photographies.

Elles ne sont pas aussi bien que je l'aurais voulu; mais, ma foi, je n'ai pas eu le temps de les faire recommencer avant le départ du courrier, et puis aussi cela coûte trop cher. J'en ai fait faire deux douzaines pour 18 piastres, autrement dit 90 francs. Vous voyez qu'on ne travaille pas pour rien à Mexico.

Et encore, d'après ma photographie, vous allez croire que je suis devenu tout gris. Rassurez-vous, il n'en est rien; j'ai toujours la même chevelure, et si le sommet de la tête paraît blanc, c'est qu'il venait une lumière trop éclatante du châssis au-dessous duquel j'étais placé.

J'envoie aussi une de mes photographies à l'impératrice du Mexique, qui désire avoir les portraits de tous les officiers qui ont été invités à dîner le 15 août à Chapultepec.

C'est probablement pour conserver notre souvenir sans être obligée de nous inviter de nouveau, ce qui déjà se pratique.

Les officiers autrichiens et belges qui sont à Mexico sont tous invités sans exception à chaque

réception, tandis que dans les salons du palais on cherche en vain les uniformes français. Nous en rions, mais néanmoins cela produit mauvais effet dans le public.

Notre position ne s'améliore guère. Les Américains font toujours les rodomonts. Ils ont sur le bord du Rio Grande à Bronswille et sur les points voisins, une armée de 25,000 hommes qui, à ce qu'il paraît, est parfaitement organisée.

Les officiers ont pour seul sujet de conversation la guerre qu'ils vont entreprendre contre nous, et la facilité avec laquelle ils vont nous jeter à la mer. Les malheureux, ils ne savent pas que pour arriver seulement à nous entamer il leur faudrait trois fois plus de forces.

Du reste, je ne crois nullement à leur intention de nous déclarer la guerre; le gouvernement américain fait simplement courir ce bruit pour entretenir l'inquiétude, et empêcher que nous puissions établir quelque chose de solide. Ils nous font bien plus de mal ainsi.

Quant à Maximilien, il se prépare à faire un voyage d'agrément dans le Yucatan.

Le moment est vraiment bien choisi : si, comme on le dit, les Américains arrivent, il faut que le maréchal sorte de Mexico; si, au contraire ils ne viennent pas, le maréchal veut faire l'expédition du Guerrero.

La capitale restera donc abandonnée à elle-même, ou bien le maréchal sera obligé de renoncer à ses opérations militaires, pour un voyage d'agrément de Sa Majesté.

On dirait vraiment que l'empereur fait tout ce qu'il peut pour qu'on le croie plus incapable encore qu'il ne l'est.

Maintenant on ne s'en tient pas là; quand on est lancé dans les conjectures, on ne s'arrête pas facilement : on fait courir le bruit que le voyage en Yucatan est une fuite déguisée, et qu'il ne reviendra pas à Mexico.

Il n'y a pas la moindre créance à accorder à ce bruit. Peut-être est-ce malheureux, car je commence à être de l'avis de ceux qui disent que le plus grand service que pourrait nous rendre Maximilien serait de s'en aller.

Vous devez déjà savoir que le général Osmont revient avec toute sa famille.

Il m'a écrit une longue lettre pour me charger d'une foule de commissions et de préparatifs pour son arrivée.

Nous ne l'attendons à Mexico que vers la fin de novembre, tandis que Boyer part le 20 de ce mois.

Je vais donc faire l'intérim de chef d'état-major général pendant plus d'un mois. Cela ne m'effraie pas le moins du monde, car maintenant je connais mon affaire à fond.

Je vous embrasse de tout cœur.

H. L.

LXXIX

Mexico, 24 octobre 1865.

J'ai reçu tant de lettres par le dernier courrier que je ne sais par qui commencer pour y répondre. Dans la crainte que ma perplexité ne dure jusqu'à la levée, je vous écris d'abord, ensuite je passerai à Bibesco qui m'a écrit une bonne et longue lettre, et à Mme Cornu qui m'a aussi écrit, mais qui avait confié sa lettre à un officier du génie qui est resté plus de quinze jours avant de me l'apporter.

Ainsi que je vous l'ai déjà dit, le général Osmont revient, mais il ne revient pas seul. Il amène avec lui un chef d'escadrons et un lieutenant-colonel qui vient me dégommer de mes fonctions de sous-chef d'état-major général, ce que je regrette, non au point de vue de l'importance de cette position, mais en raison de l'intérêt que m'inspirait le travail dont j'étais chargé et des services que je pouvais rendre.

L'arrivée du lieutenant-colonel Bonneau du Martray, mon successeur dans les fonctions de sous-chef, tout en m'étant désagréable, comme vous le pensez, m'ouvre cependant la facilité de rentrer, ce qui est une compensation plus grande que le détriment.

Seulement, en prévision de la guerre avec les Etats-Unis, de l'expédition à faire dans le Guerrero, je ne puis demander à partir maintenant.

Si, comme je le crois, les Etats-Unis nous laissent tranquilles, on fera l'expédition du Guerrero dans le courant de décembre; elle sera terminée vers le mois de mars; je pourrai alors prendre, si rien ne s'y oppose, le paquebot du 15 avril, et être auprès de vous le 15 mai, autrement dit dans six mois. Je ne veux pas penser à cette époque, parce qu'alors je trouverais le temps trop long, et je ne pourrais plus tenir en place.

Vous avez une soif insatiable de détails sur mon genre de vie. Cependant je vous ai donné à cet égard tous les renseignements possibles.

Je vous ai déjà dit que chaque jour je suis à mon bureau depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, et que je travaille même en déjeunant.

A cinq heures et demie, je monte à cheval et vais me promener au Paseo. Après mon dîner, je vais passer la soirée soit au théâtre, soit dans quelques réunions d'officiers, ou dans la famille dont je vous ai parlé.

Je réponds à la question que vous m'avez déjà faite plusieurs fois, dans quelle langue je parle à cette famille? En espagnol, que je suis loin de parler purement faute d'exercice, mais que je sais assez pour pouvoir me faire bien comprendre.

Vous verrez par les journaux que, cette quinzaine, je n'ai annoncé que de bonnes nouvelles au ministre.

Le colonel Mendez a pris Arteaga que nous avons pourchassé si longtemps, et Salazar, mon ancien ennemi de Los Reyes.

Il les a fait fusiller tous les deux à Uruapan.

M. Langlais est arrivé au Mexique. Il est encore tout abruti des mauvais chemins qu'il a eu à traverser et de la peur que lui ont faite les guerilleros, car il a débarqué deux jours après l'attaque du chemin de fer, et l'assassinat de nos pauvres soldats.

Quant à ses désillusions financières, elles sont encore plus grandes.

Quand donc se figurera-t-on, en France, qu'un homme, quel que soit son génie, ne peut rien ici?

Ce sont des institutions qu'il faut, et pour les établir et les appuyer, il faut disposer d'une grande force.

Il faut ici 60,000 Français; sans cela, pas de salut!

J'ai été tellement dérangé que je n'ai plus le temps de me relire. Je vous embrasse.

H. L.

LXXX

Mexico, le 9 novembre 1865.

C'est aujourd'hui que je suis investi des fonctions de chef d'état-major général, que je conserverai jusqu'à l'arrivée du général Osmont.

Le colonel Boyer est parti ce matin, et m'a laissé pas mal de choses en retard qu'il faut mettre à jour.

Je n'ai donc que bien peu de moments à vous consacrer cette fois.

Je vois, d'après votre lettre, que vous connaissez déjà le retour du général Osmont. Mais ce que vous ne savez pas, et ce que je vous apprends dans mon dernier courrier, il ramène avec lui le lieutenant colonel Bonneau du Martray qui sera sous-chef.

Dans mes fonctions de sous-chef, j'étais en évidence, et comme je les remplissais à la satisfaction du maréchal et du chef d'état-major, le colonel Boyer, il est probable que le maréchal m'aurait poussé et aurait voulu me faire regagner, dans la mesure possible, le temps perdu.

Au point de vue de mon avenir, c'est un dommage sans doute, mais pas aussi grand que vous le pensez. Il paraît que l'appétit vous était venu en mangeant.

Mazette! comme vous y allez! Être proposé pour lieutenant-colonel à la fin de l'année prochaine lorsque je suis le plus jeune des cinq chefs d'escadrons qui sont ici, et dont pas un ne figure au tableau d'avancement.

Loin de m'affliger de l'arrivée du colonel Bonneau, je m'en réjouis parce qu'elle me permet de rentrer au mois d'avril.

J'attends jusqu'à cette époque pour laisser les événements se débrouiller, et faire encore la campagne du Guerrero qui me donnera des droits à la croix de Guadalupe à laquelle paraît tenir mon père.

A propos, pendant que j'y pense, je vous dirai que le jeune homme de Metz auquel vous vous intéressez n'a pu être retrouvé malgré toutes les recherches que les consuls du Yucatan et de Carmen ont faites à ma demande.

Du reste, pour qui est dans ce pays, ce fait n'a rien

d'étonnant. Ici, on meurt, on est assassiné au coin d'un bois; les zopilotes vous mangent les yeux et la figure, les renards et les chacals le reste du corps, et tout est dit. Il n'y a pas d'identité possible à rechercher.

H. L.

LXXXI

Mexico, le 27 novembre 1865.

Je profite de quelques minutes qui me restent après mon travail de la journée pour vous écrire un peu aujourd'hui, dans la crainte de ne pouvoir le faire demain, jour du départ du courrier.

Dans ma dernière lettre je vous disais que je n'allais pas tarder à prendre les fonctions de chef d'état-major général.

C'est ce qui a eu lieu, en effet, le 9 du courant. Depuis ce jour, c'est sur moi que tout roule. Par le fait de mes précédentes fonctions de sous-chef et de mes relations avec le colonel Boyer qui, ayant en moi la plus grande confiance, me laissait tout diriger, j'étais naturellement au courant de toutes les questions dont j'avais suivi tous les fils. Aussi n'ai-je encore été embarrassé pour rien.

Jusqu'à présent, chance inouïe, je n'ai pas eu le moindre accroc, tout marche comme sur des rou-

lettes et par enchantement, et cependant toutes nos troupes sont en mouvement, et il faut savoir à chaque instant où se trouvent toutes les colonnes dans toutes leurs marches.

Depuis que je suis à l'état-major général, je n'ai vu à aucune époque qu'il y eût autant à faire.

Aussi je travaille tous les jours depuis six heures et demie du matin jusqu'à sept heures du soir.

Je trouve, par exemple, que c'est trop, et à la fin de la journée je suis bien fatigué. Mais il n'y a pas moyen de faire autrement, car je n'ai que deux bons officiers que je fais travailler comme des galériens. Les trois autres sont de tout jeunes gens qui ne sont au courant de rien, et auxquels je ne puis confier que des choses insignifiantes.

Vous voyez que je remplis mes fonctions dans les conditions les plus défavorables, mais heureusement je m'en tire à mon honneur.

Je crois que le maréchal juge favorablement mes services. Il ne m'en a rien dit, mais je vois à la manière dont il me traite que j'ai su lui inspirer de la confiance.

Il est à présumer que si le général Osmont ne ramenait pas le lieutenant-colonel Bonneau et que je conservasse ma position de sous-chef, le maréchal m'aurait vite fait regagner le temps perdu.

Mais je ne le regrette pas, car je serais peut-être devenu ambitieux, et à coup sûr le bonheur de vous revoir serait encore dans le lointain, tandis qu'au contraire, je le sens, je le touche, ce bonheur. Ainsi que je vous l'ai déjà dit, si les Américains ne nous font pas la guerre, je demanderai un congé au mois

de mars ou d'avril, et il est plus que probable que je ne reviendrai plus au Mexique.

Tout en croyant que nous n'aurons pas la guerre avec les Américains, je dois convenir qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour ébranler ma conviction.

Ils fournissent au vu et au su de tout le monde tout ce qui est nécessaire aux dissidents qui assiègent Matamoros : des vivres, des armes, des canons, des munitions, des hommes qu'ils licencient, et qui passent sur la rive mexicaine avec leur uniforme et leurs armes.

En outre ils donnent refuge sur leur territoire aux bandes armées, et fraternisent avec les libéraux.

Ils ont été jusqu'à tirer des coups de fusil sur un de nos petits bateaux qui remontait la rivière pour se rendre à Matamoros.

En un mot ils violent ouvertement le droit des gens. Ils ne s'y risquent probablement que parce qu'ils spéculent sur le courant d'opinion publique en France, et sur l'impossibilité où se trouve l'empereur de leur déclarer la guerre.

Le 28.

Bien m'en a pris de commencer ma lettre hier, car j'ai été si occupé aujourd'hui par suite de l'arrivée des contingents de zouaves qui se sont révoltés à la Martinique, que je n'ai pas eu une minute à moi.

C'est honteux pour l'armée française, et la faute en est au ministre qui n'envoie ici que les plus mauvais sujets avec des cadres insuffisants pour les maintenir.

Tous vont passer en conseil de guerre, et c'est précisément la régularisation des mesures à prendre qui m'a tant occupé.

Vous avez dû recevoir le 15 de ce mois mes photographies. J'espère que vous ne m'aurez pas trouvé trop changé.

Je vous embrasse de cœur.

H. L.

LXXXII

Mexico, le 9 décembre 1865.

Après avoir été grand chef, je vais incessamment me retrouver rien du tout. Le général Osmont et le colonel Bonneau ont débarqué le 7 à Vera-Cruz. Ils sont en marche sur Mexico où ils n'arriveront pas avant le 25.

J'aurai été pendant six semaines chef d'état-major général, et je m'en félicite, car dans cette position j'ai pris une certaine confiance en moi-même.

Une chose qui me flatte beaucoup, c'est que jusqu'à présent le maréchal n'a rien changé ni ajouté aux lettres que je lui prépare, et parmi lesquelles il y en a eu de très ardues. J'ai eu la chance de saisir toujours sa pensée et de l'exprimer comme il l'entendait.

Mon intention est toujours de rentrer au mois

d'avril, si je le puis. Tout est soumis aux Américains, dont le Congrès s'est ouvert le 4 de ce mois.

La question se débat en ce moment.

Les dernières nouvelles que nous avons reçues de Washington n'étaient pas à la paix. Il paraîtrait que les partisans de la doctrine Monroë sont en majorité au Congrès, et il pourrait se faire que les Etats-Unis nous déclarassent la guerre.

En tout cas, ils font petit à petit sur notre frontière des préparatifs qui prouvent que leurs intentions ne sont pas précisément pacifiques, à moins pourtant que ce ne soit pour fomenter l'agitation dans le pays, et laisser croire aux juaristes qu'ils vont être soutenus.

H. L.

LXXXIII

Mexico, le 28 décembre 1865.

Ainsi que je vous le disais dans ma dernière lettre, j'étais sûr de me tirer avec honneur de mon intérim de chef d'état-major général.

La preuve que je ne me suis pas trompé dans mes prévisions et que je n'ai pas été présomptueux, c'est l'ordre général que le maréchal a fait pour installer le lieutenant-colonel Bonneau dans ses fonctions de sous-chef.

Je crois vous faire plaisir en vous copiant textuellement cet ordre.

« *Ordre général n° 60.* — M. Bonneau du Martray, lieutenant-colonel d'état-major mis à la disposition de S. E. le maréchal commandant en chef, par décision de S. E. le ministre de la guerre en date du 12 septembre 1865, est désigné pour remplir les fonctions de sous-chef d'état-major général.

» Cet officier supérieur, étant arrivé à son poste, entrera en fonctions à partir du 23 décembre.

» Le maréchal commandant en chef saisit cette occasion pour remercier le chef d'escadrons Loizillon des bons services qu'il a rendus dans les fonctions de chef d'état-major général et de sous-chef d'état-major général qu'il a exercées par *intérim.* »

Cet ordre, comme vous le voyez, est assez flatteur. C'est pour moi une excellente note qui sera inscrite sur mes états de services et qui me suivra partout.

En outre l'estime du maréchal m'est entièrement acquise : il m'apprécie même peut-être plus que je ne le mérite. Il m'en donne en ce moment une preuve qui tout en m'honorant beaucoup ne laisse pas de m'ennuyer un peu.

Voici le fait : Loysel, chef du cabinet de l'empereur, rentre en France. Il avait été décidé que je le remplacerais. Mais depuis trois jours les nouvelles reçues d'Amérique sont des plus graves, et le maréchal m'a fait appeler pour me dire qu'il me nommait chef d'état-major de la colonne de réserve qui est à Queretaro.

Cette colonne est mal organisée.

Le maréchal m'a dit : « Il faut à toute force que vous alliez là; ma première affaire à moi, c'est notre armée, et il me faut absolument à Queretaro

quelqu'un qui ait toute ma confiance, et dont je connaisse la valeur; c'est pourquoi je vous y envoie. »

Vous jugez que tout cela est très flatteur, et ne me permet guère de regretter la position auprès de l'empereur.

Au point de vue même de ma carrière, il est bien préférable que je sois chef d'état-major de la colonne de réserve, d'autant plus que si, contre les prévisions, nous n'avons pas la guerre avec les Américains, c'est la colonne de réserve qui fera l'expédition du Guerrero; j'en resterai le chef d'état-major, et cela me vaudra presque sûrement un mémoire de proposition pour lieutenant-colonel. Je ne serai pas maintenu par le Comité, mais j'aurai toujours planté un jalon qui pourra prendre racine par suite de l'appui du maréchal dont je me crois désormais assuré.

Vous voyez que nous sommes un peu loin de compte pour mon retour en France, qui maintenant n'aura probablement pas lieu avant le mois d'octobre de l'année prochaine.

Cependant si au mois d'avril je puis partir, je le ferai même en sacrifiant la chance que j'aurais d'être porté à l'inspection générale pour lieutenant-colonel.

D'ici là, il y a du temps. et nous verrons venir.

Quoique n'étant plus rien, je me trouve encore chargé de tout le travail. Le nouveau sous-chef d'état-major n'est point au courant, et je vais continuer pendant deux ou trois jours à le suppléer.

H. L.

LXXXIV

Mexico, le 6 janvier 1866.

Les dernières nouvelles que nous recevons des Etats-Unis et que vous connaissez aussi, sont toutes à la guerre.

Heureusement le maréchal a pris depuis longtemps ses mesures, et il est prêt à recevoir les Américains, de n'importe quel côté ils se présentent.

Sa grande ressource est sa colonne de réserve qui est composée de ses meilleures troupes. L'organisation de cette colonne est l'objet de sa constante préoccupation, et demain il me fait partir pour voir si cette colonne ne manque de rien, si elle est prête à se mettre en mouvement du jour au lendemain, munie de tous les moyens qui lui sont nécessaires.

C'est tout à fait une mission de confiance que me donne là le maréchal, et j'ai tout lieu de croire que si nous avons la guerre, je serai le chef d'état-major réel du maréchal.

Le général Osmont qui n'a plus rien à attendre, et dont toute la famille est ici, ne sera peut-être pas désireux d'expéditionner, et alors ne demandera pas mieux que de rester à Mexico avec le nouveau sous-chef.

Quoi qu'il arrive, j'espère prouver au maréchal

qu'il n'a pas mal placé sa confiance en me la donnant.

Je pars aussi léger que possible de bagages, n'emportant que ce qui m'est strictement nécessaire et laissant tout le reste à Mexico.

Je demeurerai huit jours seulement en route; c'est heureux, car il fait très froid, et de plus le pays que l'on traverse pour aller à Queretaro est affreux.

La ville de Queretaro est très triste, mais je n'aurai pas le temps de m'en apercevoir, car j'aurai beaucoup à faire et à étudier.

Depuis que j'ai pris l'habitude de tant travailler, je ne saurais que devenir si je n'avais plus rien à faire.

L'attitude des Américains émeut tout le monde ici, et il doit en être de même en France. Cette émotion s'explique, car la position est très grave.

L'empire mexicain n'est pas viable. D'abord il se trouve aux mains d'un homme dont l'incapacité est actuellement bien reconnue.

En outre, le Mexique, malgré sa réputation de richesse, est beaucoup plus pauvre qu'on ne se l'imagine. Son budget actuel est de quatre-vingt-quatre millions; la liste civile en absorbe dix-huit, c'est-à-dire presque le quart, ce qui, comme vous le comprenez, fait beaucoup crier.

M. Langlais, qui, malgré tout le génie dont il peut être doué, n'est pas plus fort que ses prédécesseurs, espère pouvoir faire rentrer, au lieu de quatre-vingt-quatre millions, cent vingt millions dans les caisses de l'Etat.

S'il y parvient, ce sera un homme très habile;

mais ce beau résultat ne fera pas qu'avec cent vingt millions de recettes on puisse couvrir deux cents millions de dépenses.

En attendant, il n'y a plus une piastre dans les caisses mexicaines; l'emprunt est complètement mangé, et c'est le Trésor français qui pourvoit à toutes les dépenses du gouvernement mexicain.

L'empereur Maximilien a voulu tenter un troisième emprunt; mais M. Langlais s'est refusé à cette tentative, certain qu'il était de la voir avorter.

Quelle voie va suivre le gouvernement français? c'est ce qu'on se demande ici.

Non seulement si on retire l'armée, mais si notre Trésor ne continue pas à payer, l'empire tombe du jour au lendemain.

Le malheur de tout cela, si nous abandonnons la partie, c'est que nous avons compromis beaucoup de monde, et en particulier nos nationaux qui ne pourront plus rester au Mexique sans jouer leur vie.

H. L.

LXXXV

Queretaro, le 22 janvier 1866.

Depuis mon arrivée à Queretaro, je n'ai pas été au repos un instant; j'ai visité tous les casernements et établissements militaires. Je me suis fait rendre un compte exact de tous nos approvisionnements. Con

naissant les idées du maréchal comme je les connais, j'ai été très à même de juger ce dont nous avions de trop, et ce qu'il nous manquait à tous les points de vue.

J'ai fait hier un long rapport à ce sujet et je l'ai adressé au maréchal.

Tout ceci a, je le crains fort, perdu beaucoup de son actualité, car je crois qu'on est à peu près rassuré sur les intentions des Américains. Il ne resterait donc plus que l'expédition du Guerrero; mais, même de ce côté, je crois que nous avons peu de chances d'agir, car la saison est déjà bien avancée, et dans ce pays les fièvres arrivent vers la fin de février.

Je suis donc assez porté à supposer que vers le mois de mars la colonne sera dissoute, et que je serai naturellement rappelé à Mexico à l'état-major général.

Je vous parle sans la moindre certitude, car ici les meilleurs raisonnements et déductions reposent toujours sur des bases tellement éphémères qu'à chaque instant on est exposé à voir arriver le contraire de ce qu'avec raison on avait le droit d'attendre.

C'est pourquoi depuis longtemps je ne vous dis plus rien du Mexique.

Notre position y est plus mauvaise que jamais; rien ne se fait, ne s'organise, on n'a même rien tenté.

Depuis trois mois l'emprunt est épuisé; les caisses de l'Etat sont à sec, de sorte que depuis ce temps c'est le Trésor français qui paie les services mexicains à raison de cinq millions par mois.

Au milieu de tout cela, il n'y a que l'empereur qui soit tranquille.

Avant mon départ de Mexico, on m'a affirmé que de sa propre autorité il a porté sa liste civile de dix-huit à vingt-deux millions sur un budget de quatre-vingt-quatre. Vous voyez que c'est d'un assez beau sans-gêne, surtout lorsqu'il sait que les recettes n'étant que de quatre-vingt-quatre millions les dépenses s'élèvent à deux cents.

M. Langlais reconnaît qu'il n'est pas plus fort que ses devanciers, et qu'il ne peut rien contre un pareil état de choses. Il paraît qu'il est au regret d'être venu ici.

Tout cela ne fait pas les affaires de notre pauvre France, et il est à craindre que les Chambres ne le fassent sentir d'une manière bien dure à notre gouvernement.

Adieu, je vous embrasse.

H. L.

LXXXVI

Queretaro, le 6 février 1866.

Les démonstrations tant militaires que diplomatiques que font actuellement les Américains donnent une nouvelle importance à ma situation, et me rehaussent à mes propres yeux par la confiance que

le maréchal a mise en moi, car ici nous sommes les intermédiaires et les propulseurs de ses combinaisons.

Vous savez que si les Américains nous déclaraient la guerre, la colonne de réserve dont je suis le chef d'état-major serait son meilleur moyen d'action ; il en prendrait directement le commandement.

On m'a écrit ces jours derniers de Mexico que le maréchal part pour se rendre ici, et emmène avec lui le sous-chef d'état-major et trois capitaines.

Mais cette éventualité ne m'empêcherait pas d'être utile.

C'est pourquoi, comme le dit fort bien Marie, malgré mon vif désir de vous revoir le plus tôt possible, il ne faut pas trop me presser, et soumettre mon retour aux événements.

A ma grande surprise, vos dernières lettres et toutes celles venues de France par le même courrier respiraient la plus grande tranquillité à l'égard des Etats-Unis. Ici nous étions loin d'avoir la même confiance. Nous avions des preuves nombreuses du mauvais vouloir des Américains, preuves que la prise de Bagdad, et la publicité donnée par le Congrès aux documents diplomatiques, sont venues confirmer.

Ces nouvelles, qui vous sont tombées comme une tuile, sans que vous vous y attendiez, ont dû causer une vive émotion dans la France entière, surtout à l'ouverture des Chambres, qui sans doute vont faire une vive opposition et des remontrances à notre gouvernement.

Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que les Améri-

cains ne donneront pas suite à leurs menaces. Mais ils continueront, comme ils l'ont fait jusqu'à présent, à offrir un refuge sur leur territoire aux bandes juâristes, à les fournir d'argent, d'armes et de munitions; à envoyer comme renfort aux juaristes les noirs qu'ils licencient, et qui sont un embarras pour eux.

Ils trouvent à cela double avantage : se débarrasser de leurs nègres qui les gênent, et nous empêcher de jamais rien organiser de stable dans ce pays.

Ils savent bien d'autre part qu'ils peuvent violer impunément le droit des gens, car aussi forts nous sommes dans le Mexique s'ils venaient nous attaquer, aussi faibles nous serions si nous allions chez eux, dans leur immense pays où nous serions noyés.

Et puis ils savent bien qu'en France l'opinion publique est tout entière contre la guerre du Mexique, et que l'empereur, dans la crainte même de cette opinion, n'osera pas les attaquer.

Ils continueront donc à nous insulter comme l'a fait M. Seward dans sa lettre à l'ambassadeur de France; ils comptent sur leurs flibustiers, sur le manque d'argent dans les caisses mexicaines, et sur l'opposition des Chambres françaises pour nous forcer à abandonner le Mexique, remportant avec nous Maximilien, et leur laissant pour proie le pays où nous aurons répandu tant de sang, et dépensé tant d'argent.

Notre gouvernement va se débattre, va encore chercher à temporiser; mais malheureusement c'est fatal, notre expédition au Mexique n'aboutira qu'à faire manger ce pays un peu plus tôt par les Améri-

cains. On n'a jamais pris que des demi-mesures, et on n'est arrivé à rien.

Si on était bien décidé à aller jusqu'au bout, il fallait reconnaître les Etats du Sud lorsqu'ils étaient encore en état de lutter avec le Nord.

Le moindre appui de notre part leur donnait le succès. Du moment où on a manqué cette occasion, la question a décuplé de gravité.

Ou il faut déclarer carrément la guerre aux Etats-Unis; mettre en jeu, pour soutenir notre drapeau et notre susceptibilité, toutes les ressources de la France qui se lancerait dans une aventure grosse d'éventualités à deux mille cinq cents lieues d'elle pour une cause qui ne la touche que très indirectement; ou bien avouer qu'on s'est trompé, et saisir la première occasion qui se présentera pour se retirer, je ne dirai pas avec honneur, mais sans trop de honte.

Et pour cela, il faut se dépêcher, car plus nous tarderons, plus les complications deviendront graves par suite du manque d'argent du gouvernement mexicain.

Si vous relisez toutes mes lettres depuis que je suis ici, vous verrez que malgré les succès militaires que nous obtenions, mon opinion n'a jamais varié, et que je n'ai jamais auguré rien de bon de la guerre que nous avons entreprise si légèrement, sans plan arrêté d'avance, et sans moyens suffisants pour aboutir à une organisation quelconque.

Voilà la position. Maximilien est à Mexico, et Juarez à Chihuahua.

Nous avons dit avec menace aux Etats-Unis de reconnaître Maximilien.

Ils nous répondent : « Nous, partisans de la doctrine Monroë, nous allons rendre au Mexique le gouvernement républicain qu'il aime, qu'il veut, et nous vous sommons de vous en retourner avec le fantôme d'empereur que vous avez voulu asseoir. »

Tous, tant que nous sommes ici, malgré le désir de faire la guerre réellement, ce qui est notre état, nous sommes bien tristes de voir dans quelle fausse position et dans quels dangers on a mis la France, avec tant de légèreté.

Je vous le répète, ce qui pourrait nous arriver de plus heureux, mais sur quoi il ne faut pas compter, c'est que les Américains envahissent le Mexique. Nous aurions sûrement le dessus, et on pourrait en profiter pour faire une transaction honorable.

Mais c'est assez sur ce triste sujet; parlons d'autre chose.

Vous avez été aussi malheureux que possible dans le choix de vos protégés.

Le jeune L..., sergent-major du régiment étranger, a pris sur les fonds de l'ordinaire pour subvenir à ses folles dépenses, et a été mis en prison comme devant passer en conseil de guerre.

Le commandant Davenet, mon ami, m'écrit que le général Douay, se souvenant de mes recommandations, va faire en sorte que L... ne passe pas au conseil de guerre, mais qu'il sera cassé et que son avenir est perdu.

Je regrette que le général Douay ait eu autant de condescendance pour la recommandation que je lui ai adressée au profit d'un homme que je croyais alors probe et honnête.

Je trouve que partout la morale se relâche tellement qu'il est nécessaire de faire des exemples pour ramener les hommes au sentiment du devoir et de leur dignité, et que c'est agir contre l'avenir si compromis de notre société de soustraire les coupables aux coups de la loi.

Je regrette donc d'y être pour quelque chose, si votre protégé L... ne subit pas la peine et le déshonneur qu'il a encourus.

Adieu, je vous embrasse.

Tout à vous.

H. L.

LXXXVII

Queretaro, 21 février 1866.

Ce mois n'ayant que vingt-huit jours, nous sommes obligés de préparer notre correspondance un peu plus tôt, et cela tombe juste au moment où j'ai une foule de petites affaires à traiter.

J'avoue qu'après avoir tenu les grands fils de la boutique comme je les avais à Mexico, je trouve ici peu d'intérêt dans les affaires de détail qui nous incombent. Mais il faut savoir prendre son parti de toutes choses, et c'est ce que je fais.

Nous sommes toujours dans l'expectative, attendant des ordres de mouvement.

Après leur beau coup de Bagdad, les Américains ont fait une reculade, mais ils continueront certainement à nous créer tous les ennuis possibles, sauf à désavouer toujours leurs agents.

A l'heure présente, le général Douay est à Matchuala, et a l'ordre de rétablir les communications entre Monterey et Matamoros d'une part, et aussi de donner la main au général de Castagny qui est à Durango, de manière à pacifier la Laguna.

Je crois que pour compléter ce mouvement nous allons aller à San Luis de Potosi, puis donner, en seconde ligne, la main aux troupes qui sont à Zacatecas.

En ce moment, nous recevons l'écho de tous les bruits de France. Nous voyons par les journaux la campagne menée par l'opposition contre le gouvernement qui, dit-on, est décidé à donner satisfaction à l'opinion publique.

D'après une lettre que j'ai reçue de Mexico, un envoyé extraordinaire d'ambassade vient d'arriver, porteur d'instructions à l'adresse de Maximilien, du maréchal et du ministre de France, M. Dano.

Rien n'a transpiré de sa mission, si ce n'est de vagues conjectures sur la rentrée des troupes françaises.

Je comprends aisément que c'est le plus grand désir du gouvernement français.

Mais comment fera-t-il pour arriver à cette fin?

Le Mexique a encore bien plus besoin de notre trésor que de nos troupes.

Allons-nous rentrer, disant à l'empereur Maximilien : *Débrouille-toi!*

Mais lui, de son côté, répondra certainement ce qu'il a déjà dit : Si vous partez, je pars avec vous.

Ou bien alors va-t-on employer un moyen terme, et faire rentrer notre drapeau, ne laissant à Maximilien que le régiment étranger, les troupes belges et autrichiennes, pour lui servir d'escorte jusqu'à Vera-Cruz ?

Telle est, je crois, la solution la plus probable. Mais nous sommes au Mexique encore pour un an, du moins en ce qui me concerne.

D'après la connaissance que j'ai des idées du maréchal, il va certainement faire partir au mois d'avril le 81e, le 7e bataillon de chasseurs à pied, les deux escadrons du 5e hussards, et une batterie d'artillerie. Ce sera déjà une satisfaction donnée à l'opinion publique.

Quant à moi, le maréchal m'a envoyé en avant parce qu'il a cru à l'invasion des Américains. Bien qu'ils ne viennent pas, il y a à travailler pour pacifier le pays.

Vous comprenez comme moi que dans ces conditions je ne puis pas demander à rentrer. C'est bien plus une question de devoir, de dignité et d'amour-propre qui me fait agir, que l'espoir d'utiliser plus tard la bonne opinion du maréchal.

Plus je vais, et plus je reconnais l'erreur qu'il y a à sacrifier le présent à l'avenir. Le présent, c'est vous; c'est pourquoi je voudrais tant rentrer, vous revoir, vous embrasser, ne plus vous quitter.

Amitiés à nos parents et amis, et tout à vous.

H. L.

LXXXVIII

Queretaro, le 5 mars 1866.

Nous sommes toujours ici dans le *statu quo*, attendant des ordres.

Je crois fort que le maréchal est loin d'être fixé lui-même sur ce qu'il veut ou doit faire.

La position n'est pas gaie pour le moment; partout les bandes se reforment et se montrent; de là, une recrudescence d'agitation et d'inquiétudes.

Le maréchal ne veut pas engager ses troupes, ni les disperser dans des climats malsains.

Le dernier bruit qui nous est parvenu est que les Français reprendraient la ligne de Mexico à Vera-Cruz, et qu'on pousserait dans le Nord les Autrichiens qui l'occupent actuellement.

Ce mouvement, qui depuis longtemps est dans la pensée du maréchal, aurait pour but de remettre la plus grande partie des troupes sur la route de France.

Le 81e et le 7e bataillons de chasseurs rentreraient.

Le 3e zouaves irait à Puebla et le 1er zouaves à Mexico. Ce serait la dislocation de la colonne, et je serais alors rappelé à Mexico.

J'avoue que du moment où nous ne devons rien

faire, je serais enchanté de cette combinaison qui a de grandes chances de se réaliser et cela dans un bref délai.

Vous connaissez la mort de M. Langlais. Le pauvre homme a succombé sous le poids de sa lourde tâche, après avoir reconnu qu'il était impuissant comme ceux qui l'avaient devancé.

Cette mort est un nouvel embarras, non pas que M. Langlais pût arriver à une solution passable, mais parce que maintenant tout est à recommencer.

Quoi qu'il en soit, et quels que soient les embarras que nous avons ici, l'opinion en France est tellement montée, que le gouvernement devra bon gré mal gré renoncer à son entreprise et rappeler ses troupes.

Après la folie de cette expédition, et toutes les fautes commises, cette issue était fatale. Mais que c'est triste !

Je vous embrasse.

H. L.

LXXXIX

Queretaro, le 23 mars 1866.

Il paraît que le froid entre le maréchal et Maximilien est plus accentué que jamais.

Depuis le mois de décembre le Mexique n'a plus le sou, et pour faire marcher ses services nous avons avancé cinq millions.

On en a été tellement ému à Paris qu'on a envoyé l'ordre formel de ne plus avancer un centime.

Maintenant comment va-t-on faire?

Je m'applaudis beaucoup, après ce qui vient de se produire, de n'avoir pas été placé, comme il en a été un instant question, au cabinet de l'empereur.

Je crois vous avoir dit que Magnan remplaçait Loysel par intérim.

Que s'est-il passé? On ne le sait pas au juste; toujours est-il que l'empereur a supprimé son cabinet militaire.

Maintenant Loysel sera-t-il entraîné dans cette disgrâce? Il doit débarquer au mois d'avril. Que va faire l'empereur? Là est la question.

Si j'avais été attaché au cabinet militaire, peut-être aurais-je eu un meilleur sort que Magnan; mais il est certain que j'aurais éprouvé de grands ennuis étant placé entre l'empereur et le maréchal.

Le maréchal m'a trop souvent laissé voir son opinion sur les officiers qui quittent leur position dans l'armée et acceptent des postes de cette nature en raison des avantages d'argent qu'ils offrent, pour que je ne sois pas très heureux d'avoir été envoyé à Queretaro.

Je pense n'être plus ici pour longtemps, car on commence à dissoudre notre colonne; et d'après ce qu'on m'écrit de l'état-major général, j'ai tout lieu de croire que je serai rentré à Mexico dans le courant du mois prochain.

On me dit aussi que probablement je serai nommé officier de Notre-Dame de Guadalupe le 10 avril.

Allez-vous être contents!

Je vous embrasse et suis toujours tout à vous.

H. L.

XC

Queretaro, le 6 avril 1866.

En ce moment toutes nos troupes sont occupées vers le Nord du côté de Matchuala pour tâcher de détruire le foyer d'insurrection qui s'y est formé. On y arrivera d'une façon factice et aussitôt qu'il y aura une espèce d'embellie on fera rentrer le 81e et le 7e bataillon de chasseurs pour donner une première satisfaction à l'opinion publique.

Le nombre de nos troupes étant diminué, notre tâche est rendue plus difficile. Mais là n'est pas encore toute la question. Le point le plus délicat c'est l'affaire d'argent.

Malgré toutes les circulaires du ministre des finances enjoignant de ne plus prêter un sou au gouvernement mexicain, nous sommes bien obligés, bon gré mal gré, de subvenir à la solde d'une partie de ses services, puisque ses ressources sont insuffisantes.

Il est probable que je resterai encore à Queretaro

jusqu'au mois de juin, et je pense ensuite retourner à Mexico.

Je regretterai toujours que l'expédition qu'avait projetée le maréchal n'ait pas eu lieu; c'était une superbe occasion que je ne retrouverai plus.

Je m'en console en vous embrassant et avec la perspective de vous revoir cette année.

Tout à vous. H. L.

XCI

Mexico, le 27 avril 1866.

Je suis revenu à Mexico au moment où je m'y attendais le moins, et où je croyais être oublié à Queretaro.

Pour ne pas vous faire languir, j'arrive au fait.

Les contre-coups de l'opinion publique en France contre la guerre du Mexique se traduisent ici par des phénomènes étranges. Ainsi que depuis longtemps je vous l'avais fait pressentir, le moment est venu où le Mexique, ayant épuisé son deuxième emprunt, n'a plus eu un sou dans ses caisses.

D'abord nous avons fait face à toutes ses dépenses, ce qui nous coûtait de cinq à six millions par mois. Mais notre ministre des finances n'a plus voulu entendre parler de ces avances (qui ne seront jamais remboursées), et des ordres formels sont arrivés de Paris, disant que nous n'avions à nous préoccuper

que des Belges et des Autrichiens pour les prendre à notre solde; que cette solde serait au titre de notre budget de la guerre, et que le décompte devrait en être fait absolument dans les mêmes formes administratives que pour nos propres troupes, pour l'apuration des comptes au ministère de la guerre d'abord, et ensuite à la Cour des comptes.

Comme conséquence de cette manière de faire, il était nécessaire de placer les Belges et les Autrichiens sous le commandement français.

Quant aux troupes mexicaines que le gouvernement ne peut plus payer, on les laisse se débander.

J'ignore quels sont les moyens que l'on veut employer; mais il me semble qu'on est décidé à faire rentrer le corps expéditionnaire en entier, autrement dit à retirer le drapeau de la France de ce guêpier qu'on nomme le Mexique.

A cet effet, on veut couvrir sa retraite par des troupes européennes n'ayant que le drapeau mexicain.

Ces troupes comprendront notre légion étrangère, les Belges et les Autrichiens formant un effectif de quinze mille hommes.

Voilà, je crois, les raisons qui ont décidé notre gouvernement à prendre ces troupes à sa solde, et à en former une division dite *auxiliaire* dont le général Neigre a le commandement, et dont votre fils et serviteur est le chef d'état-major.

C'est pourquoi le général Neigre et moi nous avons été rappelés de Queretaro par le télégraphe, avec ordre de nous rendre à marches forcées à Mexico où nous sommes depuis le 16 de ce mois.

Jusqu'ici nous ne sommes pas entrés en fonctions. Ce n'est que le 1er mai que la division sera organisée.

Les bases de cette organisation ne sont pas encore posées, attendu qu'on n'a pas osé trancher avec les prétentions des Autrichiens.

La position qui m'est donnée, quoique très flatteuse, est excessivement difficile sous tous les rapports, je ne me le dissimule pas; mais grâce à la bonne entente qui existe entre le général Neigre et moi, j'espère m'en tirer avec honneur. Je n'ai eu qu'à me louer du général depuis que je le connais, et il me sait gré de mes procédés à son égard; ils n'ont jamais varié en dépit des fluctuations de l'opinion, un moment égarée sur son compte.

Le maréchal et le général Osmont m'ont très bien accueilli. Ce dernier visait ma place pour un autre. Mais le général Neigre m'ayant demandé au maréchal, je l'ai emporté. Depuis ce moment, le général Osmont est réellement excellent pour moi.

Le maréchal avait, à ce qu'il paraît, d'abord eu l'intention de donner ma position à Loysel qui va revenir de France ne trouvant plus sa place, puisque le cabinet militaire de l'empereur est supprimé.

Il serait encore possible que Loysel, de deux ans plus ancien que moi, obtînt ma place. J'en doute pourtant.

Du reste, j'adopte comme règle de conduite de me laisser aller aux événements. La preuve de confiance qu'on vient de me donner est très grande, et comme j'espère la justifier, je puis regagner dans le grade de chef d'escadrons le temps que j'ai perdu dans le grade de capitaine.

D'autre part, si Loysel obtenait ma place, rien ne me retiendrait plus au Mexique et je pourrais tout de suite revenir et rester avec vous.

Vous voyez que des deux côtés il y a de grands avantages; c'est pourquoi je me laisse aller, d'autant plus que je ne suis pas encore bien fixé sur ce que nous aurons à faire, et ce à quoi on nous destine. Ma première lettre vous renseignera davantage.

En attendant, je vous embrasse de tout mon cœur.

H. L.

P. S. — J'oubliais de vous dire que je suis officier de Guadalupe depuis le 6 avril.

XCII

Mexico, le 9 mai 1866.

Par ma dernière lettre je vous ai appris que j'avais été rappelé à Mexico comme chef d'état-major du général Neigre auquel a été confié le commandement de la division auxiliaire.

Depuis le 1er mai nous fonctionnons ou plutôt nous essayons de fonctionner, car la position est très difficile.

Les Belges et les Autrichiens ne forment pas des troupes régulières; ce sont tous des volontaires qui

sont venus servir le Mexique sous de certaines conditions arrêtées et fixées d'avance.

Aujourd'hui le gouvernement mexicain n'ayant plus d'argent, nous prenons ces troupes à notre solde, mais avec des rations de vivres, et le tarif de solde français qui est bien inférieur au tarif mexicain.

Vous comprenez que les Austro-Belges, outre que leur amour-propre est froissé de se trouver sous nos ordres, ne sont pas très satisfaits de voir leur solde diminuée.

Afin de ne pas les mécontenter, il a été arrêté que le gouvernement mexicain fournirait la différence de solde du tarif français au tarif mexicain. Les ressources de l'Etat permettront-elles cet arrangement?

En attendant, sauf ces difficultés, et la résistance du général de Thun à se plier à l'autorité directe française, les choses marchent aussi bien que possible, grâce à l'esprit de conciliation du général, esprit que je suis chargé de faire ressortir dans la correspondance.

Jusqu'à présent, malgré la position difficile dans laquelle nous nous trouvons, nous n'avons encore eu aucun embarras sérieux; et mieux que cela, nous avons manœuvré de telle sorte que le général de Thun a été forcé de se rendre à nos bonnes paroles et à nos bonnes raisons.

Le maréchal en a déjà témoigné son contentement au général Neigre, et si dans l'expression de ce témoignage mon nom n'a pas été prononcé, je n'y perds rien, soyez tranquilles.

Malgré la note du *Moniteur* qui fixe les époques

de la rentrée du corps expéditionnaire, je demeure incrédule.

Il faut évidemment une solution, et une solution prompte, mais je suis convaincu que celle qu'on annonce n'est pas celle qui aura lieu.

Nous ne pouvons pas nous en aller ainsi devant la menace des Etats-Unis, et laisser dans une position, je ne dirai pas critique, mais dangereuse, la dernière fraction du corps expéditionnaire qui aurait sur le dos tous les dissidents.

Quant à moi, je me laisse aller aux événements; plus ma position sera difficile, plus j'acquerrai d'expérience.

Je vais en tâtonnant et comme à l'aventure dans des fonctions très importantes qui ne peuvent qu'aider au développement de ma carrière, si je m'en tire bien, dans la mesure du possible, bien entendu.

Il n'y a pas un an encore, j'étais un pauvre petit capitaine ignoré. Depuis ce temps, je suis passé chef d'escadrons, et j'ai toujours rempli des fonctions spéciales bien au-dessus de mon grade. J'ai donc la veine, comme disent les joueurs, et il faut que je la pousse jusqu'au bout. J'y suis d'autant plus disposé que je vois que je ne suis pas le seul qui ait la veine dans la famille. Marie est aussi bien récompensée de sa persévérance par la lettre du ministre.

Je pense donc que nous arriverons tous les deux à sortir de l'ornière, et à nous faire un peu remarquer, non par l'intrigue, mais par notre dignité et notre dévouement à nos devoirs. Si nos espérances sont trompées, il nous restera toujours la satisfaction

d'avoir fait ce que nous avons pu, ce que nous avons dû, et de n'avoir rien à nous reprocher.

Ne croyez cependant pas que je veuille m'éterniser au Mexique; je saurai allier ce que l'on attend de moi ici, avec mon désir de vous revoir.

L'avenir est tellement vague que l'on ne peut faire aucune supposition sérieuse; mais je vous le répète, la solution annoncée n'aura pas lieu.

Tout à vous et à nos amis.

H. L.

XCIII

Mexico, le 28 mai 1866.

La nouvelle organisation est loin de marcher comme sur des roulettes. Les Autrichiens opposent une grande résistance; ils se croient atteints dans leur dignité et leur amour-propre en passant sous notre commandement, et en touchant notre argent.

Je suis obligé d'être un agent conciliateur de premier ordre, et souvent ce rôle me pèse.

Au lieu de chercher des biais pour ménager cet amour-propre excessif, ma plume voudrait leur écrire : Ne faites pas tant les dégoûtés; si vous ne voulez pas de notre argent, ne le prenez pas, et allez vous promener.

Mais, rassurez-vous, je me retiens, et reste dans mon rôle de conciliateur.

Nous enfantons ici projets sur projets pour tâcher de retirer le drapeau de la France. Nous finissons par où nous aurions dû commencer, comme je vous l'ai dit souvent, par organiser l'armée mexicaine.

Seulement ce qui était possible, il y a trois ans est aujourd'hui bien difficile, sinon impossible. Aussi tous ces projets me paraissent impraticables, et je crains bien qu'ils n'aboutissent pas.

Pour ce qui me concerne, je vois venir, et ne prendrai une décision qu'à bon escient.

H. L.

XCIV

Mexico, le 8 juin 1866.

Nous venons de lire les nouvelles d'Europe apportées ce matin par le paquebot américain. Sans avoir été aussi surpris que les banquiers de Londres, j'avoue que le discours de l'empereur, à Auxerre, m'a causé un frisson d'orgueil de la tête aux pieds.

Oui, ce sont de honteux traités que les traités de 1815, et c'est encore plus honteux pour la France d'avoir été obligée de les supporter aussi longtemps.

Aujourd'hui le moment est venu de les rompre, et grâce à l'habileté de l'empereur, l'occasion est propice.

Quel malheur que la France soit maintenant engagée dans cette vilaine et triste affaire de Mexique !

En commençant cette guerre, il n'est pas douteux que l'empereur n'ait eu une grande pensée : celle de mettre une barrière aux envahissements des Etats-Unis, d'établir au Mexique un gouvernement fort qui aurait été dans nos obligations, plus que cela, dans nos dettes, et auquel nous aurions été en droit de demander, comme garantie de nos dettes, une occupation à Tehuantepec.

Nous aurions profité de cette occupation pour percer l'isthme, comme on a percé l'isthme de Suez; nous nous serions étendus peu à peu comme la goutte d'huile, de façon à absorber le Guatemala et à arriver à Panama sans que personne s'en doute et sans donner prétexte aux réclamations des autres nations que lorsque le fait aurait été accompli.

Nous avions alors la plus belle colonie du monde, en ce sens que le commerce des Indes et de la Chine se faisait par cette voie, et les Anglais perdaient la part de profit et d'influence que nous aurions gagnée.

Telle a été, je crois, la pensée de l'empereur, et pour l'appliquer, il a choisi le moment où les Américains étaient en guerre entre eux.

Malheureusement le Sud a été écrasé tout d'un coup, et alors qu'on ne s'y attendait pas.

D'un autre côté, on a placé ici un empereur contre le vœu et les tendances du pays qui, surtout, ne voulait pas d'un Allemand.

En outre tout a été mal conduit depuis le commencement jusqu'à aujourd'hui.

Actuellement nous nous occupons de l'organisation de l'armée mexicaine, et c'est le général Osmont qui est à la tête de cette entreprise.

On forme douze bataillons de chasseurs, avec des cadres moitié français, moitié mexicains.

Ce qui était facile, il y a trois ans, est aujourd'hui presque impossible, sans compter les deux emprunts qui ont été gaspillés, et dont on aurait pu alors tirer un grand parti.

Les troupes que nous formons à présent sont payées par le Trésor français. Néanmoins, tout cela jusqu'à un certain point pourrait marcher s'il n'y avait pas la résistance des Etats-Unis.

Là gît une question de haute politique qui est tout entière dans la main de Napoléon III.

Je crois que pour le moment, il vit au jour le jour pour ce qui regarde le Mexique. Mais je suis convaincu qu'il ne lâchera pas prise, et que le dénouement sera tout autre que celui qui est annoncé. L'empereur ne peut renoncer à son idée, et surtout laisser assassiner nos nationaux après notre départ.

Quant à ce qui me concerne, mon désir de vous revoir est décuplé par le fait de la guerre qui va éclater en Europe. C'est à cette guerre surtout que je voudrais prendre part, car de toutes nos luttes récentes, c'est celle où le sentiment national est le plus en jeu.

Aussi, si le maréchal rentre bientôt avec deux régiments, ferai-je tous mes efforts pour rentrer avec lui. Vous savez qu'il est père d'un fils, que

non seulement rien ne le retient plus au Mexique, mais qu'il a, au contraire, tout intérêt à rentrer en France.

Je pense qu'il travaille dans ce sens.

Je vous embrasse.

H. L.

XCV

Mexico, le 26 juin 1866.

Je viens de passer pendant ces huit derniers jours par des épreuves difficiles, dont je me suis heureusement bien tiré.

Vous n'avez pas oublié que je suis le chef d'état-major de la division auxiliaire, vraie tour de Babel où personne ne parle la même langue.

Les Belges et les Autrichiens qui en font partie ont été pris à notre solde, par suite, comme vous le savez, de la pénurie du Trésor mexicain.

Loin d'être satisfaits de cette mesure, ils en ont conçu un vif mécontentement par la raison que nous leur donnons la solde que nous touchons, tandis qu'eux s'étaient taillé une solde fabuleuse, presque double de la nôtre.

Pour les faire taire, Maximilien leur avait promis de leur fournir la différence des deux tarifs, de

manière à ce qu'ils n'eussent à supporter aucune diminution.

Mais promettre et tenir sont deux. Le gouvernement n'a même pu trouver les fonds nécessaires pour couvrir cette différence.

De là, grandes récriminations qui chez les Belges ont été jusqu'à la mutinerie. Ils ont crié : Vive la liberté! Vive la République! A bas Maximilien et les Français!

On les a licenciés pour former un bataillon de chasseurs mexicains, qui est commandé par des officiers français, mexicains et belges, s'il y en a qui veulent rester. Les autres sont libres de retourner en Belgique.

Quant aux Autrichiens, les choses n'ont pas été jusque là, mais la position n'en est que plus difficile, car il y avait à vaincre une force d'inertie absolue.

En leur donnant la solde, il était naturel que nous leur imposions une partie de notre administration pour la justification de l'argent, et des vivres que nous leur distribuons aussi.

Voilà à quoi ils refusaient obstinément de se soumettre; acceptant notre argent sans vouloir en rendre compte; acceptant sur certains points nos fournisseurs, les refusant sur d'autres.

C'était un gâchis à n'y plus rien reconnaître, et sans cesse des difficultés de toute nature, causant le plus grave préjudice aux opérations militaires.

Par surcroît, nous avions l'ordre d'apporter dans nos relations la plus grande aménité, et en même temps on nous rendait responsables de ce que la nouvelle organisation ne marchait pas.

Tout le monde était furieux; moi le premier, l'intendant ensuite et l'état-major général après.

Quand une nouvelle difficulté se présentait, et que je ne pouvais la résoudre, j'allais ou chez l'intendant ou à l'état-major général, et lorsque j'ouvrais la bouche, on me disait invariablement : « Encore vos Autrichiens ! Laissez-moi en repos, je ne veux plus en entendre parler; ils s'arrangeront comme ils pourront, et vous comme vous voudrez. »

Fatigué de ces réponses, et prévoyant qu'après nous avoir recommandé la patience et les procédés, on ne manquerait pas de nous rendre responsables dans l'occasion, j'ai engagé le général Neigre à abandonner les moyens de douceur et à parler militairement.

Il m'a donné carte blanche, et alors le style de notre correspondance avec le général de Thun, qui commande les Autrichiens, a changé du tout au tout.

Il a été prévenu que si dans les quarante-huit heures il ne se conformait pas à tous les ordres qui lui avaient été donnés, s'il ne répondait pas courrier par courrier à toutes nos lettres, nous allions prescrire à notre intendant de cesser de payer et de fournir des vivres.

Cette lettre que je lançais pour ainsi dire sous ma responsabilité a produit un grand effet.

Le général de Thun a répondu tout de suite par télégraphe qu'il arrivait à Mexico.

Me doutant bien que sa première visite serait pour l'empereur qu'il chercherait à circonvenir, et auquel il montrerait ma lettre pour en faire ressortir le ton raide, j'ai pris les devants, et j'ai été au cabinet de

l'empereur porter une copie de ma lettre et expliquer tous mes ennuis.

L'empereur prévenu a fort mal accueilli son général, et lui a dit qu'il fallait se soumettre.

Aussitôt celui-ci est venu faire une visite au général Neigre et à moi.

La glace était rompue, le général Neigre a donné un grand déjeuner au général de Thun et à ses officiers.

C'est à ce déjeuner que le général de Thun m'a demandé de venir chez moi pour me montrer des contre-projets d'administration et d'organisation.

Le lendemain, il est arrivé bourré de paperasses, à sept heures du matin ; il est resté jusqu'à onze heures. L'après-midi il est revenu de trois à six heures, et cela s'est renouvelé quatre fois.

Il a fallu que je lui démolisse tout son système article par article, et que je lui arrache successivement toutes les concessions.

Je l'ai enfin amené à comprendre que toute résistance était inutile et qu'il fallait se soumettre. Bien plus, je l'ai remis dans les meilleurs termes avec l'intendant Friant avec lequel il était brouillé à mort.

Bref, en ce moment, je suis son meilleur ami ; lorsqu'il a la moindre difficulté ou le plus petit doute, il m'écrit, ou vient me trouver pour me demander conseil. Il ne m'appelle que son cher Loizillon, et cette appellation n'a pas l'air de lui écorcher la bouche ; c'est étonnant, car lui est le comte de Thun de Hohenstein, et il est plus aristocrate qu'on ne pouvait l'être avant 89.

Enfin, il part demain paraissant content. Moi je

suis doublement enchanté, et de son départ, et d'avoir arrangé les choses de manière à ne plus être tourmenté comme je l'ai été jusqu'ici par ces diables d'Autrichiens.

A l'heure présente, nous sommes dans un feu de désorganisation et de réorganisation : la division auxiliaire d'une part, neuf bataillons de *cazadores* mexicains dans lesquels on fait entrer des soldats et officiers français, et enfin l'armée mexicaine proprement dite.

Bien que nous prenions à notre solde la division auxiliaire et les bataillons de cazadores, toutes ces organisations, qui eussent été faciles au début, me paraissent aujourd'hui impraticables.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que nous n'avons jamais dépensé tant d'argent que depuis que notre ministre des finances a défendu *formellement* de donner un sou au gouvernement mexicain.

Il y a deux mois, Maximilien a déclaré que si on ne faisait pas une avance de cinq millions tous les mois il s'en allait.

Le maréchal, très embarrassé, a transigé pour deux millions et demi.

Mais lorsqu'on a été chercher cet argent à notre caisse, le payeur a refusé de lâcher ses piastres, et il a fallu faire chaque mois un forcement de caisse.

Comment va-t-on prendre cela à Paris ? Mal, je crois, et c'est pourquoi tout le monde tend le dos pour l'arrivée du courrier prochain.

La position militaire n'est pas plus brillante que la position financière.

Partout il y a un redoublement d'insurrection ;

bien qu'on ne le donne pas encore comme certain, il est à peu près sûr qu'un convoi du commerce ayant une valeur immense, allant de Matamoros à Monterey, a été pillé. L'escorte, composée de sept cents Mexicains et de trois cents Autrichiens, aurait été entièrement dispersée.

Vous voyez que tout cela ne peut tenir bien longtemps, et ce serait folie de vouloir soutenir quand même Maximilien.

Nous y dépenserions des sommes fabuleuses, nous nous compromettrions de plus en plus, et nous n'arriverions à rien.

Maximilien est devenu impossible, il est complétement démonétisé, et il faut qu'il s'en aille, le plus tôt sera le mieux.

Il y a longtemps que j'ai cette idée, et ce matin j'ai été très surpris de la voir imprimée dans une correspondance américaine, reproduite par l'*Estafette*.

Cette correspondance dit que Napoléon III renonce à soutenir Maximilien, et que l'on a fait une convention avec les Etats-Unis de manière à donner la présidence à Santa-Anna qui serait déjà à la solde de la France.

Tout invraisemblable que soit cette nouvelle, cependant j'y crois, parce que c'est le seul moyen de nous sortir d'ici, et de laisser libre de ses mouvements notre empereur qui, soyez-en sûrs, ne renoncera jamais à son idée du Mexique.

En ce moment il a contre lui le Mexique d'abord, les Etats-Unis, l'opinion publique en France et les embarras d'Europe.

Il faut donc qu'il recule, mais il conservera toujours un pied ici.

Voici donc, je crois, ce qui va se passer.

Maximilien abdiquant après un appel au peuple ; Santa-Anna arrivant comme président à la suite d'une convention avec les Etats-Unis; l'armée française commençant à rentrer au mois d'octobre, on retirerait ainsi notre drapeau, mais en laissant notre légion étrangère et les bataillons de cazadores que l'on forme.

On continuerait à faire encore des sacrifices d'argent pour l'entretien des troupes, tant pour maintenir la tranquillité que pour augmenter les obligations du Mexique envers nous.

Puis un beau jour les affaires d'Europe étant arrangées, les Etats-Unis se battant entre eux, la France reconnaît le Sud, reprend la direction du Mexique et s'alloue l'isthme des deux Amériques depuis Tehuantepec jusqu'à Panama.

Tout à vous.

H. L.

XCVI

Mexico, le 8 juillet 1866.

Les prévisions que je vous exprimais dans ma dernière lettre ont plus que jamais l'air de se réaliser.

Vous avez su avant l'arrivée de ma lettre la prise de Matamoros.

C'est le dernier coup porté à l'empire. On dit que Matamoros s'est prononcé pour Santa-Anna.

Le dernier courrier nous a apporté la réponse du ministre des finances qui a traité d'*opération légère* les trois forcements de caisse qu'a fait faire le maréchal pour donner deux millions et demi par mois au gouvernement mexicain, et a défendu *formellement* de les renouveler, disant qu'on aurait déjà bien assez de peine à faire accepter aux Chambres les faits accomplis.

Que va-t-on dire lorsqu'on apprendra que nous avons encore fait une avance de deux cent mille piastres pour la continuation des travaux du chemin de fer ?

Il est vrai qu'en vue de nous rembourser nous avons mis l'embargo sur la douane de Vera-Cruz, la seule ressource du gouvernement qui maintenant ne peut plus payer personne.

L'empereur est furieux, à tel point qu'il n'a pas voulu recevoir le maréchal quand celui-ci est parti pour le Nord.

Il y a cinq jours, Maximilien voulait abdiquer. C'est l'impératrice qui l'en a empêché, lui proposant d'aller en France exposer la situation à Napoléon III.

Maximilien a accepté, et la pauvre impératrice est partie hier de Mexico, et s'embarquera sur le paquebot porteur de cette lettre.

Je crains bien pour elle que la pénible démarche qu'elle va tenter n'aboutisse à rien.

Nous ne pouvons continuer à soutenir Maximilien qu'en faisant la guerre aux Etats-Unis, et c'est ce que vous ne voulez pas en France.

Il faut donc absolument qu'il s'en aille, et je crois que cela ne tardera pas.

L'organisation des bataillons mexicains avec des cadres français se poursuit toujours au détriment de nos régiments.

Je crains aussi que de ce côté on n'arrive pas au résultat qu'on se propose.

Comme je vous l'ai dit, le maréchal est parti pour aller dans le Nord. Jusqu'où va-t-il s'avancer ? Que va-t-il faire ?

Nous l'ignorons tous, et peut-être lui aussi, car la position est tellement mauvaise qu'on ne sait en vérité ce qu'il peut y avoir à faire dans l'hypothèse où Maximilien continuerait à rester ici.

D'ailleurs un pareil état de choses ne peut plus durer longtemps, et il est à espérer que prochainement nous aurons une solution quelconque.

Nous attendons le courrier avec une fiévreuse impatience.

Le paquebot américain nous apprend que les conférences sont rompues, que la Prusse a envahi le Holstein, et que Napoléon a déclaré conserver la neutralité, avec la restriction toutefois d'empêcher les autres de s'agrandir.

C'est lui qui s'agrandira et qui reprendra le Rhin.

A l'heure qu'il est, les Prussiens, les Autrichiens et les Italiens sont en train de se frotter.

J'espère que l'Autriche sera en état de résister cette année, et que l'année prochaine la France entrera dans la partie.

C'est ce que je désire le plus, car alors je serai de

retour, et je pourrai faire cette guerre, la plus belle que puisse souhaiter un Français.

En attendant, je vous embrasse de tout cœur.

H. L.

XCVII

Mexico, le 26 juillet 1866.

Aujourd'hui je serai bref parce que la présence du général de Thun à Mexico me suscite de nouveau quantité d'ennuis et de tracas.

Le cynisme que tous ces gens-là mettent à nous tirer de l'argent, et leur résistance à nos essais de fourrer le nez dans leur comptabilité, sont vraiment incroyables.

Malgré tous leurs efforts, leurs déprédations commencent à être connues. On sait que de simples officiers ont volé jusqu'à quarante mille piastres (200,000 francs). Comme cela dépassait un peu les bornes, le général de Thun s'est contenté de leur faire donner leur démission, ce qu'ils ont accepté avec joie pour retourner en Autriche jouir du fruit de leurs rapines.

Il résulte de ces malversations que le corps autrichien est perdu de réputation au détriment de ceux qui dans ce corps sont honnêtes, et heureuse-

ment il y en a un grand nombre. Ceux-là souffrent d'un tel état de choses, en sont honteux, et n'ont qu'un seul désir : retourner dans leur pays, afin d'échapper à cette espèce de mépris général qui pèse sur eux.

Tout cela, je l'espère, aura pour conséquence de hâter la dissolution du corps autrichien qui est devenu impossible. Bien qu'il ne compte que six mille deux cents hommes, il coûte à lui seul presque le double de ce que coûtent vingt-huit mille hommes du corps français.

C'est probablement nous (le général Neigre et moi) qui serons chargés de diriger le licenciement et la réorganisation; cette besogne faite, nous restons sans emploi, ce qui me permettra de rentrer en France encore cette année.

Il est à peu près certain qu'on va rapatrier en septembre le 81e, le 51e, le 1er zouaves, le 7e bataillon de chasseurs à pied et les deux escadrons du 5e hussards, soit plus du tiers de l'armée.

C'est un indice que les prévisions que je vous exprimais dans ma dernière lettre ont beaucoup de chances pour se vérifier, car avec le peu de troupes qui nous resterait, il nous serait impossible de soutenir le système actuel.

D'autre part, le *Journal officiel* a annoncé que Maximilien souffre d'une maladie de foie. Or ici ces maladies ne pardonnent pas; il n'y a que le retour en Europe qui les puisse guérir.

On regarde cette nouvelle comme un avant-coureur du départ du souverain.

Que peut-il faire, en effet? Il n'y a plus un sou;

on ne paie plus personne, et toutes les troupes mexicaines se prononcent contre l'empire.

A Toluca, à quinze lieues de Mexico, la garnison, qui n'était plus payée depuis longtemps, s'est débandée pour battre la grande route, et est venue piller des villages dans la banlieue de Mexico.

Le maréchal est toujours à San Luis de Potosi à ne rien faire. Son absence n'a, dit-on, d'autre motif que celui de ne pas se trouver ici au 15 août.

D'après cette faible esquisse de la situation, vous voyez qu'il n'est guère possible que les choses marchent encore longtemps, et qu'il faut une solution quelconque. Le plus tôt sera le meilleur pour tout le monde, et pour moi en particulier qui vous reverrai avec tant de joie.

En attendant ce bienheureux jour, je vous embrasse.

H. L.

XCVIII

Mexico, le 6 août 1866.

Je ne me rappelle pas si dans ma dernière lettre je vous ai dit que le général Osmont était ministre de la guerre, et l'intendant Friant, ministre des finances.

Ces deux nouveaux ministres font tous leurs efforts pour arrêter le gaspillage et tâcher de mettre un peu d'ordre dans toute l'administration.

Je doute qu'ils y parviennent, car il est à craindre que maintenant il ne soit trop tard. Toutes les ressources étant épuisées, ils se trouvent devant une caisse vide.

On finit par où l'on aurait dû commencer.

Ces nominations ont eu pour conséquence de rejeter au loin les prétentions des Autrichiens qui voulaient manger à deux râteliers, au Trésor français d'abord, et ensuite au budget mexicain.

On ne leur donne maintenant que strictement notre solde. De là grande rumeur et mécontentement chez eux.

Le général de Thun, vexé de se voir rogner les ongles, et voyant que ses affaires au point de vue militaire vont aussi mal que possible, a envoyé sa démission.

C'est alors que pour le remplacer on nous a donné l'ordre de nous tenir prêts à partir pour Puebla, et ensuite pour le Huesteca, afin d'y prendre la direction des opérations.

Je n'ai jamais reculé devant les positions difficiles, au contraire je les désire; mais il ne faut pas qu'elles le soient au point de devenir impossibles.

Le général Osmont qui, en l'absence du maréchal, nous donne de pareils ordres, prend une grave responsabilité en nous envoyant commander, dans des circonstances désespérées (puisque Tampico vient d'être pris par les dissidents), une troupe autrichienne indisciplinée, mécontente, qui va nous faire

une opposition à outrance, et cela sans un soldat français avec nous.

Aussi je vous prie de croire que je ferai mes réserves avant de partir.

Je demanderai au général Neigre, qui me témoigne toujours autant d'amitié que de confiance, de signer une lettre qui fera retomber sur d'autres que sur nous la responsabilité des échecs qui nous attendent au point de vue militaire et administratif, car j'ai oublié de vous dire que cette partie du territoire mexicain est en état de siège, et que nous devons prendre en main, outre les opérations militaires, la justice et l'administration civile.

Autant je serais heureux d'accepter une telle charge avec des troupes françaises, autant, je vous l'avoue franchement, j'ai d'appréhension avec les troupes autrichiennes qui n'ont qu'un but, l'argent.

Jusqu'à présent rien n'est encore décidé.

L'empereur ne veut pas laisser partir le général de Thun, parce qu'il craint qu'il ne le déconsidère en Autriche. Le général Osmont au contraire veut s'en débarrasser à tout prix. Ce dernier doit voir aujourd'hui l'empereur pour décider la question.

Je pourrai donc vous dire, avant de fermer cette lettre, ce qu'il en sera.

9 août.

Rien n'est encore décidé pour la démission du général de Thun, et par conséquent pour notre départ.

Je suis porté à croire que cette démission du général est une manœuvre pour tirer encore de l'argent à ce pauvre Maximilien. D'un autre côté, celui-ci doit chercher à retenir le général, se rendant bien compte du mauvais effet que son retour produirait en Autriche.

Quoi qu'il en soit, nous sommes toujours dans l'incertitude.

Le général Osmont m'a demandé un projet de réorganisation du corps autrichien. Je le lui ai adressé, et il en a été satisfait. Une commission a été établie pour examiner mon projet.

Cette commission dont je fais partie, et qui est présidée par le général Osmont, se réunit aujourd'hui.

Si le projet est accepté comme je le pense, le général Neigre et moi nous serons obligés de nous rendre à Puebla pour procéder à la réorganisation, ce qui, je suppose, n'aura pas lieu avant l'arrivée du maréchal qui doit rentrer le 20.

En présence de la révolte ouverte, et de l'effervescence qui règne d'un bout à l'autre du Mexique, nous abandonnons Monterey, Saltillo, Durango, Mazatlan et Guaymas, pour nous concentrer sur la ligne de Guadalajara, Zacatecas et San Luis de Potosi.

Ce mouvement, forcé à cause de l'état du pays, et aussi parce qu'on doit embarquer des troupes au mois d'octobre, produit, comme bien vous le pensez, un effet déplorable.

C'est la déclaration de notre impuissance.

Aussi ceux qui s'étaient compromis avec nous,

sont-ils maintenant les plus acharnés contre nous pour se faire pardonner par les autres.

Le nouveau ministère est déjà aux abois, et reconnaît qu'il n'y a rien à faire.

Le général Osmont et l'intendant Friant se mordent les doigts de s'être fourrés dans un tel guêpier.

Ce n'était cependant pas difficile à prévoir; mais quand la vanité s'en mêle, elle fait perdre le sens à des gens raisonnables et distingués, et les amène à se conduire comme de vrais enfants.

Leur position est d'autant plus critique que tout va craquer entre leurs mains, et les Mexicains ne manqueront pas de dire : « Vous voyez bien les Français qui se prétendent si malins, ils ne sont même pas si forts que nous, puisque nous avons pu maintenir le navire sur l'eau, tandis qu'eux l'ont laissé sombrer. »

Ils ne diront pas bien entendu que lorsqu'ils étaient aux affaires, il y avait de l'argent et des ressources, et que lorsque le nouveau ministère y est entré, il n'y avait plus un sou dans la caisse.

En tout cas, le général Osmont et Friant se sont conduits bien légèrement.

Je ne sais comment on va prendre leur acceptation ; je crains fort qu'on ne soit loin de leur en savoir gré. On m'a assuré que le ministre de France avait protesté contre leur décision.

Enfin de tous les côtés nous ne voyons ici qu'obstacles et difficultés insurmontables. Nous allons nous retirer d'une manière honteuse, après avoir compromis tout le monde, et particulièrement nos nationaux, qui ne regrettent qu'une chose : c'est que nous soyons venus au Mexique.

Si vous ajoutez à cela notre impatience de connaitre les nouvelles d'Europe, vous comprendrez que nous soyons dans un continuel état de fièvre. On dit que la France a déclaré la guerre à la Prusse; ce serait un bateau américain qui aurait appris cette nouvelle à la Nouvelle-Orléans. Bien que ce bruit ne soit pas confirmé, il n'y aurait cependant rien d'étonnant à ce que vous ayez vu défiler une armée de cent mille hommes devant votre porte.

Il nous faut encore attendre trois ou quatre jours avant de savoir à quoi nous en tenir.

H. L.

XCIX

Mexico, le 23 août 1866.

Ainsi que je vous l'avais fait pressentir par ma dernière lettre, je pars demain pour Puebla en qualité de chef d'état-major de la division auxiliaire, et en même temps de la deuxième division territoriale.

Le général Neigre est parti ce matin. Moi je reste à Mexico pour la journée afin de tâcher d'obtenir certaines instructions de nature à nous guider sur la ligne de conduite que nous aurons à tenir.

Je rejoindrai le général Neigre demain en doublant

l'étape, ce qui me sera facile, voyageant seul avec mon ordonnance et ayant expédié mes bagages ce matin.

La journée que j'ai passée ici n'a pas été perdue. J'ai fini par amener le général Osmont à se déboutonner avec moi, et à me raconter tous ses ennuis et les difficultés qu'il a avec le maréchal.

Le général Osmont et l'intendant Friant ont assumé sur eux une grande responsabilité en acceptant des portefeuilles au Mexique, lorsque la France paraît décidée à abandonner la question.

Le maréchal a compris la chose, et n'a pas voulu couvrir la responsabilité de ses deux subordonnés en engageant la sienne. De là des tiraillements.

Mais là n'est pas mon affaire : ce qui m'importait le plus était d'avoir avec nous quelques troupes françaises.

A force d'instances, le maréchal que nous tenons au bout du télégraphe à Queretaro, a fini par nous donner un bataillon du 81e qui part demain, et que nous ne précéderons que de deux jours à Puebla.

C'est un fameux point d'appui dans la position difficile qui nous est faite.

Je vous embrasse de cœur.

H. L.

C

Puebla, le 28 août 1866.

Arrivé hier soir à Puebla, je n'ai que le temps de vous dire que j'ai fait un voyage charmant et sans pluie.

Toutes mes préoccupations ont cédé devant la grandeur et la beauté du pays que j'ai traversé; jamais je n'avais rencontré autant de sites admirables; j'en étais ému et ravi. Je me promets bien de me donner la jouissance d'une ascension au Popocatepetl, si l'occasion s'en présente, et que j'aie quelques loisirs.

Depuis hier soir que je suis ici, j'ai cherché à me renseigner sur une foule de questions. Je n'ai pu obtenir le moindre éclaircissement.

Tout est dans l'obscurité la plus complète, et je ne sais trop comment je vais m'y prendre pour y voir un peu clair.

Je donnerais beaucoup pour être en Europe où, malgré les promesses de paix, je suis sûr que la guerre continuera l'année prochaine, si déjà elle ne suit son cours.

Soyez convaincus que je ne négligerai rien pour pouvoir rentrer. Je brûle d'impatience et aussi du désir de vous revoir, de vous embrasser.

Il y a trop longtemps que je suis loin de vous.

Tout à vous.

H. L.

CI

Puebla, le 9 septembre 1866.

Je n'ai jamais tant travaillé au Mexique que depuis ma dernière lettre.

Ici, je suis seul avec un unique officier français; les officiers autrichiens que j'ai à ma disposition, ne peuvent écrire en français, et ne me servent qu'à traduire les pièces allemandes que je reçois.

Je me trouve comme au milieu de la tour de Babel : dépêches de toute nature, en français, en espagnol, en allemand et même en hongrois, traitant de l'administration civile et militaire; de l'organisation des troupes autrichiennes et mexicaines; de la justice, des finances et, par-dessus le marché, de tous les mouvements de troupes pour tâcher de faire face à l'ennemi qui nous serre de tous côtés.

Aussi, dès six heures du matin, suis-je au travail pour jusqu'à je ne sais quelle heure de la soirée ou de la nuit.

Et encore, si j'avais la satisfaction de faire quelque chose de bien, ce ne serait rien. Mais je sens que j'ai travaillé, comme on dit, pour le roi de Prusse.

Tantôt on nous donne l'ordre de marcher dans telle voie, puis tout à coup on nous arrête.

Malgré ma résolution de n'en vouloir pas trop faire, il y a des questions du moment qui sont urgentes, et qui réclament une solution immédiate, que je suis obligé de donner, sauf à revenir sur ce qui a été fait.

Le faux de notre position est la conséquence de la position générale.

Actuellement, tout le monde *flotte* dans les hautes sphères, sans avoir de direction arrêtée.

Malgré le dire des journaux, je suis convaincu que l'impératrice Charlotte n'a eu qu'une fin de non-recevoir de notre empereur.

Le général Uraga passe aujourd'hui pour aller s'embarquer sur le paquebot français, soi-disant dans le but d'aller chercher l'impératrice à Paris.

D'un autre côté, on affirme que la pauvre femme ne revient pas et que Maximilien fait ses paquets.

Quelle aventure!

En attendant, le premier départ des troupes françaises va s'effectuer le mois prochain. Le 81e est déjà ici et va se diriger sur Orizaba le 20. Il sera remplacé par le 51e, et ensuite par le 1er zouaves, qui doivent aussi partir.

On presse, je crois, ces départs pour obliger Maximilien à s'en aller aussi, en lui montrant qu'on tient ce qui a été arrêté; mais il est entêté et veut nous mettre le plus possible dans l'embarras.

Il restera jusqu'au dernier moment.

En attendant, nous avons évacué Mazatlan,

Guaymas, Durango, Matamoros, et toutes les parties trop éloignées.

Les pauvres Français qui se trouvaient dans ces villes ont été obligés, pour sauver leur vie, de tout abandonner, fortune et intérêts de toute nature.

C'est une débâcle complète, bien triste par tous les malheurs particuliers qu'elle entraîne.

Français et Mexicains maudissent l'intervention française.

Tout ce qui se passe est tellement déplorable que je ne puis croire que nous quittions le Mexique d'une manière aussi honteuse.

Il faudra bien qu'à un moment donné, l'empereur s'en aille ; alors j'espère qu'on fera une convention quelconque avec n'importe quel président.

Mais en attendant, tous nos nationaux de l'intérieur auront été assassinés ou ruinés...

Vous savez si j'ai envie de vous revoir! Ce désir est bien augmenté encore par la position si ennuyeuse que j'occupe ici, et par les chances de guerre en Europe.

Vous pouvez donc être assurés que quand je trouverai une occasion honnête de partir, je la saisirai.

Je n'ose vous dire que ce sera cette année, mais pour sûr ce sera au printemps prochain.

Nous attendons des nouvelles d'Europe avec la plus anxieuse impatience ; depuis que le télégraphe est établi, nous avons reçu les informations les plus contradictoires : d'abord que la paix était faite; ensuite que la guerre avait recommencé, que la France avait envahi les provinces du Rhin, que

nous avions été battus à Cologne et obligés de nous retirer sur Metz.

Enfin le télégraphe a annoncé de nouveau que la paix a été signée à Prague. Cette dernière nouvelle, qui paraît certaine, me laisse cependant encore un doute. En tout cas, ce ne sera, je pense, qu'une paix provisoire, et la lutte recommencera après l'Exposition.

En attendant que tout se débrouille, et que nous ayons le bonheur de nous revoir, je vous embrasse.

H. L.

Je reçois à l'instant une lettre de Mexico : on me dit que l'obscurité est complète, on ne sait où on en est, et personne n'y voit goutte.

L'empereur, brouillé avec le maréchal, avec le général de Thun, ne veut recevoir ni l'un ni l'autre.

Ce dernier est décidé à partir pour l'Autriche.

CII

Puebla, le 27 septembre 1866.

Notre position ici est devenue plus difficile que jamais. Le maréchal nous traite comme des parias n'ayant plus rien de commun avec l'armée française,

car nous n'avons pas le droit de donner le moindre ordre aux troupes de passage.

Cela s'explique.

Le maréchal a été blessé de voir le général Neigre accepter le commandement territorial de la deuxième division, et cependant celui-ci n'a fait qu'obéir aux ordres du maréchal signés au nom de Son Excellence par le chef d'état-major général Osmont.

Nous nous doutions alors de ce qui allait arriver. C'est pourquoi nous sommes convenus à Mexico avec le général Neigre que j'allais préparer à sa signature une lettre au chef d'état-major, dans laquelle j'exposerais les raisons qui ne lui permettaient pas d'obéir aux ordres du ministre de la guerre; que lui général Neigre n'appartient pas à l'empereur, mais bien à l'armée française, et que le maréchal seul pouvait changer son commandement; qu'en conséquence il ne partirait pas sans avoir reçu de lui un ordre formel et des instructions précises nous traçant notre ligne de conduite.

Le lendemain le général Osmont nous a donné l'ordre de partir du maréchal, ajoutant que nous recevrions des instructions en route.

Ces instructions, nous les attendons encore.

Il résulte de tout cela que le maréchal a été mécontent de voir que le général Osmont a disposé de nous pour le service du Mexique sans le consulter, et qu'il a fait retomber son mécontentement aussi bien sur nous que sur le général.

Il a forcé le général Osmont et l'intendant Friant à donner leur démission dans les vingt-quatre heures.

Le général Neigre a senti très justement qu'il était

de sa dignité d'écrire au maréchal pour lui exposer dans quelles conditions il avait accepté le commandement territorial.

J'ai fait ressortir dans ma lettre, aussi sage que ferme, que le général n'a accepté cette position que par dévouement, et que maintenant il demande à être relevé.

Le 28.

J'ai été tellement interrompu hier, par des dépêches et des courriers extraordinaires, que j'ai dû m'arrêter, et je n'ai plus que quelques minutes pour terminer ma lettre.

Depuis longtemps le parti de l'empereur est perdu.

Le nouveau ministère conservateur qu'il a nommé á été fort mal accueilli.

Partout les troupes mexicaines se prononcent.

Il y a quinze jours nous en avons averti le maréchal, lui proposant les moyens d'arrêter l'insurrection.

Il ne nous a même pas répondu.

Hier une troupe mexicaine excellente s'est encore prononcée.

Elle est partie comme amie à la rencontre d'un convoi autrichien de soixante-dix hommes, et les a tous massacrés à l'exception de quatorze.

Nous avions prévu tout cela; nous l'avions dit, et à Puebla nous n'avons pas un homme pour faire face au danger qui nous entoure de tous côtés.

Le maréchal est très inquiet. Il comprend enfin

qu'en voulant mettre le feu à la maison de Maximilien pour le forcer à en sortir, il a communiqué le feu à la sienne propre.

Il nous envoie à marches forcées un bataillon français qui nous arrivera après-demain. Ce bataillon arrivera certainement à temps pour nous empêcher de nous laisser enlever dans Puebla; mais nos communications seront coupées, et il est bien possible que cette lettre ne vous parvienne pas.

D'après tout ce qui précède, je pense que l'empereur verra qu'il ne peut plus tenir, qu'il abdiquera, que nous ferons un plébiscite d'où résultera un armistice avec les libéraux, et que nous rentrerons tous cette année, sauf à revenir plus tard pour faire purement et simplement la conquête du Mexique, chose par laquelle nous aurions dû commencer.

En attendant que nos prévisions se réalisent, je vous embrasse, et vous recommande de ne pas vous inquiéter.

H. L.

CIII

Mexico, le 9 octobre 1866.

La suscription de ma lettre vous fait voir que je suis rentré à Mexico.

Je vous ai déjà fait connaître par le dernier

courrier tous les ennuis que nous avions à Puebla, et la fausse position qu'y occupait le général Neigre que l'on ne voulait plus considérer comme un général français, mais bien comme un général mexicain.

Cette position était intolérable et très blessante.

Le général s'est donc fâché, et a écrit au maréchal pour être rappelé à Mexico et y reprendre purement et simplement le commandement de la division auxiliaire, ou être renvoyé en France.

Ceci a eu pour résultat de nous faire rentrer à Mexico, ce dont je suis enchanté, car je travaillais sans goût à Puebla, sachant que tous mes efforts étaient en pure perte.

Je suis parti de Puebla le 5, et suis arrivé ici le 6 avec mon ordonnance, après avoir fait en deux jours trente-sept lieues sur les mêmes chevaux; bêtes et gens n'étaient pas mal fatigués, il faut le dire.

Le général Neigre n'arrivera que mercredi; il fait la route en cinq jours.

La veille de mon départ, le jeudi 4, le maréchal nous avait prévenus qu'il arriverait ce même jour à Puebla, et qu'on eût à préparer un logement pour lui et son escorte.

Je me suis occupé de cette mission difficile et me suis porté à la rencontre de Son Excellence, qui a mieux aimé s'installer dans les beaux moulins en dehors de la ville.

Le maréchal m'a retenu une heure et demie, pour causer avec lui et me demander des renseignements sur le pays, et sur toutes choses.

Cette conversation m'a valu de me brouiller avec le général Aymard, successeur du général Neigre : il m'a reproché d'avoir voulu circonvenir le maréchal à son détriment.

Je lui ai répondu que c'était l'affaire du maréchal de savoir à qui il devait s'adresser; mais qu'il avait bien fait de se renseigner auprès de moi, car lui, général Aymard, venant d'arriver, n'était pas capable de répondre aux questions qui m'avaient été posées.

L'incident en est resté là.

Le voyage du maréchal a pour prétexte une question militaire; mais le vrai but en est, je crois, d'aller à la rencontre du général Castelnau qui arrive ici avec les pleins pouvoirs de notre empereur pour nous faire tous rentrer au mois de mars.

Maximilien, qui s'entête de plus en plus à ne pas partir, va se porter aussi, dit-on, au-devant de l'envoyé de Napoléon.

Le ministre de France doit en faire autant de son côté, de sorte que le pauvre général Castelnau court le risque de n'arriver qu'en trois morceaux.

Tout cela serait fort drôle, si ce n'était si triste. Quoi qu'il en soit, plus le gâchis s'accentue, plus la solution, si mauvaise qu'elle soit, est proche.

Il y a un fait dont personne ne doute, c'est qu'au mois de mars, il n'y aura plus un corps français au Mexique. Quel moyen emploiera-t-on pour cela, je l'ignore, mais cela aura certainement lieu.

Comme je l'avais prévu, la paix faite en Europe est loin d'offrir les garanties de sécurité nécessaires. Elle n'a été qu'une halte, et la guerre est plus imminente que jamais. Néanmoins j'espère qu'on

nous attendra pour se mesurer avec les Prussiens qui veulent nous annexer. Je me porte garant qu'ils ne nous avaleront pas comme ils ont avalé les Autrichiens.

H. L.

CIV

Mexico, le 28 octobre 1866.

La date de ma lettre me rappelle que j'ai aujourd'hui quarante ans.

Que de choses vous avez vues depuis ma naissance; par combien de dures péripéties vous avez passé! Je me les rappelle toutes : je n'ai rien oublié.

J'ai toujours présentes à la mémoire de mon cœur les privations que vous vous êtes imposées pour nous élever, Marie et moi. Je vous suis reconnaissant, non de ces sacrifices qui vous semblaient tout naturels, mais des principes d'honneur que vous avez déposés dans nos âmes, et qui ont toujours été notre guide dans la vie, si difficile à parcourir au milieu des dissolvants de toutes sortes que les temps actuels ont créés de tous côtés.

Votre récompense est d'avoir des enfants dignes de vous, qui ont profité de l'éducation que vous leur avez donnée, et qui se font un devoir du désintéres-

sement et du dévouement sous toutes les formes possibles.

Ce n'est pas l'anniversaire de mes quarante ans qui me rend triste aujourd'hui, c'est le rôle misérable que nous jouons au milieu de tant de complications, et l'éventualité des événements européens.

Tout ce que je puis vous dire maintenant du Mexique, vous le saurez avant de recevoir cette lettre, que je suis obligé d'écrire sans attendre le dénouement qui va se passer sous peu de jours.

Le grand coup de théâtre a eu lieu dans la nuit de samedi à dimanche dernier 14, c'est-à-dire que l'empereur est parti...

En remontant plus haut, je vais vous mettre au courant des faits.

Depuis longtemps, il était bien reconnu pour tous, Mexicains et Français, que l'empereur Maximilien dans ses deux années de règne a mangé deux emprunts sans rien organiser, et sans même essayer.

C'est une grande faute de sa part, mais je trouve que de notre côté nous ne sommes pas purs à son égard : c'était à nous de lui préparer le terrain et de lui commencer son organisation.

Nous n'avons jamais rien établi pouvant lui servir de base, et lorsqu'il est arrivé nous avons été heureux de lui jeter toute la boutique gouvernementale sur le dos, sans savoir si ses reins étaient capables de la supporter.

Pourtant nous y étions les premiers intéressés.

Quoi qu'il en soit, voici le résumé de tout ce qui s'est passé dans les derniers temps, et que j'ai appris seulement depuis mon retour à Mexico.

Dans la situation présente, soutenir davantage Maximilien était dépenser notre argent en pure perte; nons amener peut-être une guerre avec les Etats-Unis et paralyser la politique de notre empereur en Europe.

Il y avait donc urgence à nous débarrasser le plus vite possible de cette plaie appelée le Mexique.

C'est pourquoi, d'après les ordres reçus de Paris, le maréchal aurait prévenu l'empereur que toute l'armée française quitterait le Mexique au printemps prochain. Autant lui dire : Va-t'en, car il ne pourrait se soutenir vingt-quatre heures après notre départ.

C'est cette ouverture qui a déterminé le voyage en France de cette pauvre impératrice Carlotta, qui d'après les dernières nouvelles parvenues ici est morte ou folle.

Vous connaissez l'insuccès de sa démarche, insuccès dont nous étions tous certains. Ce résultat étant connu ici, le maréchal aurait, paraît-il, proposé à l'empereur d'abdiquer; mais on aurait essuyé un refus.

Quoique Maximilien sache bien que nous partant, il est obligé de partir, il comprend qu'il est pour nous un grand embarras. En effet, tant qu'il reste sur le trône du Mexique, nous ne pouvons prendre aucune mesure en vue de préparer le gouvernement qui lui succédera, et avec lequel nous pourrions traiter, pour donner quelques garanties à nos nationaux que l'on assassine partout.

L'empereur dit avoir beaucoup à se plaindre de la France.

A mon avis, il n'a pas tout à fait tort : les agents

français au Mexique n'ont pas toujours répondu à ce qu'il en devait attendre, sinon dans le fond, du moins dans la forme.

C'est pour cette raison qu'il a fait la sourde oreille aux propositions du maréchal, et qu'il a déclaré qu'il resterait jusqu'au dernier moment sur le trône de Montezuma.

Devant cette déclaration, le maréchal aurait fait courir le bruit qu'il allait transporter son quartier général à Puebla, et qu'on ne laisserait à Mexico que des troupes autrichiennes et mexicaines.

Dans le même moment, une dépêche transatlantique annonce que le général Castelnau arrive avec pouvoirs illimités pour régler d'une manière définitive la question du Mexique.

Maximilien envoie à Vera-Cruz un de ses officiers d'ordonnance à la rencontre du général Castelnau; il est probable que celui-ci, dont la mission est, à n'en pas douter, de faire rentrer les troupes françaises au printemps, aura parlé franchement à cet officier qui en aura rendu compte à son souverain.

C'est du moins ce que l'on peut supposer, d'après les faits, car l'empereur, sans crier gare, est parti dans la nuit du samedi au dimanche 14 octobre.

Il a emporté avec lui ses objets les plus précieux, laissant les portes du palais ouvertes, et sans avoir réglé avec son cuisinier qui, pour rentrer dans ce qui lui était dû, a vendu les provisions et la batterie de cuisine.

On n'a pas idée d'un pareil départ.

Le dimanche matin, le *Journal officiel* a annoncé que l'empereur se rendait à Orizaba dont le climat

lui était recommandé par les médecins, et aussi pour être plus près de Vera-Cruz, afin d'avoir plus vite des nouvelles de l'impératrice que l'on dit perdue.

Ce ne sont que des prétextes, car il paraît certain que Maximilien a prévenu le maréchal de son départ, disant qu'il partait pour l'Europe pour aller chercher l'impératrice, si elle n'était pas morte, mais qu'en tous cas il reviendrait.

C'est toujours le même système de prolonger notre fausse position, car si l'empereur part pour l'Europe, il nous met dans la nécessité de le déposer, ce qui serait une façon peu courtoise à l'égard d'un souverain que nous avons pour ainsi dire placé sur le trône contre sa volonté.

Il a rencontré à Ayutla le général Castelnau et l'officier qu'il avait envoyé au-devant de lui, mais il n'a pas voulu les recevoir.

En ce moment l'empereur doit être à Orizaba. Tous les efforts du maréchal et du général Castelnau doivent tendre à lui arracher son acte d'abdication le plus tôt possible.

Je viens de recevoir à l'instant une lettre de mes pauvres Autrichiens de Puebla dans laquelle ils me disent que l'empereur est passé au milieu d'eux sans vouloir voir personne, et sans rien entendre de la position critique de ce corps qu'il abandonne complètement.

Ces malheureux Autrichiens sont furieux et il y a de quoi.

Ils me disent aussi que l'empereur était décidé à faire son acte d'abdication à Orizaba. Le câble

transatlantique vous l'apprendra avant l'arrivée de cette lettre.

Rien encore n'a transpiré de la mission du général Castelnau avec qui j'ai déjeuné hier matin chez le général Neigre. Mais il n'y pas de doute qu'il ne vienne pour nous faire tous rentrer au printemps prochain.

C'est à lui à choisir les moyens en rapport avec les circonstances, afin d'arriver à son but de la manière la moins honteuse possible.

Au demeurant, la position est bien triste, et nous en souffrons tous dans notre amour-propre, et même dans notre honneur.

Nous abandonnons tout le pays pour nous concentrer, et la première chose que font les dissidents en rentrant est d'assassiner tous les Français. Les pendaisons d'Hermosillo ont frappé de terreur tous nos résidents, et il y a de quoi.

Aussi lorsque nous avons évacué Guaymas et Mazatlan, tous les Français qui étaient les principaux propriétaires du pays et dont beaucoup y étaient depuis plusieurs générations, ont tout abandonné pour sauver leur vie, et sont maintenant dans la plus profonde misère.

Le général Castelnau vient de recevoir une pétition signée d'un grand nombre de Français de l'intérieur, dans laquelle on le supplie de nous faire partir le plus tôt possible, et d'arrêter toute opération militaire.

Pour donner suite à cette pétition il faut attendre l'abdication de l'empereur.

Tout cela est navrant, et je vous assure que nous sommes loin d'être fiers de la besogne qu'on nous a

fait faire ici. Aussi nous tarde-t-il de nous retrouver dans une position plus carrée : en présence des Prussiens, par exemple, et d'avoir le fusil à aiguille que nous désirons depuis longtemps. La Prusse a soulevé contre elle de grandes haines, et le chauvinisme en France est monté à un haut diapason; mais faut-il compter là-dessus si la politique d'atermoiement prévaut quelques années? En 1868, les haines ne seront-elles pas déjà assoupies et l'enthousiasme français éteint? Entre ci et là, les intérêts peuvent reprendre le dessus, et la voix des boursicotiers satisfaits étouffer la voix du peuple, des travailleurs qui sont les vrais patriotes et les plus jaloux de l'honneur français.

Ne connaissant pas le dessous des cartes, je ne me permettrai pas de dire s'il faut opter pour la guerre en 1867 ou en 1868.

Mais que l'empereur y prenne garde : il a trompé tout le monde; il ne trompera plus personne; c'est lui qui, à son tour, pourrait bien être trompé, et en laissant marcher le temps il pourrait s'exposer non seulement à ne plus avoir un allié, mais à soulever contre nous une coalition de toutes les puissances.

J'espère que cette crainte est toute chimérique.

Quoi qu'il en soit, nous tous nous avons une confiance illimitée en nous. C'est la meilleure garantie du succès, et j'aime à croire que nous ramènerons les Prussiens à des idées plus modérées et plus modestes, et que les Alsaciens et les Lorrains leur montreront les premiers qu'ils tiennent peu à l'honneur qu'on veut leur faire.

H. L.

CV

Mexico, le 9 novembre 1866.

J'ai attendu jusqu'au dernier moment pour vous écrire, espérant vous donner du nouveau, ou du moins vous faire pressentir une solution. Mais mon espoir est déçu; les choses sont absolument au même point que lors de ma dernière lettre.

Maximilien est toujours à Orizaba; chaque jour on fait courir le bruit qu'il s'embarque ou qu'il revient à Mexico; on ne sait réellement à quoi s'en tenir.

Malgré l'incertitude dans laquelle on flotte, tout porte à croire que l'empereur va abdiquer et qu'il s'embarquera ensuite.

L'*Estafette*, journal à la dévotion du maréchal, le lui conseille tous les jours.

On croit qu'avant de prendre une décision l'empereur veut attendre encore des nouvelles de France. Outre cette raison, il y a aussi le désir de nous entraver le plus possible, en prolongeant le *statu quo*.

Quoi qu'il en soit, il paraît certain qu'il est arrivé hier par le câble transatlantique une dépêche de Paris ordonnant de suspendre tout mouvement d'évacuation.

Les développements de cette dépêche ne seront transmis que par le paquebot du 1er décembre.

Aussi en ce moment chacun donne son appréciation pour expliquer les ordres de Paris.

Les uns croient que l'on veut continuer à soutenir Maximilien en le mettant tout à fait en tutelle.

Les autres pensent que la paix en Europe est réelle et solide, et que l'empereur veut se mettre à la tête d'une croisade de l'ancien monde contre le nouveau, et profiter des embarras des Etats-Unis pour renverser cette puissance nouvelle formée par l'alliance de la Russie et des Etats-Unis.

Je ne donne ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux extrêmes, et je crois être dans le vrai.

Comme je vous l'ai déjà dit dans mes dernières lettres, malgré toutes les fautes que nous avons commises et malgré le coup irrémédiable que nous avons porté à l'influence française dans les deux Amériques, je ne puis pas admettre que nous quittions le Mexique reconduits à coups de fusil jusqu'à Vera-Cruz, et sans avoir fait un semblant de traité avec un semblant de gouvernement quelconque.

Or j'espère que les fautes commises ont un peu fait réfléchir ceux qui sont à notre tête, et qu'ils trouveront le moyen d'obtenir les moins mauvais résultats possibles.

D'après l'expérience faite avec Maximilien, il me paraît incontestable que, si nous voulons de nouveau imposer au Mexique un gouvernement quelconque, ce gouvernement, par le seul fait que nous l'aurions imposé, sera tout de suite renversé au grand détriment de nos nationaux.

Mon opinion est donc qu'il faudrait pousser Maximilien à abdiquer, et ensuite demander au peuple mexicain de nommer des députés qui se réuniraient à Mexico pour désigner la forme du gouvernement que désire le pays.

Il faut surtout éviter de retomber dans cette faute que nous avons commise en 1863 de réunir de soi-disant notables dont les décisions sont complètement récusées par le pays.

Un plébiscite de ce genre demande au moins trois mois avant que les députés se soient rendus à Mexico. Ces députés auraient ensuite à prononcer sur la forme du gouvernement, et s'ils optent pour la République, il faut encore trois autres mois pour faire voter le peuple sur le choix d'un président.

Vous voyez que dans la supposition que Maximilien abdique tout de suite, le nouveau président ne pourrait pas être à Mexico avant le mois de mai, ce qui rend impossible notre retour au printemps.

Cette manière d'agir est la plus rationnelle, et si j'étais quelque chose, c'est celle-là que j'adopterais. Ce qui me fait supposer qu'elle pourrait être mise en pratique, c'est que si je ne crois pas à la paix, je ne crois pas non plus à la guerre pour 1867, mais seulement au printemps de 1868.

Or, dans cette hypothèse, nous pouvons indifféremment rentrer au printemps de 1867, ou à l'automne de la même année.

Seulement en ne rentrant qu'à l'automne, nous avons encore devant nous une année, ce qui nous permettrait, si nous sommes sages et prudents, de relever un peu notre influence ici, de ne pas partir

honteusement, et de laisser quelques garanties pour nos nationaux.

Voilà, ce me semble, des raisons majeures que j'ai exprimées chaleureusement, ces jours derniers, devant le général Castelnau.

Je crois que les instructions du général Castelnau n'ont rien de précis, sont très élastiques, et qu'en ce moment il temporise, tant sa position est difficile.

Du reste, comme je vous l'ai toujours dit, la grande solution doit venir de Paris; c'est pourquoi je pense que nous ne partirons pas au printemps, mais seulement à la fin de 1867, si toutefois nous rentrons.

Je viens de recevoir la nouvelle officielle que le pauvre jeune Baudens, le fils du membre du Conseil de santé qui était en Crimée, a été tué à Oajaca où il était en qualité de lieutenant dans le 8e bataillon de cazadores.

Les récits que vont vous faire les journaux de ces tristes événements, que nous avions prévus à Puebla, et que nous aurions pu éviter si on nous l'avait permis, ne seront pas pour rehausser le piédestal du maréchal.

Tout cela est lamentable, surtout vu de près.

Ajoutez à ces tristes pensées, les mauvaises nouvelles que nous recevons de France sur le manque complet des récoltes, sur les préoccupations de la politique, et vous comprendrez que nous nous laissions envahir par le découragement : aussi avons-nous besoin d'une forte dose d'énergie pour lutter contre nos défaillances.

Espérons que ma première lettre sera plus rassurante, et que je pourrai vous dire que nous marchons dans une voie aboutissant à une solution quelconque.

En attendant, je vous embrasse, et me rappelle au souvenir de nos parents et amis.

H. L.

CVI

Mexico, le 27 novembre 1866.

Du nouveau? Hélas! je n'ai pas la prétention de vous en apprendre.

L'empereur est toujours à Orizaba, où il a dû réunir aujourd'hui son conseil des ministres et son conseil d'État.

On regarde comme à peu près certain que l'abdication va sortir de cette réunion. Mais on ignore ce que l'empereur veut laisser après lui.

Quant à nous, corps expéditionnaire, nous n'avons pas l'air de nous en préoccuper le moins du monde.

Nous ne pensons qu'à notre concentration qui ne laisse pas de présenter beaucoup de difficultés, à cause du grand nombre de nos malades, et particulièrement de ceux du 62e qui occupait Mazatlan.

Toutes les mesures sont prises pour que nous puissions nous rembarquer du 15 février au 1er mars.

C'est ce qui me fait penser que la convention entre la France et les Etats-Unis, convention mise en doute par le plus grand nombre, est réelle.

C'est en effet le seul moyen de donner quelques garanties à nos pauvres nationaux qui arrivent de tous les points de l'intérieur sans argent, sans vêtements, sans ressources d'aucun genre. Il est cruel, je vous assure, de voir de pauvres gens qui, expiant nos fautes, passent de l'opulence à l'extrême misère.

Bien heureux encore ceux qui ont pu sauver leur vie.

Ce pauvre *Tanori*, un chef des Indiens sauvages de la Sonora, qui s'était dévoué à notre cause, et qui avait pacifié son pays, vient d'être pris avec toute sa famille par les dissidents. Il a été fusillé sur-le-champ, et ainsi de tant d'autres.

Outre la tristesse qui nous accable pour ce qui nous touche ici, nous sommes loin d'être rassurés sur l'avenir de l'Europe.

Je crains fort que la déveine ne commence pour l'empire.

A cela rien d'étonnant, car le gouvernement a porté une grave atteinte à la moralité par tous les moyens dissolvants qu'il a mis en usage, et cette politique doit nécessairement produire ses fruits.

Heureusement nous sommes encore beaucoup de notre trempe ; pour peu que nous soyons bien menés,

nous saurons conserver notre réputation et nos droits à l'extérieur, et assurer la tranquillité à l'intérieur.

En attendant que l'avenir nous éclaire, je vous embrasse de tout mon cœur.

Cette lettre vous arrivera juste pour le 1er janvier. Je la charge de tous mes vœux de bonne année pour vous, nos parents et nos amis, et surtout pour notre cher pays.

Espérons que l'année 1867 sera plus heureuse pour la France que l'année 1866.

H. L.

CVII

Mexico, 9 décembre 1866.

Plus le moment de notre réunion approche, plus le temps me semble long. Cependant les jours n'ont que vingt-quatre heures, et ils finiront bien par passer comme les précédents.

J'aurais bien des lettres de bonne année à écrire, entre autres à Mme Cornu; mais je suis si ennuyé de tout ce qui se passe ici, et en même temps si

impatient de ne plus voir ce triste spectacle, que je n'ai de goût ni de cœur à rien. C'est peut-être une excuse à ma paresse, allez-vous dire. Je n'en sais rien.

Quoi qu'il en soit, donnez telle raison que vous voudrez, et à qui vous voudrez.

La position ici est plus embrouillée que jamais, et il est à craindre que nous ne sortions du Mexique d'une manière encore plus honteuse que nous n'aurions jamais pu l'imaginer.

Vous saurez, avant de recevoir cette lettre, que l'empereur a lancé un manifeste qui n'est qu'un nouvel appel au peuple pour savoir s'il est toujours l'élu des Mexicains.

A ce manifeste, l'autorité française s'est crue obligée de répondre par un communiqué adressé aux journaux.

Ce communiqué attaque les tergiversations impériales, et dit que, du moment où l'empereur se décide à rester au Mexique, sa détermination est toute dans notre intérêt et ne peut que hâter la rentrée du corps expéditionnaire.

Ce communiqué est très critiqué dans sa forme et ses arguments.

Néanmoins il a une grande portée à mes yeux, en ce sens qu'il ne laisse aucun doute sur notre prochain retour.

Figurez-vous qu'il y avait encore un tas de pauvres diables français qui avaient une confiance tellement enracinée dans notre drapeau que malgré tous nos préparatifs de départ, ils ne pouvaient admettre que nous les abandonnions.

Maintenant tout doute est levé et, à mon avis, c'est une bonne chose, attendu que cela nous met en dehors de tout ce qui peut arriver.

Il est de toute évidence que l'empereur, homme faible, s'est laissé entraîner à faire son manifeste. Il est, en ce moment, le jouet de Marquez, de Miramon et du parti clérical qui, comme toujours, cherche à se tromper lui-même.

L'empereur le sent tellement, que chaque matin il prend la résolution de rentrer à Mexico, et chaque soir il dit qu'il reste à Orizaba.

Les mauvaises nouvelles reçues hier sur la santé de l'impératrice vont peut-être le décider à abdiquer.

Quoi qu'il fasse, il a perdu sans retour l'occasion d'abdiquer avec dignité. Il pouvait le faire avant de quitter Mexico pour Orizaba.

Il ne l'a pas voulu pour nous ennuyer le plus longtemps possible.

De ce côté, il a, je crois, atteint son but, mais il y perd aussi, et se coule aussi bien en Europe qu'au Mexique.

Mais laissons là cette vilaine histoire du Mexique sur laquelle il y a tant de vilaines choses à dire, et qu'on ne peut confier au papier.

Pour éviter de voir ce spectacle, je ferme les yeux, et je vous vois me conduisant au chemin de fer quand je suis parti, et je vous vois encore m'y attendant dans trois mois. Avec quel bonheur nous nous embrasserons, avec quelle joie nous nous reverrons, nous sentant dignes les uns des autres.

Le général Neigre, qui est le meilleur des hommes, et qui m'a pris en grande affection pour les quelques services que j'ai pu lui rendre, me demande de joindre un mot à ma lettre, et de vous envoyer sa photographie. J'ai accepté, comme bien vous pensez, d'autant plus que je suis convaincu que cette attention de sa part vous fera plaisir.

Ici un de nos rares régals est de manger de la choucroute.

Comme le général Neigre doit venir voir sa sœur à Metz, je lui ai promis que maman lui ferait un bon plat de choucroute avec l'accompagnement habituel de saucisse et de jambon.

Vous voyez que je ne me gêne guère, et que je vous engage pour l'avenir.

En attendant que vous teniez ma promesse, je vous embrasse.

H. L.

CVIII

Mexico, le 28 décembre 1866.

Tout se prépare pour notre départ, et la conséquence est qu'il n'y a plus d'acheteurs pour nos beaux chevaux arabes qui se vendaient si cher dans

le principe. Je ne tirerai donc rien, ou presque rien, de mes deux chevaux, ce qui change beaucoup les calculs de Marie sur ma petite fortune.

Mais c'est là une question qui, pour vous et pour moi, est d'une mince valeur comparée à la triste issue de notre expédition au Mexique, et aux complications européennes dans lesquelles se trouve engrené notre pays.

Ici, nous, les résidents étrangers, et les Mexicains, tous nous avons passé par toutes les phases de l'attente, de l'incertitude, de l'anxiété et du dégoût.

Maximilien ayant quitté Mexico voulait abdiquer à Orizaba.

Il avait posé pour cela certaines conditions qui auraient été acceptées par le triumvirat composé du maréchal, de M. Dano, ministre de France, et du général Castelnau.

Il paraît certain que le maréchal, après avoir donné son assentiment et sa signature à ces conditions, aurait écrit, en dehors des deux autres triumvirs, à Maximilien pour l'engager à rester.

Maximilien, se basant sur trois lettres du maréchal (lettres que je n'ai pas vues, bien entendu), a fait son manifeste d'Orizaba qui a été publié juste au moment où les envoyés américains débarquaient à Vera-Cruz.

Ceux-ci, apprenant la situation, se sont immédiatement rembarqués, et on attribue à ces circonstances la note du 23 novembre que M. Seward a écrite à son ministre à Paris, M. Bigelow.

Si cette note insultante est la conséquence des conseils donnés à l'empereur par le maréchal, je

trouve que ce dernier s'est placé dans une bien fausse position à l'égard de son gouvernement.

Je ne discuterai pas ici le plus ou moins de vraisemblance de tout ce qu'on reproche au maréchal. Je me bornerai à déplorer qu'un maréchal de France se soit mis dans une position telle que les calomnies les plus odieuses et les plus invraisemblables soient acceptées, et se répandent partout comme vraies.

L'empereur après son fameux manifeste d'Orizaba est arrivé à Puebla.

MM. Dano et Castelnau, qui se seraient séparés du maréchal, assure-t-on, se sont rendus à Puebla pour décider l'empereur à abdiquer.

Celui-ci les a reçus avec des fins de non-recevoir. Son intention est de se maintenir au Mexique, en s'appuyant sur le parti clérical, qui lui aurait promis ou donné trois millions de piastres ou quinze millions de francs.

Comme vous le voyez, c'est une faible ressource, et je ne crois pas que malgré les hauts talents militaires des Marquez, Miramon, Mejia et autres, il ait jamais pu penser qu'il pouvait se maintenir après notre départ.

En supposant qu'à la tête du parti clérical il pûisse lutter contre le parti libéral, il est évident que les Américains n'y trouveraient pas leur compte, et qu'ils soutiendraient les libéraux d'une manière assez efficace pour leur donner le dessus.

Je pense donc que Maximilien ne s'est proposé qu'un but : rester jusqu'au dernier moment pour nous empêcher de rien laisser derrière nous, s'embarquer avec notre avant-dernier convoi, et faire en

sorte de rendre notre sortie du Mexique aussi honteuse que possible.

Cependant un bruit de ce matin ferait croire que Maximilien a modifié ses idées : que dans deux ou trois jours, il va revenir à Mexico pour y faire une solennelle abdication par laquelle il remettrait le Mexique entre les mains de la France qui le lui avait donné.

Bien que le cadeau soit assez embarrassant, cette solution serait encore la meilleure, car elle nous laisserait le temps de nouer une entente avec les Américains, et d'établir à Mexico une junte de notables à laquelle on remettrait la direction des affaires, jusqu'à ce que le pays eût prononcé.

Pour ce qui me concerne, notre division auxiliaire est licenciée à dater du 1er janvier. Le général Neigre tombe en disponibilité, et je suis rappelé provisoirement à l'état-major général, d'où je serai envoyé probablement dans le courant de janvier à Paso del Macho ou à Vera-Cruz pour les embarquements. Cette nouvelle mission qui m'attend ne me retardera guère, et je vous avoue que, bien qu'on ne m'ait pas consulté, je ne suis pas fâché d'arriver en France seulement à la fin de l'hiver.

Cette lettre vous parviendra le 1er février si le courrier marche bien. Vos prochaines nouvelles me trouveront sans doute à Vera-Cruz.

Mais dans la crainte que je sois déjà embarqué, faites votre lettre aussi insignifiante que possible, vous bornant à me parler de votre santé. En tout cas ce sera la dernière fois que vous m'écrirez.

J'ignore encore sur quel bâtiment je m'embar-

querai; cela sera soumis aux circonstances. Bien que l'on soit très mal à bord des transports de l'Etat, mon intention est de m'embarquer sur un de ces transports, si comme par le passé ils touchent à New-York.

En attendant je vous embrasse et vous dis à bientôt.

H. L.

CIX

Mexico, le 9 janvier 1867.

D'après votre dernière lettre, qui ne m'est arrivée qu'hier, parce que le courrier, ayant le choléra à bord, a été obligé de faire une longue quarantaine à la Havane, et aussi d'après d'autres lettres, nous voyons qu'en France vous croyez notre position encore bien plus mauvaise qu'elle ne l'est.

Pour ce qui concerne notre sûreté, c'est-à-dire la sûreté de l'armée, il n'y a rien à craindre. Les bandes se bornent à suivre nos courriers sur les côtés de la route, mais se tiennent toujours à des distances respectueuses, parce qu'elles savent ce qui arriverait si elles osaient nous attaquer.

Il faut dire aussi que toutes les précautions sont

prises. Tous les convois d'évacuation sont toujours composés solidement, et les derniers le seront encore davantage.

Les dates de nos départs ne sont pas encore fixées d'une manière précise.

Le général de Castagny a dû quitter Queretaro le 8, et emmener avec lui les dernières troupes; il arrivera à Mexico le 14 ou le 15.

Les départs se précipiteront encore.

Vous savez que je suis rentré à l'état-major général avec lequel je partirai sans doute vers le 20.

Le général Osmont ira à Vera-Cruz pour les embarquements, et moi je resterai avec deux officiers à Paso del Macho, à la tête de ligne du chemin de fer.

Nous avons craint pendant longtemps d'emmener avec nous le vomito qui persistait à Vera-Cruz. Mais il a complètement disparu depuis quinze jours, et on est sûr qu'il ne reparaîtra pas avant l'époque habituelle.

C'est un grand point, car il eût été par trop triste, pour couronner l'œuvre du Mexique, d'avoir la fièvre jaune en mer et de la rapporter en France, dans nos ports.

Vous devez être fixés maintenant sur les tergiversations de l'empereur.

Il est de retour à Mexico depuis huit jours, et complètement livré à Marquez, Miramon et au parti clérical.

Ceux-ci multiplient leurs efforts.

La levée d'hommes et de chevaux marche comme dans les plus beaux jours du Mexique. On loue les

hommes dans les rues, et on prend les chevaux dans les écuries.

Peut-être ce parti pourrait-il se soutenir si les Américains n'appuyaient pas les libéraux.

Ce retour de l'empereur ne fait que hâter notre départ, et nous amener de nouvelles complications.

Le parti Marquez nous déteste, et nous le fait bien voir. Les ordres que donne le maréchal pour faire rentrer les soldats français que nous avions placés dans l'armée mexicaine, ne sont pas exécutés.

Dans des conversations particulières qui nous ont été rapportées, Marquez et les autres ont traité le maréchal de la manière la plus grossière.

Le pauvre maréchal a sur les bras des difficultés de toute nature. On donne comme complète sa brouille avec le général Castelnau et le ministre de France. Ces derniers l'auraient fortement *abîmé* auprès de notre empereur.

Ceci, bien entendu, est sous toutes réserves et doit rester entre nous.

Ce que l'on ne peut se dissimuler, c'est la façon, désastreuse pour notre honneur, dont nous rentrons.

Que Dieu, qui protège la France, nous donne une belle revanche en Europe.

Je vous embrasse. A bientôt.

H. L.

CX

Mexico, le 27 janvier 1867.

Nous rentrons, il n'y a plus à en douter. Chaque jour nous acheminons des convois sur la route de Vera-Cruz.

Ces convois sont accompagnés d'un tas de malheureux Français. Comme toujours, ceux qui sont dénués de toutes ressources sont peu aidés, tandis qu'on prodigue les moyens de transport à d'autres qui ont fait fortune, et qui ne s'en vont que pour ce motif.

Bien que nous soyons à la veille du départ, on est encore à se demander si l'empereur part ou reste.

On dit que le maréchal s'entend avec Porfirio Diaz pour lui remettre la capitale; mais on dit tant de choses qu'on ne sait plus que croire.

Juarez de son côté vient de rendre un décret par lequel il défend à tout Français d'avoir un commerce de détail, ce qui émeut beaucoup nos compatriotes qui aiment mieux courir toutes les chances en restant ici que de rentrer en France sans sou ni maille. Ils sont là comme des moutons qui attendent le couteau.

C'est bien triste de voir que l'unique résultat de

notre si longue campagne est de nous en aller honteusement, sans seulement trouver quelqu'un qui veuille traiter avec nous, et de laisser nos nationaux sans aucune garantie.

Le 10 du mois prochain, il n'y aura plus un soldat français au Mexique. Je pars le 2 avec le général Osmont pour nous rendre à Vera-Cruz pour les embarquements.

Je resterai, comme je vous l'ai dit, à Paso del Macho. Ce sera une grosse opération de rembarquer tout ce monde et tout ce matériel en si peu de temps, surtout en cette saison de l'année où les vents du nord sont si terribles et si fréquents à Vera-Cruz.

Un point important est déjà acquis, c'est la disparition du vomito à Vera-Cruz; le choléra qui était dans les Antilles tend aussi à disparaître, de sorte que nous avons toutes les chances d'éviter l'épidémie. La Providence, qui nous a déjà tant éprouvés, nous devait bien une compensation.

Ce que je vous dis est au point de vue de l'armée, et non pour vous rassurer sur mon compte, car je ne crains rien. Je me porte toujours parfaitement bien, et avec l'hygiène à laquelle je me soumets, je suis sûr d'échapper à toute maladie épidémique.

Il ne nous faut plus qu'un peu de patience; mais plus le moment de la réunion approche, plus, je l'avoue, j'en suis dépourvu.

Heureusement nous allons faire quinze jours de route qui vont me distraire.

Je vous embrasse et vous crie à bientôt.

H. L.

CXI

Orizaba, le 11 février 1867.

Je viens d'arriver à Orizaba, et je vous écris à la hâte ces quelques mots pour les remettre au courrier qu'on attend d'un instant à l'autre.

Nous avons fait bonne route; je me faisais une vraie fête de voir les Cumbres que je ne connaissais pas. A mon grand regret nous avons été saisis par une tourmente de brouillard glacé, tellement épais que c'est à peine si on voyait pour se conduire. De plus nous étions gelés, et après avoir fait onze lieues nous devions bivouaquer dans un sale petit village indien.

J'ai décidé le général Neigre à faire encore trois lieues de plus pour aller jusqu'à une grande hacienda, où nous avons trouvé une bonne cheminée, et où nous avons passé une nuit excellente.

Mexico a été définitivement évacué le 5 à dix heures du matin. Il paraît qu'en voyant défiler les dernières troupes, les Mexicains aussi bien que les étrangers étaient tous d'une grande tristesse.

Cependant jusqu'ici l'ordre n'a pas été troublé.

Les troupes mexicaines de Maximilien commandées par Miramon viennent de prendre Zacatecas

après un combat acharné, et ont mis en déroute Juarez et toute sa troupe. Il serait curieux que Maximilien pût se soutenir sans nous, et maintenant je commence à croire qu'il y parviendra, à moins que les Etats-Unis ne se mettent de la partie.

Quant à nous, nous quittons le Mexique avec le regret d'avoir fait beaucoup plus de mal que de bien à ce malheureux pays.

Le maréchal a soulevé contre lui l'animadversion de tout le monde par sa conduite tortueuse et le résultat auquel il est arrivé.

Les calomnies de toutes sortes pleuvent sur lui. Je crains fort qu'il ne se soit préparé une triste rentrée en France.

Nous n'attendons plus pour partir que l'arrivée des bateaux. Nous attendrons cette arrivée à Orizaba.

Comme je vous l'ai déjà dit, je resterai à Paso del Macho pendant que le général Osmont ira à Vera-Cruz.

Toutes les mesures ont été prises pour que l'embarquement s'effectue rapidement, et dans les meilleures conditions possibles.

Je m'embarquerai le 15 mars, et dans deux mois jour pour jour, je serai auprès de vous.

En attendant ce moment tant désiré, je vous embrasse.

H. L.

CXII

Paso del Macho, le 2 mars 1867.

C'est le commandant supérieur de Paso del Macho qui vous écrit, et je vous assure que, depuis le 16 février qu'il occupe cette position, la peine et les ennuis ne lui ont pas manqué.

Tout le corps expéditionnaire m'a passé par les mains, soit pour l'embarquer sur le chemin de fer, soit pour le diriger par terre.

J'ai embarqué hier matin le maréchal avec toute sa famille; j'ai passé toute cette nuit au chemin de fer comme les quatre précédentes.

J'ai expédié à Vera-Cruz presque tout ce qui me restait; je n'ai plus qu'un train à former si on m'envoie les wagons, et ce soir j'évacue Paso del Macho avec le dernier Français, car c'est nous qui formons l'extrême arrière-garde.

Les libéraux sont de l'autre côté de la rivière, à un kilomètre de nous; ils nous regardent, nous les regardons, et tout se borne là.

Il y a tout lieu de croire qu'ils ne nous diront rien, et qu'ils n'entreront dans cet affreux village de Paso del Macho que lorsqu'ils entendront le sifflet de mon dernier train.

Si je me suis donné beaucoup de peine et de mal ici, je ne le regrette pas, parce que d'abord j'ai rendu de bons services, et ensuite parce que je suis apte à une nouvelle carrière, celle de chef de gare, dans le cas où je perdrais la mienne.

Malgré toutes mes fatigues, ma santé est toujours bonne. Notre état sanitaire est meilleur que nous ne pouvions l'espérer vu la grande agglomération.

Le 8, au plus tard, si nous n'avons pas le vent du nord, il n'y aura plus un soldat français sur le sol mexicain.

Je m'embarquerai un des derniers sur la *Floride*, de la Compagnie Transatlantique, et j'arriverai probablement un des premiers à Saint-Nazaire.

Je vous embrasse à la hâte.

H. L.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

1862

Pages.

Vera-Cruz — 15 octobre..... 1

Colonne de Bertier, de Vera-Cruz, par Cerro-Gordo, à Perote :

Santa-Fé — 25 octobre..... 3

Puente Nacional — 31 octobre..... 5

Combat de Cerro-Gordo :

Jalapa — 10 novembre..... 6

Jalapa — 19 novembre..... 9

Jalapa — 6 décembre..... 12

Jalapa — 9 décembre..... 15

Jalapa — 9 décembre, à Mademoiselle Pauline C. 18

Jalapa — 13 décembre..... 21

Perote — 23 décembre..... 22

1863

Perote — 5 janvier..... 32

Passage à l'état-major de la division Douay et marche sur Puebla :

Quecholac — 21 janvier..... 36

Quecholac — 4 février..... 39

Acacingo — 20 février..... 42

Acacingo — 28 février..... 43

Siège de Puebla :

Sous Puebla — 31 mars..... 49

Prise du Pénitencier de San Xavier :

Pénitencier de Puebla — 18 avril..... 54

Attaque du cadre de Santa Inès : Pages.

Pénitencier de Puebla — 30 avril..... 63
Pénitencier de Puebla — 2 mai..... 73
Puebla — 18 mai..... 74
Puebla — 1er juin..... 79

Occupation de Mexico :

Mexico — 14 juin..... 81
Mexico — 25 juin..... 88
Mexico — 13 juillet..... 91
Mexico — 27 juillet (Copie d'une lettre à Madame Cornu)..... 97
Mexico — 12 août..... 115
Mexico — 8 septembre..... 122
Mexico — 23 septembre..... 127
Mexico — 8 octobre..... 130
Mexico — 24 octobre..... 132
Mexico — 8 novembre..... 135

Marche de la division Douay de Mexico par Queretaro, Léon, Lagos sur Guadalajara :

Queretaro — 22 novembre..... 137
Celaya — 4 décembre..... 140
Guanajuato — 12 décembre..... 144
Silao — 13 décembre..... 149

Poursuite d'Uraga dans la sierra de Zamora par Los Reyes, Periban, Uruapan :

Zamora — 26 décembre..... 150

1864

La Piedad — 13 janvier..... 153

Poursuite de Doblado et d'Ortega par Lagos, Encarnacion, Teocaltiche, Aguas Calientes, Zacatecas :

Piedra-Gorda — 15 janvier..... 163
Lagos — 27 janvier..... 164

Combat de Teocaltiche : Pages.

Zacatecas — 9 février..... 170
Tepatitlan — 22 février..... 175

Installation du quartier général de la deuxième division :

Guadalajara — 26 février..... 178

Colonne sur Tepic, Amatitlan, Tequila :

Guadalajara — 13 mars..... 181

Affaire de Cuëstillo contre Gutierrez :

Guadalajara — 9 avril..... 187

Pointe vers Colima, Tula et Zacoalco :

Guadalajara — 10 avril..... 212

Poursuite de Rojas vers la lagune de Chapala :

Guadalajara — 1er mai..... 222

Affaire de Nochistlan :

Guadalajara — 18 mai..... 225
Guadalajara — 1er juin..... 229
Guadalajara — 1er juin (Lettre à Mme Cornu).... 231
Guadalajara — 10 juillet..... 237
Guadalajara — 27 juillet..... 240
Guadalajara — 4 août..... 245
Guadalajara — 12 août..... 246
Guadalajara — 26 août (Lettre à Mme Cornu)... 253
Guadalajara — 14 septembre..... 264
Guadalajara — 15 septembre..... 267

Avant-postes et poursuite de Rojas :

Santa Anna — 27 septembre..... 268
Guadalajara — 12 octobre..... 271

Colonne Clinchant dans le Sud-Ouest contre Arteaga dans le pays de Colima, puis contre Rojas dans le pâté de Mascate :

Zacoalco — 21 octobre..... 274
Tonila — 3 novembre..... 276
Sayula — 25 novembre..... 279
Zacoalco — 12 décembre..... 283

1865

Transfert à Morelia du quartier général de la deuxième division : Pages.

Morelia — 4 janvier..... 287
Tacambaro — 19 janvier..... 292
Morelia — 6 février..... 294

Poursuite de Ronda :

Coenco — 17 février..... 301

Combat de Los Reyes :

Morelia — 5 mars..... 302

Passage au grand quartier général :

Mexico — 26 mars..... 310
Mexico — 10 avril..... 312
Mexico — 27 avril..... 316
Mexico — 10 mai..... 323
Mexico — 27 mai..... 326
Mexico — 9 juin..... 329
Mexico — 24 juin..... 330

Fonctions de sous-chef d'état-major général :

Mexico — 10 juillet..... 335
Mexico — 27 juillet..... 337
Mexico — 25 août..... 340
Mexico — 9 octobre..... 344
Mexico — 24 octobre..... 347

Intérim de chef d'état-major général :

Mexico — 9 novembre..... 349
Mexico — 27 novembre..... 351
Mexico — 9 décembre..... 354
Mexico — 28 décembre..... 355

1866

Pages.

Mexico — 6 janvier..... 358

Fonctions de chef d'état-major de la colonne de réserve en formation à Queretaro :

Queretaro — 22 janvier..... 360
Queretaro — 6 février..... 362
Queretaro — 21 février..... 367
Queretaro — 5 mars..... 370
Queretaro — 23 mars..... 371
Queretaro — 6 avril..... 373

Fonctions de chef d'état-major de la division auxiliaire autrichienne et belge :

Mexico — 27 avril..... 374
Mexico — 9 mai..... 377
Mexico — 28 mai..... 380
Mexico — 8 juin..... 381
Mexico — 26 juin..... 384
Mexico — 8 juillet..... 390
Mexico — 26 juillet..... 393
Mexico — 6 août..... 395
Mexico — 23 août..... 400

Division auxiliaire et deuxième division territoriale :

Puebla — 28 août..... 402
Puebla — 9 septembre..... 403
Puebla — 27 septembre..... 406

Retour au grand quartier général :

Mexico — 9 octobre..... 409
Mexico — 28 octobre..... 412
Mexico — 9 novembre..... 419
Mexico — 27 novembre..... 423
Mexico — 9 décembre..... 425
Mexico — 28 décembre..... 428

1867

Pages

Mexico — 9 janvier..... 432
Mexico — 27 janvier..... 435
Orizaba — 11 février..... 437

Commandement d'étapes :

Paso del Macho — 2 mars..... 439

Bordeaux. — Imp. Nouvelle A. BELLIER et Cie, 16, rue Cabirol.

7

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE